This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

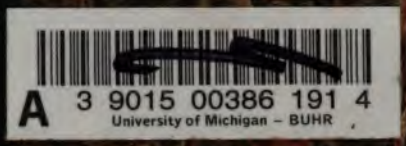
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

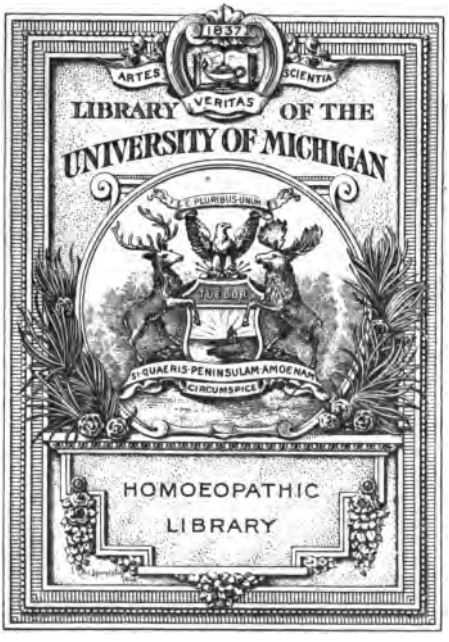
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


A 3 9015 00386 191 4
University of Michigan – BUHR


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
HOMOEOPATHIC
LIBRARY

+ 10.5
13579

BIBLIOTHEQUE HOMOEOPATHIQUE,

Publiée à Genève

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MÉDECINS.

TOME VIII

ET DERNIER DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

PARIS,

BAILLIÈRE, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE,

ET LONDRES, MÊME MAISON, 219 REGENT STREET.

GENÈVE,

ABRAHAM CHERBULIEZ, LIBRAIRE.

1837

Genève. — Imprimerie Ch. Gruaz,
Rue du Puits-Saint-Pierre.

TABLE

DU TOME HUITIÈME.

Pages.

Observations pratiques, par le Dr Clayvaz. . . . . 1 et 308
— — par le Dr Chuit. 7
— — par le Dr Duplat. 24
— — par le Dr Elwert. . . . . 40 et 89
— — par le Dr Gross. 82
— — par le Dr Rukert. 105
— — par le Dr Syrbius. 118
— — par divers. 148
— — par le Dr Behrmeyer. 257
— — par le Dr Perrussel. 285
— — par M. Saladin. 336
— — par le Dr Liuzzi. 362
Communications pratiques par le Dr Stender. 290
Guérisons homœopathiques de fièvres intermittentes. . 65, 139 et 193
Réflexions sur l'homœopathicité des remèdes, par le Dr Perrussel. 31
Les allopathes délogés; par le même. 92
Sur le *nitrate d'argent fondu*. . . . . , 48 et 73
Mémoire de M. Dugnolle, docteur. 129
L'homœopathe ne doit jamais désespérer de son malade; par le Dr Dutech. 164
Réflexions et observations sur l'anthrax charbonneux; par le Dr Pierre Dufresne. . . . . 200 et 271
Expériences pathogénétiques sur la racine de *Gins-eng*, par le Dr Jouve. 156

Pages.
Action de *nux vomica* sur les animaux. . . . . 170 et 221
Société homœopathique liégeoise. 12
Société homœopathique lémanienne. . . . . 176, 307 et 354
Traitement de la grippe, par le Dr Des Guidi. 322
Sur la grippe, par le Dr Gross. 358
Miscellanées pratiques. . . . . 58, 183 et 305
Fastes de l'homœopathie. 190, 252
Sur *l'asclepias vincetoxicum*, par le Dr Gentzke. 288
Sur *l'hypericum perforatum*, par le Dr Muller. 325
Berberis vulgaris. . . . . 123, 177, 246, 296 et 340

Médecine vétérinaire. — Guérison du mal de rate, par le Dr Weber. 167
Observations. 368

Mort du Dr Pierre Dufresne. 255
Anniversaire hahnemannien 371
Rectification. 372

Annonces.

Préceptes hygiéniques, par le Dr Rapou. 64
Homœopathie domestique, par le Dr Bigel. 191
Annali di medicina omeopatica. 375
Preservativi contro il cholera, da Palmieri. 377

N° 1. 5e ANNÉE.

BIBLIOTHÈQUE HOMOEOPATHIQUE.

OBSERVATIONS PRATIQUES COMMUNIQUÉES A LA SOCIÉTÉ HOMOŒOPATHIQUE LÉMANIENNE, PAR LE Dr CLAYVAZ, DE MARTIGNY.

Messieurs et très-honorés confrères,

Depuis le peu de temps que l'homœopathie est devenue l'objet de mon étude spéciale, ma conviction sur la vérité de la loi des semblables est appuyée non sur une imagination prête à saisir une réforme sans examen, mais sur une masse de faits observés de sang-froid et sans prévention. Pendant long-temps j'ai résisté aux pressantes sollicitations d'un confrère qui n'exigeait de moi que la volonté et l'étude, tandis qu'entraîné par la routine consacrée et transmise, j'ai vu se passer bien des années que je regrette amèrement. Encore quelque temps et combien de médecins consciencieux ne seront pas obligés de faire le même aveu! l'esprit de parti s'affaiblit, les prétentions s'éteignent, tandis que la vérité subsiste et marche, à pas lents mais assurés, au milieu des décombres que le temps entasse. Seul, au milieu des rochers

du Valais, je me voue à l'étude de l'homœopathie; mes confrères le savent; ils ont connaissance des guérisons remarquables, extraordinaires, opérées par la nouvelle méthode, et rien ne peut les engager à contrôler mes expériences, à vérifier si je suis un imposteur ou un visionnaire. Je ne saurais comprendre comment une grande vérité proclamée par un homme de génie, soutenue par un corps de médecins respectables et laborieux, disséminés sur tout le globe, ne peut provoquer au moins la curiosité des incrédules qui se retranchent derrière une dénégation aveugle. Des guérisons opérées par tel ou tel moyen ne sont sans doute pas toujours concluantes en faveur de telle ou telle méthode; les forces médicatrices de la nature ont souvent la plus grande part à ces guérisons, ce dont les médecins homœopathes savent aussi tenir compte. Cependant, quand le mal est grave, la nature impuissante, et qu'un médicament administré dans de pareilles circonstances, produit en peu de temps l'effet attendu et annoncé, il faut, ce me semble, être armé de mauvaise foi pour nier ce que l'on touche du doigt. Par exemple, je pourrais citer plusieurs cas où des lochies supprimées ont été rétablies en peu d'heures par la *pulsatille*, qui dissipa en même temps tous les accidens qui accompagnent nécessairement cette suppression. C'est après avoir vu reparaître les lochies par ce moyen que je me suis avisé de l'employer pour provoquer les contractions de l'utérus quand celui-ci avait épuisé son action sur le fœtus. Parmi plusieurs cas, je me contenterai d'en

rapporter un seul qui me fait regarder la *pulsatille* comme précieuse contre l'inertie de la matrice.

Première observation. Mme Vouilloz était en travail d'enfantement depuis 30 heures, quand la sage-femme voyant les douleurs s'affaiblir de plus en plus me fit appeler pour appliquer le forceps. Après une heure de séjour auprès de Mme V., j'acquis la conviction que les douleurs finissaient par être nulles, que les forces étaient épuisées et qu'il fallait recourir à l'instrument si d'autres moyens ne pouvaient suppléer à l'opération que la malade réclamait à grands cris. Je demandai à celle-ci une heure de patience, promettant de la délivrer si le remède que j'allais lui donner était insuffisant. L'effet de la *pulsatille* ne se fit pas attendre si long-temps, et une demi-heure était à peine passée que l'utérus reprit de son énergie, les douleurs allèrent croissant, et à la sixième, l'accouchement fut heureusement terminé. Je désire vivement que mes confrères saisissent l'occasion d'employer ce moyen et de contrôler mon observation.

2e *obs. Hernie étranglée.* Je fus appelé, le 3 mars, à donner mes soins à Isidore Muret, jeune homme de 19 ans, atteint depuis deux ans d'une hernie inguinale qui, après un excès, s'était étranglée. A mon arrivée, je reconnus tous les symptômes de l'étranglement, qui existait depuis 36 heures. Les applications émollientes, les lavemens avaient été mis en usage sans résultat. Les parens du jeune malade n'avaient plus d'espoir qu'à l'opération qu'ils m'avaient vu pratiquer avec succès sur un voisin. De mon

côté, je la regardais aussi comme la dernière planche de salut ; mais je ne voulus pas négliger cette occasion d'appliquer la nouvelle méthode, étant toujours prêt à me servir du bistouri si ma tentative échouait. J'administrai donc quatre globules de *noix vomique*, à 8 heures du matin, que je répétai à 9 1/2 heures. A dix heures, je fus appelé à voir un autre malade, et pendant ce temps un expert du village vint témoigner sa surprise de ce que je n'avais pas ordonné les bains chauds. De retour à 10 1/2 heures, je dus céder aux pressantes sollicitations des uns et des autres. C'était 11 heures quand le bain fut prêt. On y avait à peine placé le malade que celui-ci de s'écrier : *Quel bonheur, ma hernie est rentrée!* Je demande maintenant s'il faut attribuer l'honneur de cette guérison à un bain de quelques secondes, tandis que les cataplasmes prolongés et les lavemens avaient été infructueux, ou aux deux doses de *noix vomique*.

3e *obs.* M. Aman Clivaz était sujet à des accès de coliques qui duraient de 8 à 15 jours. Depuis 1828, je l'ai traité allopathiquement à quatre reprises, par tous les moyens que l'Ecole pouvait m'indiquer, et quel qu'ait été le traitement mis en usage, la maladie n'était guères modifiée qu'après la quinzaine et après les plus grandes souffrances. La moindre imprudence provoquait une rechute, de manière que le malade perdait l'espoir d'être jamais délivré d'un mal qu'il regardait chaque fois comme mortel, et d'autant plus que son père avait succombé à une affection semblable. Au commencement de 1835, je fus appelé à le

soigner pour la cinquième fois, et ayant perdu toute confiance en des moyens qui n'avaient que peu ou point changé l'état de mon malade et jamais guéri, je recourus pour cette fois à l'homœopathie que je commençais à étudier. J'avais affaire à une douleur constante à l'hypogastre, s'étendant du nombril au cardia et à la vessie. D'un moment à l'autre, des accès violens survenaient, pendant lesquels le malade se pelotonnait dans son lit et réclamait une forte pression sur le nombril, d'autres fois il se levait brusquement pour s'appuyer sur la colonne du lit qu'il enfonçait dans le ventre. Cet état était accompagné tantôt de diarrhée, tantôt de constipation opiniâtre et de vomissemens; le pouls était dur et la chaleur forte sans transpiration; *aconit* donné le premier jour calma la fièvre et provoqua une transpiration légère; *belladone* donnée les deuxième, troisième et quatrième jours, matin et soir, mit fin aux douleurs de crampe et de déchirement; *canthariде* administrée le cinquième jour termina le traitement, de manière que le sixième jour le malade ne ressentait plus que fatigue et faiblesse. Depuis lors, il ne survint aucune rechute, bien que l'individu ait commis des excès qui jusqu'alors ne passaient jamais impunément.

4^e^ *obs. Opthalmie.* Depuis six mois, le D^r^ N. avait épuisé les ressources de son art pour combattre une ophtalmie caractérisée par horreur de toute lumière, larmoiement continuel, démangeaison et brûlure, élancement et chaleur à la tête, rougeur des paupiè-

res et de la conjonctive. Saignées générales et locales, révulsifs de tout genre, collyres variés, tout avait échoué pour combattre ce mal rebelle. L'examen de ce groupe de symptômes me fit administrer *belladone*, qui après une exacerbation prononcée procura quelque soulagement; une seconde dose donnée le surlendemain fut suivie d'une plus grande amélioration; le malade pouvait ouvrir les yeux sans douleur et le sentiment de brûlure n'existait que très-peu. Pendant huit jours, aucun autre remède ne fut prescrit, tandis que la rougeur de la conjonctive et la démangeaison persistaient. N'ayant pu obtenir aucun renseignement positif sur l'existence d'une psore, je tentai cependant le *soufre*, qui après le second jour procura une forte éruption sur les bras et la poitrine, et triompha paisiblement des symptômes qui avaient résisté à tant de moyens. J'eus occasion de me convaincre, quatre mois après, qu'aucune rechute n'avait eu lieu.

5e *obs. Métrorrhagie.* Thérèse Chapelet, après des travaux violens, fut prise, dans le courant de juillet dernier, d'une forte métrorrhagie qu'un empirique traita par des moyens à lui connus. L'écoulement dura pendant neuf jours consécutifs et le dixième on vint réclamer mes soins. Je trouvai cette femme pâle, incapable de prononcer une parole et perdant son sang; deux globules *crocus* furent donnés à l'instant, le matin, et quelques heures après la malade faillit succomber. Cette exaspération n'eut pas de durée et l'écoulement diminua de moitié; à

six heures, répétition d'un globule, et à neuf heures tout écoulement a cessé pour reparaître légèrement le lendemain matin; trois globules *china* furent le dernier médicament que j'administrai; la malade reprit ses forces et fut en pleine convalescence en moins de quatre jours. Voilà certes un cas où le régime, la nature et l'imagination ne jouent pas un grand rôle. Dans toutes ces observations il n'y a rien de nouveau pour vous, Messieurs; je n'aurais pas même cru devoir vous en parler, si je ne pensais que les mêmes choses répétées et répétées souvent par différens praticiens ne pussent être de quelque valeur pour les INCRÉDULES.

OBSERVATIONS PRATIQUES

Lues à la Société lémanienne, le 14 août, par M. CHUIT.

L'on répète si souvent que la méthode homœopathique n'est pas applicable au traitement des maladies aiguës, qu'il n'est pas inutile de rappeler parfois quelques observations pratiques pour dissiper ce préjugé. Je sais bien que les homœopathes ne sont point surpris de ces guérisons promptes dont ils sont témoins tous les jours; mais pour les autres, il ne faut pas se lasser de publier les cas saillans, qui font plus d'impression que les raisonnemens, surtout ceux où la médecine des *contraires* échoue ordinairement.

Je pense que l'observation suivante est de ce nombre.

La jeune Ducommun, âgée de 4 ans, tomba du haut d'un escalier en bas sur le pavé; elle ne put se relever, ne pleura point et avait un air étonné quand on l'emporta; elle vomit deux fois dans la journée, c'était le 12 septembre.

Le 21, elle prit de la fièvre, de l'accablement, de la chaleur, la tête constamment appuyée. *Aconit.*

Le 22, redoublemens fréquens irréguliers, anxiété, douleurs de ventre, diarrhée, et quand on veut la mettre sur son séant, elle est prise de vomissemens, de pâleur de la face et de maux de tête; dès qu'elle est couchée, une joue se colore; langue rouge lisse; le bruit, la lumière sont insupportables; agitation, mauvaise humeur, fréquemment un cri isolé, sans pleurer. *Chamomilla.*

Le 23, conjonctive rouge; pupilles alternativement dilatées et contractées; bouche remplie de mucosités tenaces; la tête renversée en arrière; assoupissement. *Belladona.*

Le 25, sommeil continuel, coma, délire, mouvemens convulsifs de quelques muscles de la face; réveil en sursaut et en poussant un cri aigu, puis elle se rendort immédiatement; chaleur au front, rougeur foncée d'une joue. *Opium.*

Le 27, selles fréquentes involontaires en diarrhée, verdâtres, glaireuses; accablement; yeux rouges; la tête est presque constamment jetée à droite et à gauche; la petite malade crie tout-à-coup, ou bien elle

ouvre la bouche comme pour crier et referme les yeux pour retomber dans l'assoupissement. *Belladona.*

Le 28, beaucoup mieux, la petite malade a repris connaissance, elle a montré sa langue qui est bonne; elle veut parler, mais on ne comprend pas ce qu'elle dit; fièvre modérée; pour la première fois la peau est moite. La diarrhée a cessé; mais elle urine au lit; penchant à mordre; toux fréquente, facile.

Le 30, convalescence confirmée, elle voudrait toujours manger, mais non des soupes. Cette convalescence s'est prolongée jusqu'au milieu d'octobre, par beaucoup de faiblesse à ne pouvoir rester long-temps assise; parlant peu, ne cherchant pas à s'amuser; mais sans douleurs, toutes les fonctions s'exerçant librement, un appétit presque vorace et un sommeil très-naturel.

On ne peut méconnaître ici une affection grave du cerveau qui aurait abouti à l'hydrocéphale; le traitement a été bien simple et cependant l'effet a été aussi prompt que sûr et durable.

On pourrait dire que j'aurais dû administrer l'*arnica* puisque la maladie était la conséquence d'une chute; mais le moment de ce moyen était passé, je ne fus appelé que le 21 : les symptômes dynamiques et la fièvre étaient déjà développés.

Que l'on compare la douceur, la facilité de ce traitement avec celui des sangsues, des vésicatoires, des vomitifs, du phosphore, etc. etc., ainsi que les résultats, et que l'on dise de quel côté est l'avantage.

Je dois encore ajouter que les parens de la jeune malade, convaincus que la mort était inévitable, ont préféré que l'on ne tourmentât pas inutilement l'enfant par le traitement, presque barbare, ordinaire, et qu'ils m'ont laissé faire un traitement *inutile* à la vérité, disaient-ils, mais du moins facile et exempt d'inconvéniens.

L'observation suivante, que je n'avais fait qu'indiquer dans la dernière séance, présente un cas de guérison homœopathique non équivoque; mais, direz-vous, toutes les cures sont homœopathiques; — oui, sans doute, pour ceux qui connaissent la *Matière médicale pure*. Ici le remède employé est connu des allopathes et du public pour être un violent irritant des organes urinaires; aussi c'est en cette qualité qu'il a été employé avec un plein succès.

M. Ch...., âgé de 21 ans, fut pris de colique néphrétique, le 21 novembre 1835, avec beaucoup d'intensité; le premier jour, saignée; le second, sangsues, bains, cataplasmes émolliens; les troisième et quatrième jours, il fut sondé sans résultat; le cinquième jour il fut encore saigné et passa une partie de la journée dans le bain.

Dans la soirée, à dix heures, je suis demandé pour le sonder; le ventre est douloureux, sensible au toucher, mais il n'y a point d'urine dans la vessie, quoiqu'il n'ait pas uriné depuis quatre jours; fièvre, peau sèche, chaude, langue sèche, soif vive; besoin continuel d'uriner, avec douleur aux reins et surtout à l'extrémité de l'urètre; efforts pour uriner sans aucun

résultat; ténesme; agitation, angoisse, mouvement continuel; le malade prend toutes sortes de positions et en change à chaque instant; il n'a pas un moment de repos et n'a pas dormi depuis le commencement de la maladie. Son état n'a fait qu'empirer sous l'influence du traitement *antiphlogistique* le plus actif.

A 10 1/2 heures, je lui donne *aconitum* 24e dilution, quatre globules.

A 11 1/2 heures, *cantharides* 30e dilution, quatre globules.

A 3 heures du matin, le malade s'est endormi jusqu'à 6 heures qu'il est réveillé par un pressant besoin d'uriner; il croit que les douleurs vont recommencer et se désespère; cependant il essaie et remplit aux trois quarts un grand pot de nuit, d'urine très-naturelle, seulement très-odorante; immédiatement après il se rendort jusqu'à 8 heures. La maladie était complètement terminée, à part la faiblesse, suite nécessaire du traitement et des douleurs.

Je rapporte cette observation principalement dans le but de mettre en évidence la loi des *semblables* aux yeux des plus incrédules : les calmans, les adoucissans, les bains, les saignées avaient échoué; les *cantharides*, l'irritant le plus énergique des voies urinaires, ont fait cesser tous les accidens d'une manière prompte et sûre.

SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE LIÉGEOISE.

Procès-verbal de la séance du 3 *janvier* 1836.

M. le docteur Dugniolle de Bruxelles, écrit à la Société pour la remercier de l'honneur qu'elle lui fait de vouloir bien le compter au nombre de ses membres; il prend l'engagement de continuer à faire tous ses efforts pour propager l'homœopathie. « C'est pour moi un bien grand bonheur, dit ce » médecin, d'avoir abandonné, lorsqu'il en était temps encore, » le sentier tortueux et obscur de l'allopathie, dans lequel » tant de grands génies se sont usés en efforts inutiles, pour » arriver au but que l'homœopathie a si vite atteint, la guéri- » son des maladies. »

Il finit sa lettre en réclamant au besoin la participation de la Société dans la lutte qu'il est sur le point d'entamer avec un des plus acharnés adversaires de l'homœopathie, M. Marcq de Charleroy; M. Dugniolle se propose d'assister à une des premières réunions de la Société.

M. le Président Jahr prononce le discours suivant :

Messieurs,

S'il est quelque chose en faveur d'une doctrine, ce sont incontestablement les preuves que fournit l'expérience. Car, quelque beau que soit un système, quelque parfaite que soit la liaison de ses différentes parties, il tombe nécessairement quand la première des prémices est démentie par la pratique; tandis qu'une doctrine imparfaite, remplie même d'inconséquences, est néanmoins respectable, si le principe est démon-

tré juste et vrai par des faits. C'est pourquoi, sans être éblouis par la pompe extérieure d'un système, nous demandons toujours, surtout en médecine, science trompeuse, l'expérience seule pour juge, et quand cette dernière a décidé en sa faveur, alors nous y avons confiance. Tous les amis sincères de la vérité ont donc suivi ce chemin à l'égard de la nouvelle doctrine de Hahnemann ; vous, Messieurs, vous l'avez fait également. Notre Société homœopathique, par là même qu'elle existe, doit être pour chacun de vous une preuve certaine qu'aucun de vous ne s'est trompé, étant arrivé à ce résultat, que le principe de ce nouveau système est conforme à l'expérience.

Cette connaissance cependant ne vous suffit pas ! Convaincus de la vérité absolue de la doctrine, vous voulez encore pénétrer dans son sanctuaire, savoir sur quelles lois de la nature elle repose, de quelle manière ses parties s'enchaînent, et comment son auteur est entré dans une voie cherchée en vain pendant vingt siècles. Vous voulez aussi que nous levions les doutes que vous pouvez avoir sur tel ou tel point, et que nous reculions les limites de votre savoir. C'est, en un mot, la connaissance théorique de l'homœopathie que demande votre esprit accoutumé à un savoir solide. Et c'est non-seulement pour vous-mêmes, mais aussi pour la propagation de la science et pour la défense de la cause, ainsi que pour l'instruction d'autrui que vous souhaitez ces éclaircissemens. Car, quoique ce soit l'expérience qui confirme la vérité de la doctrine, une certitude incontestable ne peut être acquise que par l'observation unie à une connaissance profonde de l'enchaînement des phénomènes ; et celui qui pour la défense d'une cause ne sait que citer des faits, peut bien rendre témoignage, mais non entièrement désarmer l'adversaire et lui imposer silence. Nous nous proposons donc l'un et l'autre, notre propre instruction et celle de ceux qui se rangent sous notre bannière, afin qu'ils

ne soient point partisans aveugles, mais au contraire combattans chaleureux et libres.

Messieurs, tous mes efforts seront dirigés vers ce but ; c'est pourquoi je me suis proposé non-seulement de répondre à toutes les objections qui pourraient être faites par vous contre l'homœopathie, mais aussi de vous enseigner la théorie aussi clairement que possible par une série de discours. C'est aujourd'hui que je commence cette dernière, dont je ne crois pouvoir mieux faire l'introduction que par des notions préliminaires qui puissent me faciliter les explications futures en vous donnant de prime-abord une idée vraie de la chose même. Mais cette idée se présentera à vous dans toute sa clarté, lorsque je vous aurai parlé de tous les points les plus importans dans lesquels Hahnemann dévie des principes et des assertions de ses collègues, et j'aurai donc l'honneur de choisir pour sujet de mon premier discours *le système de l'homœopathie avec ses caractères particuliers*, dont je vous donnerai l'exposition en comparaison des opinions médicales en usage. A cet égard je vous montrerai d'abord *le procédé qu'emploie ce système pour reconnaître la nature de la maladie*, puis *sa méthode pour lutter contre le mal*, alors *sa manière d'éprouver les vertus des médicamens*, et enfin *ses principes pour le régime*. A cause de l'étendue du sujet que nous devons traiter, je ne pourrai entrer dans tous les détails ; cependant ces explications générales suffiront pour que vous soyez en état de connaître préalablement le terrain de l'homœopathie. J'entre donc en matière.

L'homœopathie, inventée et fondée scientifiquement par l'immortel Hahnemann, n'est point seulement une *méthode de guérir*, méthode que la médecine ordinaire saurait suivre dans telle ou telle maladie ; mais elle est un nouveau *système*, reposant sur *ses propres principes*, comprenant toute la médecine pratique et ayant ses opinions à elle sur les diverses méthodes

médicales. Mais comme tel elle diffère aussi dans presque toutes ses parties des autres systèmes. Elle a ses propriétés essentielles, et c'est de prime-abord dans *sa manière de reconnaître la nature de la maladie*, qu'elle s'éloigne de la médecine ordinaire, en ayant d'autre opinion non-seulement sur *la première cause interne des souffrances*, mais aussi sur *la recherche du mal*.

Il est suffisamment connu qu'en tâchant de reconnaître la nature d'une maladie, tous les systèmes en médecine regardaient jusqu'à présent *la première cause interne des souffrances* comme quelque chose de matériel, de perceptible à l'aide des sens. C'est ainsi que l'un prétendait que la plupart des maladies avaient pour condition une matière étrangère à l'organisme, tandis qu'un autre prenait pour cause une altération matérielle des parties liquides ou solides du corps même, et qu'un troisième enfin les faisait dériver de fonctions irrégulières des organes. Par conséquent, voyant dans une maladie l'estomac engorgé, les poumons ou le foie enflammés ou désorganisés, la circulation du sang en désordre et le système nerveux en irritation, ils croyaient avoir trouvé la première cause interne de la maladie. Mais c'est contre cette opinion que l'homœopathie s'élève *d'abord*. Car, au lieu de prendre ces changemens pour la cause des souffrances, elle ne les regarde que comme des signes de la maladie déclarée, et prétend qu'ils ne pourraient avoir lieu s'ils n'avaient pas été précédés d'une autre raison nécessaire, c'est-à-dire d'une modification des lois internes dont dépend l'état de santé. Une telle modification, nommée par Hahnemann « *altération dynamique du principe vital*, » est, d'après son opinion, le premier résultat que produit sur la vie une influence pathogénétique, et c'est dans cette modification que l'homœopathie trouve alors la véritable première cause interne de toutes les maladies, différentes en-

tre elles suivant le mode de la susdite altération. Toutes les souffrances matérielles et immatérielles tirent donc à ses yeux leur origine d'une cause proprement dynamique, absolument imperceptible aux sens.

Mais ce n'est pas encore tout ; l'homœopathie pense aussi autrement sur *la recherche du mal*. C'est la cause matérielle que veut reconnaître le médecin de l'ancienne école, et à cet égard il lui suffit de s'informer en général de ce qui a pu produire la maladie présente, ainsi que de l'état du pouls, des voies respiratoires, digestives et urinaires, et des douleurs les plus vives. Et plus il veut être rationel, moins il daigne apprécier ces moyens de connaître, si ce n'est en tant que capables de le conduire à la connaissance de l'organe souffrant et de son état. Dès qu'il a découvert cela, tout son interrogatoire est fini. Le médecin homœopathe doit bien aussi suivre ce chemin, mais seulement pour faire un pas de plus dans ses recherches et pour s'éclairer encore sur la véritable cause interne, c'est-à-dire, sur le mode de l'altération dynamique du principe vital. Mais cette altération étant imperceptible en elle-même, et l'homœopathe n'ayant pour la reconnaître que la cause externe et l'ensemble des symptômes, il cherche à examiner ces deux choses avec une exactitude consciencieuse pour juger d'après leur caractère celui de l'altération dynamique. A cet effet il ne peut se contenter de savoir, par exemple, qu'un mal d'estomac, reconnu par lui, est la suite d'une émotion fâcheuse ou d'une frayeur ; il doit absolument apprendre encore si cette émotion a été chagrin, emportement, frayeur, affliction ou peur, ainsi que la nature particulière des douleurs, l'heure où elles sont vives et les circonstances qui les augmentent. Voilà pourquoi l'examen qu'il fait subir au malade est beaucoup plus détaillé que celui d'aucun médecin ; et on n'a qu'à assister à un tel examen pour se former une idée complète de *la manière*

qu'emploie l'homœopathie pour reconnaître la maladie, et se former une opinion sur la cause interne des souffrances et sur la recherche du mal.

Cependant ce n'est là que la première spécialité de l'homœopathie, car elle se distingue essentiellement de l'ancienne école aussi *par sa méthode pour lutter contre le mal*, ayant d'autres règles pour *attaquer la maladie* ainsi que *pour combattre les souffrances*.

Pour vous faire comprendre cette vérité, je ne crois pas même nécessaire de citer toutes les diverses règles pour *attaquer la maladie* qu'ont proposées jusqu'ici les médecins dans le but d'obtenir la guérison complète du mal. Car quelques différentes qu'elles aient été, prises isolément, elles se rencontraient toutes, sans exception, dans le principe *contraria contrariis curantur*, c'est-à-dire, la maladie ne peut être guérie plus sûrement et plus vite que par un remède dont l'action soit opposée à la maladie. Par conséquent ils cherchaient à enlever la matière peccante par des sétons, à purger par des vomitifs l'estomac engorgé ; ils donnaient contre l'insomnie l'opium, contre le resserrement du ventre des remèdes laxatifs, et ils auraient dû enfermer, suivant cette théorie, l'homme gelé dans une fournaise ardente. Mais il n'en est point ainsi selon les principes de l'homœopathie. Celle-ci prétend que toutes ces attaques, par des choses contraires, ne peuvent que faire revenir après un court espace de temps le mal avec plus de violence, parce que la force vitale, au lieu de se laisser modifier par une irritation artificielle, s'oppose plutôt à cette influence, pour produire par sa réaction tout le contraire du premier état qui lui est forcément imposé. Comme exemple elle cite, entr'autres, le *vin* dont l'excitation momentanée est suivie bientôt d'un long relâchement, qui ne ferait que rendre plus morne l'homme abattu, tandis qu'il mettrait dans l'état

naturel l'esprit excité par l'*opium*. C'est ainsi qu'elle établit le principe *similia similibus curantur* comme seule règle de guérison, en assurant que, pour faire disparaître sûrement, promptement et doucement la maladie entière, il faut absolument donner un remède qui produise par son action primaire sur l'homme sain en tout ou en partie, un mal tout-à-fait semblable à la maladie, un ὅμοιον πάθος. Ce principe lui a fait donner le nom d'*homœopathie*, et suivant Hahnemann il attaque l'ennemi toujours par ses propres armes, donne des vomitifs contre des vomissemens, des remèdes laxatifs contre des diarrhées, l'opium contre la léthargie, et n'est point obligé de faire une inconséquence en exposant au froid l'homme gelé pour qu'il soit sauvé. L'opposition dans laquelle entrent par-là les deux écoles *en médecine* est claire, et si même un homœopathe venait à tomber d'accord avec un médecin de l'ancienne école sur la nature du mal, il ne le serait jamais sur le traitement, à cause de l'opposition de principe pour l'attaque de la maladie.

Mais l'union devient encore moins possible que le principe de l'homœopathie, pour *le combat avec les souffrances* qui l'oblige à donner aussi en d'autres doses ses remèdes, autrement choisis que par sa sœur aînée. Tout le monde sait de quel principe celle-ci partait à cet égard, et que ses médecins devaient absolument adopter leur méthode connue, s'ils voulaient l'emporter sur le mal. C'était l'expérience qui leur avait appris que, où un dixième de grain d'*opium* ne chassait pas l'insomnie, dix grains du même remède produisaient, sinon un éternel, mais certes un assez long sommeil, et que l'estomac, peu irrité par un demi-grain de *tartre émétique*, après en avoir pris une dose bien forte, rendait à coup sûr tout ce qu'il contenait. C'est pourquoi ils commençaient l'attaque du mal par une charge raisonnable, ils la renouvelaient avec plus de force

sans discontinuer jusqu'à ce que la maladie rebelle se tût pour le moment. Mais l'homœopathie ne saurait se familiariser avec cette manière de combattre le mal. Car elle donne ses remèdes similiaires non pour supprimer la maladie, mais au contraire pour exciter la force vitale contre les souffrances; et ce n'est point par le premier effet du remède, mais par la réaction postérieure de l'organisme qu'elle veut guérir. A cet effet, une forte dose ne serait, selon sa manière de voir, que nuisible, et plus cette dose serait grande, plus elle nuirait, tandis qu'une petite rétablirait bien vite la santé. De même, une seconde dose donnée pendant la réaction de l'organisme ne ferait qu'anéantir par son attaque réitérée le bien produit par la première dose. Par conséquent, l'homœopathie ne saurait avoir des doses assez petites, ni les laisser agir assez long-temps.

Nous connaîtrons encore mieux la nature de l'homœopathie en examinant sa manière d'éprouver *les vertus des médicamens*; car elle diffère d'une manière frappante des autres systèmes, non-seulement en ce qu'elle suit un *autre chemin pour les examiner*, mais aussi en cherchant à obtenir *des résultats d'un autre genre*.

Il est naturel que l'homœopathie, d'après les principes que nous venons de développer, doit s'attacher particulièrement à connaître les effets des remèdes; et nous ne nous étonnerons point à voir quelle *suit une nouvelle voie pour les examiner*, surtout en nous rappelant les procédés usités jusqu'ici. Les uns attribuaient aux médicamens des vertus chimériques; d'autres croyaient pouvoir reconnaître la vertu d'un médicament par des qualités palpables, comme par la couleur, la forme et l'odeur; d'autres encore examinaient les qualités chimiques pour indiquer, à l'aide de celles-ci, la force dissolvante, astringente ou expulsante d'un remède. Cependant il y en avait aussi qui regardaient l'expérience directe comme la seule vraie base de

ces connaissances, et qui par conséquent observaient au lit du malade, avec attention, tous les effets qu'avaient les médicamens dans chaque espèce de maladie. Toutefois, l'homœopathie affirme le contraire et rejette cette méthode ainsi que toutes les autres. Il est vrai qu'on peut ainsi faire des expériences; mais elle doute de leur sûreté et de leur justesse. Car elle est d'opinion que les effets des médicamens dans telle ou telle maladie sont plus ou moins variés, et que dans l'assemblage des symptômes de l'un et de l'autre, il n'est jamais possible de faire une observation juste sur les effets vrais et purs des remèdes. Voulant cependant acquérir la connaissance indispensable de ces effets, elle ne trouve d'autre moyen pour sortir de cet embarras que d'éprouver les médicamens par des doses modérées administrées à l'homme bien portant. Ce moyen a été employé pour la première fois par Hahnemann, et puis par ses disciples, qui se soumettaient eux-mêmes à ces épreuves avec les plus grands sacrifices. C'est ainsi qu'on est arrivé à connaître les effets des médicamens énumérés dans la matière médicale de Hahnemann; et si ces effets sont autres que ceux dont parle l'ancienne école, c'est parce que l'homœopathie procède autrement en examinant les vertus des médicamens.

Mais cette différence des effets résulte aussi de ce que l'homœopathie dévie de l'ancienne école à l'égard *des résultats qu'elle cherche à obtenir* de ses épreuves. Car, en examinant les expériences faites jusqu'ici par la médecine ordinaire, il est évident que la question qu'on soulevait se rapportait toujours à l'efficacité d'un remède, d'agir avec succès dans telle ou telle maladie. Les médecins, suivant leur système arrêté sur les causes de la maladie et sa guérison, observaient donc ou les effets salutaires directs, comme du *soufre* dans la gale et du *mercure* dans la syphilis, ou ils tâchaient d'apprendre si un médica-

ment était en état de purger l'estomac, d'éloigner la matière peccante par les urines ou par la transpiration, etc. C'étaient là les vertus qu'on demandait des médicamens pour les pouvoir employer ou empiriquement, c'est-à-dire, suivant l'expérience du passé, ou rationellement, c'est-à-dire, d'après des *raisons conjecturales*. Il est hors de doute qu'on a travaillé assidûment dans ce sens; et qui voit les résultats qu'ont entassés les médecins depuis vingt siècles, sera porté à croire que l'homœopathie peut se contenter au moins des détails vrais que ce trésor contient; mais elle n'est pas de cette opinion. Car pour employer rationellement les médicamens suivant ses principes, elle n'en doit point connaître les effets salutaires, mais bien les effets primitifs pathogénétiques, sur lesquels il lui faut une connaissance beaucoup plus exacte que ne peuvent donner ces observations antérieures, fussent-elles même plus certaines qu'elles ne le sont. Pour opposer à la maladie le remède le plus similaire, elle doit absolument connaître le caractère de celui-ci jusqu'aux plus petites propriétés. Un remède dont elle sait qu'il ne produit que des vomissemens, de la diarrhée et des douleurs d'estomac, ne peut être employé d'elle avant qu'elle n'ait connaissance des circonstances et des symptômes particuliers dont ces phénomènes généraux ont été accompagnés. C'est ainsi qu'elle observe les maladies artificielles, produites par les remèdes sur l'homme bien portant, avec la même exactitude qu'elle montre en examinant les vraies maladies. Pour vous convaincre, Messieurs, de cette vérité, vous n'avez qu'à lire une seule page de la matière médicale homœopathique, qui vous fera connaître au mieux toute la manière qu'a adopté ce système pour éprouver les médicamens.

Mais continuons nos recherches sur les propriétés de l'homœopathie, pour voir enfin *le régime qu'elle prescrit* en compa-

raison de celui des autres systèmes. C'est ici qu'elle dévie de ceux-là non-seulement en *commandant* D'AUTRES *choses en faveur de la santé*, mais aussi *en défendant* D'AUTRES *choses pour que la guérison ait lieu.*

Tous les systèmes antérieurs à l'homœopathie partaient (*dans les prescriptions du régime*) du principe : qu'il est *certaines choses favorables à la santé*, lesquelles n'avaient pas d'autre action que de rendre, d'une manière absolue, le malade bien portant, et d'augmenter la bonne santé de l'homme robuste. Suivant ce principe ils avaient, outre les cures de printemps, d'automne, de lait et de raisins, encore une foule de choses, comme des boissons, des alimens, des bains, etc., dont ils recommandaient l'usage tant aux hommes sains qu'aux malades, en affirmant que ces choses rendent fort, purgent le sang, purifient les liquides, ou sont, en un mot, *saines*. L'homœopathe n'est point d'accord avec eux ; car, dit-il, si ces choses ne doivent être tout-à-fait inutiles, elles produiront nécessairement quelque chose qui ne peut être qu'une altération de l'état sain ; or, chaque altération de l'état sain étant sans contredit maladie, ces choses ne peuvent, par conséquent, que nuire à l'homme bien portant. Mais au malade même il ne les conseille pas, parce qu'elles sont toujours en rapport, ou étranger ou homœopathique, au mal. Dans le premier cas, elles ne feraient qu'augmenter l'ensemble des souffrances, et dans le second, elles doivent être administrées en remèdes par le médecin, si elles ne doivent pas nuire également. C'est par ces motifs que l'homœopathe doit rejeter toutes ces cures ; et il ne connaît d'autres préceptes à donner en faveur de la santé, que de recommander l'emploi rationel de tout ce qui entretient et soutient l'organisme, maintient en exercice régulier les forces du corps et de l'âme, et ce qui, sans autre influence accessoire, sait préserver l'homme de toute maladie. Et même

au malade, il n'a pas à donner d'autres *recommandations à l'égard du régime*, car ce qui doit guérir le malade directement c'est la médecine qu'il lui administre, non *le régime prescrit*.

Cependant ces préceptes ne lui suffisent pas, *il croit aussi devoir défendre d'autres choses* que l'ancienne école ne défend pas, pour que le malade soit guéri. Car la médecine ordinaire, dans presque tous les cas où elle était obligée de défendre telle ou telle chose, ne défendait que pour opérer une cure directe et pour mitiger quelques douleurs, mais jamais par rapport à l'action nuisible qu'ont certaines choses en elles-mêmes. C'est pourquoi elle défendait à ses malades non-seulement l'usage des choses les moins nuisibles, comme, par exemple, du lait, du pain, de l'eau, de la viande; mais elle leur ôtait aussi souvent une partie des vivres les plus nécessaires, tandis que d'un autre côté elle leur permettait l'usage continuel de matières que l'homœopathie est obligée de défendre.

Car, en admettant que tout ce qui peut altérer la santé est une médecine dont l'usage doit être défendu, elle assure de même que beaucoup de nos usages journaliers sont de cette nature. Elle conclut alors de là que, quoique l'homme sain fasse usage de ces choses, le malade ne doit point s'en servir. Voilà pourquoi elle ne permet aucunement les remèdes domestiques et défend également le vin fort, les aromates, les vêtemens irritans, les parfums, etc. Et tandis qu'elle approuve que le malade irritable renonce au café et au thé, elle permet d'un autre côté à celui-ci et à tous les malades tout ce que la nature demande. Le système relatif aux jouissances permises et défendues vient à l'appui de ce que nous affirmons, et il ne faut que lire celui-ci pour se persuader que l'homœopathie prescrit un tout autre régime que l'ancienne école, en commandant ainsi qu'en défendant bien d'autres choses.

C'est ici, Messieurs, que nous nous arrêtons ! — Vous jugerez vous-mêmes si par cet exposé nous sommes arrivés au but proposé, c'est-à-dire à une connaissance générale de l'homœopathie avec ses marques caractéristiques. Je suis loin, sans doute, d'avoir épuisé la matière; par conséquent, Messieurs, vous ne saurez être entièrement satisfaits; mais mon but n'était pas d'entrer dans les détails. — Si donc vous avez des doutes, si bien des choses ne vous sont pas encore claires, j'implore votre patience et vous prie d'attendre les discours prochains, dans lesquels je développerai les points principaux dont il a été question aujourd'hui. Ce n'est qu'alors que j'aurai rempli mes devoirs envers vous, tandis que je me féliciterai d'avoir fixé votre attention sur des vérités bien difficiles à développer, et de vous avoir offert les moyens de comparer l'ancienne à la nouvelle doctrine.

Il faut du courage, Messieurs; vous n'en manquez pas, et me suivrez à travers les chemins tortueux que nous devrons parcourir pour arriver enfin à la connaissance complète du système admirable de CELUI, qui, semblable à Jupiter en créant Minerve, a engendré un géant puissant et immortel.

(*La suite au numéro prochain.*)

OBSERVATIONS PRATIQUES,

Par le Docteur DUPLAT, de Marseille.

Première observation. Mme Pellegry, âgée de 36 ans, demeurant rue Château-Redon, nº 36, était atteinte, depuis environ six mois, d'une métrorrhagie

qui se renouvelait à chaque époque menstruelle; elle perdait abondamment et sans douleur pendant quinze jours un sang foncé, accompagné de pression en en-bas; deux doses *de deux* à *quatre globules crocus sativ.* étendues dans demi-verrée d'eau, prises par cuillerées toutes les heures, ont suffi pour arrêter l'hémorrhagie, fort inquiétante pour la malade, puisque tous les mois le Docteur allopathe, M. Ch., homme très-instruit, était dans la nécessité d'employer la glace, les potions astringentes, etc. Trois mois consécutifs je lui ai administré le même remède, qui a produit toujours d'heureux effets; aujourd'hui Mme P. est parfaitement guérie. Comme le médecin désigné l'avait condamnée à une mort certaine, il fut très-surpris de la rencontrer fraîche, bien portante, surtout bien gaie; il l'aborda pour lui demander comment elle se portait; *bien*, lui répondit celle-ci, *grâce à la médecine homœopathique, que vous devriez bien adopter pour vos malades, et non les gorger de mauvaises drogues qui les rendent plus souffrans et détruisent leur santé sans rien produire de bon.* Après ce petit colloque, M. le docteur allopathe lui tourna brusquement le dos et partit. M. le Dr Sollier a été témoin de cette cure et de plusieurs autres, qui l'ont décidé à étudier avec ardeur l'homœopathie dont déjà il fait une heureuse application à sa nombreuse clientelle.

2e *obs.* M. Nicolet Pre, âgé de 60 ans, bouchonnier, rue du Poirier, atteint jadis de la gale, était depuis huit années affecté d'une incontinence d'urine,

la nuit surtout; deux doses *sulfur.* de quatre globules, et deux doses *pulsatilla* 30ᵉ dilution, 6 *glob.* étendus dans une verrée d'eau, à prendre par cuillerée à bouche matin et soir, l'ont guéri dans le court espace d'un mois. Ensuite, j'ai attaqué chez le même sujet une *hydrocèle* (du volume d'un très-gros melon) par *arnica* 30ᵉ dil. 6 glob. répété trois fois; par ce remède, j'ai obtenu rapidement la diminution de la tumeur d'un *tiers*, puis elle est restée stationnaire. Ce médicament n'agissant plus, je donnai *psoricum* 30ᵉ dil. 6 *glob.* dissous dans quinze cuillerées d'eau; le malade robuste en prenait une cuillerée à bouche matin et soir. Cette première dose achevée, la tumeur a diminué de la moitié; j'ai laissé agir ce remède un mois, au bout duquel temps j'ai redonné la même dose, qui en quelques jours a réduit l'hydocèle au volume du poing; cette dernière dose a été donnée le 10 août 1836, elle continue encore d'agir; car la tumeur va toujours en diminuant; une ou deux doses termineront le traitement en amenant la résolution complète de cette maladie, que M. le Docteur Trabuc de Marseille devait opérer; conjointement avec M. le Docteur Sollier, il a été témoin de cette cure par les plus faibles doses homœopathiques; le malade ne pouvait plus supporter cette énorme tumeur à cause de son poids et des tiraillemens douloureux qu'il éprouvait dans le bas-ventre, surtout quand il voulait marcher.

Cette observation démontre la puissance du *psoricum* dans une maladie qui a de la fixité et qui tient

au *vice psorique*. Cette seule observation renverse d'un seul coup les nouvelles idées de nos prétendus réformateurs, qui rejettent aveuglément la *psore* comme cause de la plupart de nos maladies chroniques.

3e *obs*. Mme veuve Crépy, âgée de 60 ans, ancienne institutrice, demeurant alors rue Bussy-l'Indien, no 11, actuellement rue Glandèves, est venue me consulter pour une affection grave (*hypopyon*) qui avait entraîné la perte de l'œil; le gauche était perdu depuis l'âge de cinq ans. Cette malheureuse dame était donc tout-à-fait aveugle. L'œil droit n'offrait aucune ressource, il était perdu sans retour; l'œil gauche était terne, la pupille resserrée; la malade distinguait seulement le jour de la nuit, mais aucun objet; elle ne pouvait par conséquent aller seule. Je lui donnai, le 4 mai 1835, *bellad.* 2 globules. Le 18 du même mois, sous l'influence de ce médicament, la malade, à sa grande surprise, aperçut et distingua ce qui l'entourait; elle se fit amener chez moi, elle m'exprima sa joie de recouvrer la vue d'un œil qui était perdu depuis si long-temps; l'œil n'avait cependant rien de changé, la cornée était toujours la même (terne); mais il paraît qu'il y avait une amaurose que *belladonna* faisait disparaître. Je répétai ce remède le 20 mai, à la dose d'un globule 30e; après je lui donnai *sulfur*. 2 globules, deux doses, puis quelques doses d'*euphrasia* 3 globules. Enfin, au bout de deux mois, la veuve Crépy allait seule dans les

rues et pouvait venir à mes consultations sans être, comme auparavant, toujours accompagnée.

4e *obs.* M. H., anglais, âgé de 62 ans, tempérament lympathique, demeurant à St.-Geniez près Marseille, fut atteint d'un catarrhe pulmonaire dans le mois de janvier 1836; en peu de jours cette maladie prit un caractère grave; toux continuelle et douloureuse, avec expectoration et envie de vomir; douleur pongitive dans le côté droit de la poitrine, augmentant surtout dans les quintes de toux; fièvre avec exacerbation le soir; insomnie, urine rouge, constipation. Traitement : *aconitum* et *bryonia*, suivis de plusieurs doses *squilla* deux globules 30e ont enlevé tous les symptômes alarmans; ce dernier surtout a fait disparaître sans retour la douleur de côté; une toux creuse qui restait a cédé à deux globules 30e de *spongia tosta*, et le malade est entré en convalescence; il a fallu sept jours pour la résolution complète d'une maladie, qui, traitée par la médecine ordinaire, aurait demandé au moins un mois, à cause des évacuations sanguines par lesquelles on aurait cherché à faire tomber l'inflammation.

5e *obs.* *Dartre vive* dans la paume de la main gauche, chez la dame veuve Lacroix, rue du Canal, no 4, guérie par trois doses de deux globules 30e *ranunculus bulbosus* pris dans l'espace de deux mois.

6e *obs.* *Choléra asiatique.* Antonio Rivera, espagnol, âgé de 24 ans, marin de profession, tempérament sanguin nerveux, atteint depuis huit jours d'une forte diarrhée pendant qu'il était encore dans le port

de Marseille (sur un bâtiment chargé de coton); dans la nuit du 16 au 17 juillet 1836, les déjections deviennent plus fréquentes et plus abondantes, elles sont accompagnées de violentes coliques et de vomissemens d'une liqueur blanche semblable à l'eau de riz; vertiges avec bourdonnement et bruissement dans les oreilles; crampes dans les doigts, les cuisses, les mollets et les pieds; froid général, soif inextinguible pour l'eau froide; langue froide dans toute son étendue, voix aphonique, yeux excavés et entourés d'un cercle noir; face froide; nez pointu ou effilé; ventre douloureux et rétracté; urines supprimées; pouls à peine sensible, filiforme; peau des mains ridée et insensible au pincement.

Appelé pour le secourir, le 17 juillet à 5 heures du matin, je lui plaçai sur la langue *veratrum alb.* 12^{e} dilution quatre globules. J'en mis une dose semblable dans demi-verrée d'eau, pour être administré par cuillerée à bouche toutes les demi-heures. Je retournai voir le malalade à 10 heures du matin; la diarrhée avait disparu; les vomissemens étaient devenus plus rares, les matières vomies n'étaient plus blanches mais jaunes et amères; la réaction s'opéra promptement, le pouls se releva, la chaleur reparut; à mesure que la réaction s'établissait, les crampes redoublaient d'intensité, au point de faire pousser des cris au malade. Je plaçai dans une demi-verrée d'eau *deux glob. cuprum acet.* 9^{e} dilution; j'en fis prendre une cuillerée à bouche toutes les heures; après trois ou quatre cuillerées, les crampes disparurent sans re-

tour. La réaction marchait toujours et une congestion douloureuse se fixait sur l'estomac et à la base du poumon droit; dix sangsues, répétées deux fois, appliquées sur ces parties, dégorgèrent suffisamment pour amener une résolution favorable et prompte au bout de trois jours; le malade n'eut presque pas de convalescence.

7^e *obs. Adhérence du placenta.* M^me de P., agée de 36 ans, rue des Beaux-Arts, a fait cinq couches, et dans toutes, l'accoucheur était dans l'obligation d'extraire le placenta avec la main portée dans la matrice, à cause de fortes adhérences de ce corps qui ordinairement s'implante dans le fond de cet organe; la suite de ces manœuvres était une hémorrhagie très-grave qui menaçait les jours de l'accouchée; elle n'était sauvée que par les applications d'eau glacée que l'on répandait sur son corps, et des frictions douloureuses sur le ventre; de ce traitement intempestif il en restait à madame des douleurs rhumatismales dont elle ne pouvait plus se débarrasser, et dont elle restait souffrante fort long-temps. Dans son dernier séjour à Paris elle consulta Hahnemann, qui l'engagea à user dans ses couches des moyens homœopathiques, et qu'elle préviendrait ainsi des manœuvres dangereuses et toujours très-douloureuses. Le conseil du maître fut suivi; M^me de P. me fit appeler pour son accouchement, qui fut comme d'habitude assez prompt, mais il n'en fut pas de même de la délivrance; après une demi-heure, je tentai avec précaution l'extraction du placenta; mais il me fut impossible de l'avoir;

j'aurais plutôt déchiré le cordon ou renversé la matrice; celle-ci se contractait vivement mais inutilement; c'est alors seulement que je me décidai à donner 3 globules *secale cornutum*, qui au bout d'un quart d'heure amenèrent un placenta volumineux vers le col; je l'obtins par une légère traction et les efforts de la malade que j'engageai à pousser. L'hémorrhagie fut légère en comparaison des couches précédentes; quelques globules de *china* réparèrent promptement les forces.

Il y a quinze ans que je connais les bons effets du *secale cornutum*, grâce à M. le Dr Desgranges de Lyon, qui en faisait un usage fréquent et s'en trouvait bien, mais seulement dans les cas où le col utérin ne se dilatait pas. Je l'ai rarement vu se servir de ce moyen pour le cas d'adhérence et d'enchatonnement du placenta. Je conseille donc aux accoucheurs d'employer cet héroïque remède de préférence à l'introduction de la main, sous cette forme : *secale* de 2 à 4 globules 20e dilution, dissous dans six cuillerées d'eau, *une cuillerée* de dix minutes en dix minutes, jusqu'à l'extraction naturelle de l'arrière-faix.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR L'HOMŒOPATHICITÉ DES REMÈDES,

Par le Docteur Perrussel, de Lyon.

On lit dans les *Archives homœopathiques*, année 1836, page 204, le résultat de remarques faites par

le Dr Hirsch sur l'emploi des *cubèbes*, non seulement dans la gonorrhée même secondaire, mais bien encore dans une foule d'autres maladies.

Le Docteur nous dit que les cubèbes à :

1° Une dilution peu élevée (VI) lui ont rendu de bien plus grands services que quand il les employait à une haute dilution (X).

2° Il ne les a jamais prescrit à des intervalles moindres de trois jours.

3° Il nous donne même les effets symptomatiques obtenus par leur usage.

4° Il a remarqué que dans l'état inflammatoire ils nuisaient plutôt que de servir.

5° Qu'en général leur action a été extrêmement salutaire dans la *gonorrhée consécutive;* après la seconde dose, dit-il, quelquefois même à la première, la teinte *jaune* ou *verdâtre* de l'écoulement passait au blanc, etc.

De tout cela il semblerait qu'on devrait être induit à penser que l'emploi des *poivres cubèbes* est une ressource importante en homœopathie, surtout dans les gonorrhées secondaires. Aussi, désireux d'arriver à une certitude tout-à-fait précise à ce sujet, le Docteur Hirsch ajoute, dans son même article, qu'il serait à désirer que d'autres homœopathes esseyassent aussi cette substance dans la même forme de maladie et publiassent les résultats de leurs observations.

Pour suivre l'invitation de notre confrère, et surtout pour reconnaître les effets qu'il avait obtenus, je résolus d'employer dans la maladie indiquée les

poivres cubèbes à différentes dilutions; toutefois, j'éprouvais une certaine répugnance à me livrer ainsi à des expérimentations dont les résultats pouvaient être nuls pour mon malade et de peu de valeur pour la science; tandis que tout près de moi, sous ma main, se trouvait pour la maladie que je voulais expérimenter le remède que j'allais chercher bien loin et en vain peut-être. Je ne sais pourquoi, un esprit de découverte nous porte toujours en avant, et nous pousse ainsi à créer avec peine des moyens curateurs, dont nous avons été pourvus par des mains plus habiles que les nôtres. — Ainsi je ne comprends pas qu'on s'évertue de toute part à chercher des substances médicinales nouvelles, à créer des pathogénésies et à terminer enfin ce travail en décorant le remède du beau titre de *spécifique de la gonorrhée*, pour laquelle nous avions déjà mieux que nous ne pouvions jamais espérer de trouver; est-ce là chose précieuse à faire? ce temps est-il bien employé? et consacrer sa vie à la recherche de nouvelles substances au lieu de la passer à l'étude de la connaissance de celles que nous possédons, et qui à elles seules remplissent sans aucun doute tous les cadres nosologiques existans, est-ce arriver à bien? Non, c'est folie, je crois, et rappelons-nous ce que disait un homœopathe distingué d'Allemagne, le Dr Gross, qu'il faisait mieux l'homœopathie avec les 60 premières substances qu'avec les 200 existantes aujourd'hui. Toujours est-il, qu'entraîné pour la seconde fois par le besoin de reconnaître la vérité, je me laissais aller cette année à

faire pour les *cubèbes*, ce que j'avais fait sans succès aucun l'an dernier pour le *petroselinum*, toujours pour la gonorrhée.

Mais avant d'arriver à la preuve de mon fait, je serai bien aise, pour mon instruction particulière, de m'arrêter un instant sur quelques réflexions que j'ai faites souvent sur l'homœopathicité des remèdes.

Et d'abord, notre confrère nous dit qu'il a réussi avec les basses dilutions, les IV^e^, VI^e^, bien mieux qu'avec les hautes, X^e^, XII^e^.

Dans l'administration d'un remède, que faut-il premièrement en toute nécessité? Si je ne me trompe, c'est l'*homœopathicité* de ce remède avec la maladie.

Où est la chance de guérison? dans l'homœopathicité du remède avec la maladie.

Comment faut-il que le médicament agisse pour guérir? Il faut qu'il agisse dans le sens de l'organisme qui a une tendance spontanée déjà bien marquée à agir dans tel sens.

Que fait l'organisme dans une maladie? Cédant aux effets de la loi d'appropriation qui régit la vie et la constitue, il suit les efforts de sa spontanéité pour rejeter au dehors l'être maladif, l'être non assimilable dont il veut se défaire. Quelquefois, assez heureusement favorisée par les circonstances ou par la constitution du sujet, la nature est assez forte pour réussir toute seule; mais, dans le cas contraire, que faut-il pour achever le travail d'élimination? est-ce une force immense, double de celle qui existe déjà, ou bien un degré ou deux de plus? Est-ce jamais par les

masses que la plupart des phénomènes vitaux dont nous sommes témoins, se manifestent, ou bien simplement par la force d'une loi à laquelle rien ne résiste, la loi de vitalité, la loi d'appropriation?

Ces agens médicaux n'ont-ils de valeur de propriété réelle que par leur forme physique et leur volume? non, cent fois non, mais bien par leur similitude de rapport avec le corps vivant. Eh bien, faudra-t-il maintenant un grain d'*aconit*, ou un globule de la 30e puissance, pour agir dans le sens de l'inflammation? Il ne faudra ni l'un ni l'autre, mais ce qu'il faudra incontestablement, c'est de l'*aconit;* et rien que de l'*aconit*; pourquoi? parce qu'il y a homœopathicité entre lui et la maladie. Mais vous allez ramener, me direz-vous, la question des grandes doses; non pas, car écoutez encore.

Si c'est par la loi homœopathique, la loi de similitude, d'analogie, d'appropriation que les remèdes agissent, et si on a reconnu que, dans une maladie, dans les efforts de l'organisme pour se défaire d'un être morbide, d'un corps étranger, si on a reconnu, dis-je, qu'il suffit dans ce cas, du plus petit atome possible d'un remède homœopathique, pour ajouter à l'action vitale (et les expériences en ont été faites!) pourquoi alors en donner davantage, pourquoi au lieu d'un globule en donner 10, au lieu d'une goutte de dilution, en donner un gros ou 500 gouttes? inutile dépense. Les doses une fois reconnues bonnes, l'action puissante des remèdes une fois bien expérimentée, quelle que soit la dilution administrée,

vous devez agir, si le remède est bien homœopathique.

Restez toujours dans le cercle que vous vous êtes tracé avec juste raison, de la puissance de vos moyens; mais prenez le rayon que vous voudrez de ce même cercle, et vous arriverez toujours au centre.

Je ne sais si je me fais bien comprendre, la dose de la clarté et de la précision mathématique n'est pas donnée à tous. Mais en résumant ce trop long article, j'arrive à vous dire que si on a renoncé aux onces, aux scrupules, aux grains, doses reconnues trop fortes; si on est arrivé à prouver l'action réelle des médicamens dans une division moléculaire plus grande; je voudrais qu'on pût admettre avec moi, que, quelle que soit la dilution à laquelle on s'arrête, si le remède est bien homœopathique, il devra produire nécessairement les mêmes effets qu'à toutes ses autres divisions possibles. La différence ne consistera plus que dans la durée d'action de la substance médicinale (autre question).

Enfin, si la 30e dilution de l'*aconit* produit $a+b+c+d$, la Ve, la Xe, la XIIe etc., produiront aussi $a+b+c+d$; mais plus ou moins long-temps, et d'une manière plus ou moins active (autre question).

Observations. 1° Le *pétroselinum* pour la gonorrhée employé à différentes dilutions, ne m'a jamais réussi; j'ai toujours été obligé de revenir à *merc.*, *canth.*, *thuj.* et surtout au *sulfur*, moyens dont j'ai toujours reconnu l'analogie homœopathique, indiquée par HAHNEMANN.

2° *Insuccès des cubèbes dans la gonorrhée.*

Dans le mois de juin je fus consulté par un voyageur de 28 à 30 ans, brun et maigre, pour une gonorrhée rebelle à un traitement allopathique de plus de deux mois, et présentant pour caractères morbides :

1° Un écoulement très-abondant d'une couleur jaunâtre très-marquée.

2° Des douleurs aiguës très-vives à la sortie de l'urine.

3° Erections douloureuses la nuit, avec flexion forcée du pénis.

4° La santé du malade n'offrait pas d'autre altération.

J'administrai au malade, outre la prescription de son régime, oooo glob. *cannab.* vj, à prendre en deux fois, à 3 jours d'intervalle.

Huit jours plus tard, même état; donné *merc.* ooo 12e.

Huit jours plus tard, le malade revient toujours avec les mêmes symptômes, sans avoir rien éprouvé des deux remèdes.

Songeant alors à la prétendue efficacité des *cubèbes*, je donnai alors au malade *cubeb.* ooo glob. 12e.

Le malade reparut six jours après sans avoir rien ressenti, et désolé de son état; je l'encourageai en cherchant à lui donner quelques prétextes de notre insuccès, et lui redonnai *cannabis tinct.* 24e dil. une goutte, mélangée avec onc. iv d'eau et un peu d'alcool, à prendre une cuillerée matin et soir.

Enfin le malade revint encore me voir au bout de

10 jours, sans avoir rien aperçu de nouveau, et découragé tout-à-fait de cette médecine qu'on lui avait présentée comme guérissant très-promptement.

Désolé moi-même de mon expérience et du temps perdu, je songeai à en finir, et connaissant le malade pour psorique, je vins à lui donner le *soufre* 00 glob. 30e dilut.

Le malade revint bien me voir au bout de 8 jours, mais cette fois en le recevant dans mon cabinet, j'avais déjà lu sur l'expression de ses traits la réussite du dernier moyen. En effet, il y avait victoire complète; l'écoulement qui avait blanchi les premiers jours avait fini par disparaître tout-à-fait; les douleurs et les érections n'existaient plus: et tout allait si bien, que je crus ne devoir rien ordonner, persuadé que les deux globules qui avaient si bien commencé la guérison, la termineraient; mon espoir en effet s'est réalisé.

Que penser maintenant de mon expérience sur le *cubèbe*, du *cannabis* et du *mercure*, tous donnés infructueusement? Rien, sinon que pour le premier, comme pour les deux autres, il n'y avait pas homœopathicité entre eux et le mal. Je peux donc leur appliquer cette règle générale, *que quelle que soit la dose du remède administré, son action passera inaperçue, et sans effet aucun, s'il n'y a pas analogie complète entre ses symptômes et ceux de la maladie.*

Nous abondons dans le sens de M. le Dr Perrus-

SEL lorsqu'il parle de l'homœopathicité des remèdes; mais nous ne saurions en faire autant lorsqu'il blâme les recherches expérimentales concernant certains remèdes qui n'ont pas encore trouvé place dans la *Matière médicale pure;* sans doute il serait à désirer que de telles recherches fussent toujours faites dans une intention pathogénétique; mais on ne saurait, à notre avis, savoir mauvais gré aux médecins homœopathes qui s'enquièrent sur les malades du degré d'homœopathicité que peut avoir avec leur affection morbide telle substance que l'allopathie emploie avec un succès non contesté. Le *poivre de cubèbe* nous paraît être de ce nombre; il est notoire que donné à grande dose, il guérit très-promptement et assez sûrement l'uréthrite; nous n'avons jamais eu jadis qu'à nous louer de son emploi. Puisqu'il guérit, c'est qu'il est homœopathique; mais il reste à trouver exactement quand, dans quelle circonstance, il l'est; après quoi il faut encore déterminer si réellement la dose, c'est-à-dire, la quantité est indifférente; la maladie dans laquelle cette substance est salutaire est assez commune et assez désagréable pour mériter une recherche assidue et diligente; il est diverses manières de l'entreprendre; il y aurait, par exemple, de l'intérêt à traiter une série d'individus par des doses graduées, à commencer par *deux onces*, dose commune divisée en *gros*, et retranchant à chacun *deux gros*, jusqu'à ce que le remède restât sans effet, en ayant soin de noter bien exactement les résultats. La contre-épreuve-de-

vrait être aussi faite en commençant par une faible dose, et notant celle où le remède commencerait à guérir. Mais, nous le répétons, cette recherche ne dispenserait pas d'une expérimentation pure.

(N. du R.)

OBSERVATIONS PRATIQUES

Par le Dr Elwert, à Hildesheim. (Suite de VII, 348.)
(*Allg. hom. Zeit.* VIII, 101.)

Guérison d'une blessure considérable de l'articulation du pied où l'allopathie voulait amputer.

Un étudiant, âgé de 19 ans, de robuste constitution, de bonne santé, et d'un caractère un peu violent, eut le malheur, en faisant une excursion minéralogique dans une carrière, le 29 novembre 1834, d'avoir la jambe énormément contuse par un quartier de roche qui se détacha. La perte de sang dut être très-forte. Elwert fut appelé, mais étant absent, il fut remplacé par des allopathes. Au bout de quatre semaines de traitement allopathique, on crut avoir le droit de donner à la mère du malade les meilleures espérances sur les suites de cette blessure; mais elles n'y répondirent pas; car au lieu de voir les forces s'accroître, le moral s'améliorer, et la fièvre, la douleur et la suppuration diminuer, tout alla plus mal, et il s'y joignit une toux de mauvais augure; la série

des fortifians était épuisée, car le mal avait empiré sous l'usage de *china*, *valeriana*, *arnica*, *opium*, etc., ainsi que de divers béchiques, qui avaient été employés concurremment avec divers autres remèdes; on y avait ajouté des sangsues et des applications d'espèces aromatiques dans du vin. Néanmoins le mal local paraissait devenir incurable, et l'on en vint à proposer l'amputation comme le moyen le plus propre à sauver les jours du malade, à la condition de la pratiquer au plus tôt. Cette proposition jeta la bonne mère en défaillance, mais lui fit naître la résolution de mettre son fils entre d'autres mains; quant au malade, il préférait la mort à la nécessité d'être privé d'une jambe.

Le 27 décembre, ELWERT fut appelé et reconnut ce qui suit :

Le pied gauche est énormément œdématié, offrant un volume double de celui du pied sain; l'œdème est dur, douloureux, enflammé, recouvert de phlictènes, et s'étend jusqu'au mollet; la douleur augmente lorsqu'on serre le pied, surtout sur le dos où elle est brûlante avec forte tension; — élancemens dans le péroné; douleur très-sensible à l'attouchement du gros orteil où un tourniol fait éprouver de vifs élancemens; le long du péroné existe une plaie de 8 pouces de long, 4 de large et 2 de profond, où la plus grande partie des muscles et des tendons ont été détruits; elle renferme l'articulation, dont on a extrait une esquille, quelques jours auparavant; on peut voir et mesurer avec le doigt la profondeur de la cavité qu'a

produite la perte de cette esquille ; la plaie cause une douleur brûlante et lancinante qui émeut tout le corps ; elle suppure abondamment et a de la disposition à saigner ; outre quelques autres désordres des parties molles, il y a un peu plus à droite, une plaie articulaire dont il sort de la synovie ; celle-ci doit résulter du traitement des premiers médecins, parce que l'enflure considérable de cette place a fait soupçonner une extravasation, ou du pus ou toute autre matière (mais vraisemblablement pas de la synovie), qui a engagé à y pratiquer une ouverture ; dans lui-même le malade sent une grande pesanteur.

Le teint est jaunâtre, les traits sont souffrans, les aîles du nez excoriées laissent écouler du sang ; la langue est recouverte de mucosité tenace ; le malade a plus de soif que d'appétit. Depuis 15 jours, une toux humide l'incommode, surtout dans la matinée et lorsqu'il est étendu dans son lit; le pouls est constamment fiévreux et vif; il y a des bouffées de chaleur angoissantes et des sueurs générales, surtout pendant le sommeil qui est dérangé par un bouillonnement intérieur et des rêves inquiétans ; quand il dort, le malade tient ses mains sur sa tête et son pied droit retiré ; il est déjà très-amaigri ; quoique inquiet sur son état et disposé à se fâcher, il est de temps en temps contènt et résigné.

Je rassemblai tout cela, dit ELWERT, et me mis dans la situation d'une allopathe qui ne connaît pas du tout l'action réelle des remèdes composés, et qui n'accorde aucune confiance soit à la matière médi-

cale pure, soit au précepte *similia similibus*, et je vis bien qu'il ne lui resterait de ressource que dans l'amputation.

Je donnai, continue-t-il, le conseil d'envelopper le pied de cataplasmes de gruau d'avoine, en mettant de côté toutes les applications des allopathes, et je fis prendre pendant quatre jours au malade *arnica* 3 une goutte par jour; puis, pendant quinze jours, il prit chaque matin *puls.* 15 une goutte, qui amena une amélioration visible, car non-seulement les douleurs, mais encore la toux et la fièvre diminuèrent, et le moral s'améliora; quelques jours après, comme l'amélioration ne faisait pas de progrès, que la suppuration était toujours copieuse et que la maladie de l'os réclamait une attention particulière, j'appuyai l'action de *puls.* par *silicea* 30; c'est-à-dire que pendant trois semaines je donnai deux jours une goutte *silicea*, et le troisième une goutte *pulsatilla.* Sur quoi, en général, tout alla bien, et la guérison de la plaie, en particulier, fit des pas rapides; toutefois la rougeur de l'œdème reparut fréquemment et même sembla augmenter, accompagnée de phlictènes; les douleurs osseuses se renouvelèrent aussi; alors je donnai quatre fois au malade *rhus* 20 une goutte, de deux jours l'un.

Le 20 février, non-seulement l'état général du malade était rétabli, mais encore ses plaies qui n'avaient été pansées qu'avec le gruau d'avoine, n'offraient plus qu'une croûte qui s'humectait de temps en temps; mais la jambe resta très-enflée, et les muscles

fléchisseurs s'accourcirent, ensorte qu'il ne pouvait marcher sans crosses. Cet état fut pendant un temps combattu au moyen de *graph.* 20 avec quelque succès; et quelques bains de vapeur eurent un résultat non moins heureux; le reste est l'affaire du temps. L'étudiant complètement guéri est parti pour Berlin, où il est allé achever ses études de théologie.

Fièvre intermittente avec hématémèse.

Un homme de 38 ans, assez corpulent, morose, avait depuis 12 jours la fièvre intermittente tierce, traitée par un chirurgien. *Accès :* vertige, céphalalgie frontale avec battemens, frissons et tremblement, de 3 à 4 heures de durée, que la chaleur externe ne modère point, sans soif, avec vomissement d'abord de bile puis de sang; chaleur, surtout brûlante au dos, sèche puis accompagnée de sueur et de soif. Toux sèche, qui se continue pendant l'apyrexie, et augmente le soir. Pendant les accès grande prostration.

Je donnai, le 22 avril, *ars.* 30 000000, pour en prendre un chaque matin, à jeun. Le 26, je reçus la nouvelle que le premier accès avait manqué, ainsi que les autres symptômes; j'envoyai encore *ars.* 30 quatre globules, pour prendre de deux jours l'un. Le malade n'a point eu de récidive, s'est promptement rétabli, et s'est maintenu en parfaite santé.

Epistaxis grave.

Le 15 août 1834, un homme de 47 ans, bien co-

loré, fut saisi, à la suite d'un grave chagrin, d'un saignement de nez par les deux narines, qui se répéta jusqu'au 18 au soir, presque toutes les heures du jour et de la nuit, à la quantité de 3 à 5 onces par fois, avec des fourmillemens au bout du nez. Le sang était rouge-clair et chaud. Comme on peut le penser, dans cet espace de temps il avait perdu une énorme quantité de sang, et avait été dans la plus grande faiblesse. Le médecin de la maison avait vainement épuisé tous les moyens à lui connus pour arrêter cette hémorrhagie; le malade sentait sa fin s'approcher, et en avait une crainte d'autant plus fondée que son frère était mort d'une hémorrhagie qui s'était établie à la plaie d'un exécutoire faite au moyen de la lancette, et qu'on n'avait pas arrêtée assez tôt.

Le 18 au soir, tard, on m'appelle en toute hâte; voici l'état du malade: Face tout-à-fait pâle, bouffie; pouls vite, petit, presque imperceptible; vertige, défaillance en se mettant sur son séant, ou faisant le moindre mouvement de la tête, et alors obscurité devant les yeux; pupilles dilatées; trouble de la vue qui est comme voilée; langue sèche et nulle envie de boire; inappétence; respiration faible; l'angoisse éloigne le sommeil; froid du corps, et frissons passagers.

Je mis de côté tous les moyens allopathiques et donnai deux doses *bell.* chacune de 8 globules, l'une sur-le-champ, l'autre pour être prise après minuit. L'hémorrhagie eut encore lieu deux fois dans la nuit, mais peu considérable, et une fois, le 19 après midi.

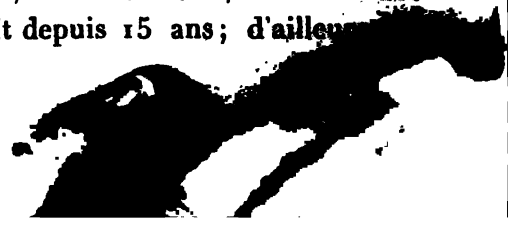
Comme depuis plusieurs jours il n'y avait point eu de selles, qu'une forte sueur faciale se manifestait quelquefois, qu'il existait une énorme faiblesse lorsque le malade se levait ou exécutait le moindre mouvement, que la lassitude était extrême, je donnai *veratr.* 13 goutte j dont je me promettais un succès d'autant plus certain que l'allopathie avait donné *china.* Le malade se rétablit assez promptement après, et ses préjugés contre l'homœopathie disparurent aussi vite, quoiqu'il eut été pharmacien pendant plusieurs années.

Le 23 octobre, au soir, il m'écrivit qu'il avait éprouvé toute la journée une sensation de brûlure et de balonnement dans le ventre, avec une douleur brûlante dans l'urèthre, et que depuis quelques heures il rendait goutte à goutte une urine sanguinolente. Je lui envoyai *canthar.* 2 goutte j, qui améliora son état, la même nuit, au point que le lendemain matin il était parfaitement bien.

Le 6 juillet de l'année suivante, il lui survint un nouvel epistaxis de la narine gauche avec bruissement dans la tête. Après une dose *caustic.* 20 00000, l'hémorrhagie cessa et n'a pas reparu.

Mal de jambe chronique.

Un homme de 50 ans, corpulent, violent et soucieux, qui avait été infecté de gale quelques années auparavant, se plaignit, le 11 mai 1835, d'un mal de jambe dont il souffrait depuis 15 ans; d'ailleu



l'exception d'une disposition à la liberté du ventre, il était en bonne santé.

Sa jambe avait une couleur brune, elle était malade, croûteuse, enflammée, et offrait ordinairement un œdème dur, mais peu considérable et indolent; quelquefois un érésipèle atteint et recouvre cette partie. Il avait employé toute sorte de remèdes allopathiques, sans le moindre succès.

Je commençai par *sulf.* 1 et 30, dont depuis le 12 mai jusqu'au 18 juin, je lui donnai huit fois une goutte; cela fit cesser l'excrétion séreuse. — Huit doses *graph.* 20, puis de 4 à 10, chacune de gtt j, du 18 juin au 30 août, à intervalles égaux, améliorèrent la dureté, l'état croûteux et œdémateux. Le reste des symptômes céda à quelques doses *hep. sulf. calc.* 3, et il ne resta que quelques taches brunes à la peau. Le malade fut aussi surpris que satisfait de la simplicité de ce traitement qu'il s'attendait à devoir être beaucoup plus long.

Croup.

(Elwert donne l'histoire d'un croup qu'il avait commencé à traiter par *aconitum* et *spongia;* quelques heures après sa première visite, le père de l'enfant lui dit qu'un allopathe était intervenu qui avait prescrit des sangsues et du calomel, qu'on n'avait pas encore employés et qui ne le furent point; l'allopathe étant revenu le soir et ayant trouvé l'enfant mieux quoiqu'on n'eut point suivi son conseil, s'écria *que ce n'était donc point un croup et que sans doute il*

s'était trompé. — Un peu de sécheresse étant survenue au larinx, ELWERT donna *hep. sulf. calc.* qui enleva le reste du mal.)

(La suite à un numéro prochain.)

SUR LE NITRATE D'ARGENT FONDU.

Suite de T. VII, p. 342. — Extrait de KOPP, T. III, p. 129.

Le *nitrate d'argent fondu* mérite la plus grande considération dans le traitement des maladies du cœur, où il joue le rôle d'un véritable remède; jusqu'ici son emploi n'a point encore été méthodiquement déterminé; son action a une longue durée; il jouit d'une spécificité sur les nerfs du cœur, des grandes artères, et sur ces organes même, dont il abaisse la sensibilité sur-excitée. Son activité ne saurait manquer contre l'angine de poitrine, les anévrismes internes, la cyanose et les autres affections du cœur, surtout lorsque la *digitale* sera restée sans effet.

Le *nitrate d'argent* paraît agir sur les vaisseaux d'une façon à peu près pareille à celle de l'*acide sulfurique*, de l'*alun* et du *ratanhia;* mais son action est beaucoup plus forte, plus sûre et plus en rapport avec les nerfs de la partie affectée. Dans l'emploi de la *pierre infernale* sur les lésions externes, blessures, brûlures, ulcères, etc., où elle paraît être un excellent moyen de hâter la reproduction des bourgeons

charnus, c'est sur les petites extrémités des vaisseaux sanguins, en particulier des artères, que son action paraît se porter, en en augmentant le ton et la force (1).

Dans plusieurs épilepsies, il est connu que le *nitrate d'argent* a rendu les plus grands services; tandis que dans d'autres, même long-temps appliqué, il n'a amené aucune amélioration; ce qui provient probablement de ce qu'il ne s'est montré utile que dans les cas où la cause de l'épilepsie se trouvait dans quelque irrégularité des vaisseaux sanguins du cerveau, ou de la circulation dans l'encéphale. C'est dans ce sens aussi que le *muriate d'argent ammoniacal* agit contre les affections spasmodiques.

Kopp a administré le *nitrate d'argent* avec succès dans plusieurs cas d'hémorrhagies passives.

— Jeanne G., fille de 20 ans, avait ses menstrues toutes les trois semaines, plus fortes et plus long-temps qu'auparavant; cela s'était déjà montré plusieurs fois, et la jeune fille en avait éprouvé un état nerveux tout-à-fait débilitant. La malade reçut, 10 jours avant l'arrivée probable des règles, toutes les deux heures, 1/40e de grain de *nitrate d'argent;* les menstrues parurent quatre jours plus tard et moins

(1) Kopp fit tomber du sang tiré d'un animal vivant dans une solution de *nitrate d'argent* gr viij dans une once d'eau distillée; il se prit sur-le-champ en masse, et fut maniable comme de la chair; avec le temps ce coagulum acquit de la solidité et une couleur rouge-brun; au bout de quatre semaines, il ne donnait encore aucune trace de putréfaction.

fortes. Le remède fut alors interrompu pour être repris huit jours avant la période suivante; mais par omission, il ne le fut réellement que trois jours auparavant. Elle prit toutes les deux heures 1/30e de grain du remède, mais jusqu'à la fin des règles. L'époque suivante revint au bout de 24 jours, accompagnée d'une perte de sang encore moindre. On continua de cette manière à administrer le *nitrate d'argent* à plusieurs reprises, en laissant de longs intervalles libres; le résultat obtenu fut une complète guérison. Maintenant, l'époque menstruelle revient un peu avant les quatre semaines; mais la perte de sang est régulière et modérée; tandis que l'excitabilité nerveuse morbide a disparu.

— Une jeune fille de 17 ans, au teint fleuri et d'ailleurs de la meilleure santé, avait eu pendant trois ans ses règles abnormales démesurées, et accompagnées d'incommodités, elles reparaissaient tous les 15 jours, très-rarement au bout de trois semaines, quelquefois après huit jours et jamais au bout de quatre semaines; elles étaient précédées ou accompagnées de palpitations de cœur, de douleurs de serrement au sacrum et dans le bas-ventre, de déchiremens des membres. Kopp prescrivit le *nitrate d'argent* en pilules, de manière que la jeune fille en prît, toutes les deux heures, une contenant 1/25e de grain. Après en avoir ainsi employé trois grains sans aucun ressentiment désagréable, la jeune fille se trouva beaucoup mieux, délivrée des palpitations, et les règles, pour la première fois, ne parurent qu'au bout de vingt-

cinq jours, sans aucune des incommodités sus-indiquées. Le remède fut continué pendant leur durée, qui fut de trois jours; la quantité en fut modérée; et elles ne furent pas, comme d'autres fois, suivies d'un écoulement de matières blanches.

— Une demoiselle dont les menstrues étaient immodérées, et duraient très-fortes pendant 15 jours chaque fois, reçut des pilules contenant 1/30e de grain de *nitrate d'argent*, dont elle dut prendre *une* toutes les demi-heures; dix suffirent pour arrêter l'hémorrhagie. On cessa le remède pour le reprendre pendant la période suivante qui ne dura que cinq jours. On en continua l'emploi de la même manière, seulement pendant la période menstruelle, où la demoiselle n'en prit que des doses très-modérées. Enfin les règles ne durèrent plus que quatre jours, fortes il est vrai; mais la faiblesse qu'avait produit leur excès disparut, et la demoiselle prit un meilleur aspect.

— Une dame d'environ 50 ans, disposée aux congestions sanguines à la tête, sujette au crachement de sang depuis la ménopause, sans avoir éprouvé de faiblesse de poitrine ou de toux d'irritation, avait pris contre des attaques journalières d'hémoptysie du *lait de soufre* et du *sulfate de magnésie*. L'hémoptysie fut, il est vrai, arrêtée; mais elle reparut souvent, et aucune amélioration ne se manifesta. Là-dessus, Kopp prescrivit trois pilules d'un dixième de grain de *nitrate d'argent* par jour, en trois doses. Dès que la malade en eût pris trois grains, l'hémoptysie s'arrêta, sans qu'aucune affection secondaire s'y substituât; elle ne reparut plus.

— Dans un autre cas, le remède agit d'une manière désavantageuse contre une hémoptysie accompagnée de fièvre hectique et d'une toux violente que l'*opium* ne parvenait pas à modérer, chez un hémorrhoïdaire de 36 ans, de constitution faible, qui succomba à une phthisie pulmonaire purulente. Il avait déjà eu, plusieurs années auparavant, de violentes attaques d'hémoptysie, et offrait tous les signes de tubercules pulmonaires qui entretenaient la toux.

— Le *nitrate d'argent* se montra, au contraire, très-avantageux dans un cas de métrorrhagie, chez une femme de 48 ans, de constitution scrofuleuse, qui en était atteinte depuis trois ans, à un tel degré qu'une fois l'hémorrhagie ne s'arrêta point pendant sept mois, mais s'affaiblit seulement de temps en temps. On l'avait, il est vrai, modérée au moyen de *ferrum carbonicum*, *sabina*, *acidum sulfuricum*, *ratanhia* et d'injections d'eau froide, ensorte qu'entre deux époques menstruelles il restait quinze jours libres; mais durant les deux autres semaines, l'hémorrhagie reparaissait et durant un certain temps avec une grande violence. Une perte de sang prolongée avait jeté la malade dans un état cachectique, qui se manifestait par l'œdème des pieds et des mains. Alors Kopp lui donna, pendant la menstruation, toutes les deux heures, 1/24e de grain de *nitrate d'argent*, avec le plus grand succès; l'hémorrhagie fut fort abrégée et modérée, et l'on interrompit le remède jusqu'à l'époque suivante. Plus tard, des retours d'hémorrhagie, accompagnés de faiblesse, de

suppression d'urine et de disposition à l'hydropisie, firent revenir à l'usage du remède, qui administré à doses plus fortes et plus continues, se montra de nouveau très-salutaire; les menstrues reparurent plus faibles et moins longues, les attaques nerveuses moins fortes, l'excrétion de l'urine plus facile et copieuse, et l'état général plus satisfaisant. Pendant long-temps le remède fut donné à chaque époque menstruelle; et par cette méthode la malade fut complètement rétablie, bien qu'elle eût été près de tomber en hydropisie générale. Une guérison complète couronna ce traitement d'une maladie très-grave; il est digne de remarque que malgré son grand âge, pendant une année entière, la dame fut réglée de la façon la plus normale, soit pour le temps, soit pour la quantité.

Kopp a remarqué que le *nitrate d'argent* donné en petites doses constipe plutôt qu'il ne relâche; mais l'excrétion de l'urine en est augmentée; et elle a été rétablie dans son état naturel lorsqu'elle était dérangée avant l'emploi de ce remède; administré avec prudence, à doses modérées et en laissant écouler des espaces de temps suffisans, entre deux époques de traitement, il n'a jamais produit la coloration en bleu; pas même lorsque les doses ont été rendues plus fortes. Il paraît que cette espèce de cyanose n'a lieu qu'après un emploi très-prolongé de fortes doses. Il n'y a pas eu davantage de maux d'estomac.

Il tient la formule suivante pour la plus convenable. Pr. *Nitrate d'argent fondu* gr j, dissolvez dans quelques gouttes d'eau distillée, ajoutez *amidon* et

poudre de réglisse $\overline{aa}$ demi-gros, *mucilage de gomme arabique*, q. s., faites 30 pilules.

Dans les cas où un état morbide chronique des vaisseaux est accompagné de symptômes nerveux, le *nitrate d'argent* rend des services signalés; KOPP en a fait de nombreuses expériences.

— Une femme de 39 ans, mère de plusieurs enfans, disposée à la constipation et à la goutte, et n'ayant pas eu de couches depuis quatre ans, avait eu dans les six derniers mois ses règles très-fortes et très-long-temps, avec ventre resserré, et de temps en temps forte chaleur à la tête et rougeur à la face. Une cuillerée de vin ou un peu de bière suffisait pour lui faire monter le sang et la chaleur à la tête. Depuis 6 1/2 ans, elle éprouvait quelquefois un vertige qui était plus fort et plus fréquent depuis que les règles avaient augmenté. Avant ces 6 1/2 ans, elle n'éprouvait que des paroxismes de serrement de poitrine auxquels s'associait toujours le vertige. Dans un de ces accès, qui ne dura que quelques minutes, tous les objets lui parurent tourner dans un tel désordre, qu'elle fut obligée de fermer les yeux. Au vertige se joignait un violent tournoiement du cou, avec tremblement des bras et besoin d'aller du ventre, et ordinairement des angoisses, un manque d'air, des battemens de cœur et une pression spasmodique de la poitrine. Les accès, sans perte de connaissance, revenaient de jour et de nuit et tiraient la femme de son sommeil. Mais la plus grande fréquence avait lieu pendant la menstruation, avec laquelle ils parais-

saient être en rapport. Pendant la dernière grossesse aucun ne s'était manifesté.

Pendant l'emploi du *nitrate d'argent*, tout cet état s'améliora d'une manière surprenante. Tous les échauffans furent bannis de la diète; on prescrivit 60 pilules en contenant chacune 1/40e de grain, dont la malade dut prendre *une toutes les deux heures*. Les premières menstrues se montrèrent plus faibles, sans vertige, et la femme assura que les pilules lui faisaient extraordinairement de bien et la calmaient beaucoup. On les continua, les rendit plus fortes et les employa long-temps. La malade les prenait surtout huit jours avant l'éruption présumée des règles et pendant leur durée. Par ce moyen, elle éprouva une amélioration notable et inattendue d'un mal opiniâtre et invétéré. Le vertige ne reparut que très-rarement, à un faible degré et seulement quelquefois pendant la menstruation, dont la dernière fut moins forte et dura moins long-temps; la femme gagna l'aspect d'une personne en santé, et reprit ses forces habituelles avec tout son embonpoint.

— Une femme mariée, de 46 ans, de constitution délicate, de corpulence grêle, mère de trois enfans adultes, avait été faible de poitrine dans son enfance et sa jeunesse. Vers l'âge de 40 ans, et lorsqu'elle s'approchait de l'âge critique, elle souffrait toujours plus des nerfs, tandis que la faiblesse de poitrine l'avait quittée depuis long-temps. Depuis un an et demi elle éprouvait des crampes cloniques, de temps en temps, au moment de ses règles qui, de-

puis une année, revenaient toutes les trois semaines; elles n'attaquaient que le côté droit, sous forme de violentes secousses de la face et du cou, de la langue, du bras droit et de la jambe droite, des muscles lombaires droits, avec perte de connaissance et écume à la bouche. Pendant un temps, le paroxisme fut suivi de faiblesse ou perte de la mémoire aussitôt après l'attaque, de torsion de la face, de tiraillement et fourmillement dans le bras droit et la jambe droite, de saignement de la langue par les blessures que la malade se faisait en serrant spasmodiquement les mâchoires. Souvent après une attaque, survenaient des douleurs de tête et de la fièvre; les accès dans les derniers temps étaient très-violens et unis à des vomissemens. Les véritables accès épileptiques partaient manifestement du cerveau. La malade n'avait aucune connaissance d'avoir eu auparavant des symptômes de ce genre, dont toute sa famille était également exempte.

Ces attaques spasmodiques étaient manifestement dépendantes de la menstruation; les spasmes venaient très-peu avant, ou pendant la période; ce qu'il y avait de caractéristique dans ces paroxismes, c'est qu'ils commencaient ordinairement au moment du réveil. Depuis plusieurs mois, il y avait, contre la coutume, constipation; les règles aussi avaient été retardées jusqu'à sept semaines, puis, à leur réapparition avec une attaque, extraordinairement fortes.

On employa d'abord avec quelque succès les sangsues à l'anus, les sinapismes aux mollets, les applica-

tions froides sur la tête, le calomel à l'intérieur, les fleurs de zinc avec le musc et la valériane. Depuis un an, la malade portait un séton à la nuque, qui entretenait un écoulement abondant; elle suivait exactement la prescription du médecin soit pour les remèdes, soit pour la diète.

Immédiatement après les derniers paroxismes spasmodiques, qui avaient eu lieu pendant les menstrues, la tête de la malade avait été prise plus que jamais; elle perdit, pendant peu de temps, il est vrai, complètement la mémoire. Le cerveau et les nerfs se trouvant évidemment attaqués aussi bien que les vaisseaux, en particulier, ceux du bas-ventre, KOPP prescrivit *un grain* de *nitrate d'argent* en 20 pilules, pour en prendre *une toutes les deux heures;* — elles agirent admirablement; la tête alla très-promptement mieux; les spasmes ne revinrent pas cette fois, et la femme se rétablit promptement. Les menstrues, durant lesquelles fut pris le remède, ne furent pas si fortes que les précédentes; la mémoire et la pensée revinrent; les spasmes ne reparurent pas. On continua l'usage du *nitrate d'argent*, mais à moindres doses, c'est-à-dire, 1/30e de grain, toutes les deux heures, six doses par jour, et cela soit pendant, soit après les règles. Après dix-neuf jours, elles reparurent assez fortes, mais, à la grande joie de la malade, sans spasmes, et uniquement composées de sang noir.

Immédiatement après, le remède fut suspendu; repris au moment présumé de la menstruation, il fut continué pendant sa durée. La période suivante ne

parut qu'au bout de sept semaines, mais sans spasmes ou tout autre affection. On continua une année ce mode d'administration du *nitrate d'argent* pendant les règles; tous les signes de la santé revinrent, et la malade guérit complètement.

(La suite à un numéro prochain.)

MISCELLANÉES PRATIQUES,

Extraites de l'Allg. hom. Zeit.

— Les *orgeolets* des paupières sont, dans bien des cas, guéris en peu de jours par quelques doses *puls.* x o-oo, et surtout en y ajoutant *sulf.* x o; et même une jeune fille de 11 ans, qui depuis son enfance avait des *orgeolets* qui se succédaient, a été guérie d'une manière durable par *puls.* et *sulf.*, tout au moins en est-elle quitte depuis une année. (Nous avons aussi employé avec succès *puls.* suivi de *sulf.*; mais nous n'avons pas eu le bonheur de voir l'*orgeolet* guérir en *deux ou trois jours*, comme l'écrit le praticien; la maladie a été plus long-temps à céder et disparaître. *Réd.*)

— Un journalier, 29 ans, avait eu, trois ans auparavant, la fièvre d'accès, contre laquelle il avait employé divers remèdes, et qui avait enfin cessé d'elle-même. En décembre 1834, il lui survint plusieurs *furoncles* bleu-noirs, avec une auréole rouge-brillant,

l'un à la cuisse gauche, partie antérieure, un autre plus profond à la cuisse droite et un troisième au jarret droit. La grandeur du gonflement l'empêchait de sortir, il boitait tout bas et souffrait des plus violentes douleurs. Le 8 décembre, il reçut *ars.* x oo, qui augmenta d'abord les souffrances; mais bientôt le plus mûr des furoncles s'ouvrit, donna du pus et du sang et ne tarda pas à sécher. Le second, qui d'abord semblait se résoudre sans abcéder, s'ouvrit le 13; l'un et l'autre étaient guéris le 19. Celui du jarret, dont les mouvemens avaient enrayé la guérison, disparut vers le 27, après deux nouvelles doses *ars.*; — depuis près d'une année, le sujet est resté en santé, à l'exception d'une ophthalmie qui a cédé à plusieurs doses *sulf.* x.

(Nouvelle preuve de ce que nous disions plus haut, que la *fièvre d'accès* a la psore pour principe; car on ne saurait nier que de gros ou de nombreux *furoncles* ne soient une affection psorique; et l'*ophthalmie*, que nous n'hésitons pas à regarder comme telle, vient à l'appui de notre opinion. Nous pensons, au reste, que le praticien n'aurait pas dû attendre cette dernière pour donner *sulf.*; ce remède devait immédiatement suivre la guérison produite ou accélérée par *ars.*, au risque de faire apparaître des boutons à la peau; éruption qu'en pareil cas nous considérons comme remplaçant une maladie interne plus grave. C. P.)

— La fièvre quarte, avec frisson, chaleur, peu de soif, puis sueur, a cédé maintes fois à *puls.* x_1 en do-

ses réitérées, quelquefois même à une seule dose. Chez un journalier, qui en était atteint depuis quatre mois, *puls.* répété a réussi après plusieurs autres moyens inutiles.

(Il n'est probablement pas nécessaire de faire grande attention, dans ce cas, au type de la fièvre; en effet, celle que *puls.* excite n'est pas *quarte*, car elle est plus volontiers quotidienne (v. *Mat. méd. pure*); mais l'élément de l'indication paraît devoir être pris dans le moment où se manifeste la soif, savoir pendant ou après la chaleur, et non pendant le froid ou le frisson; au reste, ce ne sera que par un très-grand nombre d'observations très-détaillées qu'on pourra former une doctrine systématique du traitement des *fièvres intermittentes;* nous engageons fortement tous les praticiens à tenir des notes très-exactes des cas qui se seront offerts à eux, et de leurs traitemens quelqu'en ait été le résultat. *Réd.*)

— Un homme de 30 ans, habituellement bien portant, ayant été exposé à un vent très-froid, fut saisi d'une violente *névralgie faciale* qui partait du menton et se dirigeait au travers de la mâchoire jusqu'à l'oreille; par la douleur, la face se couvrait de sueur; le mal augmentait au grand air. Une dose *rhus* x o l'en délivra promptement. Environ six semaines après, la douleur reparut; une nouvelle dose *rhus* la fit cesser au bout de dix minutes; elle n'est plus revenue. (*Rhus* était tout-à-fait homœopathique; v. *Mat. méd. pure* III, 479. *Réd.*)

— Les *diarrhées* qui survenaient surtout la nuit

ont cédé presque toujours à quelques doses *puls.* x.

— Contre les *toux* chroniques avec expectoration, *hep. sulf.* x oo à doses répétées, agit avec une rapidité et une efficacité surprenantes. (Ce moyen nous a réussi quelquefois; chez une phthisique au 3e degré, les premières doses ont produit un excellent sommeil; mais cet effet n'a pas été de durée. *Réd.*)

— Chez une fille de 19 ans, qui dans son enfance avait eu la rougeole, suivie d'une toux sèche et creuse qui ne la quittait plus, quelques semaines ont suffi pour amener la guérison complète après une dose *sulf.* x o, *spong.* x o et *dros.* x o.

— Un jeune garçon de 18 ans, qui avait eu la fièvre, souffrait d'une *goutte* au gros orteil et aux tendons du pied, qui étaient contractés, crochus et gonflés, ensorte qu'il ne pouvait point marcher et qu'il éprouvait les plus vives douleurs. Après quelques doses *sulf.* x o, le gonflement diminua, les douleurs cessèrent, mais les places atteintes de la goutte s'ouvrirent. Après trois doses *silic.* x o, les plaies guérirent, et le malade fut rétabli. (Encore un exemple de psorique fiévreux; certainement le praticien (qui n'est pas un médecin) s'est trompé en considérant comme *goutteux* un gonflement psorique scrofuleux; traitement et guérison tout le prouve. *Réd.*)

— Un gonflement des glandes du cou chez des enfans, aussi bien que chez un vieux berger de 65 ans, ont été guéris en deux jours au moyen de *bell.* x o-oo. Le berger était obligé de s'exposer à l'air frais du matin, et a déclaré n'avoir jamais été si prompte-

ment guéri de ce mal qui durait ordinairement quinze jours. (Il ne s'agit ici que d'un gonflement catarrhal, légèrement aigu, dans lequel *bell.* réussit toujours avec une étonnante rapidité. *Réd.*)

— Des aphtes chez un enfant de huit jours se sont guéris en lui faisant flairer à diverses reprises *merc.* et *acid. sulf.* Plus tard, un abcès à la tempe, du volume d'une noisette, s'est résous promptement par l'olfaction de *silic.* x.

— Un tuilier éprouvait depuis long-temps un mal d'estomac, dont la cause paraissait être de la bière aigre. Les moyens allopathiques n'avaient eu aucun résultat. Il se plaignait de gastralgie, pression épigastrique, renvois, anorexie. Quelques doses *nux* x o le guérirent rapidement.

— Une jeune fille de 6 ans fut atteinte de gonflement de la face et des glandes du cou ; son teint était pâle, jaunâtre, et elle se plaignait de mal de tête et de malaise. Après *sulf.* x o elle se trouva mieux dès le lendemain. Quelques jours après se montrèrent aux bras, aux jambes et au tronc des ulcères croûteux de divers diamètres et en grand nombre, qui causaient un violent prurit. Quelques-uns séchèrent, d'autres se montrèrent de nouveau ; il en vint aussi derrière les oreilles et sur la tête. Au bout de huit jours, on lui fit flairer *rhus* x à plusieurs reprises, après quoi tout disparut en quinze jours. (Quoique ce traitement ait été fort judicieux, on pourrait, avec ou sans raison, objecter que quinze jours était peut-être le terme naturel de l'éruption récente. *Réd.*)

— Un journalier de 50 ans souffrait souvent et long-temps d'une odontalgie déchirante qui partait d'une dent creuse et s'aggravait par l'usage des choses froides et en plein air. Une dose *nux* x o le guérit sur-le-champ et sans retour. (Ce cas doit être considéré comme *heureux;* nous avons traité *beaucoup* de maux de dents et avec quelque succès, mais bien rarement *sans retour*. *Réd.*)

— Une jeune fille de 17 ans, non encore bien réglée, après avoir battu le blé à un courant d'air, fut prise, le 24 mars, de frissons avec soif et déchirement dans les membres. Le 25 au matin et jusqu'à midi, chaleur, bouche sèche, sans soif; elle reçut *puls.* x oo. La nuit suivante parurent les règles, qui jusque-là avaient été rares et irrégulières, ce qui avait engagé un allopathe à prescrire auparavant des sangsues, que la jeune fille n'avait pas acceptées. Le jour suivant elle retourna guérie à l'ouvrage.

— Une douleur rhumatismale tractive à l'épaule gauche et entre les omoplates, surtout la nuit, jusqu'à empêcher les mouvemens du bras, qui était engourdi et faisait éprouver du fourmillement, se faisait sentir depuis plusieurs années, principalement l'hiver, chez une dame de 40 ans, de constitution délicate et de chevelure blonde. La douleur paraissait sommeiller quelquefois, mais elle ne tardait pas à reparaître. Après plusieurs doses de *nux* elle disparut pour toujours.

ANNONCES.

Préceptes hygiéniques et régime à suivre pendant le traitement homœopathique des maladies aiguës et chroniques, avec une instruction pour les malades sur la manière de consulter leur médecin éloigné et de correspondre avec lui, par F. Rapou, de Lyon, docteur-médecin, etc., etc. Paris, Baillière; Genève, Abr. Cherbuliez. Broch. in-8° de 32 p.

Il est aussi inutile d'entrer dans des détails sur le contenu de cet opuscule, que d'en faire ressortir l'utilité à l'égard des personnes auxquelles il est destiné; évidemment, aucun laïque ayant confiance dans l'homœopathie, soit pour sa propre santé soit pour celle de ceux auxquels il s'intéresse, ne peut se passer de ce traité. Quant aux médecins, il est non-seulement de leur devoir d'en recommandr la lecture à leurs cliens, mais encore, en le mettant entre leurs mains, d'une part, ils assureront le succès des remèdes qu'ils leur administreront, d'autre part, ils se faciliteront singulièrement à eux-mêmes le diagnostic des affections pour lesquelles ils seront consultés de loin.

GENÈVE. — DE L'IMPRIMERIE CH. GRUAZ,
Rue du Puits-Saint-Pierre.

N° 2. 5e ANNÉE.

BIBLIOTHÈQUE

HOMOEOPATHIQUE.

GUÉRISONS HOMOEOPATHIQUES DE FIÈVRES INTERMITTENTES.

(*Allg. hom. Zeit.* VIII, 146.)

Fièvres quartes.

Marie L., femme mariée, âgée de 30 ans, était atteinte de fièvre quarte depuis quelques semaines; frisson léger, puis chaleur brûlante avec violent mal de tête et soif inextinguible, suivis d'une forte sueur long-temps après la chaleur; autour de l'estomac, douleur brûlante continuelle. *Nux* x oo donné en premier lieu fut sans résultat; mais *arsenic* x o enleva sur-le-champ la fièvre sans retour.

— Un garçon de 22 ans avait une fièvre quarte depuis trois semaines, signalée par un grand froid, puis une forte chaleur avec céphalalgie et soif, suivis d'une forte sueur. Dans l'apyrexie, il se plaignait d'amertume de bouche, d'anorexie, de douleurs au creux de l'estomac, de selles dures, de douleurs et de

faiblesse dans les extrémités inférieures. *Ipec.* II OO, puis *nux* X OOO, de chacun une dose, firent cesser la fièvre.

— Un étudiant en médecine, âgé de 20 ans, était atteint de fièvre quarte depuis 10 mois, pendant lesquels il avait pris beaucoup de *sulfate de chinine*, prescrit par un allopathe, ce qui n'avait pas empêché les fréquentes récidives. Le paroxisme commençait par un frisson de demi-heure de durée, suivi de chaleur avec douleur de tête et de sueur, avec soif, peu d'appétit et bouche amère. *Nux* VI OO, deux doses, puis *natr. mur.* X OO, une dose, suivi de *sabadilla* X OO, deux doses, améliorèrent seulement l'appétit et dissipèrent l'amertume de la bouche, sans faire cesser la fièvre qui ne fut que moins forte. *Ipec.* II OO, répété cinq jours de suite, enleva la fièvre complètement; preuve qu'*ipec.* agit comme antidote du *china* administré allopathiquement, et qu'il enleva la *chinose* avec la fièvre.

— Ursule, âgée de 50 ans, atteinte depuis trois semaines de fièvre quarte, caractérisée par frisson léger, forte chaleur avec délire et violente céphalalgie, sueur douce, grande soif avant et pendant le frisson; en même temps, douleurs à l'épigastre, renvois à vide avant le frisson, — reçut d'abord *china* III OOO, deux doses, qui n'eut aucun effet, puis *arsenic* II O, deux doses, qui enleva la fièvre complètement.

— Matthias, âgé de 55 ans, homme de campagne, avait depuis quelques semaines une fièvre quarte, i avait pris le type quotidien; il était depuis long-

temps asthmatique, accablé de toux, avait les extrémités inférieures œdémateuses, et la respiration si courte que la crainte de la suffocation le forçait à rester assis, même la nuit, et c'est dans cette position seule qu'il pouvait jouir d'un léger sommeil (il était probablement atteint d'hydrothorax).

La fièvre le prenait la nuit, vers les 9 heures, avec frisson, chaleur et douce sueur; il y avait soif avant et pendant le frisson, elle était surtout forte durant la chaleur; bouche amère; appétit nul; douleurs au creux de l'estomac et dans le ventre, selle dure tous les deux jours.

Les 24 et 25 septembre 1834, il reçut *bry.* VI 00; les 26 et 27, *nux* VIII 00; le 28, *natr. mur.* X 00.

Après *natr. mur.*, la fièvre reprit le type quarte, avec léger frisson, légère chaleur et sueur froide à la tête, soif pendant cette dernière.

Voyant qu'il avait affaire à une fièvre compliquée, et soupçonnant la présence de la psore, l'auteur donna, le 9 octobre, *sulfur* X 00 trois doses, une chaque jour, qui n'empêcha pas la fièvre de revenir comme à l'ordinaire, mais l'état général du malade s'améliora au point de lui permettre de s'étendre dans son lit, la respiration devint plus facile, et l'appétit reparut.

Le 23 octobre, *chinin. sulf.*, la 20^{e} partie d'un grain de la première trituration, chaque jour, répétée six fois; — la fièvre ne reparut plus.

Quant à l'œdème des pieds qui avait augmenté après *china*, il fut avantageusement combattu par

quatre doses *ver.* IV OOO et deux doses *arsenic* X OO et O, alternés pendant 15 jours; le malade a été débarrassé non-seulement de sa fièvre, mais encore de son asthme (et probablement de l'hydrothorax): en octobre 1835, il jouissait encore de la plus parfaite santé.

— Maria, fille du précédent, âgée de 9 ans, était depuis un an atteinte de fièvre quarte, et avait reçu sans succès différens remèdes d'une *uromancienne.* L'accès commençait par frisson dans les membres, suivi de forte chaleur avec céphalalgie, puis d'abondante sueur. La soif ne se faisait sentir que pendant la chaleur, ainsi que les nausées et des déchiremens dans les extrémités; la malade se plaignait aussi de douleurs à la région de l'estomac; elle était psorique depuis plus d'une année et avait employé une pommade soufrée. On envoya à la malade, qui demeurait à trois lieues, *nux* X OO, pour prendre après le premier accès, et *natr. mur.* X O après le second; mais *nux* suffit pour faire disparaître à jamais la fièvre; *natr. mur.* ne fut pas pris.

— Elisabeth, sœur de la précédente, âgée de 28 ans, mariée, avait depuis cinq semaines une fièvre quarte, dont les accès commençaient toujours à 11 heures avant midi. Ils débutaient par un frisson froid avec tremblemens, qui durait une demi-heure, accompagné de déchirement dans les mains, les pieds et au sacrum; puis forte chaleur avec céphalalgie et déchiremens pareils à ceux du froid, suivie d'une sueur abondante et fétide; il n'y avait de soif que pen-

dant le froid. — Dans l'apyrexie il survenait un poids sur l'estomac et des renvois d'air. La malade n'avait d'appétit que pour le pain, même pendant le froid; elle n'avait de goût pour aucun autre aliment, et était constipée. — Deux doses, soit de *capsicum* III 000, soit de *sabad.* X 000, restèrent sans effet; *natr. mur.* X 00 et X 0, à la fin de chaque accès, enlevèrent la fièvre.

— Gaspard, homme de campagne, 60 ans, avait une fièvre quarte qui commençait ponctuellement à 3 heures après midi, par un frisson au bas-ventre pendant une heure, suivi d'une chaleur modérée sans céphalalgie, puis d'une sueur qui devenait très-forte dans la nuit; il n'y avait point de soif. Dans l'apyrexie, il se plaignait de douleurs aux pieds avec chaleur; l'appétit était normal aussi bien que les selles. — Deux doses, soit de *sabad.* X 000, soit de *puls.* 000, firent disparaître la fièvre.

— Ursule, bonne d'enfant, 21 ans, avait depuis 8 jours une fièvre quarte, avec frisson modéré, puis chaleur, céphalalgie, sueur légère, et un peu de soif pendant la chaleur. L'appétit était assez bon; elle avait seulement une douleur rhumatismale à la nuque et dans l'omoplate droite. — Deux doses *acon.* VIII 00 d'abord, puis *puls.* IV 00 et *nux* VIII 000 enlevèrent tous les symptômes en six jours.

— Michel, 52 ans, avait depuis quelques jours une fièvre quarte qui commençait avec frisson d'abord sous les genoux, puis aux aisselles, puis au bas-ventre, suivi d'une forte chaleur générale, avec stupeur et

forte soif; l'accès finissait par une abondante sueur. Après la fièvre et dans l'apyrexie il se manifestait un violent appétit. *Nux* VIII OOO, une seule dose, suffit pour faire cesser la fièvre.

— Josépha, âgée de 8 ans, avait la fièvre quarte depuis deux mois; chaque accès commençait par un frisson d'une heure, suivi de chaleur avec céphalalgie et délire, puis de sueur. Il n'y avait soif qu'avant le frisson; alors aussi nausées, même vomissemens de matière verte, surtout au commencement. Aussitôt après l'accès se faisait sentir la faim; dans l'apyrexie, appétit léger avec douleur et enflure à l'épigastre. — *China* III OO, deux doses, enleva parfaitement la fièvre.

— Maria, 53 ans, avait la fièvre quarte depuis 9 semaine. D'abord frisson, puis un peu de chaleuret sueur légère. Il y avait soif avant et pendant le frisson; appétit nul. — *Nux* VIII OO, deux fois, n'améliora que l'appétit; *ignat.* IV OOO, deux fois, guérit la fièvre.

— Maria, 1 1/2 an, avait eu plusieurs accès de fièvre quarte, commençant avec frisson modéré, suivi de chaleur puis de sueur légère; l'enfant avait un peu de soif avant le frisson et pendant la chaleur. Le ventre était dur et tendu, l'appétit nul et la langue blanche. *Nux* VIII OO deux doses, amena guérison complète.

Agnès, 28 ans, avait la fièvre quarte depuis cinq mois; le frisson n'était pas violent, durait deux heures, et était suivi d'une forte chaleur générale avec

violente céphalalgie, puis sueur ; il n'y avait soif qu'avant et pendant le frisson ; pendant le paroxisme, déchiremens dans les membres, dégoût de la viande et du café. — *Ignat.* IV OO, trois doses, puis *natr. mur.* X OO, deux doses, enlevèrent la fièvre en 14 jours.

— Maria, 30 ans, avait eu depuis six mois une fièvre quarte double, traitée par deux docteurs allopathes avec le *sulfate de chinine*, mais reparaissant toujours après quelques jours. Cependant la fièvre changeait de type, devenant tierce, puis quotidienne, puis redevenant quarte double au moment où l'homœopathe fut appelé. L'accès commençait par un froid violent, suivi de forte chaleur avec délire et céphalalgie intense, puis sueur abondante; il y avait soif avant, pendant et après le frisson, ainsi que dans la chaleur. Les paroxismes étaient inégaux, tantôt avançant, tantôt retardant. Pendant l'apyrexie, bouche amère, anorexie et selles dures. Avant l'accès, élancemens sous les côtes gauches. — *Nux* VIII OO, trois doses, chaque jour le soir, puis *natr. mur.* X OO, deux doses, les autres jours, guérirent complètement la fièvre en 8 jours.

— Franz, 14 ans, avait une fièvre quarte depuis plusieurs mois, et n'avait employé que quelques remèdes domestiques. Le frisson n'était pas très-fort, puis chaleur avec céphalalgie intense, suivie de sueur ; il y avait soif pendant le frisson, mais le malade buvait peu à la fois. — *Carb. veg.* V OO et V O enleva du premier coup la fièvre; il ne revint pas même un accès.

— Un théologien de 21 ans avait une fièvre quarte depuis huit jours; elle venait l'après-midi et commençait par un frisson de demi-heure, suivi de chaleur avec céphalalgie, celle-ci plus forte pendant le frisson; peu de sueur; soif pendant la chaleur, peu d'appétit; bouche amère et battement autour du nombril. — *Nux* VIII 000, deux doses guérirent la fièvre en quatre jours.

— Franz, 15 ans, fils de paysan, avait eu la fièvre quarte pendant 7 mois. L'accès venait avant midi avec frisson général interne, puis chaleur générale suivie de forte sueur, surtout à la tête et aux extrémités supérieures; soif durant le frisson; céphalalgie avant la fièvre, pendant le frisson et la chaleur; et déchiremens dans les doigts durant le frisson. — *Bry.* X 00, deux doses, suivi d'*ars.* X 0 deux doses, guérirent en huit jours.

— Maria, 40 ans, souffrait depuis huit mois d'une fièvre quarte, qui venait chaque fois avant midi, mais en se retardant. Pendant les accès, fort frisson général de trois heures, puis chaleur générale sans sueur subséquente; soif pendant le frisson et la chaleur; douleurs au sacrum et déchiremens aux pieds pendant le frisson. — *Caps.* III 00, deux doses et une dose *natr. mur.* X 0 enlevèrent cette maladie si longue.

(La suite à un numéro prochain.)

SUR LE NITRATE D'ARGENT FONDU.

Suite de T. VII, p. 342. — Extrait de KOPP, T. III, p. 129.

L'action spéciale du *nitrate d'argent*, dit KOPP, sur les plexus nerveux du bas-ventre, et en particulier les nerfs sympathiques et ganglionaires, me paraît démontré par les succès de ce remède contre les crampes d'estomac opiniâtres, dont j'ai été maintes fois témoin.

— Un homme de 50 ans, débile, passionné, souffrait depuis plusieurs années d'une cardialgie de la plus mauvaise nature, ordinairement avec vomissemens acides, quelquefois de couleur chocolat, ou noirâtres comme dans le mélæna, le plus souvent avec d'abondans renvois gazeux hydrosulfurés. Les attaques revinrent enfin si souvent, avec une telle cohorte de symptômes fâcheux, teint et maigreur cachectiques, qu'on ne mit plus en doute l'existence d'une induration commençante dans l'estomac. Tous les moyens internes et externes connus, même ceux qui dans le commencement avaient été utiles, furent finalement employés sans aucun succès. Alors je lui fis prendre, toutes les deux heures, une pilule contenant 1/30 grain de *nitrate d'argent*. Très-peu de jours après le début de ce remède, il se manifesta une action des plus satisfaisantes. Le malade prit, sans aucune incommodité, le remède à cette dose pendant

dix jours seulement; et alors il se trouva tellement débarrassé de toutes douleurs, que l'on renonça à lui donner aucun remède. Pendant sept mois consécutifs, il n'a point éprouvé de cardialgie, et a gagné de l'embonpoint et du teint.

— Dans plusieurs autres cas où les remèdes habituels m'avaient manqué, j'ai trouvé le *nitrate d'argent* en petites doses excellent contre les crampes d'estomac. Pour ne pas être prolixe, je passe sous silence plusieurs observations pratiques très-détaillées, et me contente de poser en fait que je tiens le *nitrate d'argent* en petites doses pour l'un des premiers remèdes (si ce n'est le meilleur) contre les cardialgies chroniques. Ce qui m'a le plus surpris dans ce cas, a été la durée des guérisons.

(Il y a lieu d'être étonné de ce que KOPP attribue à l'action du *nitrate d'argent* sur *les nerfs*, la guérison d'affections cardiaques qui ont entre autres pour symptômes *les vomissemens chocolat ou même brun*, lesquels nous paraissent provenir bien plutôt de l'état pathologique des vaisseaux que de celui des nerfs; les cardialgies nerveuses tirent leur diagnostic *surtout* de l'absence totale de symptômes visibles ou sensibles à l'explorateur; cette opinion de KOPP est d'autant plus surprenante que dans les pages précédentes, c'est à l'action du remède sur *les vaisseaux* (et non sur les nerfs) qu'il a attribué les diverses guérisons qu'il a citées; il semblerait donc logique qu'encore dans le cas actuel il rapportât le bénéfice du remède dans la cardialgie à la modification des vaisseaux sanguins

qui, dans la plupart des maladies de l'estomac, y acacquièrent un développement considérable. — Nous ferons remarquer, en passant, le singulier rapport qui existe, toujours relativement aux maladies de l'estomac, entre deux remèdes des plus énergiques, le *nitrate d'argent* et l'*arsenic* dont nous nous sommes maintes fois bien trouvé dans les cas les plus graves d'affection de cet organe. *Réd.*)

L'action avantageuse du *nitrate d'argent* sur les nerfs et les vaisseaux de la poitrine m'est démontrée par le cas suivant d'asthme chronique chez un enfant. — Caroline, âgée de 8 ans, jeune fille bien constituée et fort intelligente, avait depuis six années des attaques d'asthme qui avaient surtout lieu pendant la nuit et souvent avec la plus grande violence. Pendant la première année de sa vie, cette enfant naturellement délicate avait eu une *croûte de lait* qui, en apparence, avait été trop vite dissipée. Plus tard, aucun symptôme extérieur de scrophule ne se montra. Dès ce moment, on observa de la sensibilité dans les organes respiratoires, des accès de rhume, de coqueluche, de toux nerveuse qui ne cessaient d'alterner, ensorte que l'enfant n'était presque jamais exempte d'une maladie de ce genre. Lorsque l'asthme se fut totalement constitué et fixé, l'état de la malade hors des accès fut le suivant : la voix est souvent voilée, perdue, la respiration est bruyante, comme si elle se faisait au moyen d'un organe de parchemin; il y a souvent toux sèche; si l'enfant court un peu vite, elle

devient rouge, la respiration est courte, sifflante, et la tussiculation est plus fréquente.

Pendant des intervalles de trois à quatre semaines, où aucun accès d'asthme ne se manifestait, tous ces symptômes diminuaient quelquefois au point que les personnes qui ne connaissaient pas l'enfant la croyaient pendant cet espace de temps tout-à-fait guéric. Mais dans d'autres momens, lorsque les accès d'asthme revenaient fréquemment, ou étaient peu éloignés et laissaient connaître leur prochaine arrivée, tous ces symptômes s'exprimaient beaucoup plus fortement. Alors, surtout le soir, la voix devenait rauque, en particulier après la toux; la respiration pénible, sifflante; il y avait des accès spasmodiques de toux pendant une heure de durée; ou bien ils avaient lieu le matin au lever, et le soir au coucher; ou bien enfin ils prenaient le son de la coqueluche. L'enfant expuait quelquefois une mucosité verdâtre, épaisse, tenace; ou bien la toux provoquait et amenait le vomissement. Dans les derniers temps de la maladie, la toux asthmatique avait surtout lieu le matin au lever, plus rarement le soir, mais dans le jour il y avait souvent asthme complet à la moindre excitation. Avec une respiration constamment haute, bruyante, gênée, qui durait quelquefois de 8 à 15 jours, l'enfant éprouvait de la dyspnée, de l'oppression. En pareil cas, elle était obligée de rester au lit avec la poitrine et la tête hautes, ce qui la soulageait; elle ne pouvait dormir qu'assise, et même dans cette position, si endormie que fût l'enfant, un accès d'asthme venait chasser le sommeil. Mais si le paroxisme avait lieu au moment

de se coucher, dès qu'il était passé, l'enfant s'endormait avec une respiration bruyante et quelquefois pour toute la nuit.

Les accès complets d'asthme, qui atteignaient quelquefois un degré de violence effrayant, étaient caractérisés par les symptômes suivans : sensation de suffocation avec serrement violent de poitrine, qui tantôt diminue, tantôt augmente, dans la posture assise; changement fréquent de posture pour chercher de l'air; agitation de tout le corps; saillie des yeux; coloration en bleu et même en noir des paupières; saillie des veines du cou, pulsation marquée des artères; soulèvement du thorax et des épaules; tension douloureuse de la poitrine; douleurs de pression et d'angoisse qui excitent des plaintes; gémissemens et cris pour avoir de l'air; respiration sonore, sifflante, courte; violente toux spasmodique qui dure jusqu'à cinq heures de temps, sans laisser un repos de plus de cinq minutes ; elle est insupportable, accompagnée de crachats aqueux, tenaces, visqueux, blancs, rarement jaunes ou verts, et quelquefois d'une copieuse sécrétion de mucus, jusqu'à remplir une tasse; renvois d'air qui communément soulagent; vomissemens de salive ou de mucosité; quelquefois épistaxis; forts et fréquens besoins d'uriner; urine aqueuse, claire, abondante; parfois selles fréquentes, qui adoucissent les paroxismes pectoraux; chaleur à la tête, rougeur de la face par chaleur interne qui dans les cas violens s'élève à un très-haut degré, jusqu'à laisser sèches les lèvres tout le lendemain. Au commen-

cement d'un paroxisme, la face se couvre de sueur produite par la force de la dyspnée. Quelquefois le spasme de la poitrine est si violent que l'enfant a de fortes envies de tousser sans pouvoir en venir à bout. Les mouvemens sont très-mesurés, en raison du défaut de la respiration qui est très-sifflante et bruyante; tous les symptômes de l'asthme sont augmentés à chaque mouvement. Pendant l'accès, les pieds sont froids, mais quelquefois très-chauds. Les paroxismes surviennent aussi sans toux ou vomissement, mais seulement avec un très-haut degré de dyspnée. C'est ordinairement la nuit qu'ils se développent, quelquefois aussi, mais plus rarement, dans le jour. Souvent l'enfant est réveillé subitement du meilleur sommeil par un accès subit d'asthme. S'il survient un rhume tout ordinaire, soit coriza, soit bronchite, l'asthme devient plus fort à son approche; mais il diminue beaucoup soit pendant sa durée, soit quelquefois après. Tous les symptômes en sont fortement augmentés par des mouvemens brusques, la course, la marche ascensionnelle, l'échauffement, les affections vives de l'âme, qui amènent des paroxismes complets. La température a une notable influence sur la maladie; les temps orageux, neigeux, pluvieux, humides, conviennent davantage à la malade que la clarté du ciel et la sécheresse de l'air; toutefois, durant tout l'été, les attaques sont exceptionnellement plus fréquens.

Un accès dure quelquefois 20 minutes, d'autrefois une ou deux heures, même une nuit entière avec des

nuances d'intensité, enfin jusqu'à 18 et 24 heures. Les paroxismes sont survenus pendant un temps toutes les nuits, puis quelquefois dans la semaine ou tous les 15 jours. Une autre fois la malade en était quitte pendant quatre ou cinq semaines, tandis qu'il n'était pas rare qu'elle en eût quatre attaques dans les 24 heures.

Après un nombre d'accès, l'enfant se montrait très-sensible, et prenait un mauvais aspect, jaunâtre et animé. En dehors des accès, le sommeil était très-bon. Le pouls dans cette période d'intermission ne laissait rien apercevoir de particulier, et les urines étaient normales. La sécrétion nasale se faisait librement, elle avait souvent lieu avec sternutation, coriza et épistaxis, même sans asthme. Le bon régime, l'hygiène la plus convenable, permettaient à la malade de se bien maintenir malgré l'asthme, et de grandir et grossir convenablement, bien qu'auparavant le mal nuisît à la nutrition. L'appétit après les accès était excellent et les selles étaient convenables; le développement de l'esprit ne recevait aucune atteinte.

Pendant quelques années, il se manifesta sur le dos, le bas-ventre et aux aines une éruption boutonneuse, sèche, pruriante, qui durait plusieurs semaines, et ne paraissait avoir aucun rapport avec l'asthme.

Les parens n'épargnaient ni peines ni dépenses pour délivrer leur enfant chéri d'un mal si cruel, qui durait depuis des années et paraissait intimément uni à sa constitution. Pendant long-temps on employa les

remèdes internes et externes les plus éprouvés, visites aux eaux minérales, habitation à la campagne, changement de climat par le séjour dans les montagnes; la maladie resta, en gros, dans son état.

L'enfant me fut alors confié, et le traitement fut commencé dans une mauvaise saison, l'automne.

Je prescrivis des pilules contenant 1/30 grain de *nitrate d'argent*, dont la malade devait prendre *une* quatre fois par jour; elles durèrent 15 jours, et elle reçut donc chaque jour 1/15 grain. La malade ne quitta pas sa chambre, qui était élevée, aérée, propre et maintenue à une température convenable; et jusqu'aux premiers jours chauds du printemps, elle ne s'exposa point au grand air; le régime fut sain et fortifiant (homœopathique).

Pour adoucir les paroxismes, on se contenta de procurer du calme à la situation assise en échauffant les pieds, et on donna, toutes les demi-heures, une poudre avec *ipecacuanha* et *extrait d'aconit*, remplacés plus tard par *digitale* et *extrait de laitue vireuse*. Ces poudres, qui étaient destinées uniquement pour les paroxismes violens, n'amenèrent aucun adoucissement notable aux attaques d'asthme; lorsqu'elles furent plus légères, ou que quatre ou cinq poudres eurent été données sans résultat, on n'en fit plus d'usage; l'application de sinapismes sur la poitrine jusqu'à rougir la peau parut plus propre à modérer les accès.

Lorsque la malade eut fini cette dose de pilules, qui ne dérangea nullement les digestions, on la réitéra

contenant 1 1/12 grain de *nitrate d'argent*, ensorte que chaque jour fut pris 1/10 grain, en quatre fois.

Après qu'au bout d'un mois 2 1/2 grains eurent été employés et que ce moyen eut évidemment rendu un bon service contre la maladie, on l'interrompit pendant 3 semaines; pendant lesquelles la malade prit trois fois par jour, 8 gouttes de *teinture de fleurs de colchique*.

La forme de l'asthme se changea alors en un état meilleur, les attaques n'étant plus accompagnées de vomissement et de toux continue forte, et ne consistant plus qu'en serrement angoissant de poitrine, respiration sibilante et expulsion de mucus blanc.

Après trois semaines de l'usage de la *teinture de colchique*, on en revint à celui du *nitrate d'argent*, dont la malade, pendant une semaine, prit 1/10 grain par jour. Puis, pendant plusieurs jours, on ne lui donna point de remède, pour revenir, durant 3 semaines, à la dose sus-indiquée de *teinture de colchique*. Elle reprit ensuite le *nitrate d'argent*, dont elle ne reçut que 1 1/2 grain dans l'espace de 28 jours.

Sous ce traitement alternatif de ces deux remèdes, la maladie s'améliora en ce sens, que les accès d'asthme revinrent plus rarement et eurent une durée moindre. Je peux, à bon droit, attribuer surtout cette amélioration au *nitrate d'argent*, et le considérer comme le principal des nombreux remèdes qui avaient été administrés.

En parlant de la *cyanose* qui accompagne l'*asthme*

du thymus (asthma thymicum), KOPP dit que dans cette maladie il se promet plus de succès du *nitrate d'argent* que de tout autre remède, car (outre la propriété qu'il a d'amener une cyanose artificielle quand il est donné en trop grande dose et trop long-temps de suite) il agit spécialement sur les vaisseaux et sur la sanguification, ensorte qu'il doit être très-propre à diminuer les accès de cette cruelle maladie.

Enfin il conseille d'employer ce remède comme curatif, en petites doses, dans la coqueluche; — et promet de donner bientôt les résultats de sa pratique à ce sujet.

OBSERVATIONS PRATIQUES,

Sur l'usage externe des médicamens homœopathiques.

Par le Dr GROSS.

Une femme, d'environ 69 ans, portait depuis quelque temps un ulcère de la grandeur d'un écu de trois livres sur le dos du pied. Toute la jambe était parsemée de varices, et l'ulcère sécrétait une sérosité ténue et fétide; il causait d'insupportables douleurs, surtout lorsque la malade était couchée.

J'employai *rhus* x de la manière accoutumée, et opérai de cette manière la diminution de la douleur

de l'ulcère. Mais au bout de quelques jours, je fus subitement appelé auprès de la malade qui nageait dans son sang. J'accourus et reconnus qu'une varice avait sauté au bord de l'ulcère et avait donné tellement de sang que ce liquide était réuni en grande masse sur le plancher. J'arrêtai l'hémorrhagie avec de l'agaric et fis porter la malade sur son lit, où je fis tenir le pied un peu plus élevé que le corps et sans cesse humecté d'eau froide. La malade était tombée en défaillance, et après le retour de ses sens elle avait un visage tout-à-fait hippocratique, le pouls presque insensible, complètement épuisé, et je ne pus mieux faire pour le moment que de prescrire *tinct. chin.* IV, dans deux onces d'eau distillée, dont elle devait prendre toutes les demi-heures une cuillerée à café. Le lendemain, elle était un peu remise, mais sa faiblesse était si grande qu'elle ne pouvait quitter sa couche. Je la laissai quelques jours sans remède, et lorsque quelque coloris eut reparu sur ses joues, je repris le traitement du pied.

L'ulcère était un peu moins douloureux qu'auparavant, mais la sérosité secrétée, quoique plus colorée en jaune, était encore très-ténue et fétide. Le fond de l'ulcère était sale et inégal. Je prescrivis alors *lachesis* X, une goutte à répandre sur l'ulcère, et fis faire un pansement simple pour préserver la surface de l'ulcère du contact de l'air; au bout de 8 jours, non-seulement il s'était nettoyé, mais considérablement rétréci. Il sécrétait un pus épais, doux, et une granulation fraîche abrégea la guérison si désirée. La même

dose de *lachesis* fut appliquée encore une fois, et au bout de 15 jours on n'aperçut plus trace de l'ulcère.

(L'hémorrhagie, en produisant une énorme déplétion locale, ne peut-elle point être considérée comme une des causes de cette prompte guérison, comme un moyen naturel, bien qu'accidentel, de modifier le caractère de l'ulcère? Il nous paraît au moins impossible qu'elle ait été indifférente. *Réd.*)

— Une femme de haute taille, svelte, blême, d'environ 40 ans, souffrait depuis long-temps d'un ulcère fétide, sécrétant un ichor fétide, situé sur l'une et l'autre extrémité inférieure. Elle avait employé plusieurs remèdes domestiques, puis sur le conseil d'autrui s'était administré des évacuans, avait pris des vomitifs, sans opérer à son cas le moindre changement favorable, ce qui lui fit enfin recourir à mes conseils.

Je prescrivis deux doses *lachesis* ☓ 0000, dont elle devait prendre une à huit jours de distance de l'autre, et deux doses *lachesis* g^{tt} j pour arroser la surface de l'ulcère. Au bout de 4 semaines, je fis revenir la malade vers moi, et trouvai son aspect meilleur, son habitus plus fort, la dyspepsie dont elle était jadis atteinte dissipée, l'ulcère bien plus net, la sécrétion meilleure et le diamètre moindre qu'auparavant. — La malade reçut encore 4 semblables doses *silicea* dans le même but; et j'eus le bonheur de la rétablir complètement dans l'espace de 8 semaines depuis le commencement de la cure.

— Une femme de 50 ans, vive, forte, qui n'avait pas été bien malade, à l'exception d'une disposition à

l'érysipèle de la face et d'autres parties (je l'avais très-promptement délivrée d'un érysipèle de la face quelque temps auparavant, au moyen de deux doses *lachesis*), fut atteinte, sans cause connue, d'une inflammation érysipélatoïde de la main droite, à la racine du doigt médius. Elle appliqua d'elle-même un cataplasme chaud de farine de lin, et le mal ne serait probablement pas devenu plus violent sans une frayeur que causa à la malade le vacarme d'un incendie, lequel eut lieu le troisième jour, et qui empira singulièrement le mal.

Appelé, je trouvai déjà de la suppuration, mais l'inflammation avait gagné la partie supérieure de la main. Je prescrivis deux doses *silicea* x ooo, que je fis prendre en 24 heures. Au bout de quelques jours l'inflammation était en grande partie apaisée, la douleur, qui était très-violente, diminuée, et une suppuration louable établie partout. Mais le mal avait dans ces derniers temps fait de tel progrès que l'inflammation de la tête de la phalange était parvenue à la partie interne de la main, où elle formait une plaie béante. Je résolus alors d'y faire répandre, toutes les 48 heures, *silicea* x ooo ooo, et de faire recouvrir l'ulcère d'un pansement sec; lorsque la 3e dose eut été employée de cette manière, malgré l'intempérie de l'automne qui affectait assez fortement la malade, la plaie ouverte fut à moitié remplie de chair, et la guérison marcha avec une telle rapidité qu'elle était achevée au bout de 15 jours.

— Une femme d'environ 50 ans, forte, robuste,

colérique, dont la mère avait long-temps été atteinte d'une éruption âcre, avait hérité la disposition aux ulcères des pieds, et de temps en temps depuis quelques années, avait porté une tache d'un rouge obscur sur les os du métatarse, qui apparaissait de temps à autre, et avait guéri sous l'application des feuilles de *plantain lancéolé*, plante qui paraît être spécifique contre les ulcères des pieds.

Depuis plusieurs semaines, ce remède domestique paraissait ne plus agir, et il était survenu un grand ulcère qui sécrétait un ichor fétide, offrait des bords élevés en forme de bourrelets, une surface inégale, sale, et causait de si grandes douleurs que la malade ne pouvant exécuter aucun mouvement du pied, était obligée à cause de cela de garder le lit, et ne pouvait supporter sur les parties voisines la plus petite pression. J'ordonnai sur-le-champ deux doses *lachesis* x ooo à prendre en quatre jours, et tous les huit jours *lachesis* x g^{tt} j pour verser sur l'ulcère. Là-dessus, les bords relevés s'abaissèrent, le fond se couvrit d'une granulation fraîche, les douleurs cédèrent au point que la malade put se remuer en boitant; puis elles augmentèrent au bout de quelque temps, en suite d'une inflammation pure occasionnée par une peur. Cet accident indiqua la continuation de l'usage de *lachesis*, qui fut suivi d'un retour de guérison, au point qu'en 15 jours l'ulcère fut réduit à une petite plaie. Mais les alentours de la place guérie se montrèrent rouges et enflammés; de temps en temps il s'y forma un petit ulcère donnant une bonne sup-

puration, qui se guérissait promptement pour reparaître à une autre place. La peau près de l'articulation se montrait comme tuberculeuse et recouvrant de la suppuration ; si elle se rompait en une place et qu'au bout de quelque temps le petit abcès se guérît, elle y reprenait, après la cicatrisation, son aspect naturel. Sur ces entrefaites, je fis saupoudrer les petites ouvertures avec *silicea* x ooo, et j'en obtins un tel succès qu'en peu de temps tous les petits ulcères guérirent et qu'aucun autre ne se reforma ; le coloris même de la peau redevint naturel aux places où elle avait été malade.

— Une dame de 43 ans s'était grattée la nuit au mollet ; le matin elle s'aperçut d'une petite écorchure à cette place, qui répandit bientôt du pus, grandit chaque jour, et au bout de trois semaines offrit un ulcère de mauvaise couleur, très-douloureux, de la grandeur d'un écu. Comme il ne cessait de s'agrandir, je fus consulté et prescrivis deux doses *lachesis* 19 g^{tt} 1/2 dans *sacch. lact.* g^{r} IV, dont chacune devait être dissoute dans une demi-cuillerée à café d'eau, puis être instillée sur l'ulcère qu'on panserait ensuite à sec ; la seconde devait être employée de la même manière huit jours après la première. Mais la guérison marcha si rapidement dès après la première, qu'elle fut complètement terminée en une semaine, et qu'il ne fut pas nécessaire d'employer la seconde dose.

Ce petit nombre d'heureux résultats me convainquent absolument de l'utilité de la méthode ender-

mique, et on ne saurait nier que dans le traitement des maladies dites *externes*, nous n'ayons par-là fait un très-grand pas.

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler dans ce Journal, et notamment d'après l'heureuse pratique de M. CHUIT, l'utilité des lavages opérés sur les ulcères avec la solution des mêmes substances qui sont employées à l'intérieur. M. DUFRESNE a fait une application non moins heureuse de ce moyen.

On en trouve un exemple dans un recueil allemand (*Praktische Mittheilungen*, 1826, 85), où l'usage interne de l'*arsenic* a été soutenu par l'usage externe, dans un cas d'ulcère grangreneux du gros orteil, dont la partie sphacelée avait été amputée.

KAMMERER a cité la guérison d'un ulcère chancreux de la lèvre, causé ou entretenu par la pression constante d'un bout de pipe, laquelle fut obtenue en très-peu de temps par une goutte *con. mac.* 1 à l'intérieur, et l'application à l'extérieur d'une solution forte de la teinture mère; la portion dégénérée de la lèvre se détacha comme si elle avait été coupée au moyen d'un couteau. (*Arch.* VIII. 2. 70.) (*Réd.*)

OBSERVATIONS PRATIQUES

Par le Dr Elwert, à Hildesheim. (Suite de VII, 348.)

(*Allg. hom. Zeit.* VIII, 101.)

Ulcères fistuleux des os.

Un jeune garçon de 14 ans souffre depuis trois ans d'une carie du coude; il y existe des ouvertures par lesquelles suinte une matière jaunâtre épaisse, quelquefois mêlée de sang. Les alentours en sont enflammés, rouges, luisans, sans douleur; le cuir chevelu est recouvert d'une croûte sèche blanchâtre; le facies est pâle et les traits du visage sont souffrans; il y a des frissons le soir, et des sueurs nocturnes; sous le bras droit il existe une glande gonflée; dans le ventre se font sentir des douleurs qui obligent le malade à se pelotonner.

Un grand nombre de moyens allopathiques ont déjà été employés sans fruit; l'amputation a été proposée et non acceptée par le malade.

Le 16 juillet 1834, j'ai commencé le traitement par 8 doses *calcar.* x 000 000, jusqu'au 29 août. A cette époque, la plaie supérieure a été guérie et recouverte d'une croûte. Sur le bras sain, la poitrine et les joues se montre une éruption rouge, peu élevée, produisant une sensation de brûlure; trois doses de *rhus*

enlevèrent (?) cette inflammation sans produire une amélioration notable à la plaie. Du 21 septembre au 3 décembre, chaque 6e jour, une dose *silic.* x ooooo, et pendant ce temps, quatre fistules se fermèrent. De là jusqu'au milieu de février 1835, cinq doses *lycop.* ooooo chacune, moitié de 10 et moitié de 30. Le reste des ulcères guérit sous l'influence de la répétition de *calcar.*, dont huit doses furent données du 17 février au milieu d'avril.

Le 13 juin il s'était formé encore une ouverture; 4 doses *sulf.* 20 oooooo, à six jours de distance, la guérirent; et tout est resté en bon état jusqu'en janvier 1836.

Teigne muqueuse de la tête.

Un garçon de 4 ans porte depuis deux ans une teigne qui couvre toute la tête, épaisse, souvent sèche, quelquefois humide, fétide, pruriante, accompagnée de développement des ganglions cervicaux; il m'est confié le 12 juin 1835.

Je fais raser la tête et laver fréquemment tout le corps, tête comprise, avec de l'eau de savon; je donne depuis le jour ci-dessus au 11 août, 16 doses *sulf.*, 20 gtt j; après les dernières doses, une éruption psorique se manifeste à plusieurs places du corps; elle est regardée comme pathogénétique, et en conséquence n'est nullement traitée; — la guérison de la teigne est complète et absolue.

Aliénation mentale.

Une femme de 37 ans, ayant eu la gale dans son enfance, était depuis plus de 6 semaines dans l'état suivant qui allait continuellement en croissant.

Grande agitation avec angoisse; elle ne peut tenir à aucune place; son corps est dans un mouvement perpétuel et ne peut en conséquence rester dans le lit; elle babille sans cesse et sans suite, tantôt gaîment, tantôt tristement, quelquefois même sans pudeur; ses yeux sont dans une agitation continuelle; parfois elle jette des éclats de rire, ou bien elle rit légèrement; s'il lui arrive de chanter quelque cantique, il est bientôt suivi d'un torrent d'horribles injures; elle frappe avec ses mains les fenêtres et les parois jusqu'à les rompre; elle a de la disposition à sauter par la fenêtre; elle crache tout autour d'elle et déchire ses vêtemens; quelquefois elle rejette en toussant des mucosités, et paraît avoir des régurgitations.

Après plusieurs remèdes inutiles, un allopathe conseille de la placer dans une maison d'aliénés; les parens préfèrent la confier à un homœopathe.

Le 5 juin 1834, je commençai à lui donner *bell.* v, dont elle prit trois doses de deux jours l'un; après lesquelles la violence du mal avait tellement cédé, que la malade pouvait déjà se livrer à quelque léger ouvrage. — Derechef, trois doses *bell.*, tous les trois jours, après lesquelles elle conserva encore un peu de babil quelquefois indécent, qui fut enlevé par six doses *stram.* g^{tt} j chaque 4^{e} jour. La malade est restée

complètement guérie jusqu'au moment où ceci est écrit. (1836).

Affection cutanée chronique.

Un homme de 26 ans portait depuis 14 ans une éruption croûteuse sur les lombes, laquelle suppurait de place en place, et produisait du prurit surtout le soir. — Le 2 mars, je lui donnai cinq doses *sulf.* 20, à prendre de cinq en cinq jours. Le 1er avril, l'amélioration commença ; — 4 doses *sulf.* — Le 3 juin, il est totalement guéri et n'est pas redevenu malade. — Avant ce traitement si simple, un nombre de remèdes avaient été vainement employés à l'intérieur et à l'extérieur.

LES ALLOPATHES DÉLOGÉS, OU UNE CONQUÊTE DE PLUS PAR L'HOMŒOPATHIE.

Lettre au Docteur GASTIER, de Thoissey.

Depuis ma dernière lettre, mon cher confrère, il s'est passé dans le monde déjà bien des choses dont nous ignorons tous deux la majeure partie ; mais il en est que je puis vous apprendre, et je m'empresse aujourd'hui de vous les raconter.

D'abord, je ne puis vous donner que bonnes nou-

velles : la santé de notre *amie commune* ne laisse rien à désirer ; elle embellit de jour en jour ici comme chez vous et promet une longue vie. Ses ennemis acharnés, réunis naguère autour de son tombeau, avaient pensé, comme vous le savez, pronostiquer avec raison qu'elle ne survivrait pas aux laborieuses douleurs qui suivirent sa naissance ; et dans leur ingénieuse prévision ils allèrent jusqu'à lui accorder deux ou trois ans d'existence, comme ils l'avaient fait la veille avec plus de droit, sans doute, pour l'association saint-simonienne.

Il y a 40 ans que Hahnemann a trouvé et enfanté la médecine nouvelle ; la grossesse a été longue sans doute, mais du moins il a fait mieux que la montagne du bon Lafontaine, et pour attendre nous n'avons rien perdu, je crois. Depuis cinq ans, transportée en France par les soins du Dr Des Guidi, cette découverte si riche et si belle devint bientôt le droit de tous ; et depuis lors, marchant de victoires en victoires, en laissant derrière elle ses ennemis étonnés, elle est arrivée aujourd'hui à un tel degré de puissance que c'est à son tour maintenant de dicter presque ses lois, et de punir ceux qui ne sauront pas s'y soumettre.

Il est dans la destinée de toutes les découvertes de suivre le mouvement progressif des choses d'ici-bas ; chaque jour elles font un pas de plus, et véritables êtres doués d'une vie ascensionnelle, elles marchent et marchent toujours, enlevant aux sociétés savantes quelques-unes de leurs illustrations. Vous le savez, chaque jour nos journaux vous l'apprennent, les con-

quêtes de la nouvelle médecine se multiplient constamment, et le choix qu'elle semble faire prouve toujours en sa faveur et ajoute à la considération qu'elle s'est acquise. . . . . .

A Lyon, aujourd'hui, il n'est bruit que de nos succès et il est difficile d'assister à une réunion de vingt personnes, qu'elle ait lieu dans les salons de la noblesse ou à la table d'un négociant, sans entendre prononcer ce *malheureux* nom, *homœopathie*, et sans lui trouver des défenseurs zélés parmi les malades de sa *pauvre sœur l'allopathie*, que mieux qu'elle elle a su guérir. Vraiment, les choses en sont à un tel point qu'il ne nous est plus nécessaire maintenant à nous, Docteurs homœopathes, de prendre sa défense; cette tâche est presque toujours remplie par un voisin dont la logique et le bon sens font bientôt justice des inepties de son adversaire; c'est partout un murmure approbateur qui se mêle à tous les groupes; qui contagionne la foule, et qui le soir revient encore, comme un cauchemar, troubler jusqu'au sommeil du pauvre allopathe. . . . . .

On peut donc l'avancer sans crainte, il n'y a pas en France un poste à prendre qui résistera à l'homœopathie, tous se soumettront à elle comme à une reine puissante dont ils seront fiers de mériter les faveurs. Vous avez appris déjà le renouvellement du ministère; certes, s'il y a terrain mobile au monde, c'est bien celui-là, et la nouvelle médecine pouvait-elle rester long-temps avant de pénétrer dans ce sanctuaire impénétrable? Eh non, bon Dieu, le ministère

nouveau est à moitié homœopathe : MM. de Gasparin, Guizot et Duchâtel protégeront de leur puissance le nouveau temple d'Esculape, et mieux que leurs prédécesseurs, ils sauront que la gloire d'une découverte immortalise toujours et le nom de l'inventeur et celui du ministre qui en a favorisé la propagation. Et si l'on ne peut rappeler Henri IV sans songer à Sully; Louis XIV sans citer Colbert; parler de Gesner sans répéter les noms de La Rochefoucault; bientôt, à côté du nom immortel de Hahnemann, la postérité placera celui des Gasparin, Guizot et Duchâtel, qui sous leurs ministères auront créés des hôpitaux, des dispensaires et des chaires homœopathiques.

Ce beau rêve qui nous occupe nuit et jour arrivera bientôt; et en attendant cette rédemption, travaillons à ajouter de nouveaux triomphes à ceux qui déjà ont converti tant de sages et ébranlé tant de consciences.

Pour ma part, cher confrère, je suis heureux de vous apprendre que, comme vous, je fais quelques belles cures, qui mieux que les raisonnemens, je crois, peuvent séduire et convaincre... Suivant votre désir, je vais vous en dire quelques-unes, en y ajoutant les circonstances qui s'y rattachent.

Notre Grand Théâtre de Lyon est depuis longtemps exploité par les allopathes, que l'administration a chargés du soin de veiller à la santé et de traiter les maladies de nos artistes; mais ceux-ci, justement payés pour ne pas croire aux talens de ces Messieurs, ont pris l'habitude de choisir en ville d'autres Docteurs, sinon plus habiles, du moins jouissant

d'une meilleure réputation. Parmi les médecins attachés au Grand Théâtre, il en est un, M. Levrat fils, qui est animé contre l'homœopathie et ceux qui la professent d'un esprit tout-à-fait malveillant, que justifient à peine l'ignorance et la fatuité qu'on lui connaît. Il a fait imprimer, il y a deux ans, une brochure dans laquelle il a eu assez peu de respect et de dignité, lui avorton d'hier, pour nous appeler charlatans, fourbes, empoisonneurs, etc. Je la garde précieusement cette brochure, afin, comme je le lui ai dit, de la publier et de la répandre partout, le jour où il sera forcé de devenir homœopathe, l'obligeant ainsi à faire amende honorable et réparation de ses sottises.

Mais laissons-là ces pauvretés et revenons à nos moutons.

Il est donc très-plaisant de vous dire que par une de ces cures, comme en fait souvent l'homœopathie, je suis arrivé à être presque le seul médecin du Grand Théâtre, quoique l'administration embarrassée n'ait pas osé encore congédier ses allopathes que j'ai eu soin de *déloger* le mieux du monde par une série de guérisons très-heureuses. Et le plus curieux de tout cela, c'est qu'en même temps M. le Dr Dessaix, avec l'esprit et le talent que vous lui savez, enlevait d'assaut à d'autres allopathes ébahis le second Théâtre, où il a déjà quelques jolies cures. Il vous donnera bientôt connaissance de ses succès, car dans votre isolement vous êtes avide de nouvelles; en attendant voici les miennes.

1re *obs.* M. Durbec, première basse-taille, âgé de 30 ans, brun et d'une belle constitution, jouissant du reste d'une bonne santé, avait, il y a trois ans, une dartre rougeâtre à surface lisse, placée au creux de l'épigastre; un médecin qui le soignait pour une légère indisposition, lui conseilla de se défaire d'un pareil ennemi et lui donna un moyen qui réussit à merveille (hydrochlorate de soude). Mais le médecin n'avait pas sérieusement examiné son malade, car il aurait pu apprendre, comme j'ai pu le faire moi-même après trois ans, qu'il y avait en même temps une espèce d'oppression qui était déjà d'une anxiété parfois douloureuse. Plus tard, cette gêne de respiration allant toujours en augmentant chaque année, le malade en souffrait horriblement, la nuit surtout.

Cette année (1836) après un long traitement aussi pénible qu'infructueux, M. D... céda aux instances de quelques amis et essaya de l'homœopathie comme il aurait essayé de tout pour se guérir. Toutes les nuits, il avait une insomnie produite par une forte suffocation, avec sifflement, râle et expulsion abondante de glaires et de mucosités; si par hasard il dormait, il était éveillé en sursaut et suffoquait, obligé alors de se lever et de chercher dans sa chambre de l'air à respirer. Cette maladie bizarre ne le tourmentait jamais que la nuit; le jour il se portait assez bien, et sa belle voix faisait tous les soirs l'admiration de nos *dilettanti*.

Il était un peu constipé, mais il ne présentait pas d'autres symptômes.

Le 1^er^ jour, il reçut *sulfur* ooo gl. 3o^e^. Les deux nuits qui ont suivi le remède ont été plus terribles que jamais... Je donnai alors *saccharum*.

Le 10 août, 20^e^ jour du traitement, même état. Je donnai *hep. sulf.* oob 3o^e^.

Le 15, le malade vint m'annoncer un succès complet; d'abord il avait été fatigué, comme je le lui avais annoncé, les crises étaient survenues et avaient duré la nuit et le jour, ce qui ne lui était jamais arrivé encore; mais le soir, sa joie fut bien grande, il n'éprouva plus ses crises et dormit d'un sommeil tranquille, qui, chaque nuit depuis lors, s'est toujours bien soutenu.

Une observation importante peut-être à noter, c'est que, sous l'influence du remède qui a amené la guérison, il est survenu chez le malade une éruption de quelques plaques rouges, semblables à celles qu'il avait eues 3 ans auparavant.

2^e^ *obs.* M. Visentini, deuxième Régisseur du Grand Théâtre, et remplissant quelquefois des rôles de premier amoureux, avait depuis long-temps au menton et autour de la bouche des boutons et des croûtes d'un aspect presque dégoûtant, et qui avaient résisté à tous les moyens employés par nos allopathes.

Encouragé par la guérison de son confrère, M. V... vint me trouver et reçut le 1^er^ jour *merc. sol.* ooo 12^e^. Sous l'influence de ce remède, le malade a éprouvé une diarrhée de 5 jours et des démangeaisons à l'anus.

Le 27 juillet, 12^e^ jour, *cicut. vir.*

Le 5 août, maux d'estomac après ses repas; les

boutons sont toujours dans le même état ; — *nux.*

Le 12, mieux seulement du côté de l'estomac; donné *bovist.*

Le 20, une grande partie des boutons ont disparu ; il ne reste plus qu'une grosse croûte au pli du menton et une grande démangeaison dans cette partie-là ; donné *sacch.*

Le malade est revenu me voir et ne m'a plus offert aucune trace de ses boutons; ils avaient entièrement disparu et laissé la peau aussi lisse, fraîche et colorée qu'on peut l'avoir à la force de l'âge.

Plaisanté souvent sur l'homœopathie, ce malade ne répondit, soit à ses Docteurs ou à ses confrères, qu'en leur montrant toute la pureté de son menton.

3e *obs.* M. Bailly de Paris, encouragé par ce dernier succès dont il fut témoin, vint me consulter pour une maladie à peu près semblable; il était porteur depuis long-temps de boutons et croûtes ichoreuses, à la figure, aux favoris et sous le menton ; plusieurs fois il avait essayé quelques traitemens, tous avaient échoué.

Je lui donnai successivement *sulf.*, *ars.*, *merc. sol.*, en intercallant souvent *aconit.* et *coccul.*; le succès a été des plus heureux ; la guérison est arrivée au bout de deux mois, aussi belle et aussi complète que le malade pouvait la désirer.

Ce succès qui s'est obtenu en présence et à la connaissance de plusieurs personnes du Théâtre que M. B. fréquentait, acheva de séduire les esprits restés incrédules et m'amena plusieurs autres malades.

4e *obs.* Mme Prevost-Colon de Paris, 1re cantatrice, et de passage à Lyon, était indisposée depuis quelque temps des suites d'une fausse couche; elle avait des maux d'estomac, des douleurs de reins, une oppression continuelle et souvent de l'enrouement qui la contrariait beaucoup, puisque dans ce cas elle ne pouvait chanter.

Un des allopathes du Théâtre lui avait déjà appliqué des sangsues et prodigué tous les moyens ordinaires, quand, découragée de la non-réussite, elle voulut elle aussi essayer de l'homœopathie.

Aconit., *bell.*, *puls.*, donnés successivement, ont procuré les meilleurs effets, et, chose curieuse, c'est que j'étais arrivé à trouver pour cette dame, grosse, et d'une constitution pléthorique, un remède excellent dans l'*aconit*, pour lui donner de la voix et rendre celle-ci plus claire et plus forte.

De plus, Mme Prevost était depuis long-temps sujette aux amygdalites; il était rare qu'elle passât un mois, 15 jours, sans en avoir; le traitement que je lui ai fait l'en a privée pendant toute sa durée, et contribuera beaucoup à l'en débarrasser entièrement.

5e *obs.* Mme Biacobe, 1re Dugazon ou forte chanteuse, blonde et d'une constitution irritable, avait eu dans le mois d'août 1836 plusieurs pertes de sang très-abondantes, et un érysipèle qui avait envahi la cuisse droite et amené l'inflammation des glandes de l'aîne, du même côté, dont l'une d'elles avait abcédé.

Traitée allopathiquement, cette dame qui avait

déjà singulièrement perdu de son embonpoint, fut prise le 1er septembre de plusieurs accès de fièvre avec frisson et chaleur ensuite. Le 2 septembre, un nouvel accès plus fort que les précédens et avec métrorrhagie vint effrayer le mari de la malade qui me pria de lui donner mes soins.

Quand j'arrivai, l'accès était passé, et il ne restait plus que de la chaleur, de l'agitation et des spasmes assez violens dans tous les membres; le sang coulait encore de la matrice, avec de gros caillots très-noirs; d'après ce que je pus apprendre, je ne doutai plus que j'avais affaire à une fausse couche, idée que le médecin allopathe avait rejetée la veille. Je rassurai la malade qui paraissait très-inquiète, et je donnai *sabine* oooo 24e dans un demi-verre d'eau, à prendre par cuillerée d'heure en heure.

Dans la journée il y eut des coliques très-fortes, suivies toujours de la sortie de quelques caillots; des spasmes fréquens et des frissons se montraient par intervalle; — *bell.* ooo 18.

Pendant la nuit, un accès de fièvre reparut avec convulsions des membres; froid très-intense, puis chaleur générale et grande douleur de tête. Appelé à une heure du matin, je trouvai la malade déjà plus calme, mais souffrant encore de coliques, de spasmes et de sa tête; à une heure et trois quarts, un nouvel accès arriva au moment où je me disposais à donner un remède; j'eus la cruauté, je dois le dire, de me réjouir de cette nouvelle crise qui, arrivant devant moi, me permettait de voir au moins à quel ennemi

j'avais affaire. Je me plaçai donc en observateur insensible, écrivant toutes les nuances et les couleurs de ce triste tableau. L'accès était en chaud, mais avec une telle intensité que la malade était brûlante par tout le corps; elle étouffait de chaleur et soufflait comme au feu, espérant peut-être éloigner ainsi la cause de la brûlure qu'elle ressentait partout; elle avait la tête si malade qu'elle en souffrait horriblement; il y avait en outre des plaintes et des pleurs avec gémissemens et grande agitation... Fatigué de mon triste rôle d'observateur, je me hasardai à lui faire flairer un flacon de camphre, qui sembla calmer les symptômes. Le calme revint en effet, et je crus prudent de ne donner que du camphre le reste de la nuit.

La perte de sang qui avait seulement diminué existait toujours, et avec des caillots d'une odeur infecte.

Craignant pour la vie de la malade, je crus devoir prévenir le mari, et il fut décidé, d'après mon désir, que M. Dessaix m'accompagnerait, le lendemain 5 septembre.

A 9 heures, nous étions au rendez-vous. La malade avait été assez calme, mais devant nous elle prit deux autres accès, avec gémissemens, pleurs, grande chaleur et soif très-intense, insatiable. Nous donnâmes *aconit.* et *ipec.*, pour répondre à des envies fréquentes de vomir. A midi, à la suite d'un vomissement avec secousses, la malade avait rendu *un germe de 5 semaines*, d'une odeur infecte, et beaucoup de sang; après, elle était mieux et plus calme; à 5 heu-

res du soir, le sang ne coulait plus ; à 10 heures, *cham.* fut donnée. La nuit fut assez bonne, mais, le jour suivant, les accès de fièvre reparurent d'une manière alarmante, avec tous les symptômes précédens et la perte de sang... Effrayés tous deux, mon confrère et moi, nous pensâmes alors que nous avions à faire à une fièvre *intermittente pernicieuse*, et dans cette anxiété M. Dessaix pensa, non sans raison, au *sulfate de quinine*. Je conseillai encore quelques moyens, et l'*aconit* et la *bell.*, donnés d'heure en heure alternativement, parurent éloigner les accès ; 24 heures après, il n'en était pas survenu, mais la chaleur du corps revenait très-forte, et comme j'avais pu voir dans le cours de la maladie que c'était toujours elle qui était le prélude d'un orage, je donnai *ars.* Ce dernier remède a fait merveille, les accès n'ont plus reparu, la peau est devenue fraîche, naturelle, et le pouls qui était monté jusqu'à 100, 120, était redescendu à 80 pulsations.

Les selles et les urines eurent bientôt repris leur cours ; l'appétit arriva, et comme les forces de la malade n'avaient pas été anéanties par les saignées et de violens remèdes, l'organisme se releva bientôt et reprit en peu de jours toute la vigueur et la santé qu'on pouvait désirer. La maladie avait commencé le 1er septembre ; le 14, la malade était levée, prenait son repas comme d'ordinaire et faisait tous les jours une promenade en voiture.

Le 17, elle fut entièrement rétablie.

Cette guérison étonna bien des personnes et acheva

la conversion des plus entêtés; l'homœopathie est devenue depuis le sujet de toutes les conversations; les cures qu'elle fait chaque jour fournissent de nombreux matériaux, et la contagion a marché si rapidement, que, peu de jours après, la femme du Directeur, Mme Provence, retenue sur un canapé depuis 15 mois par une tumeur blanche du genoux avec plaie, entourée jusqu'alors de ses allopathes, a cru devoir aussi les congédier et faire appeler l'homœopathe qui avait été si heureux auprès de ses administrés.

J'oubliais de vous dire, mon cher confrère, que, soupçonnant chez Mme Biacobe, dont je viens de vous parler, une cause psorique à cette fièvre terrible, j'avais fait suivre *ars.* de *sulf.*, un peu aussi pour céder aux instances de la malade, qui voulait être *purgée;* je puis vous dire qu'elle ne me l'a pas demandé deux fois... *Sulf.* lui a procuré de 10 à 12 selles par jour pendant près d'une semaine... Je vous ai ajouté cette note, parce que je n'ai jamais vu sur aucun malade une aussi forte purgation avec ce remède, qui le plus souvent constipe presque tous ceux à qui je le donne.

J'aurais bien encore d'autres faits assez curieux à vous dire, mais en voilà assez pour aujourd'hui; je vous les réserve pour une autre occasion; à votre tour, écrivez-moi vite, vite, une longue lettre sur vos succès à Mâcon, car vous savez si j'aime à vous lire.

Votre ami, F. Perrussel, Dr.

OBSERVATIONS PRATIQUES,

Par le Dr E.-F. Ruckert.

(*Allg. hom. Zeit.* VIII, 146.)

Suite d'éruption pourprée.

Sidonie, âgée de 9 ans, revint, à la fin de décembre, de son école distante de demi-lieue, se sentant malade. Ses parens eurent recours à quelques remèdes domestiques, ne redoutant rien de grave, quoiqu'un enfant plus jeune fût déjà alité par une fièvre pourprée. Ce ne fut que quelques jours après que je fus demandé.

Sidonie se plaignait d'une céphalalgie violente, périodique, avec de courtes interruptions, dont il n'était pas facile de bien déterminer le caractère, occupant toute la tête et même les dents; la face était gonflée, plus rouge qu'à l'ordinaire; l'ouïe était affaiblie. En même temps, il existait une douleur de ventre vague, près de l'ombilic, et une sorte de déchirement dans les mains; les pieds jusqu'aux malléoles étaient œdémateux; l'appétit manquait, la soif était fréquente, l'urine peu abondante, le sommeil interrompu; les douleurs se renouvelaient constamment; le pouls était fiévreux.

Je donnai sur-le-champ *bell.* x 000; au bout de

quelques heures, l'enfant tomba dans un sommeil calme, qui ne fut que rarement interrompu la nuit suivante par de légères attaques de céphalalgie. Le lendemain, l'ensemble de la malade était meilleur; elle mangea un peu de soupe, et prit plus de part à ce qui se passait autour d'elle. En la quittant, je laissai une dose *elleb.* III OOO pour être donnée au bout de quatre jours, afin de combattre l'enflure des pieds. Après dix jours environ, je reçus la nouvelle que la céphalalgie et les déchiremens des membres avaient totalement disparu; l'ouïe s'était rétablie; l'œdème avait diminué, et l'épiderme se desquammait par tout le corps. L'entière guérison ne réclama point d'autre remède.

(Pour bien apprécier l'utilité des remèdes dans ce cas, il faudrait pouvoir le comparer avec un autre pareil, dans lequel aucun médicament n'aurait été administré; faute de cet élément, il est impossible de savoir de combien de temps la durée de la maladie a été abrégée, et quelle a été l'influence de *bell.* et d'*elleb.* sur l'intensité des symptômes. *Réd.*)

— Une jeune fille de 14 ans servait comme domestique chez un paysan du village voisin, dont tous les enfans étaient atteints de la fièvre pourprée. Elle-même tomba malade en février, et on la renvoya chez ses parens; elle dut faire la moitié du chemin à pied, dans la boue, n'ayant que ses bas pour chaussure. Au bout de trois semaines, le 3 mars, on me fit dire qu'aussitôt après son retour à la maison il s'était montré un gonflement aux pieds, lequel, en

dépit de tous les remèdes domestiques, avait gagné peu à peu toute l'extrémité inférieure, le ventre, puis les mains et la face ; là-dessus la jeune fille avait perdu l'appétit, n'avait rendu que peu d'urine et de matières fécales, et ne se plaignait pourtant d'aucune douleur. La malade reçut *elleb.* III 000, avec la promesse d'une visite prochaine.

Le 7 mars, je la vis en effet ; la face était considérablement gonflée, surtout autour des yeux, dont les paupières avaient de la peine à s'ouvrir ; du côté droit l'ouïe était presque abolie, mais non du côté gauche. La respiration ne s'exécutait qu'avec peine ; il y avait un peu de toux humide ; le ventre était enflé, mais mou et cédant à la pression. Depuis l'aîne jusqu'à la plante des pieds, les extrémités avaient un volume énorme, et l'impression du doigt y restait profonde ; — appétit nul ; — urine et selles rares.

Le pronostic fut défavorable en raison du développement croissant de l'enflure, de la grande faiblesse de la malade et de la privation de tout ce qui pouvait soutenir les forces de la nature ; je répétai *elleb.* — Le 14 mars, l'état n'avait point changé ; m'appuyant sur les symptômes 699–704 et 716, je donnai *lycop.* VIII 00.—Jusqu'au 28 mars, on ne vit aucun changement avantageux, si ce n'est un peu de rétablissement de l'ouïe et de retour d'appétit. Quant à l'enflure, non-seulement elle n'avait pas diminué, mais elle avait tellement augmenté aux extrémités, qu'il était à craindre que la peau ne s'ouvrît. Je donnai alors *sep.* X 00, d'après le symptôme 1045. Dans les

deux premières semaines, il y eut plus de selles et d'urine, et les forces augmentèrent, par suite du retour de l'appétit et du sommeil. — Vers la fin de la 3e semaine, on vit se dissiper l'enflure de la face et des mains ; après la 6e semaine, tout œdème avait disparu ; la malade se rétablissait à vue d'œil ; et dans le courant de l'année, elle put reprendre son service.

La guérison n'aurait-elle pas été plus prompte, si *sepia* avait été répété à de courts intervalles? (GROSS pense qu'*oui.*)

(Il nous est difficile de voir ici une guérison *par les remèdes;* une enflure aiguë qui se termine en six semaines, a suivi son cours naturel, et s'est dissipée sans avoir éprouvé l'influence des médicamens ; pour avoir le droit de citer celle-ci et d'y croire, il faudrait pouvoir affirmer qu'on l'a vue se manifester indubitablement en trois ou quatre jours, ce qui certes n'a pas eu lieu dans ce cas. RUCKERT d'ailleurs nous paraît avoir négligé des rêmèdes actifs, tels que *bryonia* 490, 492, 546, 548, 554, 564, 565 ; — *arsen.* 460, 461, 470, 575 *pluries*, 686, 687, 689, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719. — *China* 365...., 502, 534, 535, 536. *Réd.*)

Teigne.

Un enfant de quatre ans, de constitution scrophuleuse, portait depuis son premier âge une maladie de la peau du crâne, qui, sous l'influence de divers remèdes domestiques, tantôt disparaissait, tantôt se montrait de nouveau ; enfin, rien ne parut plus opé-

rer; l'éruption alla croissant, au point que l'enfant offrait un aspect hideux.

Le 9 février 1831, je trouvai tout le cuir chevelu, jusqu'au-dessous des oreilles et à la nuque, ainsi que le front et les tempes couverts d'une épaisse croûte d'un jaune sale; à quelques places sortait, soit d'elle-même, soit par la pression du doigt, une quantité de sérosité purulente d'odeur putride; un prurit incessant ne laissait à l'enfant, surtout la nuit, aucun repos; l'urine troublée aussitôt après avoir été rendue, formait promptement un sédiment limoneux; les fonctions animales étaient normales. — Je donnai *rhus* x 0000, après lequel diminua peu à peu la sécrétion de sérosité; l'urine devint claire; le prurit céda; les croûtes tombèrent par place, et la peau qu'elles recouvraient se montra sèche et plus rouge que dans l'état normal. Après *sulph.* x 000, donné le 21, l'amélioration fit des progrès; cependant, vers le milieu de mars, il se forma sur le cuir chevelu de petites mucosités pruriantes, avec gonflement des glandes du cou. Pour ne pas déranger l'action de *sulph.*, j'attendis jusqu'au 26, où je donnai *calc.* x 00; l'effet de ce remède fut de faire disparaître peu à peu tous les symptômes morbides, et j'ai vu souvent l'enfant par la suite, sans avoir observé aucun retour de mal.

Récemment s'est présentée à moi l'occasion de traiter deux enfans de la même famille, atteints d'une semblable affection cutanée de la tête. Ici je me hasardai à employer non-seulement des doses plus for-

tes, mais encore à les répéter plus souvent ; expérience qui me réussit au mieux. Je donnai à chaque enfant, toutes les semaines, *rhus* x gtt j, et j'eus le plaisir, après la seconde dose, de voir disparaître l'éruption, sans qu'aucun symptôme concomitant se montrât autre part. La guérison eut donc ici lieu incomparablement plus vite que dans le premier cas, et n'en resta pas moins durable, car, au bout de six mois, on n'apercevait aucune trace de l'exanthème.

(A moins que, contre toute probabilité, RUCKERT ait rencontré ici des cas de teigne apsorique, il devient absolument nécessaire de porter *rhus* au nombre des remèdes anti-psoriques ; rien à cet égard ne saurait être plus concluant que ces observations, dont la seconde renforce singulièrement la première, qui laissait désirer que l'auteur eût traité le premier cas par le *rhus* seul, puisqu'il en avait obtenu un succès notable. — Pour rendre témoignage à la vérité, il deviendra nécessaire, dans de prochaines éditions de la *Matière médicale pure*, de joindre quelques cas irrécusables de guérison, comme celui-ci, lequel offre un caractère très-spécial ; on lit en effet : *Rhus*, 782, *éruption brûlante de petites ampoules pleines d'eau, par tout le corps, excepté au cuir chevelu*... Or, voilà que le *rhus* guérit précisément *au cuir chevelu* une éruption chronique. Quelque complète donc que l'auteur de la *Matière médicale pure* ait cherché à la rendre, l'extension de son principe (*similia similibus*) dans son application, y fait trouver des lacunes ; en effet, le chapitre du *rhus*, dans ses 976 symptô-

mes, n'offre aucune affection teigneuse; et la chronicité de cette maladie aurait dû faire croire à la nécessité d'y appliquer un anti-psorique reconnu; or, voilà que l'expérience donne une sorte de démenti à la théorie, ou plutôt démontre la difficulté, l'impossibilité même de classer les médicamens sous deux chefs distincts : *anti-psoriques* et *apsoriques*. Evidemment dans ce cas, le *rhus*, classé parmi les apsoriques, a agi comme un anti-psorique énergique; cette observation est très-bonne à consigner. *Réd.*)

Carie des os de la face.

Un enfant de 11 mois avait été amené à la lumière au moyen du forceps; le côté droit de la face et des tempes en avait été notablement contus, d'où était résulté un fort gonflement de ces parties. Le médecin allopathe tenta vainement divers moyens; le gonflement se rompit près de l'union de l'os jugal et du temporal; il en sortit continuellement de la suppuration, mêlée enfin de petites esquilles osseuses; en même temps, il se forma un écoulement purulent par l'oreille. Je fus consulté le 7 février 1831; je trouvai une ouverture du diamètre d'un pois, et une quantité de pus où l'on observait quelques points noirâtres. L'enfant était fort amaigri, ayant le ventre dur et les selles rares.

Ces dernières circonstances me portèrent à employer d'abord *sulf.* x oo, qui amena des évacuations alvines plus fréquentes et normales, sans influence

sur le reste de l'état de l'enfant. — *Assa* II 00, donné le 6 mars, n'amena jusqu'au 18 aucun changement; je donnai alors *calc.* x 00, eu égard aux dispositions scrophuleuses.

Dans les premiers jours d'avril, les alentours de la plaie suppurante prirent une couleur rouge plus intense, l'enfant fut agité et démontra plus de douleurs, le pus fut taché de sang et il sortit quelques gouttes de sang pur; le stilet boutonné fit reconnaître au fond de la plaie une petite esquille vacillante; l'écoulement purulent par l'oreille continua.

Le 11 avril, on trouva une petite esquille sous la charpie, qu'on enleva facilement. Il fut notable que pendant l'action de *calc.* la dentition avait cru d'une manière extraordinairement rapide, ensorte que dans un court espace de temps sept dents étaient sorties.

La suppuration de la face et de l'oreille ne cessant point, je donnai, le 3 mai, *silic.* x 00. D'abord, on n'aperçut point de changement; enfin l'enfant fut de nouveau très-agité et ne souffrit aucun attouchement sur l'une ou l'autre oreille; de la droite sortait beaucoup de sanie sanguinolente.

Le 19, dans le fond du méal auditif se montra un morceau d'os assez considérable, que la mère fit sortir au moyen d'une aiguille; après quoi la suppuration diminua pour cesser totalement à cet organe.

Le 25, par un changement de température, l'enfant éprouva un refroidissement avec fièvre et diarrhée, contre lequel *dulcam.* VIII 00 agit très-favorablement. Pendant cette fièvre intercurrente, la suppu-

ration de la face cessa complètement, pour recommencer aussitôt que la fièvre eut disparu.

Le 9 juin, je donnai derechef *assa* II 00, dont je n'aperçus d'autre effet si ce n'est que l'enfant se montra plus gai, mangea davantage, et dormit mieux qu'auparavant.

Le 27, de nouveau *silic.* X 00. Au commencement de juillet, on remarqua une plus grande irritation chez l'enfant, surtout autour de la plaie, dont il sortit, le 5, une assez grosse esquille. Alors la suppuration diminua jusqu'à la fin du mois, où la plaie fut tout-à-fait fermée. — J'ai eu souvent depuis l'occasion de revoir l'enfant sans observer en lui aucune trace de maladie; au contraire, je lui ai vu faire les progrès les plus réjouissans dans son développement, soit intellectuel soit corporel.

(Nous hésitons à voir ici un cas de *carie* proprement dite, laquelle est toujours produite par une cause interne; le fait nous paraît être simplement celui d'une exfoliation osseuse à la suite d'une lésion purement externe; l'exfoliation terminée, l'enfant s'est trouvé guéri; jusqu'à quel point les remèdes y ont-ils contribué? *Réd.*)

Colique chez un potier.

A la suite d'un travail prolongé à vernir de la faïence, un potier avait contracté des douleurs de ventre qui l'avaient cruellement tourmenté à plusieurs reprises durant l'été écoulé. Divers moyens allopathiques avaient été essayés sans succès. Je trouvai le ma-

lade éprouvant des coliques violentes avec sensation de contraction, qui duraient sans interruption jour et nuit, et obligeaient le malade à se pelotonner; il y avait constipation complète, défaut d'appétit, grande lassitude et pesanteur de plomb des extrémités inférieures.

Après la première dose *opium* II g^{tt} j, la douleur avait déjà diminué; répétée le lendemain, elle produisit une selle et emmena si complètement le mal, qu'aucun autre remède ne fut nécessaire à ce moment.

Quelques semaines après, il survint un retour de la maladie, avec les mêmes symptômes, mais à un moindre degré d'intensité; *opium*, à dose pareille, suffit encore cette fois pour apaiser le mal.

Un enfant présenta, dans la seconde semaine de sa vie, une rougeur de la conjonctive, puis bientôt un flux de sang par les yeux, qui finirent par ne plus s'ouvrir. A ma visite, je trouvai les paupières closes par du sang caillé, et quand on les eut ouvertes par force, le sang s'en écoula; l'enfant avait d'ailleurs l'air assez bien portant, avec quelque disposition à la diarrhée. — *Cham.* IV 000, répété au bout de quatre jours, enleva tout le mal.

Une femme, à l'époque de la ménopause, qui avait eu un an auparavant une péripneumonie traitée allo-

pathiquement, fut atteinte d'une hémoptysie ; chaque matin, aussitôt après son lever, elle crachait en toussant du sang, qui tantôt était pur, le plus souvent mêlé de mucosités, et ordinairement tout-à-fait rouge. Dans la journée, elle était libérée de sa toux. — *Acid. sulf.* x ooo, répété le quatrième jour, enleva complètement en huit jours le crachement de sang ; et la toux du matin diminua au point de ne mériter plus aucune attention.

Une femme primipare éprouva, pendant les premières fortes douleurs de l'accouchement, puis au moment de la sortie de la tête de l'enfant, des convulsions violentes, avec perte de connaissance, écume à la bouche, renversement des yeux, secousses des extrémités. *Hyosc.* III oooo dissipa l'attaque si rapidement, que le reste de l'accouchement eut lieu très-heureusement. Quelques semaines après, lorsque l'accouchée avait déjà quitté son lit, elle éprouva, soit en marchant, soit en repos, une sensation extrêmement incommode, une pression sur la vulve, comme s'il y eût eu un corps étranger dans le vagin, quoique l'accoucheur reconnût que tout y était en bon ordre, et en conséquence trouvât qu'il n'y avait rien à y faire. Je donnai à la malade *bell.* x ooo qui diminua un peu la sensation ; puis, quelques jours après, *plat.* x oooo fit disparaître toute incommodité, au point que la personne put entreprendre une assez longue course à pied sans s'en ressentir.

Une dame âgée de 40 ans, disposée à la goutte et aux hémorrhoïdes, fut saisie une nuit, probablement après un refroidissement, de terribles douleurs dans les poignets et les pouces, avec gonflement de ces parties. La douleur ressemblait à celle d'une luxation, et le moindre mouvement la portait au plus haut point. *Actæa* x ooo ne tarda pas à apporter du soulagement; et une seconde dose, trois jours après, amena guérison complète.

Contre une *leucorrhée* corrosive, qui avait été long-temps traitée par des allopathes intérieurement et extérieurement sans succès, même au moyen d'injections froides, j'employai *leucorrhéine* x oo, et eus le bonheur, avec deux doses à huit jours de distance, de la guérir parfaitement. — Dans un autre cas, où l'âcreté de la matière avait fortement attaqué les parties qu'elle avait touché, et où son excrétion avait surtout lieu avant les règles, je ne retirai aucun bénéfice, soit de *leucorrhéine* soit de *bovista;* mais *alum.* x ooo, deux doses en quatre jours, enleva complètement le mal.

Des ulcères de la langue et de la cavité buccale ont été, dans deux cas, guéris au moyen de *merc. vio.* IV ooo, répété plusieurs fois. Le premier cas concerne un homme de campagne d'environ 50 ans, chez lequel cette affection se manifesta après la gué-

rison d'une fièvre nerveuse. La langue était couverte de crevasses douloureuses, tandis que l'intérieur des lèvres et des joues était parsemé de petits ulcères, d'aphtes profonds; malgré le besoin d'alimens et de boisson, le malade ne pouvait rien manger ou boire, parce que les substances les plus douces lui faisaient éprouver les douleurs les plus cuisantes.

Le second regarde un garçon de 15 ans, chez lequel la maladie s'était manifestée spontanément. *Merc.* dans l'un et l'autre cas a suffi à la guérison.

Chez une domestique d'environ 20 ans, d'ailleurs très-bien portante, survinrent sans cause connue, et après un gonflement inflammatoire de courte durée et à peine remarqué, deux abcès au sein droit, situés assez profondément, qui donnèrent une quantité copieuse de pus louable, et qui étaient entourés de rougeur inflammatoire et de dureté. — *Phosph.* x oo, répété après huit jours, puis *silic.* x oo, et enfin de nouveau, au bout de huit jours, *phosph.* x oo, guérirent parfaitement. (Tout en reconnaissant la spécificité et la juste application des remèdes, nous croyons qu'encore cette fois il n'est pas permis de leur attribuer exclusivement la guérison; la nature et le temps ont peut-être aussi bien opéré que *phosph.* et *silic.* *Réd.*)

Une femme d'environ 60 ans éprouvait les symp-

tomes d'un hydrothorax commençant; défaut continuel de respiration, qu'augmente la marche, surtout si elle est ascensionnelle; le soir, aussitôt après être entrée au lit, serrement de poitrine et dyspnée qui l'obligent à s'asseoir, dans la crainte d'être suffoquée; quelquefois dans le jour asthme suffoquant, œdème considérable des pieds, qui atteint déjà les genoux. *Ars.* x oo, répété au bout de huit jours, n'amena pas d'autre résultat que de diminuer la dyspnée de la nuit, et de faire disparaître l'asthme suffocant dans le jour. J'essayai *caïnca* x oo, répété chaque semaine; son action favorable ne tarda pas à se montrer par la diminution successive de l'œdème; au point que la malade se porta bien tout l'été et put se livrer librement à ses travaux de jardinage, sans éprouver de dyspnée.

OBSERVATIONS PRATIQUES

Par le Docteur Syrbius, de Rudolstadt.

(*Allg. hom. Zeit.* VIII, 370.)

Créosote.

Un jeune garçon de 14 ans atteint d'une légère *épilepsie nocturne quotidienne*, reçut, en manière d'essai, quatre gouttes de *créosote* dans deux onces d'eau et d'alcool, dont il prit, pendant cinq jours, le matin à jeun, *quatre gouttes*.

Au bout de ce terme les accès cessèrent, mais revinrent après quinze jours, non quotidiens, tantôt la 3e, tantôt la 5e nuit.

Pendant la durée de l'emploi du remède, j'observai les symptômes suivans :

1. Il est comme étourdi, stupéfié.
2. Battemens douloureux au front et aux tempes.
3. Face pâle, yeux cernés de bleu.
4. Défaut d'appétit.
5. Douleurs lancinantes dans l'hypochondre gauche (qui cessèrent en même temps que le remède).
6. Dégagement d'air par le mouvement avec tussicule.
7. Secousses dans les bras.
8. Furoncles aux fesses.
9. Amaigrissement rapide.

Tous ces symptômes cessèrent en huit jours sans emploi d'aucun remède, ensorte qu'au bout de ce temps l'enfant put entreprendre un voyage à Hambourg.

Mignet (*Recherches chimiques et médicales sur la créosote*, Paris 1834), a observé sur un chien :

Malaise, marche lente et difficile, soubresauts et tremblemens des tendons, amaigrissement en peu de jours.

Sur un autre chien : — prostration complète du système musculaire, vertige, yeux hagards, stupeur, brachypnée, amas de mucosités dans les voies aériennes, crampes, toux avec hauts de corps, écume sa-

voneuse à la bouche, vomissemens de matière comme laiteuse, mort au milieu de convulsions.

Vidal (*Schmidt Jahrbücher* 1835) a observé la nécrose du tibia, après l'emploi externe de la *créosote* sur une plaie fraîche.

D'après Meisinger (*Schmidt l. c.*), la *créosote* employée en gargarisme contre un ulcère putride de la bouche, a produit du *vertige* et un sentiment d'ivresse.

Heyfelder à Sigmaringen (*Allg. med. Zeit.* 15. 1834), l'a employée avec succès entre autres contre des *condylomes* à l'anus et au gland, qu'il a fait disparaître en douze jours; Garbiglietti a eu le même succès contre des *bubons*.

Moi même, au moyen de lavages avec dix gouttes de *créosote* dans six onces d'eau et demi-once d'alcool, j'ai guéri des *condylomes* fétides à l'anus, au scrotum et à l'aine, en quinze jours.

J'ai de même employé avec succès contre des engelures des pieds et des mains, une pommade composée de 10 gouttes de *créosote* pour une once d'axonge, ou un lavage avec dix gouttes dans alcool camphré six onces (?); et contre les crevasses des mamelons *créosote* une goutte et alcool un gros.

Elle s'est aussi montrée active contre la métrorrhée (2e ou 3e dynamisation; dans un cas, à la 30e et toutes les deux heures.) Dans la phthisie pulmonaire, je n'en ai encore point vu de bon effet.

Calcarea carb. contre les polypes du nez.

Les guérisons suivantes, entre autres, démontrent la puissance curative de *calcarea* dans les maladies de l'enfance et de la jeunesse.

Un petit enfant d'un an, souffrait depuis quelque temps d'une difficulté de respirer par le nez. Un médecin reconnut un polype dans la narine gauche, et en prescrivit l'extirpation à un chirurgien qui s'y refusa et me demanda. Je reconnus aussi un polype de la grosseur d'une fraise qui bouchait entièrement la narine; on attribuait cette maladie à une chute.

Je donnai *calcar.* VI 0000, trois doses, une pour chaque jour; au bout de cinq jours, je reçus la nouvelle que le mal avait disparu.

Un an après, un polype pareil s'était formé dans la narine droite sans lésion extérieure. Je prescrivis de nouveau *calcar.* VI 0000, et eus la joie, après quatre doses quotidiennes, d'enlever encore ce mal.

— Un garçon de 15 ans me fut adressé, pour un mal de nez, par le chirurgien Hartung qui avait épuisé tous les moyens à lui connus. Je trouvai gonflement du nez, narines sanglantes, remplies par un polype de la grosseur d'un œuf de moineau, ensorte que le passage de l'air par le nez était complètement empêché; habitus psorique.

Je donnai *calcar.* VI 0000, quatre doses, une pour chaque jour. Au bout de quatre jours, je revis le malade; gonflement du nez diminué; masse polypeuse, surtout de la narine gauche, tellement rappe-

tissée, qu'entre elle et la paroi externe du nez existe un espace libre d'une ligne et demie que traverse l'air. — Quatre autres doses *calcar.* enlevèrent totalement le polype en quinze jours.

Causticum.

Une fille de 27 ans, qui depuis plusieurs années était atteinte de paralysie complète des extrémités inférieures et du bras gauche, après avoir parcouru toute l'école allopathique, et avoir usé dans l'intervalle de l'homœopathie, revint à cette dernière; je lui donnai entre autres *causticum* VI 0000 toutes les trois heures. Le quatrième jour, la malade était *complètement aveugle.* J'appris avec étonnement du père de la malade que sous la direction du Dr Blau, la malade était déjà une fois devenue aveugle, et que des lavages froids sur la face lui avaient rendu la vue; mais cette fois, malgré tous les remèdes, elle resta aveugle. Il serait du plus grand intérêt de savoir ce que le Dr Blau lui avait donné.

(Chez nous, l'étonnement naît de cette administration du *causticum de trois en trois heures*, lorsque l'on sait ou l'on doit savoir qu'il est un des remèdes dont l'action énergique est la plus lente à se développer, et par conséquent le plus durable. *Réd.*)

Colocynthis.

Un garçon de 15 ans, atteint de *luxation spontanée récente*, et traité depuis quatre semaines sans succès par les moyens allopathiques connus, reçut

par mon conseil toutes les trois heures cinq gouttes de *teinture de coloquinte*. Au bout de 12 heures, il survint un prurit si violent sur tout le corps, en particulier, au poignet et au coude-pied, que le malade se gratta au point de s'emporter la peau. On cessa le remède, et après 24 heures le prurit disparut.

Note de Gross. — A quoi pouvait servir une telle quantité du remède et une si fréquente répétition, puisqu'il s'agissait d'une guérison homœopathique? La *luxation spontanée* peut souvent être vite guérie par de petites doses du remède *qui y répond*, même lorsqu'elle a déjà atteint un degré très-élevé. Chez un enfant d'environ sept ans, où la *luxation* était accompagnée d'un abcès qui s'ouvrait dans l'aine, la guérison complète fut obtenue par l'usage interne et externe de *rhus* 15.

PATHOGÉNÉSIE.

Berberis vulgaris. (Suite de T. VII, p. 175.)

A la poitrine, sensation de prurit (2e jour) ; — sensation de prurit et de grattement, avec sécheresse et blessure.

Sécheresse du gosier avec inflammation douloureuse des amigdales.

Rudesse dans la poitrine, comme par un rhume; augmentation des crachats habituels (du 2e au 6e jour).

Fort coriza humide (17e jour).

Serrement de poitrine qui revient plusieurs fois, surtout la nuit, avec fort coriza humide.

Hoquets pendant 1/4 d'heure (17e j.).

Bâillemens et renvois alternatifs (après 1 1/2 h.).

Déchiremens dans le côté gauche de la poitrine (après 9 h.).

Douleurs déchirantes dans le dos, entre les omoplates jusqu'aux lombes (après 6 h. et le 10e j.).

Déchirement dans le côté droit de la poitrine, surtout en avant, quelquefois dans l'omoplate, ou bien entre celle-ci et le rachis, deux jours de suite, avec serrement de poitrine.

Douleur déchirante et tiraillante dans les deux côtés de la poitrine, surtout le gauche, plutôt en arrière, et dans les omoplates (42e j.).

Douleurs déchirantes tensives dans le côté gauche de la poitrine, surtout en arrière (38e jour).

Douleurs déchirantes tractives dans les parois thoraciques, causées quelquefois par des pandiculations ou des efforts musculaires.

Déchirement aux muscles pectoraux près de leur attache à l'humérus.

Déchirement lancinant dans le côté gauche de la poitrine inférieure et externe, partant de l'hypochondre gauche, se dirigeant vers le dos, et allant alternativement de l'un de ces points à l'autre (17e jour).

Déchirement lancinant du côté droit de la poitrine près de l'omoplate, se dirigeant en haut vers le bras et atteignant les muscles du bras (17e jour).

Douleur déchirante, lancinante, coarctante, du côté antérieur droit du thorax (46e jour).

Douleur déchirante et brûlante au bord inférieur du grand pectoral gauche, se dirigeant vers le bras.

Déchirement pulsatif, puis pressif et tensif, dans le côté gauche de la poitrine au-dessous de l'aisselle jusqu'aux côtes, durant environ deux minutes.

Tiraillement dans les omoplates et les côtés de la poitrine, près des muscles pectoraux.

Déchirement à la pointe de l'omoplate droite (48e jour).

Déchirement lancinant fouillant à la pointe de l'omoplate gauche.

Douleur déchirante au côté dorsal gauche de la poitrine, un peu au-dessous de l'omoplate.

Droit au-dessous de l'omoplate gauche, douleur rhumatismale (?) gagnant les lombes.

Déchirement pressif à l'omoplate gauche, à l'aisselle, s'étendant sur le côté antérieur gauche du thorax le long des pectoraux, et gagnant le bras et la main, durant deux jours.

Douleur lancinante profonde dans la partie antérieure moyenne de la poitrine, qu'augmente une grande inspiration; il s'ensuit une petite toux sèche (21e jour).

Points détachés dans le côté droit de la poitrine de dehors en dedans (45e jour).

Points intermittens, plus ou moins longs et forts dans le côté gauche de la poitrine, semblables à des commotions électriques (11e j.).

Points répétés assez sensibles dans le côté gauche de la poitrine, en dedans et en dehors (après 10 h.).

Points séparés légers, çà et là, dans la poitrine.

Points tractifs, suivis de douleur, à la région des fausses côtes du côté gauche, en bas.

Douleurs lancinantes entre les omoplates qu'augmente l'inspiration (11e j.).

Douleur déchirante au-dessous de l'épine de l'omoplate droite, en dehors, sur une place de la grandeur d'un écu, sensible d'abord à l'attouchement, le soir vers les 10 heures, et durant le jour suivant (28e jour).

Points pulsatifs fouillans près de l'épine de l'omoplate gauche, gagnant le dessous de l'épaule, en dehors, et atteignant le bord interne (110e j.).

Douleur déchirante lancinante à l'omoplate droite, vers le rachis, comme si cette région entrait en suppuration (du 55e au 60e j.).

En s'appuyant sur le dossier de la chaise, violente et subite douleur profonde à la pointe et le long du bord externe de l'omoplate droite, gagnant le creux de l'aisselle, l'article, le bras jusqu'au coude, le long de la face interne du membre; les parties sont comme contuses, gonflées et abcédées; l'article est comme foulé; en levant le bras, tiraillement dans la poitrine avec arrêt de la respiration. La douleur se prolonge en haut dans le côté droit du cou; elle s'adoucit par

le repos; la pression, le mouvement l'augmentent ou la produisent de nouveau; le bras est douloureux jusque dans les os, comme s'il y avait là quelque chose de vivant; le second jour, frisson dans les parties souffrantes jusqu'aux reins, avec peau de poule (du 3e au 8e jour).

Douleur cuisante de la peau à la partie supérieure du côté droit de la poitrine.

Rongemens çà et là à la peau du thorax.

Prurit à diverses places de la peau du thorax, à la partie antérieure, ou latérale, ou axillaire, surtout aux omoplates, qui oblige à se gratter, ce qui produit du soulagement, mais pour un moment seulement, et revenant avec cuisson, ou élancemens légers, ou brûlure.

Au côté gauche du thorax, près du mamelon, élancemens brûlans.

Point douloureux brûlant, entre les épaules, pendant 10 minutes.

Boutons épars sur le thorax et les omoplates.

Glocitation au côté droit du thorax, près de la région médiane (23e jour), sous la pointe des fausses côtes.

Forte glocitation, comme si on secouait une bouteille contenant de l'eau, ou si on poussait de l'air dans la chair, au bord externe de l'omoplate droite, près de l'aisselle (97e j.).

Le soir, au lit, douleur pressive avec glocitation près du grand pectoral gauche, comme venant de l'intérieur de la poitrine, avec tension et gêne de la respiration (43e jour).

Elancement dans la clavicule droite (50e j.).

Elancemens brûlans violens, le long de la première côte sous la clavicule droite (77e et 88e jours).

Prurit dans la fossette au-dessus de la clavicule gauche.

Sensation particulière de froid dans le côté droit du thorax (109e j.).

Douleur pressive dans le côté gauche de la poitrine, comme entre les glandes mammaires et la paroi pectorale, très-forte derrière le mamelon, se propageant de dedans en dehors dans la glande, ensorte que le mamelon en est le point central, avec sensation de gonflement de la glande (65e et 88e j.).

Douleur lancinante dans la glande mammaire gauche (9e j.).

Douleur près de la glande mammaire gauche, en dehors et en bas, profonde, se résolvant en élancemens au travers de la glande (8e j.).

Elancement au-dessous de la glande mammaire gauche vers le cœur.

(La suite à un numéro prochain.)

GENÈVE. — DE L'IMPRIMERIE CH. GRUAZ,
Rue du Puits-Saint-Pierre.

N° 3. 5e ANNÉE.

BIBLIOTHÈQUE HOMOEOPATHIQUE.

MÉMOIRE DE M. DUGNIOLLE,

DOCTEUR EN MÉDECINE A BRUXELLES,

Lu à la Société homœopathique de Liége.

Dans cette première lettre, je ne m'occuperai que de l'homœopathie en général, d'un examen comparatif de la doctrine des petites doses avec la médecine du jour, et des avantages que la première présente sur toutes celles qui figurent dans nos annales. Plus tard, je reprendrai isolément chacun des principes fondamentaux de la médecine hahnemanienne.

Il est hors de doute que depuis trente ans environ que la doctrine des *semblables* a vu le jour en Allemagne, elle ait fait dans tous les pays de nombreux partisans, qu'elle doive ces progrès aux vérités qu'elle proclame, et aux succès éclatans que ses adhérens ont obtenus dans la cure des maladies. On ne peut point l'accuser d'avoir séduit une jeunesse bouillante et amie de nouveautés, par son romantisme et sa singularité, car ses plus zélés partisans sont des savans du premier mérite, qui s'étaient déjà distingués par de nombreux écrits allopa-

thiques, et qui en proclamant l'homœopathie comme la seule règle de conduite sage du médecin praticien, devaient faire abnégation de leur ancienne renommée et recommencer une carrière laborieuse et pénible. Qu'était la gloire pour des hommes guidés par l'amour de leurs semblables? rien, sans doute; leur conduite le prouve. Mais, chose inouïe dans les fastes de l'histoire des sciences, avant l'apparition de l'homœopathie, c'est qu'aucun des partisans de cette doctrine n'a eu à se repentir du choix qu'il avait fait, car tous lui sont restés fidèles.

Les vérités que proclame l'homœopathie ne sont pas de nature à rester circonscrites dans le domaine de la médecine; elles vont plus loin, et déjà elles ont imprimé à nos sciences naturelles une direction autre que celle qui a été suivie jusqu'ici. Pour peu (ce qui ne peut manquer) que ce noble élan continue, on pourra résoudre avec certitude des problèmes regardés comme insolubles.

La belle découverte de Hahnemann est restée pendant longtemps comme non avenue pour notre pays; ce n'est que la traduction de l'*Organon* qui nous la fit connaître. A son apparition, plusieurs de nos plus illustres compatriotes s'empressèrent de l'examiner, de vérifier sur eux-mêmes et sur leurs nombreux malades, si les promesses que fait son auteur n'étaient point de vains mots; et ayant reconnu que les résultats dépassaient souvent leurs espérances, ils l'adoptèrent pour règle de conduite. La Société à laquelle j'ai l'honneur de m'adresser est une preuve flagrante que l'homœopathie s'est implantée dans le sol belge.

La doctrine des *semblables*, contrairement à toutes les autres, se soutient après l'examen le plus rigoureux; je dirai plus, elle semble se développer et s'éclaircir à mesure qu'on l'examine plus attentivement, et qu'on l'applique plus fréquem-

ment aux nombreuses maladies qui affligent notre espèce. Il importe cependant, avant de se livrer à son examen, de déposer tout préjugé et prévention, et de ne se point contenter de la soumettre au creuset de la logique, mais aussi de l'envisager dans ses résultats pratiques. Si les opinions des médecins diffèrent tant sur l'homœopathie, c'est parce que beaucoup d'entre eux veulent rester eux-mêmes, et ne jugent les productions nouvelles que comparativement à ce qu'ils possèdent déjà de connaissances. Cependant, pour bien juger du travail d'un artiste par la ressemblance du portrait avec l'original, il faut, autant que possible, prendre la place qu'occupait le peintre lorsqu'il copiait les traits du modèle. Il en sera de même pour toute production littéraire et scientifique. C'est par-là qu'eussent dû commencer nos adversaires. Mais qu'ont-ils fait pour la plupart? Ils ont cru plus facile et plus prompt de ne la point examiner et de la déclarer d'emblée *absurde*, *mensongère* et *chimérique*, et après avoir répété plusieurs fois ces mots durs et offensans, ils ont pensé avoir tout fait, et ont fini par croire qu'ils en avaient fait une étude approfondie, parce qu'ils savaient que l'homœopathie avait pour but principal de guérir *citò*, *tutò* et *jucunde*, et qu'ils avaient répété toutes les expériences de son illustre auteur, pour avoir pris 3 ou 4 globules médicamenteux. Malheureusement pour eux, leurs écrits, pleins de contradictions, découvrent la fausseté de leur langage.

Tel de nos plus *acharnés antagonistes*, je ne dirai pas le plus sage, nous dit, par exemple, que la *base* de l'homœopathie est la *loi des semblables*, et dans un écrit subséquent, il la fait provenir de *l'existence de* TOUTE ÉTERNITÉ des *virus psorique*, *syphilitique* et *sycosique;* que l'on juge après cela de la prépondérance de son opinion sur la matière. Il va bien plus loin encore; les homœopathes, dit-il, sont des gobe-mouches; ils

prennent pour des vérités évangéliques tout ce qu'a dit leur MAITRE Hahnemann, quoique cependant rien en fait d'homœopathie ne soit raisonnable et exposé avec logique. Pour répondre à de pareilles allégations, il suffirait tout bonnement d'envoyer à leur auteur un exemplaire de l'*Organon* avec *prière* de le lire.

La doctrine des petites doses est étrange et répugne au sens commun, nous disent encore nos adversaires; ils ont sans doute oublié que la *nouveauté* et *l'étrangeté* de tout temps furent sœurs, qu'en fait de science surtout il serait inutile de chercher l'une en voulant éviter l'autre, et que l'habitude fait que ces qualités disparaissent. L'homœopathie est dans ce cas; elle a en outre contre elle deux ennemis redoutables qui l'empêcheront long-temps encore d'être la doctrine dominante. Ces ennemis sont *l'amour-propre* des auteurs pour ce qui est de leur cru, et la *paresse;* car pour appliquer convenablement l'homœopathie aux maladies, il faut un travail soutenu, que tous les jours il faut reprendre. D'ailleurs le jugement qu'en ont porté la plupart de ses critiques ne doit point étonner; car comme le dit Helvétius, *une décision juste suppose indifférence pour la chose qu'on juge et désir vif de la bien juger. Or, dans l'état actuel des sociétés, peu d'hommes éprouvent ce double sentiment de désir et d'indifférence et se trouvent dans l'heureuse position qui le produit;* l'intérêt y a joué un grand rôle. Mais ce qui est de bon augure pour l'homœopathie, c'est qu'à son apparition elle vit s'élever des essaims d'ennemis dont l'argumentation principale était la *dénégation* et les *injures*. Si elle n'avait pour tout avantage que celui de la nouveauté, elle serait déjà morte, parce que rien d'absurde, en fait de science surtout, ne jouit long-temps de la vogue, et que ce qui aujourd'hui étonne par sa nouveauté, demain aura vieilli et perdu sa principale prérogative, l'illusion. Dans cette supposition même,

à quoi aboutissent tous ces écrits acerbes, ces vaines déclamations et ce temps perdu à la décrier et à la combattre? Pourquoi cette dépense d'esprit qui eût pu être employée beaucoup plus utilement? Malgré tous les obstacles qu'on lui oppose, la doctrine des petites doses marche à pas de géant, les malades qui éprouvent sa bienfaisante influence la prônent partout et désespèrent nos antagonistes. Ils ont tenté un dernier effort pour la renverser. Ils se réunirent en corps pour la déclarer coupable et capable de RENVERSER des TRONES et de BOULEVERSER des ÉTATS : qu'on dise après cela que les globules n'ont aucune action. On soumit son adoption ou son rejet à L'EXPRESSION INSTANTANÉE D'UN CONGRÈS MÉDICAL, etc., etc.

Il me tarde d'aborder l'examen de la doctrine que l'on veut opposer à celle de Hahnemann. Il y a près de trois mille ans que le prince de la médecine disait : *L'expérience est trompeuse;* cependant malgré les milliers de systèmes qui se sont fait jour en médecine, les millions de volumes que l'on a publiés sur les différentes branches de l'art de guérir, et la masse innombrable d'observations pratiques que l'on a recueillies, la sentence du médecin de *Cos* est vraie encore aujourd'hui en allopathie. Depuis lors, que de fois n'a-t-on pas dit : nous marchons vers la perfection; nous avons abandonné la route de l'incertitude et de l'hésitation pour suivre celle de la vérité et de la raison. J'ose le demander, qu'a-t-on appris par ces prétendus progrès? où sont maintenant les certitudes en médecine et surtout en thérapeutique? A-t-on fait faire à cette dernière branche des sciences médicales des progrès tels, que depuis Hippocrate jusqu'à nous, la distance scientifique soit aussi bien marquée que celle du temps? On trouvera la cause de cet état stationnaire et des incertitudes qu'offre la médecine, dans la marche que l'on a suivie pour l'expérimentation.

C'est à l'empirisme aveugle ou plutôt au hasard que l'on doit la connaissance du petit nombre de spécifiques connus en allopathie; c'est donc à cet heureux instinct de l'homme qui lui fait chercher à ses maux des remèdes que la nature a pris soin de placer près du mal, que nous sommes redevables de ces précieuses découvertes; car les recherches des savans n'y ont en rien contribué. Quoiqu'il fallût beaucoup faire encore pour arriver à une loi qui en réglât et l'opportunité et la considération dans les maladies, on ne devait pas désespérer d'y arriver; si la mauvaise habitude de vouloir toujours faire marcher ensemble les sciences chimiques, physiques, avec celles de l'organisation vivante, n'était venue reculer de beaucoup l'époque de perfectionnement et de certitude, au moins pour les spécifiques déjà connus, en introduisant dans la thérapeutique les alcaloïdes, les principes constituans des végétaux et des substances animales, on a singulièrement fait rétrograder cette partie des sciences médicales. Quoique la simplification soit en général un progrès en thérapeutique, cependant il importe, pour plus de certitude, de ne faire subir aux préparations pharmaceutiques que le moins de changemens chimiques possible, soit en les soumettant à l'influence des acides, des alkalis, de la chaleur, etc., agens qui en modifient et la nature et les propriétés. Aussi voyons-nous que les alkaloïdes, par exemple, ne réussissent pas toujours aussi bien que le suc des plantes dont on les exploite, ou que certaines parties de ces mêmes végétaux. Ces manipulations ne tendent qu'à désunir des principes intimément unis par la nature et à aider les falsifications toujours croissantes. Revenons à notre sujet. Ce n'est qu'après la découverte de leur principale action, que les savans se sont emparés de ces agens médicamenteux pour continuer des essais tant sur l'homme malade que sur des animaux. Il sera question des premières un

peu plus bas ; je m'occuperai ici de celles tentées sur les animaux. Autant les organisations des animaux comparées à celle de l'homme sont différentes, autant l'action des agens pharmaceutiques doit différer ; tel animal, le hérisson, par exemple, se nourrit avec délices de cantharides, qui à la dose qu'il les prend seraient mortelles pour l'homme. Outre ces deux espèces d'expériences, il devrait exister une loi générale qui pût guider le médecin praticien dans l'application des médicamens aux cas nombreux de pathologie ; voilà ce que je n'ai trouvé nulle part et ce que les allopathes chercheront long-temps encore.

N'aimant point les réticences, je veux développer ici toute ma pensée à cet égard. Je ne regarde point comme loi cette indication banale et souvent fautive, qui dans les maladies scrophuleuses recommande les toniques, le quinquina dans les fièvres intermittentes, etc. ; dans l'une ou l'autre de ces catégories, il y a une soixantaine de substances; quelle est celle que je dois choisir? Quand on me l'aura dit, en l'appuyant de raisons suffisamment raisonnables, je croirai que les allopathes ne travaillent pas en aveugles ; jusque-là, qu'il me soit permis de croire qu'ils le font. L'on pourrait peut-être me répondre que tel médicament est utile dans telle ou telle maladie, que l'on a cent exemples de guérison par son emploi; cette réponse ne me contenterait pas davantage, car j'en reviens toujours à demander la raison qui l'a fait administrer la première fois, partant la millième. L'arbitraire et la perspicacité du médecin allopathe sont seuls sa loi.

L'homœopathie aussi vante plusieurs substances médicamenteuses contre une maladie. Je ne dois citer pour cela que les fièvres intermittentes. Mais quelle différence dans leur emploi ! tout y est prévu, malgré la périodicité de la fièvre ; un symptôme, un signe, une complication, etc., peuvent faire va-

rier le traitement. Aussi, avant que de se livrer à la recherche du médicament, le médecin homœopathe prend-il note des moindres symptômes, signes, causes, etc.; quoique avant l'apparition de l'homœopathie la plupart des symptômes médicaux fixassent pour quelque temps l'attention des médecins et des naturalistes, ils n'en étaient pas moins erronnés; enveloppés de mystères et étalés sous leur plus beau jour, ils flattaient, vus de loin, mais de près toute illusion avait bientôt disparu. Semblables aux feux follets produits par le gaz marécageux, ils ont toujours trompé ceux qui les ont pris pour guides dans le dédale médical. Bientôt désillusionné, on répétait comme faux ce que peu de temps auparavant on avait proclamé comme une vérité, pour se reporter à plusieurs siècles en arrière et reprendre la science au point où l'avait laissée le grand Hippocrate. La doctrine physiologique même, obscure dans sa base, erronnée dans son application, est aujourd'hui entièrement ruinée; ses débris gisent çà et là, sans que personne ose les rassembler de nouveau.

Fatigué de toutes ces déceptions sans cesse renaissantes et inséparables de la route qu'on avait suivie dans les recherches scientifiques, on rejeta indistinctement tout ce qui était système pour les remplacer par une compilation de tout ce que chacun d'eux paraissait offrir de meilleur. Il en résulta que voyant les choses chacun à sa manière, on formula des corps de doctrine (si toutefois on peut donner ce nom à un pareil amalgame) tellement contradictoires, que tous se perdirent dans ce dédale; aussi la tendance des esprits éclectiques est telle aujourd'hui, qu'au moindre choc ils font un saut en arrière de plusieurs siècles. Je ne puis mieux comparer la doctrine du jour, connue sous le nom d'*éclectisme*, qu'à un portrait de la déesse de la beauté, dont les traits et les formes auraient été empruntés à vingt beautés différentes dans ce qu'elles of-

fraient de mieux pris. Ce tableau, comme on peut le penser, au lieu de représenter une *Vénus*, n'offrirait qu'une ressemblance monstrueuse chez qui tout serait contraste et désaccord; tel est cependant l'état de la médecine allopathique, que l'on oppose à celle du savant de Cœthen.

L'expérimentation clinique est pour l'allopathie le beau côté de la médaille. C'est elle qui doit sanctionner ou infirmer les idées *à priori*, que nous avons des substances médicamenteuses; c'est elle qui doit niveler toutes les opinions et tracer à chacun de nous sa règle de conduite. Nous allons passer rapidement en revue toutes ces assertions débitées par nos adversaires; avant tout, examinons ce que c'est que l'expérimentation clinique dans la plupart des cas. L'expérimentation clinique consiste dans des tentatives plus ou moins souvent répétées d'une substance médicamenteuse entièrement inconnue sous le rapport de son mode d'action dans les maladies. Loin d'être comme en homœopathie un complément, une contre-épreuve, pour ainsi dire, du mode d'action d'un agent dynamique guidé par des données antérieures que l'organisme sain nous a fait connaître, et par une loi toujours constante et en harmonie avec les phénomènes naturels, elle n'est en allopathie qu'un empirisme aveugle. Quelle raison peut nous engager *à priori* d'administrer le *ratanhia*, par exemple, à un individu plutôt qu'à un autre, contre telle maladie plutôt que contre telle autre? évidemment aucune; s'il arrive même qu'après plusieurs essais on parvienne à préciser un peu ses vertus, c'est au hasard et non à la science que nous le devons.

L'empirisme irrationnel est donc la loi de l'expérimentateur au lit du malade, et chacun sait à quel résultat il doit mener. Supposons même qu'un médecin parvienne à reconnaître l'action propre d'un médicament et qu'il réussisse dans l'emploi

qu'il en fait ; appliqué par un autre dans des cas à peu près analogues il échouera complètement ; car comme le disait fort bien notre professeur Van-Rotterdam, la science peut s'enseigner, mais le coup-d'œil, la perspicacité du médecin doivent s'acquérir. Connaissance indispensable d'autant plus difficile à atteindre que les allopathes négligent une bonne partie des symptômes et des signes. Nous, homœopathes, nous agissons différemment. C'est ce qui nous a valu de la part de nos antagonistes le reproche injuste de ne faire que de la médecine de symptômes, en négligeant les signes et les causes. Encore une fois, nous renvoyons le lecteur, pour ce qui est des négligences dont on nous accuse, à l'*Organon* de l'art de guérir. Quant aux symptômes, nous leur demandons si une maladie n'est pas un état pathologique caractérisé par des symptômes ? Si ce n'est pas, comme le dit le professeur du Val-de-Grâces, « un trouble apporté dans les fonctions, souvent accompagné » de lésion organique, » et si ce n'est pas par la comparaison de l'état sain, caractérisé par des phénomènes, avec l'état malade présentant des symptômes, que nous pourrons constater l'un et l'autre de ces états ? Le professeur Chomel n'est pas moins positif à cet égard. « Une maladie, dit-il, est une alté- » ration notable, soit dans la position ou la structure des par- » ties, soit dans l'exercice d'une ou plusieurs fonctions. Ces » troubles, ces altérations ne nous sont appréciables que par » des signes, des phénomènes, etc., qui nous dévoilent l'état » de l'individu soumis à notre investigation. » Qu'importe donc que l'on donne un nom à un certain groupe de symptômes, *nom* qui en désigne la nature ou le siége, pourvu que dans le traitement on tienne compte de tout ce que présente l'état du malade. Le diagnostic des allopathes, fût-il même infaillible, il n'en resterait pas moins encore à trouver le remède qui convient à toutes les maladies ; complément qu'ils ne sont pas

prêts à faire, s'ils continuent de tenir la marche qu'ils ont suivie jusqu'ici.

Quoique les allopathes semblent n'admettre pour rationnelle que la médecine des maladies, ils sont obligés très-souvent de faire de la thérapeutique symptomatique; car les cas où les symptômes sont trop peu nombreux ou pas assez marquans pour caractériser une maladie ne sont pas rares.

Voilà en peu de mots la méthode que l'on voudrait opposer à l'homœopathie; en cela, nos adversaires paraissent avoir oublié que tous les partisans de la doctrine de Hahnemann ont aussi étudié l'allopathie qu'ils proclament aujourd'hui comme une absurdité; et que ce n'est qu'après avoir reconnu l'erreur dans laquelle étaient tombés tant de grands hommes qui n'avaient pas le même avantage que nous, qu'ils ont embrassé les vérités homœopathiques. Il ne peut y avoir illusion de notre part, et notre bonne foi l'emporte de beaucoup sur celle de nos ennemis, parce que contrairement à eux nous jugeons avec connaissance de cause. De quel côté est la raison?

GUÉRISONS HOMŒOPATHIQUES DE FIÈVRES INTERMITTENTES.

(*Allg. hom. Zeit.*, VIII, 195.) Suite de T. VIII, p. 73.

Fièvres tierces.

Un homme de 43 ans, de forte complexion et de tempérament chaud, avait depuis quatre mois, une fièvre tierce, contre laquelle il avait pris une quan-

lité de sulfate de kinine, et de décoction de kina, sans pouvoir en empêcher les récidives, ce qui affaiblissait beaucoup ses fonctions digestives. L'accès revenait l'après-midi, vers les deux heures, toujours de la même manière, avec un frisson qui durait environ deux heures, et occupait surtout le dos et les mains; il était suivi d'un peu de chaleur, puis de très-peu de sueur; il n'y avait pas de soif. Le malade sentait de la lassitude dans tout son corps, surtout aux pieds; pendant la chaleur, la tête était un peu moins douloureuse, mais plus étourdie; il y avait encore de l'appétit; le teint de la face et la couleur des yeux étaient jaunâtres; les selles molles; les urines briquetées, avec un dépôt jaune.

Bellad. x oo, donné en premier lieu, n'eut point d'action; après l'accès suivant, *nux* x oo opéra de manière que l'accès subséquent fut beaucoup plus faible; puis *sabad.* x oo dissipa si bien le reste de la maladie, que l'accès attendu ne reparut pas, que le teint jaunâtre disparut et que depuis ce moment le sujet a toujours joui d'une santé parfaite; dès-lors il a pris une telle confiance dans la méthode homœopathique, que, pour toutes ses incommodités, il ne veut pas d'autres traitemens.

(Il est difficile de comprendre pourquoi le praticien avait commencé son traitement par *bell.*; la maladie n'offrait aucune indication relative à ce remède, ni rougeur à la face, ni douleur de tête, ni chaleur désordonnée, ni circulation exagérée, ni soif inextinguible, ni délire, en un mot, aucun symptôme

de *bell.*; aussi la suite a-t-elle répondu au défaut du choix, et aucune action curative ne s'est-elle développée. Un tâtonnement que rien ne justifie, parle peu en faveur de celui qui y a recours; mais ce qui est bien pis, il compromet la doctrine; tout médecin consciencieux et instruit, doit donc s'abstenir de distribuer des remèdes pour ainsi dire au hasard, à moins qu'il ne veuille retomber dans les erreurs de l'allopathie, à laquelle il suffit de voir *fièvre tierce* pour administrer *sulfate de kinine*, comme si ces deux choses étaient nécessairement liées ensemble; il est vrai que l'allopathie manque absolument de critère pour le choix d'un autre remède, et que si elle a recours à quelque autre remède, comme le *menianthe*, le *sulfate de fer*, l'*écorce de maronnier*, le *quassia*, la *petite centaurée*, etc., etc., etc., c'est seulement parce que le *sulfate de kinine* lui a manqué; elle pourra parcourir ainsi tous les *fébrifuges* de la matière médicale sans succès; tandis qu'un homœopathe observateur et savant, après avoir bien étudié les symptômes propres au malade, le guérira certainement avec une ou deux doses du remède convenable. *Réd.*).

— Maria, âgée de 3 ans, avait une fièvre tierce jointe à une coqueluche; frisson léger, chaleur, puis sueur; soif vive pendant le frisson et aussi avec la toux. Après une seule dose *ign.* IV o, l'accès fut plus faible, et ne fut plus suivi d'aucun autre. *Drosera* X o calma tout-à-fait la toux au bout de quelques jours.

(*Ignatia* ne produit pas seul la soif pendant le frisson, mais il se trouvait particulièrement indiqué ici par la présence de la toux convulsive, qui est un de ses symptômes; aussi a-t-il promptement réussi. *Réd.*).

— Un enfant de deux ans avait une fièvre double-tierce, avec vomissemens dans le paroxisme, soif pendant le frisson, chaleur et faim canine. *Cina* III oo, puis IV o firent disparaître la fièvre en quatre jours. Peut-être *cina*, qui était encore plus indiqué qu'*ign.*, aurait-il amené le même résultat, si je l'eusse répété? ou bien peut-être *cina* a-t-il encore agi après *ign.*? ou bien, ce que je ne voudrais jamais essayer, les deux remèdes réunis auraient-ils aussi guéri la fièvre? (Les vomissemens et la boulimie pendant l'accès sont caractéristiques de *cina;* la soif pendant le frisson lui est commune avec *ign.;* le praticien n'avait réellement pas besoin de recourir à ce dernier; c'est déjà une polypharmacie blâmable. *Réd.*).

— Un paysan de 40 ans avait depuis 15 jours une fièvre tierce qui le saisissait l'après-midi, avec frisson depuis les pieds jusqu'aux genoux, puis chaleur avec bouche sèche sans grande soif, et peu de sueur. *Bell.* x o enleva la fièvre; il ne resta que vertige et marche rétrograde, que fit disparaître *op.* II o.

— Un homme de campagne, d'environ 40 ans, prit une fièvre tierce. Avant l'accès, il avait des douleurs dans les malléoles, qui gagnaient les genoux; puis survenait un fort frisson, suivi d'une

chaleur modérée avec céphalalgie; il n'y avait pas de sueur; la soif apparaissait dans la chaleur. Pendant le frisson, il avait des renvois à vide et des borborigmes avec des nausées; dans l'apirexie, pas d'appétit et beaucoup de soif. *Nux* VIII 000 et *china* IV 000, deux doses, enlevèrent la fièvre en 5 jours.

— Un homme de campagne, âgé de 48 ans, avait la fièvre tierce; elle commençait par un frisson léger, suivi de forte chaleur avec violente céphalalgie, puis sueur; il y avait peu de soif pendant la chaleur seulement; anorexie, bouche amère et selles dures. L'accès revenait toutes les après-midi et le frisson partait du ventre. — *Ipec.* II 00 deux doses, puis *china* IV 00 deux doses, firent cesser la fièvre en cinq jours. (Malgré la réussite, cette série n'est pas à imiter, car *ipec.* est antidote de *china;* probablement dans ce cas-ci, *china* aurait suffi; les indications d'*ipec.* n'étaient pas bien distinctes. *Réd.*).

— Maria, âgée de 17 ans, fille du précédent, était atteinte de fièvre tierce, avec frisson léger, puis forte chaleur et violente céphalalgie sans être suivie de sueur, soif pendant la chaleur avec douleurs dans les os, et nausées dans le frisson, bouche amère et anorexie; une seule dose *nux* VIII 000 la guérit.

— Martin, homme de campagne, âgé de 20 ans, atteint de fièvre tierce, avec frisson modéré et nausées, puis chaleur modérée et céphalalgie violente avec sueur à la tête, soif après le frisson, anorexie, fut guéri par deux doses de *nux* VIII 000 et de *china* IV 000.

— Un domestique fut saisi d'une fièvre tierce avec fort frisson, prostration de forces de tout le corps, renvois avant le frisson suivi de chaleur intense, de céphalalgie et de prostration, puis sueur abondante, sans soif; avant et après le frisson, il y avait de violens déchiremens dans les membres; une seule dose *puls.* III OOO, donnée après l'accès, le guérit.

— Maria, âgée de 3 ans, était atteinte d'une fièvre tierce double; l'accès avait lieu par frisson très-fort, puis chaleur intense suivie d'abondante sueur; la soif avait lieu avant le frisson et pendant la sueur; pendant la chaleur, il y avait sommeil; l'enfant n'avait pas d'appétit et se plaignait de douleurs dans les pieds. Une dose *nux* X O et deux doses *ignat.* IV OO, enlevèrent rapidement la fièvre.

(La soif avant le frisson n'est pas un symptôme constant de *nux*, et ne lui appartient pas exclusivement en propre; toutefois, il paraît que dans le cas actuel, il a été d'une application heureuse. Le sommeil après le frisson est un des symptômes d'*ignat.*; ce remède a surtout été indiqué par l'âge du malade, avec lequel il est en rapport constant. *Réd.*).

— Ursule, âgée de 13 ans, avait depuis quatre semaines une fièvre tierce, qui se manifestait à une heure après midi, par frisson, puis chaleur avec céphalalgie violente et soif, sans être suivie de sueur; elle avait peu d'appétit et se plaignait que tout le corps lui fit mal. *Nux* VIII OO et *china* IV OO, de chaque deux doses, firent disparaître en 6 jours la fièvre, laquelle ne reparut pas.

— Elizabeth, âgée de 25 ans, fut prise en avril de fièvre tierce, avec accès revenant à des heures indéterminées; celui-ci commençait par un frisson au dos avec déchiremens, et des douleurs à la région de l'estomac; puis suivait chaleur avec céphalalgie et soif, enfin sueur froide fétide. Dans l'apyrexie, elle se plaignait de douleurs à la région gastrique, de pesanteur des pieds, de dégoût pour les alimens cuits, et d'appétence pour le pain seul; aucune selle n'avait été rendue depuis 2 ou 3 jours; les règles étaient arrêtées depuis deux mois; la nuit, il y avait beaucoup de toux et de crachats. *Sulf. de kinine*, 3e trituration, la 20e partie d'un grain, en trois doses, enleva tout-à-fait la fièvre.

— Gertrude, âgée de plus de 30 ans, avait la fièvre tierce depuis trois semaines, revenant avant midi avec type rétrograde. Frisson général, avec douleur aux régions gastrique et hypochondriaques, puis chaleur et céphalalgie, enfin assez forte sueur; — soif vive avant le froid et dans la chaleur; pendant le froid, bouche sèche; après le paroxisme, tremblement des pieds; dans l'apyrexie, pesanteur de tête, défaut d'appétit, en particulier pour les alimens chauds et le pain; les choses froides sont ce qui lui plaît le plus; la face et les yeux jaunes. Trois doses *nux* VIII 00 firent disparaître tous les symptômes morbides en même temps que la fièvre.

— Ursule, âgée de 22 ans, avait depuis cinq jours une fièvre tierce, avec frisson violent, puis forte chaleur avec céphalalgie suivie de sueur, soif avant

et pendant le frisson; éruption vésiculeuse aux lèvres. *Arnicæ flores* II OO, puis *china* IV OOO, de chaque deux doses, firent cesser la fièvre en quatre jours. (C'est apparemment la soif avant et pendant le frisson qui a déterminé le choix d'*arnica*, dont la réussite prouve la bonne indication. *Réd.*)

— Un théologien de 22 ans, avait depuis six jours une fièvre tierce qui le saisissait à 4 heures de l'après-midi. Le frisson n'était pas fort, mais il durait trois heures, suivi de vomissement, puis forte chaleur interne avec céphalalgie; ensuite sueur générale abondante aussi avec céphalalgie plus violente encore que dans la chaleur sèche; il y avait de la soif pendant la chaleur, mais plus encore pendant la sueur; pendant l'apyrexie, goût amer, langue blanche, peu d'appétit, douleurs à l'hypogastre; conjonctives jaunes; pesanteur aux genoux et aux pieds; selles dures et urines de couleur de café. Après une seule dose *nux*, la fièvre cessa, et le malade fut rétabli en trois jours.

— Franz, âgé de 4 ½ ans, avait depuis 15 jours une fièvre tierce qui commençait le matin avec un peu de frisson, précédé de douleurs de ventre, puis chaleur suivie de sueur; la soif avait lieu immédiatement après le frisson et avant la chaleur; et dans l'apyrexie, il y avait constipation et anorexie. *Nux* X OO, deux doses, chaque jour une, puis *sulf. de kinine* I ¼ grain, en deux doses, guérirent le malade.

— Maria, âgée de 30 ans, prit une fièvre tierce

qui avançait à chaque accès d'une heure. Pendant l'accès, fort frisson avec nausées, puis chaleur avec céphalalgie, suivie de sueur copieuse; il y avait soif avant et pendant le frisson. En même temps, elle se plaignait de dégoût pour la viande et de douleurs dans l'hypogastre; elle n'aimait que le pain. *Nux*, deux doses, et *ignatia*, deux doses, la guérirent en six jours.

— Peter, âgé de 9 ans, avait depuis cinq semaines une sorte de fièvre tierce dont les accès n'étaient pas exactement périodiques, et se montraient par frisson ou horripilation particulière, puis un peu de chaleur sans sueur; soif pendant le frisson. *Veratrum* IV OO, deux doses, le guérirent en trois jours. (C'est probablement l'absence de la sueur qui a déterminé le choix de *veratrum*. *Réd.*)

— M. P. fut saisi de fièvre tierce à type progressif. D'abord vomissement des alimens, puis léger frisson général, ensuite chaleur modérée avec céphalalgie, suivie de sueur forte, surtout à la tête; soif avant et pendant le froid et la chaleur; appétit nul; langue très-blanche; douleurs à la région épigastrique; diarrhée cinq à six fois par jour. *Nux* et *puls.*, de chaque deux doses, améliorèrent l'état gastrique. *Sulf. de kinine* $^1/_4$ g^r de la première trituration en six doses, de trois en trois heures, enleva complètement la fièvre.

(La fin au numéro prochain.)

OBSERVATIONS PRATIQUES

Extraites de l'*Allg. hom. Zeit.* T. VII, p. 22.

L'action de *solanum dulcamara* n'est point détruite par une tasse de café; l'auteur l'a observé une fois.

— Dans la dysenterie autumnale de 1834, *dulcam.* et quelquefois *puls.* se sont montrées des plus efficaces; en particulier, lorsque les selles étaient muqueuses; *coloc.* n'a pas été aussi actif, et *merc. subl.*, à des dynamisations variées et même à doses répétées, est resté sans action.

Dans les tranchées violentes, *calc. sulphurata*, 1/2 grain toutes les 1-2 heures, a rendu les plus grands services. A la fin de la maladie, lorsqu'il n'y avait ni tranchées ni coliques, s'il survenait dans la nuit une selle diarrhéique involontaire, une seule dose *rhus* x o faisait merveille.

L'épidémie était de courte durée et n'attaquait que peu d'individus, la plupart jeunes; plusieurs n'avaient qu'une simple diarrhée avec de légères douleurs qu'apaisait *cham.* Comme cette maladie se montre tous les ans, tantôt ici, tantôt là, il est à regretter qu'il ait jusqu'ici été recueilli et publié si peu d'observations et d'expériences pour servir à l'instruction des autres médecins.

Un médecin très-expérimenté a observé que les ténesmes joints à la diarrhée offrent la meilleure indication pour *nux* et se guérissent par elle. Ce remède ne serait-il pas convenable dans les dysenteries, lorsqu'il survient constipation?

Dans quelques dysenteries, dit GROSS, nous manquons du remède spécifique. Les allopathes même ont recommandé *nux;* mais dans la véritable dysenterie, je ne lui ai vu produire rien de remarquable.

— Pendant l'usage homœopathique de *carbo anim.* x o, on vit reparaître, quoique assoupie depuis plusieurs années, une douleur aux côtes produite jadis par une chute.

— Chez une femme âgée, atteinte de coliques, *coloc.* a amené des évacuations contenant un nombre de vers lombrics, sans produire aucun soulagement; *cina* a fait cesser les douleurs.

— A l'occasion des cas suivans, RUMMEL dit avoir guéri avec *secale corn.* 4, à doses répétées, une jeune femme atteinte d'une métrorrhée fétide, avec face blême, faiblesse générale, insensibilité, pouls fébrile; la fétidité cessa, le flux devint rouge, comme sang pur, et disparut après quelques doses *china.*

— C'est une chose vraiment merveilleuse que l'action du *secale cornutum* pour rappeler les douleurs utérines et arrêter la métrorrhagie; les cas suivans le prouvent.

Premier cas. Une femme de 40 ans fit une fausse couche au quatrième mois de sa grossesse; il s'ensuivit une si violente hémorrhagie, qu'au moment où

l'on m'appela la femme était près de la mort; on avait peine à la faire revenir pour un peu de temps de sa défaillance. Les douleurs avaient cessé depuis longtemps, et il s'agissait de choisir un moyen qui arrêtât promptement le flux de sang, rappelât les douleurs, et fût ainsi capable d'arracher la malade à la mort. Aucun remède ne parut plus propre à cela que *secale cornutum* qui, d'après les expériences répétées de véritables homœopathes, jouit des prérogatives désirées dans tous les cas où les forces ne sont pas encore épuisées. Je n'hésitai donc pas à en donner à la malade une dose, c'est-à-dire x o, que je lui mis sur la langue; il s'était à peine écoulé une demi-minute que des douleurs reparurent d'abord légères, puis de plus en plus fortes; en même temps, le flux de sang diminua par degré, et au bout d'un quart d'heure il ne parut que par intervalle et en petite quantité. Par précaution seulement, j'en donnai encore une dose; il n'y eut point de rechute. Plus tard, la malade reçut *china*, et bientôt elle se rétablit; mais au bout de trois mois, il survint une anasarque que dissipa *china*, donné chaque jour pendant une semaine, à la dose de 10/IV, puis pendant une autre semaine tous les deux jours. Maintenant, la femme est à tous égards en bonne santé.

Second cas. Une femme d'environ 30 ans, mère de plusieurs enfans en bonne santé, qu'elle avait mis très-facilement au monde, était redevenue enceinte et se trouvait jusqu'au huitième mois en bon état; lorsque je fus subitement appelé, pour arrêter une

hémorrhagie utérine qui lui était survenue sans cause connue. Comme il n'existait point de douleurs et qu'on ne pouvait nulle part saisir quelque chose d'anormal, je donnai *sabina* 6/v, deux doses en deux heures, en prescrivant le repos le plus complet et tous les accessoires convenables; le danger fut éloigné cette fois. Mais comme l'hémorrhagie reparaissait de temps en temps sans cause, j'eus le soupçon que le placenta était en tout ou en partie implanté dans le col de l'utérus, soupçon qui reçut bientôt la plus désagréable confirmation. Jusqu'ici, chaque hémorrhagie avait été promptement et convenablement arrêtée par le traitement ci-dessus, et j'avais prudemment caché à la femme de quel danger elle était menacée; par la même raison, je n'insistai pas pour procéder à une recherche interne, le toucher, de peur de faire naître une frayeur exagérée, et d'exciter un avortement.

Au milieu du neuvième mois, il survint une violente hémorrhagie, et les moyens précédemment employés restèrent sans effet; on m'appela en hâte, et la sage-femme me raconta qu'il s'était manifesté des douleurs qui avaient maintenant tout-à-fait cessé; d'ailleurs le toucher ne laissait discerner ni la dilatation du col, ni aucune partie de l'enfant, et les eaux ne s'étaient point fait jour. Cependant je touchai à mon tour et trouvai le col dilaté, servant de point d'implantation au placenta qui en était détaché par places; le fœtus au-dessus était situé en travers; sur quoi je procédai immédiatement à la version, et pen-

dant une défaillance continue, j'amenai au jour un enfant vivant. Comme le placenta ne suivait pas, que l'hémorrhagie continuait, qu'aucune douleur ne se faisait sentir, je donnai *secale corn.* 10/x, et au bout d'environ deux minutes se manifestèrent des douleurs, le placenta s'engagea et put aisément être extrait; l'hémorrhagie s'arrêta, et la femme eut à la vérité une couche longue, mais elle est maintenant revenue à une santé aussi parfaite qu'auparavant.

Troisième cas. Une femme de 37 ans, qui avait fait trois fausses couches, enceinte de six mois, avait éprouvé les symptômes d'un accouchement prochain, violentes douleurs, hémorrhagie, dilatation du col et engagement d'une partie de l'enfant. Quelque temps avant cet accouchement elle avait eu des pertes périodiques, et il paraissait que le placenta était en grande partie implanté sur le col. Tandis qu'on attendait une prompte sortie du fœtus, les douleurs cessèrent par la perte des forces, et l'enfant resta au passage. Appelé au secours de cette femme, je la trouvai épuisée par un flux de sang continuel; il était donc urgent de faire au plus tôt l'extraction de l'enfant, et comme celui-ci s'était présenté jusqu'à la tête, mais que des efforts prématurés et imprudens l'avaient détachée du corps, je fus obligé d'envoyer chercher mon forceps; pendant ce temps, je donnai à la malade *secale corn.* 10/x, et avant que l'instrument fût arrivé (environ 5 minutes), quelques douleurs survinrent et la tête suivit aisément la traction qu'opérait sur elle mon doigt. A l'instant, la perte cessa, et

le reste de la couche se passa comme à l'ordinaire. Je dois noter que la femme était atteinte d'anasarque, que les grandes lèvres étaient énormément distendues, et qu'il fallut les inciser et en laisser écouler la sérosité pour pouvoir parvenir aux parties internes. L'anasarque fut traitée et guérie, quoique lentement, par *china* et *digitalis*. La femme est maintenant en parfait état de santé.

— L'action du *musc* contre les attaques spasmodiques des hommes est surprenante et bien connue; mais si l'on voulait faire abstraction des observations des médecins allopathes, on verrait que la conséquence réelle de son usage n'offre qu'un résultat incertain et chancelant; car tandis que quelques-uns produisent des cas heureusement guéris, d'autres, au contraire, croient devoir lui refuser toute efficacité. En général, on peut admettre qu'on l'a le plus souvent employé jusqu'ici dans les attaques spasmodiques, dans les convulsions qui précèdent immédiatement la mort, raison pour laquelle il est rare qu'on en ait obtenu du succès. L'homœopathe en agit différemment; c'est d'après les symptômes des maladies et les autres circonstances qu'il conclut si le *musc* est indiqué, que la maladie soit légère ou qu'elle soit grave, et en pareil cas il est sûr du succès. Jusqu'à présent, les symptômes morbides que peut faire cesser ce remède ne sont pas suffisamment connus; nous devons donc bien accueillir toute observation qui peut nous guider dans cette étude; c'est pourquoi je publie le fait suivant.

Louise, âgée de 13 ans, non encore menstruée, de constitution délicate, maigre, fut atteinte sans cause connue de coliques abdominales, avec tranchées avant d'aller à la selle ; les évacuations étaient aqueuses, répétées, avec sensation de froid et inappétence. Deux doses *cham.* n'améliorèrent point cet état, mais la douleur céda le lendemain matin à *rheum;* les évacuations seules qui avaient cessé pendant la nuit, recommencèrent dès que la malade fut levée, avec quelque douleur. Mais ce qui causa une grande frayeur aux parens et aux assistans de la malade, ce fut une attaque de convulsions dont elle n'avait auparavant jamais eu de trace. Elle devint subitement raide, tourna les yeux, eut des agitations musculaires à la face, des rétractions soit flexions forcées des doigts ; elle paraissait être étranglée, privée de respiration, le col se gonflait, et elle s'efforçait d'inspirer de l'air en ouvrant la bouche, portant sa tête en arrière, et agitant convulsivement la tête et le corps. Lorsque ce paroxisme était passé, et la fin en était annoncée par des spasmes ou secousses de diverses parties du corps, elle éprouvait des fourmillemens dans les bras, comme si ceux-ci avaient été endormis. Les accès revinrent bientôt toutes les demi-heures, durant un quart d'heure ; la malade conservait sa connaissance et criait pendant l'acccès : *maintenant c'est fini ;... à présent je n'ai plus de souffle ;* alors elle se courbait violemment en arrière. Elle pouvait prédire chaque attaque qui était précédée de serremens de gosier, grande agitation, pression et constriction de

la poitrine, inappétence, impatience et intolérance des couvertures du lit. Souvent elle criait avec une force extraordinaire : *au secours!* le froid agissait d'une manière désavantageuse, mais la chaleur l'apaisait; la soif était forte. *Hyosc.* 9 n'amena aucune amélioration; *ignat.* v parut d'abord retarder les accès; mais ils revinrent ensuite plus fréquens et même plus forts; les évacuations cessèrent. De petits accès eurent lieu souvent, consistant dans la raideur soudaine des membres, surtout des bras, avec fourmillement.

Au quatrième jour, la crainte et l'agitation de la malade furent portées au plus haut degré; elle-même, ainsi que ses parens, désespéraient d'aucun secours; j'hésitais entre *cuprum*, *angustura*, *bell.* et *moschus*. Je me décidai pour ce dernier, dont je fis prendre cinq doses à la 3e dynamisation toutes les deux heures. Dès ce moment les attaques cessèrent; et depuis deux ans la jeune personne est restée exempte de toute maladie.

— A cette observation, Rummel ajoute en note que dans l'agrypnie ou insomnie par érétisme nerveux, sans que les malades puissent nommer une incommodité spéciale qui les prive du sommeil, il a souvent retiré de *moschus* un grand secours.

EXPÉRIENCES PATHOGÉNÉTIQUES SUR LA RACINE DE *GINS-ENG*,

Par M. Jouve, de Lyon.

Le *Gins-eng* est une plante commune à la Chine; les Chinois la nomment *Pet-si*. Elle fut apportée en France par les ambassadeurs de Siam à Louis XIV; les missionnaires jésuites ont surtout contribué à établir sa haute réputation ; les botanistes s'accordent pour rapporter cette plante au *panax quinquefolium* de Linneus, famille des ombellifères. L'empereur de la Chine exerce un monopole exclusif sur la racine de ce végétal, qui passe pour une panacée universelle chez les Asiatiques, et qu'ils décorent du titre de *recette d'immortalité;* ils la vantent surtout pour réparer les pertes causées par les plaisirs de l'amour (1).

(1) Le vrai *Gins-eng* croît naturellement dans les forêts épaisses de la Tartarie, sur le penchant des montagnes, entre les 39° et 47° degrés l. n. On le trouve aussi dans la Virginie, la Pensylvanie, le Canada, et il est cultivé dans le Jardin des Plantes de Paris.

Le nom *pet-si* que lui donnent les Chinois signifie *cuisses-d'homme*, en raison de la forme que cette racine affecte. Elle est charnue, fusiforme, de la grosseur du doigt, longue de deux à trois pouces, un peu raboteuse, brillante et comme demi-transparente, le plus souvent partagée en deux branches pivotantes, garnies de quelques fibres menues à leur extrémité; sa couleur

La racine du *Gins-eng* est fort rare en Europe, aussi est-elle d'un prix fort élevé. Pour l'employer aux usages de l'homœopathie, on prend un gros de

est roussâtre en dehors, jaunâtre en dedans, son goût légèrement âcre et un peu amer ; son odeur aromatique est assez agréable ; le collet de cette racine est un tissu tortueux de nœuds où sont imprimés obliquement et alternativement, tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, les vestiges des différentes tiges qu'elle a poussées chaque année.

Les Asiatiques, les Chinois surtout, ont recouru au *Gins-eng* dans toutes leurs maladies ; les plus fameux médecins de la Chine ont écrit des volumes sur ses vertus ; ils le font entrer dans presque tous les remèdes qu'ils administrent aux riches et aux grands, car il est d'un trop grand prix pour être donné au peuple. Cette racine est, selon eux, un remède souverain dans toutes les faiblesses occasionnées par les grandes fatigues, soit du corps, soit de l'esprit ; elle guérit les maladies de poumon et les pleurésies ; elle arrête le vomissement, fortifie l'estomac, donne de l'appétit, guérit le vertige, l'affaiblissement de la vue, et prolonge la vie des vieillards.

L'étalage de ces propriétés fait du *Gins-eng* une plante très-recherchée à la Chine, et toujours très-chère ; une livre de sa racine s'y vend au poids de trois livres d'argent. — *N. Dict. d'hist. nat.*

Cet article est extrait de l'*American medical botany*, T. II, par Bigelow, qui ajoute que *Panax* a été donné pour nom à cette plante par Linné, en raison de ses qualités réputées hautement curatives ; Jussieu l'a rangée parmi les *Araliacées ;* cette racine se vend en Amérique jusqu'à six livres sterling *la livre ;* l'énorme consommation qu'on en a faite, il y a plus de 60 ans, pour la transporter et la vendre en Chine l'a rendue très-rare aux Etats-Unis ; et c'est à cette circonstance, autant qu'à ses propriétés, qu'est due sans doute sa cherté. (*Réd.*)

cette racine concassée qu'on soumet pendant huit jours à la macération dans une once d'alcool à 36 degrés; on a soin d'agiter tous les jours le flacon; la teinture qui en résulte est ensuite dynamisée jusqu'à la 24e ou 30e dilution, dont on peut imbiber des globules pour l'usage; je l'ai employé avec le plus grand succès à la dose d'une goutte 30e dans un cas de courbature violente, avec brisure au dos, au sacrum, et douleurs rhumatiques et paralytiques des extrémités inférieures; au bout d'une demi-heure, la malade put vaquer à ses occupations.

Les expérimentations ont toutes été faites avec la teinture mère, depuis une jusqu'à 20 gouttes, avec du sucre de lait, ou seulement dans une cuillerée d'eau.

Je ferai remarquer que passé 10 gouttes, j'obtenais beaucoup moins d'effets du remède, au point qu'ils étaient nuls à 15, 18 et 20 gouttes; cette raison inverse de l'effet pathogénétique du *Gins-eng* et de l'augmentation des doses, me paraît tenir à l'influence de l'habitude sur les organes exercés par le remède un grand nombre de fois, qui les a rendus moins impressionnables ou qui en a diminué la réceptivité.

Symptômes pathogénétiques.

Vertiges, obnubilation, embarras et pesanteur de la tête, difficulté de penser, oubli, endolorissement de la tête, céphalalgie semi-latérale droite, douleur

lancinante au front, à la bosse frontale droite, qui s'étend au-dessus de l'orbite, avec pesanteur de la paupière, somnolence, propension invincible au sommeil, chaleur à la tête, douleur pressive aux tempes, coup subit à l'occiput, suivi d'une douleur fortement contusive.

Les paupières supérieures tombent, surtout la droite; difficulté extrême de les ouvrir; elles sont pesantes, douloureuses; prurit aux paupières; la vive lumière fatigue l'œil; en fixant un objet, celui-ci paraît double; en lisant on prend un mot pour un autre, les lettres se confondent; pression sur les yeux de dehors en dedans.

Les lèvres sont rouges, sèches, se gercent et saignent, surtout l'inférieure.

La langue devient rouge, cuisante, avec soif, puis devient blanche au milieu.

5. La face est alternativement rouge et pâle; il survient à la joue droite, au menton et à l'aile du nez, de la cuisson, du prurit avec chaleur vive, suivis d'une rougeur érythémateuse brûlante; puis une éruption de petites pustules miliaires, accompagnée d'une sensation de formication; la peau présente bientôt une forme de dartre furfuracée, qui se termine par desquammation au bout de la quinzaine.

Accroissement de l'appétit, renvois d'air inodores, renvois aigres, nausées, envies de vomir, éructations fréquentes qui soulagent.

Douleur pressive à l'estomac; le viscère est gonflé par des vents; grouillemens sourds dans le ventre;

tension, sensation de gonflement, émission de vents par le bas ; malaise, bâillemens.

Douleur du côté droit du bas-ventre, qui s'étend à l'aine avec un fourmillement douloureux jusqu'au gros orteil, et y cause de violens élancemens pendant trois minutes.

Coliques à droite jusqu'à l'aine, et fourmillement qui descend jusqu'au pied.

10. Douleurs du bas-ventre, avec pression vive à l'aine ; ballonnement comme par des vents, tension et pression dans le bas.

Coliques du bas-ventre, commençant à droite, se dirigeant à gauche puis remontant jusqu'à la région du cœur, où elles se terminent après avoir duré quelques minutes ; ballonnement du ventre par des vents dont la sortie soulage.

Douleur sécante, violente à la hanche droite, qui se propage dans le ventre, et qui force à se courber pendant 2 à 3 minutes.

Maux de ventre qui remontent jusqu'à la région de l'estomac, avec pression et douleur en appuyant.

Douleur au côté droit du ventre ; fouillement jusqu'à l'aine, remontant dans l'estomac, avec tranchées dans tout le bas-ventre ; envie de vomir et douleur d'écorchure au flanc droit, sous les côtes, fort vive, augmentée par le toucher.

15. Douleurs dans le ventre comme une barre, et dans la hanche droite, fouillement et tressaillement, suivis de douleurs internes.

Douleurs dans le côté droit du bas-ventre, qui oc-

cupe depuis la hanche jusqu'au-dessous des côtes; forte douleur dans la région précordiale qui dure quelques minutes.

Douleur élançante au côté droit de l'épigastre; la pression des vêtemens est insupportable; douleur de ventre, ballottement et borborigmes; émission de vents par le bas; élancement comme par un coup de couteau à la région précordiale.

Douleur et gonflement du ventre jusque sous les côtes droites; douleurs à gauche, à la région du cœur; renvois d'air avec soulagement.

Tiraillemens douloureux à l'estomac, comme par la faim, précédés de frissons; points douloureux çà et là sur le côté gauche à la région du cœur; douleurs vives mais vagues dans le bas-ventre; estomac gonflé, battemens, anxiété, envies de vomir; douleurs du côté gauche près du cœur, précédées d'un frisson qui s'étend jusqu'au coude.

20. Douleur de brisure au sacrum; douleur contusive qui augmente par la pression à la région iliaque droite; ventre tendu, douloureux; malaise général; douleur vague du ventre et de la poitrine; l'estomac est pressé; les vêtemens gênent.

Douleur constrictive à la région de l'estomac, angoissante, avec gêne de la respiration; tiraillemens dans l'estomac; points groupés dans le flanc droit, qui coupent la respiration, quelques jours après le remède.

Selle difficile sans être dure; le soir, selles liquides précédées de coliques; selles dures rendues avec

effort, suivies de cuisson à l'anus, de ténesme et d'élancemens dans le rectum.

Urines abondantes et claires; envies fréquentes d'uriner, avec cuisson; urine jaunâtre qui dépose un sédiment rouge briqueté; démangeaison, prurit et douleur brûlante dans l'urètre, avec besoin fréquent d'uriner; urine citrine déposant par le repos un sédiment rougeâtre.

Grande excitation des organes génitaux; érections nocturnes sans pollutions; rêves agréables, voluptueux, très-vifs; ils se répètent constamment chaque fois qu'on prend le remède; les songes ne réveillent pas, quoiqu'on en conserve parfaitement le souvenir.

25. Pression et resserrement à la poitrine, avec grande difficulté de respirer; respiration courte, anxieuse; abattement des forces, lassitude dans les membres, élancement comme par un coup de stilet à la région précordiale, resserrement de poitrine avec anxiété, élancemens profonds autour des reins.

Pesanteur à la nuque; douleur de courbature le long du dos, et de brisement jusqu'au sacrum; cette douleur se répète constamment.

Douleur piquante entre les omoplates, s'étendant à l'épaule gauche; pointe dans le dos; douleur lancinante entre les omoplates, aux épaules et le long du rachis jusqu'au sacrum, surtout en se redressant, avec gêne de larespiration.

Crispation, contraction dans les doigts de la main droite et raideur de leurs articulations.

Douleur et raideur passagère dans la cuisse gauche, depuis l'aine jusqu'au genou.

3o. Pesanteur des membres pelviens, rétraction des muscles du membre inférieur droit, avec douleur contusive de l'articulation coxo-fémorale; grande difficulté à marcher et claudication, raideur dans le dos; fourmillement le long de la cuisse et de la jambe droite jusqu'au pied, s'accompagnant de raideur; douleur au côté externe du genou droit; douleur sécante, violente à la hanche droite, qui s'étend dans le ventre et force à se courber, pendant 2 ou 3 minutes.

En se levant du lit, une grande lassitude avec brisement au sacrum et aux cuisses, s'est dissipée en demi-heure par l'usage d'une goutte 30e du remède, effet curatif. — La nuit, fourmillement le long de la cuisse et de la jambe droite jusqu'au gros orteil, devenu le siége d'élancemens très-douloureux pendant une heure; douleur vive au gros orteil gauche, depuis long-temps affecté d'un gonflement comme goutteux qui a disparu; élancemens alternatifs dans les deux gros orteils; douleur de crampe du côté droit, partant de l'articulation coxo-fémorale, qui s'étend jusqu'au bout des orteils; douleur élançante, déchirante dans l'articulation tibio-tarsienne droite.

Lassitude douloureuse des membres supérieurs et inférieurs; froid, tremblement, engourdissement des mains et froid des doigts qui deviennent blancs, engourdis, picotans, qu'on ne peut réchauffer pendant trois quarts d'heure.

Démangeaison sous le pied droit; éruption de boutons prurians au cou et sur la poitrine; après le dîner, tête lourde, endolorie; malaise, somnolence,

froid à l'intérieur, chaud à l'extérieur, fourmillement dans tous les doigts, bâillemens, pandiculations, frisson, tremblement, soif, sécheresse de la bouche, tiraillement d'estomac, faiblesse des cuisses et des jambes comme au sortir d'une maladie; sensibilité au froid, facilité de contracter des douleurs de courbature; de retour de la promenade, on ne peut se réchauffer; grande somnolence; vers le matin, sommeil profond, tranquille, prolongé; on s'éveille avec peine, ou réveil en sursaut; le pouls est normal.

34. Le moral est généralement tranquille; cependant mouvement d'impatience, craintes d'accidens, envie parfois de pleurer ou de s'inquiéter de l'avenir

Les symptômes ont une tendance à paraître sur le côté droit.

Le *camphre* m'a paru être l'antidote.

L'HOMŒOPATHE NE DOIT JAMAIS DÉSESPÉRER DE SON MALADE.

Lettre au Dr Perrussel.

Mon cher Docteur, je vous envoie l'observation que je vous avais promise et qui vient parfaitement à l'appui de tout ce que vous nous avez dit, *sur la nécessité et le devoir imposé à l'homœopathe de ne jamais désespérer d'un malade et de ne pas le quitter.*

Marie J^{ooo}, âgée de 20 ans, était accouchée depuis 15 jours, et par suite d'indispositions successives; avait fini par devenir sérieusement malade; la sécrétion du lait avait été supprimée et son enfant confié à une nourrice.

Après quelques soins inutiles, la maladie augmentant chaque jour devint si grave enfin, qu'on se décida à venir me chercher; je trouvai cette femme dans l'état suivant :

Fortement oppressée, elle ne pouvait déjà plus se coucher; elle était assise sur le bord du lit, les pieds pendans et le corps entre les bras de sa mère. Sa face était pâle et sinistre, comme altérée par de longues souffrances; ses yeux tournés et livides semblaient insensibles à l'action de la lumière, la bouche entr'ouverte laissait passer par intervalles de longues expirations, tout le corps était froid, pâle, infiltré et recouvert d'une sueur grasse, le pouls imperceptible.

Dans un pareil état, je vous le demande, cher Docteur, un antagoniste de notre doctrine qui m'eût examiné donnant mes infiniment petits, m'aurait traité, sans doute, d'insensé ou de fanatique. Certes, je ne m'avisais pas de promettre la guérison, mais je ne parlais pas non plus de mort. Je m'empressai d'agir, me réservant d'établir mon pronostic après l'action du remède; *ars.* oooo glob. 30^{e} dans un demi-verre d'eau, à prendre par cuillerée tous les quarts d'heure, produisit, au bout de la première heure, un effet surprenant; la malade avait repris connaissance, son teint s'était coloré, le pouls avait pris de

la vie, et la position sur le dos était devenue possible. Rassuré par un pareil succès, je fis continuer la dose toute la nuit, de deux heures en deux heures; le mieux augmenta jusqu'au 4e jour d'une manière très-satisfaisante; mais ce jour-là, la malade retomba, par suite d'imprudence, dans un état très-inquiétant et les symptômes correspondant à *bell.*; ce médicament produisit le meilleur effet; la guérison marcha rapidement; et ce qui m'étonna surtout, c'est que sous l'influence du dernier remède, une toux très-fatigante, que la malade avait depuis son enfance, fut entièrement dissipée. La santé la plus belle a suivi bientôt cette cure extraordinaire.

Maintenant, après un pareil fait, je vous demande, cher confrère, s'il sera possible à un homœopathe de prédire jamais la mort d'un malade, à moins que ce ne soit dans un accident grave, comme après la rupture d'un gros tronc artériel ou une blessure *nécessairement* mortelle. Quant à moi, je serai loin désormais de rien prédire en mal dans une maladie aiguë, quelque grave qu'elle soit, tant que j'aurai affaire à un sujet jeune et que la mort me donnera le temps d'administrer nos globules.

Votre confrère et ami,

DUTECH, D.-M.

MÉDECINE VÉTÉRINAIRE.

(*Allg. hom. Zeit.* VII, 98.)

Guérison et préservation de l'inflammation de la rate, ou mal de rate (milzbrand); par le Docteur WEBER à Lich.

Le Dr WEBER emploie contre cette maladie *anthrax* x, dont il donne tous les 1/4 ou 1/2 heure cinq globules dans un morceau de pain, jusqu'à ce qu'il ait écarté tous les symptômes graves, le tremblement, le froid des cornes et des oreilles, le hérissement du poil, la constipation; ce qui nécessite depuis une jusqu'à cinq doses. Il fait ensuite donner la même dose toutes les trois ou quatre heures, jusqu'à complet rétablissement. A l'exception de trois ou quatre cas, où d'autres moyens avaient été préalablement employés, ou bien où, par une fausse crainte d'insuccès, on n'a pas donné un nombre de doses suffisant d'*anthrax*, il a guéri tous ceux qui se sont présentés à lui, savoir de 80 à 90, dont il s'est fait donner les attestations par les autorités locales.

Il communique sur cette maladie et son traitement les observations suivantes.

Le *mal de rate* revient quelquefois avec fureur, de

8 à 16 heures après que la maladie a paru guérie; il convient donc d'observer avec soin l'animal dans les premières 24 heures, afin de pouvoir lui donner le remède immédiatement après qu'on reconnaît le retour du mal. Cette mesure de prudence ayant été négligée dans le commencement d'une épidémie, un nombre de bêtes réputées guéries périt très-promptement.

Quelquefois il se manifeste des gonflemens ou enflures et des tumeurs après la guérison de la maladie.

Ces affections consécutives, ainsi que je m'en suis assuré par plusieurs expériences sur divers autres remèdes, ne se guérissent aussi sûrement et promptement que par l'usage continué d'*anthrax*, une dose toutes les six heures.

S'il reste de l'inappétence, c'est à une dose *nux* x ooo ou *sulf.* ooo qu'il faut recourir; on voit alors tout le reste de la maladie disparaître.

Weber n'a jamais prescrit une diète particulière, soit dans cette maladie, soit dans aucune autre chez les animaux.

En dernier lieu, il a trouvé qu'*anthrax* réussit très-bien dans le *mal de rate* des moutons.

Probablement *anthrax* répété toutes les 24 ou 48 heures servirait de préservatif contre cette maladie; mais il manque à cet égard d'expériences suffisantes.

Voici quelques cas de guérison.

Une vache porte la tête basse, comme si elle était frappée de stupeur; elle a des secousses, des tremblemens de jambes; elle a beaucoup de peine à se tenir

debout ; les oreilles sont froides ; l'appétit nul ; il y a ischurie et constipation. — *Anthrax*, quatre doses, une tous les 1/4 d'heure, guérit l'animal, auquel il survint de l'enflure qui céda à l'usage répété du remède.

Une autre vache atteinte, au dire des connaisseurs, de la même maladie, fut rapidement et complètement guérie avec trois doses.

Une autre vache perd subitement l'appétit, tremble fortement et cesse de donner du lait ; ses oreilles et ses cornes sont froides ; les yeux se cachent dans l'angle de l'orbite ; — deux doses *anthrax* x 6 la guérissent rapidement.

Une vache se met subitement à trembler, au point qu'à chaque instant on croit qu'elle va périr ; elle tourne circulairement la tête qu'elle dirige en haut ; les cornes et les oreilles sont froides, puis brûlantes ; l'appétit est nul. Une seule dose *anthrax* la rétablit.

Une vache cesse de manger, son poil se hérisse, la respiration devient courte ; les oreilles et les cornes sont chaudes ; les urines et les selles sont arrêtées ; elle mugit lorsqu'on lui presse le dos. Trois doses la guérissent.

Une vache tombe subitement malade du *mal de rate ;* elle tremble de tout son corps depuis les jambes de derrière jusqu'à la tête, avec des secousses vers cette partie dont elle cornait ; appétit nul ; peau rude et poil hérissé ; cornes et oreilles froides ; enfin elle se couche et ne peut se relever. — Après deux doses *anthrax* elle se releva et mangea.

Une vache avait déjà été saignée deux fois pour le *mal de rate*, et on lui avait fait avaler des boissons non sans augmenter ses souffrances; — là-dessus on appela WEBER, qui avec deux doses d'*anthrax* la guérit.

Une vache avait aussi reçu des boissons contre le même mal, sans succès; sept doses la guérirent.

Un bœuf se mit subitement à trembler, marchant devant lui comme stupide; il cessa de manger; son poil se hérissa; les cornes et les oreilles devinrent froides; les selles et les urines furent arrêtées; il guérit de la même manière. — 27 juin 1835.

(Ces observations méritent la plus grande attention de la part des médecins homœopathes; la proposition que les maladies contagieuses (du moins les aiguës) se guérissent par leurs produits dynamisés, qui même en sont un préservatif, reçoit de ces faits une remarquable confirmation, et le respectable auteur mérite par leur communication la plus grande reconnaissance de la part des savans. *Note de* GROSS.)

Action de nux vomica *sur plusieurs animaux domestiques.*

(Ces expériences ont été faites dans le but de reconnaître l'action de ce remède sur l'organisme vivant dégagé de toute réaction ou complication psychique; cette pathogénésie peut d'ailleurs devenir utile et applicable à la médecine vétérinaire.)

Sur les chiens.

1. Titubation vertigineuse, comme si l'animal voulait tomber sur le flanc.

Secousses convulsives des muscles de la face.

Gonflement des paupières et sécrétion d'une humeur lacrymatoire onctueuse qui se coagule aux poils (après 8 jours).

Les yeux sont poussés hors des orbites, la conjonctive paraît légèrement rougie.

5. Dilatation extraordinaire des pupilles (pendant les convulsions).

Secouement fréquent de la tête et des oreilles, comme s'il y avait un fourmillement à l'intérieur.

Les muscles masticateurs se contractent violemment, ensorte que personne n'est en état de séparer les mâchoires (*trismus*).

Contraction spasmodique du pharinx; les liquides ingérés sortent par les coins de la bouche.

Une salive sanginolente sort de la gueule pendant les convulsions.

10. Augmentation d'appétit.

Appétit extraordinaire; l'animal avale des choses que hors de cet état il ne touche point, par exemple des pelures de pommes.

Tension des muscles abdominaux.

Douleur lorsqu'on touche les parois abdominales; borborygmes répétés; l'animal manifeste qu'ils sont douloureux; il est très-agité, se gratte avec les pattes de devant et regarde son abdomen.

15. Matières alvines dures, friables, de couleur brune.

Excrémens durs parsemés de stries muqueuses.

Excrémens durs enveloppés d'une membrane muqueuse consistante.

Evacuation d'une grande quantité de vers intestinaux.

Expulsion excrémentitielle accompagnée de violens ténesmes.

20. Excrémens mêlés de quelques stries de sang.

Diarrhée glaireuse fétide de couleur verte (après avoir mangé du lait caillé).

Ténesmes pour uriner en écarquillant les jambes et avec des douleurs évidentes.

Evacuation d'urine glaireuse de couleur jaunâtre.

Paralysie du col de la vessie et écoulement involontaire de l'urine.

25. Sécrétion d'une mucosité jaunâtre par l'urètre, qui colle ensemble les poils du prépuce.

Disposition au coït sans pourtant l'accomplir (après 2 heures).

Le museau ordinairement froid devient chaud et sec (quelquefois humide et chaud).

Il sort des narines une pituite aqueuse (après 9 jours).

Après quelques éternuemens il sort des narines une mucosité tenace.

30. L'animal ronfle et se frotte le nez avec la patte, il y manifeste une sensation pruriteuse.

Toux sèche convulsive.

Toux croassante, comme s'il avait quelque chose de fiché dans le dos.

Respiration précipitée.

Respiration très-précipitée et angoissante, avec la gueule ouverte et la langue pendante, comme s'il avait rapidement couru par la chaleur.

35. Au milieu de crampes violentes des muscles du thorax, la respiration cesse tout-à-fait par pauses.

Forts battemens précipités du cœur.

Pouls vite et plein.

Pouls très-vite et intermittent.

Les muscles du dos et des lombes spasmodiquement tendus sont douloureux au toucher.

Les muscles du cou sont aussi tendus et douloureux.

Contraction spasmodique des fléchisseurs des pattes de devant, avec incurvation des griffes.

L'animal marche très-raide avec les jambes postérieures très écartées et la queue sous le ventre ; il est incapable de descendre des escaliers et se laisse tomber en esseyant de le faire.

La marche s'effectue avec le dos courbé et en s'appuyant non sur la paume des pieds mais sur la pointe des griffes, ce qui fait un singulier bruit sur le sol.

Relâchement dans les mouvemens.

45. Douleur dans la plante des pattes ; le chien marche en n'appuyant que légèrement, et sur les pierres il y met beaucoup d'attention.

Secousses périodiques aux pattes de devant et de derrière.

Diminution de la sensibilité générale.

Perte totale des sens.

L'animal reste calme en apparence; tout-à-coup il lui passe comme une commotion électrique par tout le corps, qui tire la tête en haut et en arrière (après 2 heures).

5o. Tremblement de tout le corps.

Spasme tétanique général.

L'animal est couché, tranquille et semble dormir. Tout d'un coup il se dresse lentement, raidit son cou et sa tête en avant, contracte tellement les extenseurs qu'il ne touche le sol qu'avec les ongles; la queue est serrée contre le ventre; tous les muscles sont raides et durs, et il est saisi d'un tremblement spasmodique soudain, il se jette sur le flanc et tombe dans les plus violentes convulsions.

Pendant que l'animal est atteint de spasme tétanique, la tête et le cou sont fortement tirés en arrière sur le dos (*opisthotonos*).

Après le spasme tétanique, l'animal tombe sur le flanc avec d'effroyables convulsions, les pupilles dilatées, les dents serrées et de l'écume devant la bouche. Après qu'elles ont cessé, l'animal est très-fatigué et relâché.

55. Après une frayeur ou un attouchement subit, le chien tombe immédiatement en convulsions.

Pendant les convulsions, une salive sanguinolente sort de la bouche, et les fonctions de la respiration

sont périodiquement arrêtées. Dans une pause, où les spasmes avaient cessé, toutes les parties étaient flasques, et l'urine coula involontairement. Bientôt les convulsions reprirent, avec alternative d'ouverture forcée et d'occlusion spasmodique de la bouche, puis des inspirations toujours plus rares, le pouls s'évanouissant; enfin la mort par asphyxie.

Grande somnolence.

Pendant le sommeil, légers soubresauts des extrémités.

Le chien, un quart d'heure après avoir pris *nux*, se tient dans un coin et s'endort. Pendant le sommeil, il est saisi de violens spasmes qui le réveillent momentanément, mais il se rendort immédiatement.

60. Pendant le sommeil il gémit et a des rêves angoissans.

Horripilations.

Grande anxiété.

Il se tapit dans un coin et hurle avec angoisse.

Il est triste et chagrin contre sa coutume, ne vient point lorsqu'on l'appelle, et se tapit de nouveau.

65. L'animal est fort craintif.

Grande agitation qui le fait aller d'une place à l'autre et ne le laisse se reposer nulle part.

(La suite à un numéro prochain.)

SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE LÉMANIENNE.

La Société s'est réunie le 15 novembre, chez M. le colonel Saladin ; plusieurs médecins allopathes et un vétérinaire y ont assisté.

Le Secrétaire lit une lettre du Dr Fischer, de Berne, dans laquelle cet honorable collègue annonce qu'une dysenterie autumnale règne depuis plusieurs semaines dans son canton, et fait des victimes surtout parmi les enfans. *Cham.* et *puls.* donnés d'après les indications lui ont toujours réussi; il ajoute que les traitemens allopathiques ont été fréquemment suivis de rhumatisme et d'hydropisie.

Le Dr Bégoz, d'Aubonne, exprime ses regrets de ne pouvoir assister à la séance; il écrit que, quoique les circonstances locales l'empêchent de pratiquer d'après les principes de Hahnemann, il n'en considère pas moins « sa doctrine comme fort au-dessus de toutes celles qu'il a pu connaître jusqu'à présent. » Il annonce qu'il n'a pas eu le temps d'achever un travail dont il voulait faire lecture : *sur le mode réel d'action du médicament.*

Le Secrétaire communique l'extrait d'une lettre du Dr Harris Dunsford, de Londres, dans laquelle celui-ci annonce qu'à la suite de cures brillantes, il a été appelé par la Reine, qui lui a confié sa santé.

M. CLÉMENT, de Nice, écrit qu'après avoir dynamisé la morve du chien, il a eu l'occasion de guérir avec ce remède plusieurs beaux chiens, ce qu'a fait aussi M. Joly, lequel en a transmis à HAHNEMANN, ainsi que de la *limosine* (virus dynamisé de la peste), qui lui en a témoigné sa satisfaction.

Après la lecture de cette *Correspondance*, M. le Président, P. DUFRESNE, lit un mémoire sur le traitement curatif de la pustule maligne par l'*anthracine*. — Ce mémoire sera inséré dans le prochain cahier.

Cette lecture est suivie d'une longue, savante et intéressante discussion entre les membres de la Société et les Docteurs allopathes assistans; elle occupe tout le reste de la séance.

PATHOGÉNÉSIE.

Berberis vulgaris. (Suite de T. VIII, p. 128.)

Douleur près de la glande mammaire gauche, en dehors et en bas, très-profondément, se changeant en élancemens au travers de la glande (8e j.).

Elancement douloureux, constrictif, à la région du cœur, se dirigeant en dehors et en bas (20e jour).

Palpitations de cœur répétées (21e j.).

Douleur déchirante au rachis entre les épaules.

Déchirement répété aux deux côtés du thorax, et du dos.

Douleur tensive et lancinante dans la région inférieure du rachis près des reins (2e j.).

Point à la région inférieure du rachis qui traverse le thorax et arrête la respiration; la douleur se continue un certain temps et empire par l'inspiration (45e j.).

Sensation de froid avec un déchirement non douloureux dans la partie supérieure du côté droit du dos (100e j.).

Prurit brûlant à la partie inférieure du dos.

Boutons séparés sur le dos.

Raideur tensive aux lombes, avec sensation d'engourdissement au dos, quelquefois le matin en se réveillant, avec faiblesse paralytique au corps et sensation de chaleur au sacrum, comme si les lombes étaient engourdies, jusqu'aux hanches et à la partie postérieure des cuisses.

Douleur pressive ou tensive aux lombes et à la région rénale, tantôt d'un côté seulement, tantôt des deux, souvent au sacrum, à la région postérieure du bassin et de la cuisse, gagnant même les mollets, avec sensation de raideur, de paralysie ou d'enflure au dos et aux extrémités inférieures, sentiment de chaleur dans les parties souffrantes, et quelquefois une sorte d'engourdissement; les sensations alternent aussi quelquefois aux lombes et au sacrum, durant longtemps et revenant souvent.

Douleur pressive, fouillante et rongeante à l'un

ou l'autre côté des lombes, comme s'il s'y formait un abcès.

Douleur déchirante, ou déchirement lancinant à la région des lombes et des reins, ordinairement plutôt d'un côté, quelquefois aussi au sacrum, comme si ces régions avaient été contuses ou meurtries, avec sensation de raideur, ensorte que la personne a de la peine à se lever lorsqu'elle est assise, et est obligée de s'appuyer sur ses mains, quelquefois cette sensation s'étend aux hanches, aux fesses, à la partie supérieure et postérieure des extrémités inférieures, avec sentiment de stupeur.

Déchirement léger, superficiel, à l'un ou l'autre côté des lombes.

Douleur déchirante, pulsative, au rein droit.

Douleur lancinante à la région des reins traversant quelquefois le bas-ventre jusqu'aux aines et à la vessie, tantôt piquante, tantôt obscure.

Douleur lancinante à la région rénale droite, passant rapidement à la partie externe de l'omoplate (18^{e} j.).

Point violent, commençant à la région lombaire du rachis et traversant la région rénale gauche en se dirigeant en dehors (47^{e} jour).

Douleur lancinante, fouillante ou déchirante à l'une ou l'autre région rénale, comme si les reins étaient ulcérés, qui augmente par une pression profonde.

Points, élancemens séparés à l'un ou l'autre côté des lombes, surtout à la place même des reins, tan-

tôt aigus, tantôt sourds, quelquefois comme si un clou y était fiché, et qui s'y développent d'une manière si violente et si soudaine que la respiration en est arrêtée; de dehors en dedans.

Elancement pulsatif par pauses tantôt courtes tantôt longues, de dehors en dedans, à l'une ou l'autre région rénale.

Elancemens brûlans, séparés ou à de longs intervalles, à la région des lombes et des reins.

Douleur brûlante, pruriante, fouillante à l'un ou l'autre côté des lombes, rarement aux deux, et quelquefois aussi au sacrum, ordinairement superficielle, mais quelquefois plus profonde, et alors lancinante aussi et rongeante, souvent parcourant le tour du ventre.

Prurit aux lombes, quelquefois brûlant, ou cuisant ou lancinant, comme par des poils ou des moucherons.

Douleur brûlante tensive aux lombes et au sacrum.

Douleur tensive à la région rénale gauche.

Glocitations à la région lombaire, communément d'un seul côté, durant tantôt un court espace de temps, tantôt quelques minutes, plutôt au lit ou en se levant de sa chaise.

Glocitation à la région rénale gauche, se dirigeant au travers du bas-ventre et de la vessie (10^{e} j.).

Sensation de brisure et de paralysie au sacrum, comme après s'être baissé pendant un temps extraordinairement long, aussitôt en se levant,

augmentant lorsqu'on est couché ou assis, plutôt qu'en marchant, fréquente et durable.

Sensation pressive, tensive ou constrictive au sacrum, profondément à l'intérieur, avec le sentiment, lorsqu'elle est très-forte, que les os vont se séparer, souvent avec sensation de pesanteur, de chaleur ou de stupeur et de bourdonnement; on l'observe dès le matin au réveil, elle augmente en s'asseyant, et elle est forte lorsqu'on est couché; elle dure longtemps, revient fréquemment, diminue quelquefois après des selles ou l'issue de flatuosités, et même disparaît alors; il arrive qu'elle augmente d'un seul côté, lorsqu'on se baisse.

Douleur contractive au sacrum, avec ténesmes alvins (1er j.).

Tiraillement douloureux au sacrum, d'un seul côté, avec pression et déchirement, ou alternant avec ces sensations.

Douleur déchirante et poussante au sacrum, avec ténesme douloureux à l'anus.

Douleur déchirante ou lancinante au sacrum, quelquefois d'un seul côté.

Douleur brûlante au sacrum, avec tension et pression.

Douleur fouillante, déchirante ou lancinante au sacrum.

Elancement sourd, serrant, obliquement de dehors en dedans et en bas dans le côté gauche du sacrum, le matin au réveil, avec pression simultanée.

Prurit au sacrum, cuisant, brûlant, avec légers élancemens.

Douleur déchirante à la partie postérieure de l'os ilium, surtout d'un seul côté, dans les muscles fessiers et même dans les os.

Douleur déchirante et lancinante au bord de l'os des isles, depuis le rachis, tantôt se fixant en ce lieu, tantôt se répandant en bas dans le bassin, ou dans les muscles, ou même en haut.

Douleur déchirante lancinante à la crête de l'os des isles près de l'épine antérieure, gagnant la partie postérieure, s'y fixant ou se répandant aux parois du bas-ventre, près du ligament inguinal, ou bien encore en bas dans la cuisse.

Douleur lancinante déchirante à peu près au milieu de la face externe et postérieure de l'os des isles gauche, forte et profonde dans l'os, de dedans en dehors, durant quelques minutes, le matin au réveil.

Douleur lancinante sensible et profonde dans l'os des isles de l'un ou de l'autre côté, à la distance d'un pouce et demi du rachis, se dirigeant en dedans et en bas vers le sacrum, avec des élancemens palpitans, très-intérieurs.

Près du bord antérieur de l'os ilium gauche, le long du ligament inguinal, en bas, plusieurs (5) élancemens lents avec traction ou sentiment violent de coupure, jusqu'à faire crier la personne.

Douleur rongeante aux environs de l'os ilium, près du muscle pectiné du côté droit, se dirigeant dans l'aine (93^e j.).

Boutons séparés sur les fesses.

(La suite à un numéro prochain.)

MISCELLANÉES PRATIQUES.

— La femme d'un journalier était heureusement accouchée depuis trois semaines. Au bout de huit jours, elle avait senti tous les jours, le matin, des douleurs dans le bas-ventre, avec sueur soudaine au front et embarras de la tête. Le 21 janvier, elle reçut *bell.* x 00 ; le 23 au matin, elle se sentit notablement mieux, la sueur ne parut pas et les douleurs furent légères ; le 24 au soir, elle reçut encore *bell.* x 00 ; le 25, elle se trouva parfaitement bien et elle demeura tout-à-fait guérie. (Ce cas offre un exemple frappant de la sympathie (qu'on nous passe le mot) qui existe entre *bell.* et le sexe féminin auquel ce remède, pour peu qu'il soit homœopathique, convient si éminemment, tandis que *nux* paraît avoir plus de rapports avec l'autre sexe. *Réd.*)

— L'enfant de cette femme fut attaqué de teigne (*crusta lactea ?*) et de diarrhée verte. Celle ci céda à la simple olfaction de *cham.* x. La mère avait une éruption brûlante sur le sein, qui se dissipa après *sulf.* x 00 ; l'éruption de la tête de l'enfant devint plus forte et gagna le front et le nez jusqu'autour des yeux ; elle était fluente et se couvrait d'une croûte vert-jaunâtre. L'olfaction de *sulf.* opéra peu. Après *rhus* x 0, l'enfant cria davantage ; la croûte du cuir chevelu se dissipa peu à peu, mais se renforça sur le

front. L'olfaction de *rhus* répétée ne produisit pas d'effet ; celle de *calc.* x amena enfin la dessication et la terminaison de la maladie au bout de huit jours. (Nous pensons que très-rarement on guérira une *teigne* avec *rhus*, bien que nous approuvions l'intercalation de ce remède dans le traitement, qui devra essentiellement être antipsorique; nous approuvons fort le conseil déjà donné par HERING, et nous le mettons avec succès en pratique, de faire toujours succéder à un remède actif une substance qui ait avec lui peu de rapports soit dans sa nature (son origine), soit dans ses effets immédiats ; ainsi après un antipsorique minéral, *sulf.* ou *calc.*, par exemple, nous plaçons *bell.*, ou *rhus*, ou *ranunc.*, puis un antipsorique animal, *sepia* ou *psoricum*, suivi de *clem.* ou de *bovist.*, puis un antipsorique végétal *lycop.*, *kali*, etc., etc., de façon à ne point contrecarrer l'action d'un remède par celle de son antidote. *Réd.*)

— Un journalier tomba d'une échelle sur le plancher d'une grange et se fit une plaie sur la rotule semblable à une coupure faite avec un couteau. La blessure devint rapidement vert-noirâtre et le blessé boita. Il reçut tout de suite *arn.* x ooo et le soir x oo. Après la première dose, il sentit un élancement picotant, suivi de la disparition graduelle du gonflement et de la douleur. Le lendemain il souffrit un peu seulement en pliant le genou ; la plaie était presque guérie. Le troisième jour il ne boitait plus ; mais en courbant le genou de côté il sentait quelque douleur sécante. Il reçut encore une dose *arn.* ; et le jour suivant, tota-

lement guéri, il fit à pied une course de plusieurs lieues. (En vérité, l'on pourrait appeler l'*arnica* l'*herbe aux miracles*; c'est moins par enthousiasme exagéré que par admiration pour ses bons effets que nous nous permettons cette expression ; encore quelque temps et il deviendra superflu, fastidieux même de répéter les exemples des guérisons qu'on lui voit produire. Toutefois nous pensons qu'en ne se contentant pas d'appliquer l'*arnica* aux cas de contusions, on lui découvrira des vertus curatives encore inconnues ou inattendues; il suffit, pour asseoir notre opinion, de jeter les yeux sur le nombreux catalogue de symptômes (658) que lui attribue la *Matière médicale pure*. *Réd.*)

— Une omphalocèle de la grosseur d'une noix, disparut peu à peu par l'olfaction de *nux*. (Bien que nous connaissions et employions la spécificité de *nux* contre les hernies, est-ce trop nous hasarder que de dire que peut-être celle-ci eût disparu sans remède? *Réd.*)

— Un journalier de 53 ans, habituellement bien portant, tomba du toit d'une grange qu'il recouvrait, se cassa la jambe gauche près du talon, et ressentit de fortes douleurs au dos et dans la poitrine. Pendant neuf mois, il fut impitoyablement traité par un médecin et un chirurgien ignorans. On fit l'extraction d'un nombre d'os du talon, et le pied était en si mauvais état qu'on jugeait nécessaire d'en faire l'amputation, lorsque fut appelé un chirurgien instruit et habile qui rétablit bientôt le malade au point de

le mettre en état de marcher; le pied cependant resta volumineux et douloureux. Le malade avait souvent aussi de fortes douleurs au dos, surtout lorsque étant assis il se levait pour marcher. Il avait peu d'appétit et ne pouvait se livrer qu'à très-peu de travail.

Un an et demi après sa chute, il reçut *sulf.* x o dont il éprouva promptement un notable changement. Il reprit de l'appétit, les douleurs et le gonflement du pied diminuèrent, il put mieux marcher et travailler.

De nouvelles doses *sulf.* améliorèrent toujours plus son état; toutefois le pied n'était pas guéri, en raison de l'irritation qu'y produisait la réitération des mouvemens dans les tentatives pour marcher; néanmoins sa situation était beaucoup plus supportable depuis l'emploi de *sulf.*; et lorsque le retour des intempéries réveillait les douleurs, chaque fois celles-ci étaient dissipées par *sulf.* Le malade put revenir à l'usage des bottes, ce qu'avant ce remède il n'avait point pu faire.

(Nous considérons comme un progrès très-précieux dans la pratique de la chirurgie, l'emploi des *antipsoriques* pour guérir les reliquats de douleurs après les grandes opérations, ou les longs pansemens que nécessitent des accidens graves comme celui-ci. C'est une obligation dont l'humanité ne saura trop témoigner sa reconnaissance à HAHNEMANN que d'avoir trouvé et publié le moyen de diminuer la longueur et l'intensité des cruelles douleurs qui succèdent

ordinairement à la perte des membres, ou à leur fracture. Personne n'ignore que les blessés sont souvent obligés d'aller chercher quelques restes de santé aux eaux minérales et en particulier aux eaux sulfureuses ; il est plus que probable que dorénavant ils pourront s'épargner cette dépense, cette perte de temps, et que par quelques doses internes de *soufre* on viendra puissamment à bout de les soulager ; car c'est évidemment, suivant nous, par leur action antipsorique qu'agissent les eaux minérales, soit en bain, soit en boisson. Nous recommandons fortement l'expérimentation de cette pratique à MM. les chirurgiens civils et militaires ; ils y trouveront un moyen facile d'augmenter la confiance publique en leurs talens, de se donner un juste relief, et de se faire une renommée de science qui tournera toute au bénéfice de leurs cliens. *Réd.*)

— Une jeune fille de 13 ans avait un gonflement des amigdales avec yeux rouges et douloureux. Elle reçut *bell.* x o ; l'après-midi survint un fort epistaxis ; le lendemain les deux joues étaient fortement enflées ; la malade avait du vertige, de la chaleur à la face, et un nuage noir devant les yeux. Après avoir flairé *bell.* survint un nouvel epistaxis. Alors elle reçut *sulf.* x o, après quoi troisième épistaxis, mais de courte durée.

Le jour suivant, douleur dans les mâchoires, chaleur fiévreuse, agitation, perte de mémoire, soif, peu d'appétit. Encore un saignement de nez, qui cesse complètement après l'olfaction d'*hep. sulf.* x. Le jour

suivant elle était mieux, et se leva bien portante ; mais comme elle conservait anorexie et goût amer, on lui fit flairer *nux* qui la rétablit complètement.

(RUMMEL pense qu'elle aurait été plus promptement guérie par *mercur.* et *bell.* alternativement ; il nous semble que le praticien a très-bien tracé le tableau des symptômes produits par *belladonna* sur une jeune fille qui s'y est trouvée très-sensible ; nous pensons que ces accidens fébriles n'auraient pas eu lieu si la maladie avait été primitivement attaquée par *spongia ;* et nous croyons que le vrai remède contre les saignemens de nez était *aconitum. Réd.*)

Dans l'épidémie de rougeole qui, au commencement de 1835, a coûté à la ville de Philadelphie environ *mille* enfans, l'homœopathie s'est montrée véritablement bienfaisante. Nous avons traité plus de 130 malades de divers âges, dont plusieurs étaient gravement atteints. Nous n'avons pu rencontrer un spécifique parce que les symptômes variaient beaucoup ; nous avons donc dû traiter chaque cas d'après un examen attentif de ses symptômes particuliers, et il en est résulté que nous n'avons pas perdu *un seul* malade, et qu'aucun n'a été atteint d'affection consécutive. Aux cas les plus fâcheux appartient le gonflement des parotides, contre lequel *arnica* s'est montré des plus utiles. *(signé)* BUTE et SCHMÖLE.

Je connais des cas où *arnica* n'a pas réussi ; dans

un d'eux où l'enfant semblait prêt à périr, *magn. carb.* l'a sauvé. Lorsque l'éruption de la rougeole était pénible, souvent *nux* l'activait en 24 heures, d'autrefois c'était *bry.*; la *morbilline* est restée sans influence. *(signé)* HERING.

Le Dr SIEMERS, d'Hambourg, a complètement guéri en 9 mois une affection osseuse des plus douloureuses, qui avait plus de 14 ans de durée, occupait tout l'avant-bras droit, avec paralysie de tout le bras; on n'aperçoit plus de trace de cette affection anomale; la malade a repris ses affaires de ménage qu'elle avait dû laisser depuis tant d'années. Cinq médecins qui l'avaient traitée depuis le commencement, avaient inutilement épuisé leur science, à l'amputation près, que la faiblesse de la malade n'avait pas permis d'entreprendre.

Il a guéri en 6 mois un jeune garçon scrophuleux qui portait des fistules glandulaires, pour lesquelles deux habiles allopathes le traitaient vainement depuis cinq ans.

De même, il a radicalement guéri une violente céphalalgie nerveuse, qui durait depuis 12 ans, chez une femme dont la constitution en avait été fort affaiblie.

Une femme atteinte de phthisie a aussi reçu d'un traitement homœopathique une amélioration journalière, portée jusqu'à la guérison.

(Des relations amicales et scientifiques que nous

avons soutenues jadis avec le Dr Siemers, nous permettent d'espérer que nous obtiendrons de lui les détails de ces traitemens. *Réd.*)

MÉLANGES.

Fastes de l'homœopathie.

Le Dr Aloïs Swcharz écrivait au Dr Gross, déjà en 1835 : « ..... Depuis long-temps l'homœopathie s'est de plus en plus propagée en Illyrie. Le Dr Maierhofer a été appelé de Vienne à Laybach pour y pratiquer la nouvelle médecine ; il est élève du Père Veith. Le Dr Papesch, médecin de district à Nassenfuss, homme très-instruit et plein de talent, est maintenant homœopathe de corps et d'ame. Le médecin de district Dr Avé à Adelsberg, pratique aussi suivant la médecine guérissante. Les adversaires avec leurs animosités ont dû rester muets lorsque le public n'a plus voulu croire aveuglément, mais se convaincre par ses propres yeux. Par une souscription volontaire, le Dr Maierhofer se trouve très-avantageusement placé à Laybach ; à la tête des souscrivans se trouve S. Ex. le gouverneur de Schmidburg et le Président du Tribunal civil, André de Buzzi, qui, quoique laïque, possède des connaissances fondamentales en homœopathie ; il est connu par la guérison d'une soi-disant *maladie démoniaque.* »

« L'homœopathie a gagné beaucoup de considération de ce que le clergé lui-même l'a agréée ; cette classe jouit de la plus grande influence sur la population de la campagne qui y est très-grossière, et qui, à défaut de médecins et de secours médicaux, s'adresse dans ses maux physiques à ceux qui ont la charge de

son ame. Parmi ces derniers, ce sont justement les plus instruits qui se sont dévoués à cette méthode curative avec le plus grand zèle, et ne reculent devant aucun sacrifice pour pourvoir convenablement au bien-être corporel de leurs ouailles. Je vous citerai mes plus honorables amis, les Pasteurs Joseph WUTSCHER, RAK et POTOZHNIK, auxquels j'ajoute l'abbé Antoine TRUNESSEK, bien qu'il habite la Hongrie, mais parce qu'il entretient une correspondance active avec les homœopathes d'Illyrie. Il avait été auparavant intendant du comte de BATTHYANI, frère de la spirituelle comtesse de BARBO, qui est très-familiarisée avec la littérature homœopathique, et a à cœur de propager la nouvelle doctrine de toutes les manières. Je dois citer encore la princesse de SALM à Graëtz, dont je m'étonne de ne point trouver encore le nom dans les journaux homœopathiques, et qui fait tous les sacrifices que nécessite son désir de faire reconnaître l'homœopathie en Autriche. On dit que cette noble princesse doit se transporter à Vienne et se mettre à la tête d'une députation qui chercherait à délivrer la nouvelle doctrine des chaînes qui l'enserrent encore en Autriche. C'est par les encouragemens et l'aide de la comtesse de BARBO et de plusieurs nobles amis, que j'ai pu faire à Munich un séjour de neuf mois et y gagner le grade de Docteur en médecine et en chirurgie. »

ANNONCE.

Homœopathie domestique, ou guide médical des familles, précédé de considérations sur les maladies de l'enfance; par le Dr BIGEL. — Paris, Baillière. 8° de VIII et 415 p.

Cet ouvrage, qui manquait complètement à la bibliographie homœopathique française, était vivement désiré et impatiem-

ment attendu. Un nombre de personnes qui ont appris à apprécier les bienfaits de l'homœopathie, qui ne peuvent faire dans cette science des études sérieuses, et qui désirent en pouvoir faire une application sage et raisonnée, soit en attendant la visite et les conseils du médecin, soit lorsqu'elles habitent à une grande distance de lui ou sont en voyage; ces personnes, disons-nous, méritaient d'avoir un *vade-mecum* prudent qui les guidât dans l'emploi des premiers moyens applicables à quelques maladies, les unes plus communes que graves, les autres de telle nature, comme le *croup*, que la gravité peut en être rapidement enlevée par un remède donné à propos.

Maintenant, les voici satisfaites, et c'est une grande et nouvelle obligation contractée vis-à-vis de M. Bigel qui le premier, par ses ouvrages, a fait connaître l'homœopathie en France, bien qu'il habite lui-même Varsovie.

Dans cet ouvrage, M. Bigel a évité tout appareil scientifique; il a cherché à être clair et précis; et il a divisé ses chapitres et ses paragraphes de manière à faciliter au lecteur la recherche du remède applicable à un cas donné. Il a suivi l'ordre adopté par Hahnemann dans sa *Matière médicale*, l'ordre naturel, soit anatomico-physiologique. Il donne une liste de 55 remèdes ou moyens, dont le nombre pourrait être réduit à 40 au plus, sans que les parens des malades dussent être une seule fois embarrassés sur le choix.

Cet ouvrage étant un court résumé de tous ceux qui ont paru sur l'homœopathie pratique, on conçoit qu'il est inutile d'en donner ici l'analyse; on comprend de même que nous n'avons que faire d'en recommander l'acquisition aux lecteurs qui ne sont pas médecins; un pareil livre leur est indispensable; quant aux médecins, il pourra leur être très-souvent utile, en leur épargnant des recherches ou des frais de mémoire.

Genève, Imprimerie de Ch. Gruaz, rue du Puits-Saint-Pierre.

N° 4. 5e ANNÉE.

BIBLIOTHÈQUE HOMOEOPATHIQUE.

GUÉRISONS HOMOEOPATHIQUES DE FIÈVRES INTERMITTENTES.

(Suite de T. VIII, p. 447.)

Pierre, âgé de 9 ans, avait depuis cinq semaines une sorte de *fièvre tierce*, dont les paroxismes revenaient à des périodes irrégulières, commençant par des frissons, ou frissonnemens particuliers que suivait un peu de chaleur sans sueur; soif pendant le frisson. *Veratrum* IV ooo, deux doses, le guérit en trois jours.

— M. P... fut atteint d'une fièvre tierce avec menace de typhus; d'abord vomissement des alimens, puis un peu de frisson général, suivi de chaleur modérée avec céphalalgie, enfin sueur, plus forte à la tête; soif pendant le froid et la chaleur; appétit nul; langue couverte, très-blanche; douleurs à l'épigastre, et diarrhée cinq à six fois par jour. *Nux* VIII oo et *puls.* IV ooo, de chacun deux doses, améliorèrent l'état gastrique; *chinin. sulf.* 1/4 gr. de la première trituration en six doses, chacune à trois

heures de distance, fit disparaître tout symptôme fébrile.

— Une jeune paysanne, de 7 ans, avait une fièvre quotidienne avec frisson, chaleur sans sueur, et soif avant le frisson; sur ce rapport incomplet *bell.* x oo fut donné, et une dose suffit pour faire cesser la fièvre entièrement.

— Une domestique avait une fièvre quotidienne, dont les paroxismes irréguliers avaient un caractère typhoïde. D'abord frisson aux pieds, puis au sacrum, puis chaleur avec céphalalgie, suivie de sueur générale; soif avant et pendant le froid seulement; appétit nul; dégoût du pain; selles dures et rares; douleurs à l'épigastre. *Ignatia* IV ooo, une dose, agit de telle manière que l'accès suivant fut beaucoup plus faible, et que la malade ne fut plus obligée de garder le lit; le second accès n'eut pas lieu; cependant une dose *nux* x oo fut donnée par précaution.

— Une cuisinière, d'environ 30 ans, avait une fièvre quotidienne commençant par un grand froid, suivi de forte chaleur et de douleurs de tête, puis d'une sueur copieuse; un peu de soif avant le froid, mais beaucoup pendant la chaleur; appétit nul, selles dures, douleurs à l'épigastre; gonflement de la face, et forte enflure des jambes et des pieds. *Nux* VIII oo puis *china* IV oo, trois doses, éloignèrent la fièvre complètement; mais la malade était restée enflée, et n'avait pas eu ses menstrues depuis trois mois. *Conium* V ooo, non-seulement fit cesser l'enflure, mais régularisa les menstrues.

— Un enfant, de 1 ½ an, avait chaque jour avant midi frisson, puis chaleur, puis un peu de sueur; soif avant et pendant le frisson et la chaleur, et avant chaque accès, douleurs de ventre. *Nux* VI 0 et *china* VI 0, de chaque, une dose après l'accès, agirent de telle manière qu'il parut encore deux faibles accès et qu'il n'y en eut pas un troisième.

— Matthias, 26 ans, avait une fièvre quotidienne, avec léger frisson, forte chaleur suivie de sueur abondante; soif après le frisson; pendant la chaleur, céphalalgie et envie de vomir, avec anorexie et pression au thorax. *Ipecac.* II 000, trois doses, fut sans succès; mais *nux* VI 000 fit cesser la fièvre, dont aucun accès n'eut plus lieu.

— Movak, 23 ans, avait depuis 9 jours une fièvre quotidienne, qui commençait le matin par un fort frisson, suivi d'une violente chaleur et d'une abondante sueur; la soif était médiocre pendant le frisson, mais forte pendant la chaleur. Au premier accès il vomit dans le frisson. Il se plaignait de douleurs à l'épigastre, n'avait point d'appétit, et éprouvait de l'horreur pour la viande, laquelle il prétendait ne pouvoir supporter et devoir lui procurer la fièvre. *Arn.* II 000, deux doses, firent cesser la maladie en deux jours.

— Joseph, 40 ans, avait eu une fièvre quarte qui, après que le malade eut de lui-même pris du *gingembre*, se changea en fièvre quotidienne, commençant par un frisson d'une heure, suivi de chaleur et de céphalalgie, avec un peu de soif; le tout pré-

cédant la sueur; trois ou quatre selles molles par jour. *Puls.* IV OO, deux doses, le guérirent.

— Maria, 40 ans, avait depuis long-temps une fièvre tierce qui était passée au type quotidien. Le frisson durait deux heures avec des douleurs dans les articulations et dans la charpente du thorax; puis chaleur avec mal de tête, et de la sueur la nuit. Il y avait soif pendant toute la durée du frisson, et point dans la chaleur. *Nux* VIII OOO, deux doses, puis *capsicum* III OOO, une dose, délivrèrent la malade de la fièvre en quatre jours.

— Un étudiant en médecine, âgé de 20 ans, prenait chaque matin, à 9 heures, un frisson suivi de chaleur, sans sueur et sans soif, avec perte d'appétit. *Veratrum* IV OOO, une dose, le guérit en deux jours.

— Jacob, 13 ans, fut saisi, chaque jour à midi, d'un frisson si fort, qu'il lui semblait que ses membres allaient se rompre, durant ½ heure, puis forte chaleur avec mal de tête, suivie de légère sueur seulement à la tête, et soif pendant et après la chaleur. Pendant le frisson, point au-dessous du côté gauche, toux pendant la chaleur, et dans l'apyrexie tranchées dans le ventre. *Nux* VIII OO, *china* IV OO, *pulsat.* IV OO, furent employés inutilement. *Natr. mur.* enleva complètement la fièvre, mais laissa chaque matin un déchirement dans la tête, que dissipa complètement *tinct. camph.* OOO quatre doses.

(L'auteur ajoute un nombre de guérisons de fièvres quotidiennes par *nux*, retranchées ici comme superflues.)

Guérisons promptes de maladies graves.

Un jardinier, en travaillant dans un jardin, fut surpris par l'éruption d'une large pustule rouge, élevée, sur le dos de la main droite, avec une auréole inflammatoire brûlante ; toute la main enfla et devint hors de service. Il reçut *ars.* x o, le matin, et le lendemain la main était guérie avec disparition complète de l'éruption et des douleurs.

— Un enfant, d'un an et demi, était depuis quelques jours pâle, assoupi, agitait ses mains autour de lui ; les yeux fixes, les paupières dilatées, il ne voyait pas, ne pouvait se tenir debout ; ses muscles étaient flasques. Le praticien appelé prit la maladie pour une hydrocéphale aiguë au second degré, et lui donna *arn.* VIII o, le lendemain *bellad.* x o, le troisième jour *acon.* II oo qui fut répété au bout de deux jours ; ces quatre doses de remèdes suffirent pour ramener l'enfant à la santé.

— Un jeune garçon, de 8 ans, avait une tumeur blanche du genou, la jambe était fléchie sur la cuisse ; et dans le creux du jarret existait un ulcère qui sécrétait constamment un pus séreux ; l'enfant ne pouvait marcher qu'avec des crosses. Cette maladie durait depuis deux ans, et il y avait peu d'espérance de guérison. Le 5 et le 8 mai, il reçut *china* IV ooo ; le 11 *sulf.* x o ; le 6 août *calc. carb.* x oo ; le 14 septembre *silic.* x oo ; à la fin de septembre, non-seulement l'ulcère était guéri, mais la tumeur

blanche avait disparu, ainsi que la raideur du genou ; l'enfant fut entièrement guéri et se servit de cette jambe comme de l'autre (Il doit y avoir une erreur de date ; il n'est guère probable que le médecin ait laissé agir *sulf.* depuis le 11 *mai* jusqu'au 6 août. *Réd.*)

— Un homme de campagne avait depuis une année une atrophie de la main gauche avec faiblesse et engourdissement des doigts. Par tentative, car on n'en espérait pas la guérison, on lui donna, le 5 juillet, *silic.* x 000, le 10 *silic.* x 00 et le 16 *silic.* x 0, après quoi le malade fut guéri; la main revint à l'état ordinaire, et tous les symptômes de maladie disparurent. Trois ans se sont écoulés sans que la santé de cet homme ait souffert.

— Le fils de cet homme avait un gonflement des os du poignet. *Sulf.* x 0 et deux doses *silic.* x 00 enlevèrent la maladie en deux mois, ce que le médecin n'aurait pas osé espérer.

— Marguerite, 14 ans, fille d'un paysan, fut atteinte, à la suite d'une frayeur, d'une sorte de danse de Saint-Guy, qui depuis huit mois la tourmentait. Les accès n'avaient presque pas d'interruption ; l'enfant était obligée de rester couchée, parce qu'elle avait constamment des mouvemens convulsifs de la tête, des yeux, de la bouche et des extrémités, quoiqu'elle conservât toute sa connaissance. *Ignat.* IV 0 les 1, 2 et 3 mai, *stram.* les 4, 8, 14, 20 et 25 mai, la guérirent complètement, au point qu'elle vint à pied chez son médecin, de

quatre lieues de distance, le remercier de son entière guérison. Cet état s'est maintenu.

— Maria, cinq ans, était depuis six mois atteinte d'une sorte de consomption. Le ventre était volumineux et dur, les extrémités tout-à-fait émaciées, les muscles flasques; il y avait une diarrhée fétide continuelle, de couleur noire; inappétence absolue, soif, et gonflement des glandes du cou. *Nux.* x oo, *bell.* x oo, deux fois, *sulf.* x o et *calc.* x oo et vi oo, quatre fois, en quatre mois, guérirent parfaitement cette enfant qu'on avait considérée comme perdue.

— Anna, âgée de 19 ans, était malade depuis longtemps, en particulier avant ses menstrues; cinq ans auparavant elle avait été traitée par le même praticien, au moyen du baquet électro-magnétique, qui avait fait apparaître ses règles et amélioré son état de santé dépérissante. En 1832, elle tomba très-malade, offrit des symptômes de chlorose, avec leucorrhée et gale; les gencives prirent un aspect scorbutique et se détachèrent des dents qui devinrent branlantes dans leurs alvéoles; en un mot, elle arriva à un point si pitoyable qu'elle avait l'air d'un spectre ambulant. On lui donna *carb. veg.* v ooo, pour trois semaines; au bout de ce temps elle revint méconnaissable chez son médecin, offrant l'aspect d'une jeune fille florissante et bien nourrie. Elle raconta qu'au bout de quatre jours ses gencives étaient redevenues saines et solides, que peu à peu tous les autres symptômes avaient disparu, que les règles étaient revenues, qu'elle avait encore

un peu de prurit à la peau, lequel on fit cesser avec une seule dose *sulf.* x oo. — Cette guérison complète prouve qu'une seule dose d'un remède bien choisi, sans répétition pendant toute la durée de son action, est en état de guérir les maladies chroniques les plus opiniâtres, et que souvent c'est très-inutilement que nous répétons fréquemment le même remède.

— Maria, 40 ans, paysanne, avait depuis sept mois une sorte de cancer de la langue. Cet organe était, sur le côté droit, rongé dans l'étendue d'une pièce de monnaie, et l'ulcère donnait beaucoup de pus. Le 6 juin, par expérience seulement, elle reçut *silic.* x oo, deux doses, et le 30 juin, deux nouvelles doses; à la fin d'août l'ulcère était complètement guéri, sans avoir employé aucun topique.

RÉFLEXIONS ET OBSERVATIONS SUR L'ANTHRAX CHARBONNEUX.

Anthrax est un mot grec qui a passé dans notre langue pour désigner une tumeur inflammatoire circonscrite, élevée en pointe sur laquelle se forment une ou plusieurs phlyctènes accompagnées d'une vive douleur, de prurit, de chaleur ardente, tumeur qui appartient à l'espèce d'inflammation connue sous le nom de gangréneuse.

A ces caractères, il faut ajouter la rapidité avec

laquelle les pustules ou vésicules élevées sur le sommet de la tumeur passent à l'état d'escarre noire, couleur de charbon éteint, ce qui l'a fait nommer par les latins *carbunculus* et par les français *charbon* (*Dict. des sciences méd.*).

Cette définition, qu'on pourrait, à bon droit, appeler une description, offre, à un haut degré, la plupart des imperfections et des inconvéniens qui se présentent quand on veut généraliser, comme on le fait en nosologie, et rapporter à un type commun des phénomènes ou des accidens vitaux qui n'en sont pas susceptibles.

On personnifie, sous un nom propre, une maladie comme si elle était un être, puis on lui fait un signalement auquel il faut que le malheureux étudiant, le docile praticien qui ne veut ou ne peut voler de ses propres ailes, rapportent tous les états pathologiques qui ont quelques-uns des principaux traits de ce signalement.

Le cadre dans lequel on le renferme est, à la vérité, fort élastique, assez pour que la difficulté de remonter au nom à donner, selon les nosologistes et nosographes, à un état pathologique qui se présente, ne soit pas fort grande; mais les inconvéniens qui en résultent sont en raison directe de ce peu de difficulté, et ils sont de plus d'un genre.

1° L'abus qu'on fait ainsi d'un nom propre constitue une véritable ontologie, il la constitue pour ceux même qui s'en défendent le plus théoriquement. S'ils arrivent à l'œuvre, si des raisonnemens scienti-

fiques on les voit arriver à la pratique de l'art, rien ne les distingue plus; ils marchent de front avec les ontologistes les plus prononcés des beaux temps de l'empirisme.

2° Dans les affections pathologiques externes du genre de celle qu'a eu en vue l'auteur de la définition, on attache trop d'importance à certaines formes organiques, à certains résultats des effets de la maladie au détriment de l'ensemble des lésions de sensation et des phénomènes anormaux que présente le sujet malade.

C'est ainsi qu'on a nommé *anthrax* toutes les tumeurs inflammatoires qui passent à l'état gangréneux; les tumeurs, ou bubons, qui accompagnent certaines fièvres pestilentielles, certains typhus; les tumeurs charbonneuses; les furoncles de toutes les dimensions, dès que la partie intérieure, ou bourbillon, véritable gangrène, est assez volumineuse pour porter le nom d'escarre. Cependant ces affections, fort différentes par leur nature, ne le sont pas moins par l'ensemble des phénomènes qui les constituent ou qui constituent l'état pathologique dont elles ne sont elles-mêmes qu'une partie; elles le sont plus encore par le traitement que nécessite chacune d'elles.

De là nécessairement résulte une confusion que l'homœopathie répudie et que l'application exacte des règles qu'elle prescrit détruit d'entrée. Elle repousse toute définition et description *a priori*, elle qui n'attache l'idée de maladie qu'à l'ensemble des

phénomènes anormaux que présente un individu ; elle repousse surtout celle que nous venons de citer, dans laquelle on trouve un mélange des symptômes propres à une affection qui n'est elle-même qu'une partie d'un autre tout pathologique, d'une affection spontanée, purement accidentelle, jamais contagieuse et rarement mortelle, le furoncle plus ou moins gros, *anthrax* d'un grand nombre d'auteurs : tels sont ceux de *tumeur inflammatoire, circonscrite, élevée en pointe, accompagnée de vives douleurs*, et ceux d'une maladie qui ne se développe jamais spontanément sur l'homme, qui n'est chez lui que le résultat d'une contagion directe, d'une espèce d'inoculation, et qui est presque toujours mortelle si elle est abandonnée aux efforts de la nature ; *l'anthrax charbonneux* ou *pustule maligne* de quelques auteurs : tels sont ceux de *tumeur prurianté qui se couronne d'une ou de plusieurs phlyctènes, la rapidité avec laquelle ces phlyctènes passent à l'état d'escarre noire.*

S'il en fallait davantage pour motiver notre refus et constater le faux amalgame de la définition, nous ajouterions qu'autant une des tumeurs est douloureuse, autant l'autre l'est peu ; que si l'une est élevée en pointe jusqu'au sommet où la gangrène, qui n'arrive qu'après plusieurs jours, en a détruit le centre qui le sépare d'abord d'un ou de plusieurs trous qui supurent, l'autre a son centre noir, gangréné et déprimé dès le premier jour ; que l'une ne se couronne, après plusieurs jours, que

d'une seule phlyctène blanche, et que quand cette phlyctène se perce, elle dénude toute la tumeur de son épiderme et ne se reproduit point; l'autre, au contraire, présente une petite phlyctène brune ou rougeâtre dès le premier jour; elle se perce en laissant l'espace qu'elle occupait gangréné; puis d'autres de même nature viennent border cet espace, etc.

Assez sur cette disparate frappante pour tout praticien expérimenté; nous aurions trop à nous répéter dans la suite, si nous la poussions plus loin, notre but étant de nous occuper dans ce travail de *l'anthrax* des animaux domestiques, de cette affection que les vétérinaires et les agriculteurs désignent plus volontiers et plus fréquemment par la dénomination de *charbon*, de la manière dont elle se communique à l'homme, de la forme qu'elle revêt sur celui-ci, de ses effets et de son traitement.

Etudions-la d'abord dans sa source.

Le *charbon*, ou *anthrax charbonneux*, pustule maligne de bien des auteurs, est une maladie inflammatoire, passant toujours à la gangrène, contagieuse et presque toujours épizootique; elle attaque tous les animaux domestiques, et se développe spontanément sur les ruminans, les bœufs et les moutons surtout; quelquefois sur les espèces du genre cheval, et rarement sur les porcs : les chiens, comme l'homme, ne la reçoivent que par contagion directe, espèce d'inoculation.

Nous n'entreprendrons point de tracer toutes les nuances de formes que présente cette cruelle affection

sur les diverses espèces d'animaux, non plus que les variantes que lui impriment les différences de tissus, particuliers aux diverses parties de l'économie; nous n'en présenterons que les traits les plus saillans et les plus caractéristiques, nécessaires pour l'intelligence de ce que nous avons à en dire touchant l'espèce humaine (1).

Nous n'abuserons point non plus du temps en indiquant les dénominations sans nombre qu'elle a reçues soit parmi nous, soit dans les diverses contrées où l'on parle français; un tel travail ne servirait qu'à montrer le vague et l'incertitude qui ont le plus souvent régné parmi les praticiens qui ont été appelés à les traiter. Nous en conclurons seulement que cette multiplicité de formes et de dénominations autorisent à penser, et même à croire, que souvent on a regardé comme étant de même nature des états pathologiques forts différens.

Les vétérinaires pathologistes, pour sortir du vague et mettre de l'ordre dans la matière, ont rapporté toutes les variétés et nuances de charbons à trois types principaux : qui sont, le *charbon essentiel*, *le charbon symptomatique*, et *la fièvre charbonneuse* dite aussi *typhus charbonneux*, *peste des animaux*.

(1) Selon l'homœopathie, les tableaux des nuances de formes d'une affection même contagieuse, du genre de celle-ci, résultant d'un miasme fixe comme la variole ou la vaccine, ne peuvent se faire qu'auprès du malade, et ne sont réellement nécessaires que là; ils y sont indispensables, et le praticien qui se dispense de ce travail n'est plus qu'un pur empirique.

n'en est pas plutôt atteint qu'il périt, souvent pendant le travail ; le délai le plus long qu'elle donne est une ou deux heures. L'animal périt étourdi et égaré, il baisse et lève la tête ; il se secoue, se tourmente, se plaint, mugit, etc. ; ses yeux sortent pour ainsi dire de leurs orbites ; il chancelle, tombe et meurt dans des convulsions plus ou moins violentes. »

Les expressions, *pendant le travail il mugit*, montrent jusqu'à l'évidence que Chabert a principalement eu en vue le bœuf et son espèce dans sa description, et l'expérience a montré dès long-temps qu'elle est plus fréquemment affectée que tout autre de fièvre charbonneuse. Les paroles de Chabert s'appliquent encore dans toute leur force à la fièvre charbonneuse des moutons, peu étudiée et jusqu'ici prise le plus souvent pour une affection de tout autre nature : le coup de sang, espèce d'apoplexie par exemple ; nous avons pu en acquérir la preuve dans une épizootie récente dont nous donnerons l'histoire plus tard, mais elle ne saurait convenir à la même affection sur le cheval ou autres animaux du même genre, chez lesquels la maladie, d'ailleurs infiniment plus rare, tout en présentant dans la première période des caractères plus tranchés d'un véritable état inflammatoire, tel que douleur et chaleur des tumeurs, ce qui n'est point chez les ruminans ; elle ne marche point avec la rapidité foudroyante que nous avons tracée. L'épizootie qui a été observée à Forzano en Piémont, en 1783, par le prof. Brugnone, sur les chevaux d'un régiment de cavalerie, laissait

à chaque malade de 12 à 24 heures de vie; nous n'hésitons point à la prendre pour type, parce qu'elle nous paraît avoir été soigneusement observée, et parce qu'elle a subi le contrôle indispensable pour en constater véritablement la nature, la communication à l'homme par contagion. Une telle maladie ne peut être appréciée que fort approximativement du vivant de l'animal, et sa nature ne peut être reconnue que par l'examen des lésions organiques qu'elle a laissées sur le cadavre; ces lésions principales sont des tumeurs sanguines charbonnées sur le mésentère, dans l'épaisseur de la rate, du foie, du pancréas, etc., des ecchymoses gangréneuses sur divers viscères et tissus, des épanchemens de sang noir dissous dans diverses cavités.

Tels sont les traits principaux des affections charbonneuses, maladie cruelle, qui dans les étés chauds, dans les pays méridionaux surtout, dépeuple souvent les étables et ruine les propriétaires; elle passe à l'homme par contagion directe, par une sorte d'inoculation, avec quelques modifications dans ses symptômes, un peu moins de rapidité dans sa marche, mais sans cesser d'être dangereuse et presque toujours mortelle, si la nature n'est aidée dans ses mouvemens de réaction.

Ces traits principaux ne sont cependant point les seuls sous lesquels se présente le miasme charbonneux; il paraît encore plus rarement, il est vrai, sous un ensemble de symptômes totalement différens; c'est une synoque avec irritation intestinale, consti-

pation et plus souvent diarrhée, puis tristesse, abattement, défaut de rumination ou lenteur et imperfection de cette fonction; en un mot, avec tout l'ensemble des symptômes que présentent les affections que les vétérinaires ont décrits sous les noms de typhus, de fièvres malignes des bêtes à cornes. Souvent elle tue dans les trois à quatre premiers jours; mais sur quelques individus elle se prolonge jusqu'au quinzième, vingtième et même plus de jours, et elle les réduit à l'émaciation la plus complète; un très-petit nombre se guérissent.

Cette maladie, que nous avons eu occasion d'observer, en 1815, sur le Salève, et dans nos étables, après le passage de l'armée autrichienne, n'était point envisagée comme charbonneuse et contagieuse pour l'homme ; elle n'était aux yeux des gens de l'art et de la police qu'une maladie miasmatique, contagieuse et épizootique pour l'espèce *bovine* seulement; un fait vint m'enseigner le contraire, le voici :

Le ravage qu'avait déjà fait l'épizootie dans le pays, avait fait prendre les mesures de police les plus rigoureuses pour séquestrer les troupeaux malades, pour empêcher que les cuirs et les suifs ne fussent mis en circulation dans le commerce, et les viandes vendues pour la consommation ; en un mot, pour que l'animal fût enfoui entier aussitôt après la mort. Mais le besoin qui pressait le propriétaire à tirer ce qu'il pouvait du naufrage, et plus encore la cupidité d'une classe de petits bouchers, vulgairement dit *sagatiers*, qui colportent la viande à domicile chez les

campagnards, faisait que chaque jour les ordonnances de police étaient violées, et, pour me servir de l'expression reçue, qu'il se faisait, de Salève surtout, où les troupeaux étaient nombreux, une contrebande considérable.

Parmi les contrebandiers, était un sieur Q., dit R., de la commune d'Annemasse, homme de petite taille, mais vigoureux et bien constitué, âgé d'environ 35 ans; dépourvu, un soir, de la hotte dont il se servait habituellement, il porta, pendant une heure et demie environ, un cuir sur son cou, qui fut baigné, ainsi que sa chemise, de la sanie et de la sérosité qui en découlait, et cinq jours après je fus appelé à lui donner des soins pour un *anthrax charbonneux* qui se développait à la nuque et dont il faillit périr (1).

Le sieur Q., interrogé sur tout ce qui s'était passé

(1) Je le traitai alors par de fortes scarifications en croix sur la tumeur et un pansement avec une teinture dite détersive, dans laquelle entraient le savon, la soude, la térébenthine, l'aloës et le camphre; il fut fait matin et soir sans résultat utile, quoique les scarifications eussent été faites le troisième jour de la maladie, la tumeur étant comme la moitié d'une aveline. Le sujet, il est vrai, avait vécu peu convenablement et ne s'était point constitué malade; deux jours après, la tumeur avait acquis le volume de la moitié d'un œuf; les scarifications furent répétées, le même pansement fut fait, et quatre grains de tartre stibié furent administrés au malade, en vue, disais-je alors, de donner une secousse à l'économie et de faciliter aussi le rétablissement de l'équilibre. Le lendemain, les progrès du mal furent arrêtés, et la guérison arriva sous l'influence d'un simple pansement.

J'étais loin alors, lorsque je me satisfaisais, ainsi que les gens

à cette époque, assez long-temps après pour qu'aucune crainte, aucun motif d'intérêt ne put l'influencer, m'apprit :

1° Qu'ayant mis, un soir, sur son cheval un quartier de genisse et un sac plein de suif, la viande sur un bât, sans toucher le cheval, et le suif derrière, vers la croupe, d'où le fond et la tête du sac frottaient sur les flancs, le pauvre animal en contracta une tumeur charbonneuse sur le flanc droit dont il périt le quatrième jour, 24 heures après que la tumeur eut été aperçue.

2° Que cette viande ainsi que plusieurs autres quartiers, avait été vendue par lui en détail à divers particuliers qui s'en étaient nourris eux et leur famille sans qu'il en fût résulté la plus petite incommodité ; qu'il en avait mangé lui-même et tous les siens, et qu'enfin n'étant pas le seul qui fît ce commerce, il pourrait compter par centaines les personnes qui

qui m'écoutaient, de grands mots insignifians, de penser que je faisais de l'homœopathie ; cependant, je n'ai pu ne pas le reconnaître lorsque j'ai lu dans les Tableaux pathogénétiques de l'action du tartre stibié sur l'homme sain, les symptômes 275, 276 et 277, surtout ce dernier, ainsi conçu :

« D'abord petites pustules rouges qui, le troisième jour, augmentent en nombre et en grosseur ; le quatrième jour, la plupart des pustules avaient des bords bruns et relevés, étaient couvertes de croûtes presque semblables à la vaccine et contenaient au milieu beaucoup de pus ; le sixième et le septième jour, quelques-unes étaient grosses comme l'ongle du pouce et contenaient, sous la forme d'ulcères plats, beaucoup de pus clair. »

avaient mangé impunément des viandes descendues de Salève pendant la maladie.

Laissons là, pour le moment, l'innocuité de la viande; attendons encore quelques faits pour prononcer sur cette question encore trop controversée, et examinons si on peut conclure des faits rapportés que tous les animaux qui ont péri dans l'épizootie de 1815 sur Salève et dans les environs de Genève étaient infestés de charbon, ou, en d'autres termes, si la maladie était essentiellement charbouneuse.

La question est délicate, peut-être même insoluble pour les vétérinaires qui ont le plus suivi les malades. Pour y répondre avec précision, il faudrait avoir vu la presque totalité des animaux et avoir fait l'autopsie du plus grand nombre des morts; mais la chose est loin d'avoir été pratiquée, ainsi que l'attestent les faits de contrebande que nous avons signalés; nous avons peut-être seul, à l'époque, eu connaissance de la présence du miasme charbonneux, qui n'a pas même été soupçonné par le public, ni par la police sanitaire.

Nous laisserons donc la question dans son intégrité et nous nous contenterons d'émettre à ce sujet notre opinion qui est entièrement pour la négative :

1° Parce que la marche générale de la maladie était celle d'une affection typhoïde avec irritation intestinale, forte diarrhée fétide, tristesse, abattement, etc., et nullement celle que nous avons vue des affections essentiellement charbonneuses;

2° Parce qu'on n'a point observé de tumeurs ni

essentielles, ni symptomatiques, pendant l'épizootie;

3° Enfin, parce qu'en admettant que quelques faits de contagion du genre de celui du cheval de Q. eût été caché, ainsi que celui-là l'a été pendant plusieurs années, on aurait certainement dû en observer un plus grand nombre sur l'homme.

Il me semble tout naturel et infiniment plus raisonnable d'admettre que dans quelques cas spéciaux, sur les bêtes jeunes, sanguines, replètes ou seulement bien en chair, comme disent les agriculteurs, celles auxquelles les bouchers s'adressent de préférence, la maladie a débuté par un état véritablement et essentiellement inflammatoire, par une véritable synoque, et que dans ces cas il y a eu développement du miasme charbonneux, ainsi que cela arrive toutes les fois qu'on le voit paraître spontanément dans un troupeau sain d'ailleurs.

Cette hypothèse acquiert de la probabilité si on considère que les misérables animaux contagionnés de typhus, ou soupçonnés tels, étaient séquestrés, au milieu de l'été, dans quelques pâturages arides et rocailleux, privés d'eau potable et presque de toute herbe fraîche, on trouvera, en effet, qu'on les plaçait dans les conditions que les vétérinaires les plus expérimentés disent les plus propres au développement des affections charbonneuses.

Ceci posé, le développement spontané du miasme charbonneux sur les animaux domestiques étant possible toutes les fois qu'ils sont violemment atteints d'inflammation, ce qui est une vérité de fait, n'est on

pas autorisé à se demander s'il ne se passe jamais rien de semblable ou d'analogue chez l'homme dans certains cas, dans certaines affections, dans certains concours de circonstances ?

Cette question toute neuve et que bien des pathologistes résoudront négativement, nous semble mériter quelqu'attention ; et sans entrer dans aucune discussion ni raisonnement à ce sujet, nous invoquerons le témoignage des anatomistes et des jeunes gens qui fréquentent les amphithéâtres. Ils nous diront qu'il n'est pas rare de voir des tumeurs ou pustules, *véritables anthrax*, survenir comme par inoculation sur des piqûres pendant la dissection, ou sur des plaies, ou boutons que portait l'anatomiste.

Ces tumeurs, il est vrai, ne sont point de nature charbonneuse, elles sont plus bénignes, entraînent, sans doute, plus rarement la mort du sujet, mais ne présentent-elles pas quelque chose de *sui generis*, une disposition manifeste à la gangrène ? Espérons que les médecins placés de manière à étudier les faits nécessaires pour arriver à une bonne solution de ces questions, nous les présenteront un jour de manière à confirmer ou à annuler notre opinion.

La contagion du miasme charbonneux d'un animal à un autre, même d'espèce différente, et des animaux à l'homme, étant une vérité de fait, comme de toute ancienneté, jetons un coup d'œil rapide sur le mode de contagion et sur les parties de l'animal qui sont les plus propres à la produire.

Pour les animaux de même espèce, la contagion

est à la fois directe et indirecte ; c'est-à-dire qu'elle se fait par contact immédiat, par une véritable inoculation, puis d'une manière médiate par l'atmosphère et par des miasmes. La maladie est à la fois contagieuse et épizootique comme la petite-vérole est contagieuse et épidémique pour l'homme.

Pour les animaux d'espèces différentes, le miasme charbonneux n'est communicable que par contact direct, par une sorte d'inoculation, au moins le plus souvent, et il est peut-être sans exemple qu'une épizootie de cette nature, développée sur l'espèce *bovine*, ait jamais passé au cheval, ni à la chèvre : en est-il de même du mouton? Nous n'oserions l'affirmer ; mais un fait dont nous avons été témoin porterait à croire que oui. Le berger d'un troupeau de moutons dans lequel s'était développé, en août dernier, une épizootie charbonneuse qui les tuait subitement, contracta avec eux une pustule charbonneuse qui eut huit jours d'incubation, pendant lesquels il ne cessa d'aller alternativement de l'étable des moutons à celle des vaches pour les panser et les traire, sans prendre aucune précaution et sans que les vaches aient rien contracté ; il les a traites encore pendant les deux premiers jours de la maladie, quoique la pustule fût sur la main (1).

Ce que nous venons de dire se réduit, en d'autres termes, à ceci : lorsqu'une épizootie charbonneuse se développe sur une espèce d'animaux, elle peut être

(1) Voir ci-après l'histoire de l'épizootie.

funeste à tous les individus de cette espèce qui se trouvent dans sa sphère d'action, et elle n'atteint point ou presque point les animaux d'une espèce différente ; mais tous, l'homme compris, sont susceptibles de recevoir par inoculation ou seulement par contact immédiat le miasme ou virus charbonneux et d'en éprouver les effets funestes.

Cette maladie ainsi faite par contagion, est toute individuelle ; elle se borne au sujet sur lequel a été porté le miasme et elle présente des phases et un ensemble de phénomènes totalement différens de ceux de l'épizootie où elle a pris son germe. Nous y reviendrons : achevons sur le mode de contagion.

Le sang d'un animal malade, surtout pendant qu'il est chaud, a toujours été réputé le réservoir principal et le plus grand véhicule du venin charbonneux et par conséquent la partie la plus dangereuse à toucher ; cependant on doit tenir pour suspectes toutes les excrétions de l'animal ; car si nous avons vu une seule goutte de sang jaillissant d'une veine, déterminer une pustule charbonneuse sur la face d'un homme ; nous connaissons plusieurs cas d'individus infectés et morts charbonneux pour avoir introduit la main dans le *rectum* de bœufs malades. La sanie ou sérosité qui découle des tumeurs ouvertes, par scarification ou par gangrène, n'est pas moins dangereuse, et il ne manque pas d'exemples d'animaux et d'hommes frappés mortellement par la seule piqûre d'une mouche qui en avait récemment empoisonné sa trompe.

Après la mort, surtout pendant que l'animal est encore chaud, tout en lui peut être regardé comme contagieux ; cependant le sang et les sécrétions séreuses des diverses cavités, sont les plus à redouter. M. Favre, vétérinaire, observateur non moins judicieux que savant, a vu mourir d'une pustule charbonneuse au poignet, un homme qui avait passé une seule fois la main dans l'abdomen à travers les intestins d'une génisse récemment morte et ouverte.

Les chairs, les cuirs et peaux, les tissus de toute espèce, recèlent le poison charbonneux et le conservent jusqu'à leur décomposition totale, s'il n'est neutralisé ou détruit par un modificateur quelconque, un agent physique ou chimique, la cuisson surtout. La dessiccation et une longue exposition à l'air ne suffisent point pour atteindre ce but, car nous avons vu un ouvrier tanneur, sur lequel une égratignure à un pouce fit une pustule charbonneuse, deux jours après avoir manié des cuirs détrempés à l'eau et qui cependant avaient subi une dessication de plusieurs mois. Les chiens, les pòrcs et autres carnivores, contractent le *charbon* en mangeant des chairs et rongeant des os non bouillis d'animaux morts charbonneux ; nous en avons des cas sur les deux espèces indiquées.

Arrive maintenant une question majeure, toujours controversée par les auteurs, ou traitée d'une manière absolument négative, savoir : si la chair des animaux morts charbonneux, de ceux surtout qui périssent presque subitement, ou qui sont abattus dès que la maladie est constatée avant qu'ils aient été

émaciés par ses effets, peut sans inconvénient être utilisée comme nourriture de l'homme et des animaux carnaciers d'une ferme.

D'après ce qui a déjà été dit pour servir de données et faciliter la solution du problème, le lecteur a déjà vu qu'il faut faire une distinction et étudier les effets de ces chairs crues et cuites pour arriver à une bonne solution ; il a vu, d'un côté, un boucher nourrissant sa famille, lui-même et ses pratiques, avec de semblables viandes, sans accidens ni aucun résultat nuisible, parce qu'elle n'ont été mangées que cuites ; de l'autre, il a vu ces mêmes viandes (des suifs frais, épiploon, etc.) infecter un cheval par contact, tuer des chiens et des porcs qui en avaient mangé, parce que dans ces cas elle était crue.

Il conclura donc avec nous que la chair crue des animaux charbonneux peut toujours être nuisible, et que cette même chair, quand elle a cui, ne l'est plus ; qu'ainsi le consommateur, celui surtout qui va manger chez le restaurateur, est toujours à l'abri de tout danger, ce qui n'est pas sans importance.

Mais il est des lecteurs qui trouveront, peut-être avec raison, insuffisans, trop peu nombreux, les faits sur lesquels nous avons basé notre assertion ; nous leur dirons qu'il serait facile de les entasser en nombre immense, et pour les satisfaire nous rapporterons encore quelques-uns des principaux d'entre ceux qu'un contact journalier avec les campagnards, parmi lesquels nous avons été élevé et avons pratiqué vingt ans la médecine, nous a mis à même d'étudier et de recueillir.

1° Sur la fin de 1806, l'unique vache d'un propriétaire peu aisé étant morte presque subitement, il en enleva le cuir, garda les meilleurs morceaux de la viande et jeta le reste à la voirie ; les morceaux gardés, ainsi que leur bouillon, furent mangés par lui, sa femme et son fils, sans autre résultat qu'une bonne alimentation ; mais les portions jetées à la voirie donnèrent la mort à des porcs et à des chiens qui s'en étaient repus (1).

2° Dans une épizootie qui dépeupla une étable assez considérable, le chef d'une famille pauvre emporta la viande de deux des plus jeunes et des plus belles vaches, et il s'en nourrit une partie de l'année, lui, sa femme et ses enfans, d'âge et de sexe différens ; la majeure partie de cette viande fut salée puis séchée à la chaleur et à la fumée de la cheminée (2).

Etant démontré que la viande des animaux charbonneux est non-seulement d'une innocuité complète lorsqu'elle est cuite, mais encore un aliment sain et substantiel, il devrait en résulter que la police pourrait en tolérer le débit et le transport au domicile des particuliers ; cela serait praticable si elle se vendait cuite, mais la police doit proscrire toute viande crue qui ne serait même que suspecte : elle recèle le poison charbonneux et elle peut infester les cuisinières et autres personnes qui seraient appelées à la manier ou

(1) La mort de cette vache fut le début d'une épizootie qui tua plusieurs vaches dans le voisinage.

(2) Un troisième fait sera rapporté plus loin dans l'histoire de l'épizootie que nous avons promise.

à la découper, le premier venu même, par le transport et l'inoculation que peut faire une mouche du virus qu'elle renferme; c'est là la conséquence naturelle et forcée de tout ce que nous avons dit à ce sujet.

(La suite à un numéro prochain.)

ACTION DE LA NOIX VOMIQUE SUR LES ANIMAUX.

(Suite de T. VIII, p. 175).

Pour bien reconnaître le développement successif et graduel des symptômes produits par la *noix vomique*, il est nécessaire d'exposer plusieurs expériences depuis leur commencement jusqu'à la fin ; je vais donc citer l'exemple d'un chien sur lequel il m'a été permis, pendant toute la durée de l'épreuve, d'apporter la plus grande attention aux changemens de son état.

Le 30 avril, je fis l'expérience sur un fort chien mâle de neuf mois. Il reçut deux fois douze gouttes de *teinture de noix vomique*. — Eternuement fréquent peu après l'ingestion.

Le 1^er^ mai, trois fois vingt gouttes en divers temps. — Outre les éternuemens, secouemens fréquens de la tête et bougillement des oreilles ; légers accès de toux ; pissement fréquent d'une urine jaune-foncé.

Le 2 mai ; trois fois quarante gouttes. — Roideur

et écartement des extrémités postérieures, en sorte qu'en descendant les escaliers, ce qu'il faisait auparavant avec facilité, il tombe et est atteint de légères convulsions ; excrétion de matières fécales de couleur brun-foncé, mélangées de plusieurs vers blancs et rouge-vif, plats et longs, appartenant à la famille des *Trématodes ;* pissement fréquent avec jambes écarquillées et développement d'incommodités ; le museau est chaud et sec. L'animal est néanmoins vif, attentif et a bon appétit.

Le 3 mai ; trois fois soixante gouttes. — En descendant les escaliers, il tombe comme la veille, et est atteint de spasme tonique général avec tension du col et de la tête, et les extrémités portées fort en avant, ce qui ne dure que quelques secondes ; puis legères convulsions dans les jambes et fuite ; excrémens d'un brun-foncé mêlés, comme la veille, de vers intestinaux, et parsemés de stries muqueuses, ténues, filiformes ; la marche avec les extrémités postérieures est rendue difficile ; la queue pend en bas contre la coutume ; pouls plein et rapide ; gémissemens fréquens en dormant, et soubresauts légers des extrémités qui de temps en temps se retirent brusquement contre le ventre ; le chien devient morose.

Le 4 mai ; trois fois quatre-vingt gouttes. — Les excrémens sont rendus avec plus de peine ; ils sont d'abord durs et friables ; puis mous et enveloppés aussi bien que parsemés de mucosités molles et ténues ; outre les vers ci-dessus désignés il s'en trouve encore un de la famille des *Cestoïdes* (*tænia cucu-*

merina de Bloch). — En descendant les escaliers, il tombe de nouveau et est saisi de convulsions épileptiques avec pupilles fortement dilatées. Une semblable attaque a lieu lorsque l'animal dormant couché, il est subitement réveillé par le coup de langue habituel de son maître. Pendant le sommeil, convulsions fréquentes, qui le soulèvent comme s'il était épouvanté ; roideur des quatre extrémités, en sorte qu'il n'est pas en état, étant couché, d'étendre les pattes antérieures, et que la flexion des postérieures lui est très-difficile ; respiration précipitée, inspiration prolongée et expiration courte et saccadée ; pouls comme la veille ; endolorissement et dureté des muscles, surtout près du sacrum et aux flancs ; l'animal est devenu fuyard, et contre sa coutume, il se tapit dans un coin. L'appétit est excellent, il mange volontiers des choses qu'il dédaignait auparavant, comme des pelures de pommes et autres substances végétales.

Plusieurs de ces symptomes ne s'étendent pas au-delà de quatre heures après l'ingestion de la teinture; passé ce temps, il peut sans difficulté descendre les escaliers, et l'on n'observe plus guère la roideur et la divarication des extrémités postérieures, jusqu'à ce que, un quart d'heure ou une demi-heure après une nouvelle dose, les mêmes accidens se répètent. Le mouvement et le grand air diminuent tous les accidens.

Le 5 mai ; trois fois quatre-vingt-dix gouttes. — Outre tous les symptômes observés les jours précédens, il se manifeste une toux convulsive rauque ; la pau-

pière supérieure gauche est un peu gonflée, et il en découle un larmoiement glutineux; le museau est chaud et humide.

Le 6 mai; il a eu pendant la nuit une diarrhée de matières verdâtres mêlées de mucus, après avoir mangé la veille du lait caillé. Il reçoit, le matin à huit heures, et à jeun cent gouttes de teinture; et quinze minutes après, il survient une contraction musculaire tétanique; la toux rauque et convulsive est devenue continuelle; la sécrétion glutineuse de l'œil gauche a augmenté, et les deux paupières sont gonflées, sans qu'on puisse saisir une altération du globe même de l'œil; les excrémens sont de nouveau consistans, sans être durs et entremêlés de peu de mucosités; il court d'ailleurs avec vivacité dans la cour et démontre son appétit en cherchant dans le fumier des os qu'il broie avec ses dents et qu'il avale.

Comme j'avais remarqué, dit l'observateur, qu'après avoir pris des alimens, il y avait diminution de l'action du médicament, je ne fis point donner de pâtée au chien et lui fis avaler, à dix heures et demie, cent nouvelles gouttes de teinture; après s'être promené dans la chambre pendant huit à dix minutes, il se coucha et fut alors atteint de légères convulsions dans les jambes; puis il se manifesta une notable agitation qui faisait aller l'animal d'un coin à un autre, et qui fut accompagnée de la roideur tétanique déjà signalée. Tout d'un coup il s'arrêta; son dos se courba comme celui d'un chat, la tête et le col s'étendirent en avant, et les jambes se tendirent comme si

elles voulaient s'alonger ; un effroyable spasme tétanique général saisit l'animal et fut suivi des plus violentes convulsions ; l'œil devint fixe et comme chassé de l'orbite, la pupille plus fortement dilatée, et la gueule se remplit d'écume ; la respiration devint précipitée, irrégulière et fréquemment interrompue par la contraction convulsive des muscles du thorax; les battemens du cœur devinrent rapides, le pouls fut précipité et intermittent.

Comme ce n'était pas mon intention de tuer l'animal, je me hâtai de chercher à le soulager en lui faisant avaler de l'infusion de café, seule chose que j'eusse sous la main ; mais le spasme avait tellement contracté les muscles pharingiens, qu'il fut impossible de faire descendre le liquide. Dans cet état, l'animal était totalement dépourvu de ses sens, et même de la sensation générale, au point que des aiguilles enfoncées dans les cuisses n'opéraient aucune réaction. Peu à peu cessèrent les contractions spasmodiques qui furent remplacées par un collapsus de tous les muscles, remarquable surtout à la tête, au col et enfin aux extrémités ; la respiration devint haletante, la bouche s'ouvrit fréquemment, se refermant brusquement ; la couleur de la langue et de la muqueuse buccale devint livide, le pouls fut successivement plus insensible, entrecoupé, intermittent, puis cessa tout-à-fait avec la vie de l'animal, environ dix-huit à vingt minutes après l'ingestion de la substance.

L'observateur procéda à l'examen cadavérique, qui,

comme on pouvait s'y attendre, n'amena pas la vue de modifications importantes des viscères ; — les poumons seulement n'étaient pas aussi crépitans que dans l'état normal, et à chaque incision, il en sortait une écume rougeâtre qui remplissait les bronches ; dans le ventricule gauche du cœur et l'aorte se trouvait une petite quantité de sang noir coagulé, dont étaient gorgés le ventricule droit et les artères pulmonaires. Le cerveau et la moelle épinière n'offrirent rien d'abnormal.

Action de la noix vomique sur les chats.

Les symptômes produits sur la race féline ont beaucoup de ressemblance avec ceux de la race canine. Après une dose de 5-6 grains sur une chatte adulte, survinrent au bout de 30-40 minutes : raideur des extrémités postérieures, grande anxiété ; laissée libre, elle semble chercher à fuir un objet qui la molesté, l'action de grimper lui est devenue pénible, elle s'agriffe fortement aux objets en miaulant piteusement ; bientôt surviennent les convulsions avec écume à la bouche et les pupilles très-dilatées.— Une fois on a vu une chatte après la cessation des convulsions chanceler comme ivre. Les attaques spasmodiques deviennent nécessairement plus faibles et plus rares, et l'animal se rétablit promptement. — Des expériences particulières sont difficiles à faire sur cette race, à cause de son naturel sauvage et fuyard.

Action sur les chèvres.

Je donnai, dit l'observateur, à une chèvre de deux ans, pendant onze jours consécutifs, de la poudre de *noix vomique* pétrie avec de la mie de pain, en doses croissantes comme suit :

Premier jour, 8 grains ; 2e jour, 10 gr. ; 3e jour, 16 gr. ; 4e jour, 1 scrup. ; 5e jour, 24 gr. ; 6e jour, ½ gros ; 7e jour, 2 scr. ; 8e jour, 50 gr. ; 9e jour, 1 gros ; 10e jour, 80 gr. ; 11e jour, 100 gr. ; total 440 grains, quantité suffisante pour tuer 40 chiens, — sans que je pusse apercevoir la plus petite action. L'animal conserva son appétit, sa vivacité, et toutes ses fonctions restèrent normales. Une seule fois je crus apercevoir des borborigmes, symptôme qu'on peut d'autant moins sûrement attribuer à la noix vomique que les chèvres y sont très-sujettes en pleine santé.

Action sur la volaille.

Sur ce point, je ne puis mieux faire que de citer la très-intéressante expérience qu'a faite le Dr Desportes sur une poule (Thèse, Paris 1808, citée par Orfila, Toxicologie III, 324 ; édit. 1815).

« Du 4 au 22 mai, on fit prendre, tous les jours, à une poule noire d'un an, bien portante, et dont la crête et les caroncules étaient vivement coloriées en rouge, de la *noix vomique* en petits morceaux. On commença par un grain, et on ajouta successivement chaque jour à la dose de la veille les quantités sui-

vantes : 1° les quatre premiers jours, 1 grain ; 2° les quatre jours suivans, 4 grains ; 3° les quatre jours ensuite, 8 grains ; 4° les quatre autres jours, 12 gr. ; 5° enfin, 16 grains dans les quatre derniers; elle prit donc, le 4 mai, 1 grain, et le 22 mai, 164 grains ; en tout 1114 grains de *noix vomique* en substance, c'est-à-dire, 92 fois la dose nécessaire pour tuer un chien ; on lui a toujours donné soigneusement à manger.

Maintenant voici les effets produits : du 4 au 16 mai, nul changement apparent ; du 16 au 18, diminution de l'appétit ; la poule frappe avec son bec deux ou trois fois à côté du grain avant de parvenir à le saisir ; excrémens d'un vert foncé. Le 19, elle ne mange plus ; rouge de la crête moins vif. Le 20 et le 21, mêmes symptômes ; de plus, diminution et lenteur des mouvemens, raideur des membres. Le 22, soif vive, mouvemens très-difficiles, raideur légère des membres, impossibilité de se tenir sur les pattes, sorte d'assoupissement dont on la tire facilement et pendant lequel les plumes sont un peu hérissées ; diarrhée ; on sent le jabot fort distendu par la substance qu'on a fait prendre. Le 23, mêmes symptômes, mais plus marqués. Ce jour-là, prévoyant que l'extrême distension du jabot ne me permettrait pas de donner une dose nouvelle, et d'ailleurs étant pressé par le temps, je me décidai, environ trois heures après qu'elle eut avalé les 164 grains de *noix vomique*, à lui faire prendre un peu moins d'une demi-once d'eau, tenant en dissolution environ 4 grains du principe amer uni au sucre et à un peu d'huile. A peine

une minute était écoulée, que la poule, qui était accouvée, s'est levée tout à coup, les ailes étendues, la queue faisant la roue, toutes les plumes hérissées, les pattes dans une forte distension, les ongles seuls touchant le sol, les yeux fixes, le bec ouvert ; elle tombe presque aussitôt sur le dos ; tremblement général, les ailes pliées et serrées contre le corps, mouvemens continuels d'extension et de flexion des jambes, le cou ramené sur le dos avec raideur tétanique, les paupières s'ouvrant et se fermant alternativement, ce qui était assez fréquent pour que je n'aie pu m'assurer si elle voyait. Trois cris, mais faibles ; le bec tantôt ouvert, tantôt fermé ; la respiration d'abord suspendue, avec coloration livide de la crête et des caroncules. Enfin, relâchement général et fort court, avec une respiration toujours précipitée ; décroissement successif de ces accidens ; mort quelques minutes après l'invasion. »

L'examen du cadavre ne laissa rien reconnaître. On donna le corps de la poule à un jeune chien qui le mangea sans en être incommodé ; puis, le troisième jour au soir, on lui jeta les intestins, il les mangea et mourut dans la nuit ; — on les retrouva intacts dans son estomac.

(L'observateur allemand s'excuse de n'avoir pu poursuivre ses recherches sur les chevaux et les bêtes à cornes, sa fortune ne lui permettant pas d'en faire les frais ; il est fortement à désirer que ce curieux travail soit continué par quelque amateur que sa position sociale mette à même de le suivre avec

exactitude. C'est notre désir, c'est aussi celui du célèbre Gross. *Réd.*)

Si l'on réunit les symptômes que fait naître la *noix vomique* dans les divers organismes des animaux, on en voit, ce semble, saillir les points principaux suivans.

1° L'action primitive se porte principalement sur le rachis, et de là se développe sur les affections consensuelles du système nerveux cérébral, et des organes respiratoires, circulatoires et digestifs.

2° Il faut remarquer que ni nausées, ni vomissemens réels n'ont été excités; symptômes qui chez les hommes sont souvent provoqués par la moindre dose de cette substance. Cela est d'autant plus surprenant que notamment les chiens et les chats sont très-aisément disposés à vomir, et que le vomissement est excité chez eux par des dynamisations très-élevées dès remèdes, en sorte que dans les expériences toxicologiques on est presque toujours dans la nécessité de leur lier le gosier après l'ingestion des substances vénéneuses, pour empêcher l'évacuation de l'estomac.

3° La *noix vomique* possède une force spécifique pour provoquer l'évacuation des vers intestinaux, qu'on a vu sortir du corps dans un très-grand nombre de cas. Presque tous appartenaient à la famille des *Trématodes*, vers longs et plats, et on en a vu près d'une centaine expulsés de cette manière; après quoi, le canal intestinal étant ouvert dans toute la longueur, il ne s'y en est plus trouvé un seul.

4° Chez tous les chiens qui ont été soumis pendant un temps un peu long à ces expériences, on n'a point aperçu de diminution d'appétit ; au contraire, chez plusieurs l'envie de manger a semblé augmenter d'une manière notable.

5° L'inactivité de la *noix vomique* sur les chèvres, même en très-grande dose, est sans contredit un phénomène très-remarquable. (L'auteur cherche à l'expliquer par la défaut d'irritabilité des nerfs de la *panse*, et le mélange du remède avec une énorme quantité de fourrage ; il pense que lorsque la rumination ramène la *noix vomique* dans les estomacs irritables, cette substance a déjà été modifiée et rendue inactive par le suc gastrique ; — ceci nous paraît être une pétition de principes ; car il resterait à expliquer pourquoi le suc gastrique rend la *noix vomique* inoffensive et n'en reçoit pas lui-même une qualité délétère. ***Réd.***)

Pour tirer des conséquences plus rigoureuses, il faudrait, dit l'auteur, instituer des expériences :

1° Sur des veaux et des brebis ;

2° Avec de l'extrait de *noix vomique* très-prudemment préparé sous forme liquide, ou de la *strychnine* qu'on administrerait aux chèvres dans un véhicule liquide, afin de savoir si on obtiendrait d'autres résultats, puisque de cette manière la substance serait immédiatement en contact avec la membrane mucoso-nerveuse de l'œsophage et des estomacs.

Neustrelitz.

H.-L. Genzke.

FASTES DE L'HOMŒOPATHIE.

SUÈDE.

Extrait d'une lettre écrite par le Dr Liedbeck, d'Upsal.
(*Hygea*, t. 2, p. 383.)

Le Prince royal Oscar, chancelier de l'Université d'Upsal, avait, dès 1826, donné au professeur de botanique Dr Wahlenberg l'intimation d'ouvrir un cours de *Pharmacie organique*. N'ayant jamais pratiqué la médecine, et obligé pour préparer ses leçons de lire les meilleurs ouvrages afférens à cette matière, le Dr W. prit connaissance, entr'autres, de la *Matière médicale pure* et de l'*Organon* de Hahnemann. Sans interroger aucun de ses collègues sur ses opinions concernant l'homœopathie, le Dr W. ne se fia qu'à ses expériences personnelles, lesquelles il fit au moyen de teintures que lui expédia le Dr Stapf, et il ne tarda pas à se convaincre de la vérité de la doctrine fondamentale de Hahnemann. Dès ce moment ce professeur abandonna la médecine ancienne. Et quoique les étudians en médecine ne le jugeassent point compétent pour apprécier la marche *pratique* de la science, quoique tous se moquassent de l'administration des petites doses, je dois avouer que dès ce moment je résolus de faire moi-même des expériences et d'éprouver la force ho-

mœopathique des médicamens ; j'étais déjà un sceptique en thérapeutique, et j'avais déjà vu que les saignées si vantées ne guérissent ni les inflammations, ni la fièvre qui en provient, et ne font tout au plus que les adoucir ; comme je voyais d'ailleurs tel malade guérir par les seules forces de la nature, je me confirmai dans la pensée d'expérimenter là-dessus l'homœopathie.

Mon ami et camarade le Dr SONDIN, médecin de la maison de correction de Longhalmen près Stockholm ayant eu à y traiter une pneumonie typhoïde, et n'ayant encore ainsi que moi ni médicamens homœopathiques, ni les connaissances nécessaires pour les préparer, nous traitâmes ensemble cette épidémie en partie d'après les principes de l'allopathie et en partie par la méthode expectante. Le Dr SONDIN rédigea nos observations communes en forme de dissertation académique, qui fut improuvée par la majorité de la faculté. Mais le prof. WAHLENBERG, dans une opinion personnelle, déclara que SONDIN dans sa thèse avait développé sur la totalité de la médecine de telles vues, qu'il se devait à lui-même, lui WAHLENBERG, de l'exciter et de l'encourager à ne pas se laisser effrayer et à continuer ses travaux sur la médecine, considérée comme art et comme science. Entr'autres péchés contre la médecine coutumière, SONDIN avait commis celui de citer l'*Organon*. . .

. . . . . .

En 1832, quelques guérisons obtenues très-rapidement dans des maladies où les autres médecins

échouaient après des traitemens d'un an et un jour, fixèrent toujours plus mon attention sur l'homœopathie. Le nombre de mes occupations publiques et particulières ne me permettant pas de me vouer uniquement à la pratique, et leur surcroît m'ayant fait tomber malade, je voyageai pour rétablir ma santé, et me rendis, pour le 10 août, jour de la fête de HAHNEMANN, à Leipzig, où après avoir présenté mes devoirs au patriarche, à Coethen, j'eus l'avantage de faire connaissance avec les savans GROSS, STAPF, WOLF et TRINKS.

SONDIN et moi avons été les premiers médecins praticiens en Suède, connaissant quelque chose de la réforme actuelle de la médecine. Au commencement de 1830, nous communiquâmes nos observations à l'un de nos amis communs, feu le Dr SODERBERG à Sigtuna. Il se moqua d'abord des succès merveilleux des petites doses, mais ne tarda pas, tôt après, à pratiquer lui-même l'homœopathie. (Ici se trouve la narration de la maladie et de la mort de ce médecin.)

Le Dr SONDIN est beaucoup plus éclectique que moi ; après un voyage en France, en Hollande et en Allemagne, où il a été entretenu par le gouvernement pour y étudier le traitement des maladies mentales, il est revenu se mettre à la tête d'un hôpital d'aliénés à Danviken près de Stockholm.

Le Dr SELLDEN, médecin d'hôpital à Venjo, a aussi fait un grand nombre de belles expériences sur l'activité de *merc. viv.* 30, pour la guérison de la *Syphilis consécutive.*

Le Dr Bergman, médecin provincial, à Holmstad, a opéré un nombre de guérisons homœopathiques au moyen des plus hautes dynamisations (28-30).

Le supérieur de l'institut gymnastique central de Stockholm, M. Branting, qui possède plus de connaissances anatomiques et physiologiques que la plupart des médecins suédois, pratique aussi l'homœopathie. Il paraît exagérer la diète et redouter la grosseur des doses plutôt que leur répétition.

Quant à la grosseur des doses, je suis encore dans le doute. Souvent les malades m'ont dit que le flairer agit beaucoup plus que l'ingestion des hautes dynamisations. Mais le contraire n'a pas été rare, sans que je puisse expliquer cette différence. J'ai éprouvé que les globules perdent de leur propriété s'ils ne sont pas conservés bien secs ; et MM. Sondin et Branting pensent qu'ils en perdent aussi lorsqu'ils ne sont enveloppés que d'un double papier ; ils ne leur ont jamais reconnu autant d'action que lorsque je venais de les tirer de mes flacons.

J'ai observé une action très-notable et très-curative à *psor.* 29, gtt 1. Quant à l'*autopsorine*, je l'ai employée avec un succès tantôt nul, tantôt douteux.

. . . . . .

J'ai observé quelques symptômes de l'*osmium ;* mon ami, le prof. Swanberg, s'y est trouvé excessivement sensible, ainsi qu'à d'autres remèdes. Il avait des doutes sur l'action des petites doses, mais *sulf.* 6/30 les a eu bientôt dissipés. Déjà en 1832, nous avions, avec son frère, le lieutenant au corps

de construction navale, expérimenté un globule *natr. mur.* 30, envoyé par le Dr Gross ; nous avons éprouvé tous les trois l'action de cette substance sur les yeux ; ce qu'il y a eu de plus surprenant, c'est qu'au 3e jour, le lieutenant qui est grand fumeur avait totalement perdu le goût du tabac ; cependant il n'avait aucune idée de l'action de *natr. mur.* et ne connaissait point le symptôme 190 des *maladies chroniques.*

(Suivent quelques *observations.*)

I. Lundin, 24 ans, fut pris de fièvre à la fin de novembre 1831, avec céphalalgie, douleurs aux aisselles, surtout à la gauche, avec gonflement de l'une et de l'autre. Il fut envoyé à l'hôpital académique, où il entra le 8 décembre. Il raconta qu'au début de la maladie il n'avait remarqué qu'une rougeur générale de la partie antérieure du thorax, avec gonflement et douleur, et que le gonflement était devenu peu à peu bleuâtre, comme il l'était encore. Maintenant un énorme abcès fluctuant s'étendait du milieu du sternum au-delà des deux aisselles. La sueur nocturne et la diarrhée alternaient chaque jour.

Le directeur de l'hôpital donna, entr'autres *rhabarbarina,* qui enleva la diarrhée ; mais le reste des malaises du malade empira plutôt que de s'améliorer. Le *sulfate de kinine* à grandes doses ne changea rien au mal. Deux sétons qu'en qualité de chirurgien je dus établir moi-même, s'étendaient tout au travers des sacs purulens, depuis le milieu du thorax, où les sacs avaient une ouverture commune, jusqu'aux aisselles, il en sortait tous les jours environ une livre de

pus. Le malade avait aussi chaque jour deux accès de fièvre hectique avec sueur consécutive, et matin et soir une urine briquetee. Le pus commença enfin à devenir sanieux, ténu et fétide.

Tel était l'état du malade lorsqu'à la fin de décembre, le médecin déclara qu'il était irrémissiblement perdu. Dans cette situation, je demandai s'il me serait permis de faire quelque tentative avec des remèdes homœopathiques ; la réponse du médecin fut : *très-volontiers.*

Une investigation plus soignée du malade fournit le tableau suivant : pouls lent ; sueur nocturne si abondante, que les draps ainsi que les matelas en étaient trempés ; — toux qui succède à la sueur ; — conjonctive jaunâtre ; — anorexie ; — lassitude ; — toux sèche, si douloureuse, qu'il semble au malade que son corps s'ouvre, surtout la nuit vers les deux heures ; — là où les sétons pénètrent dans la peau, frisson et sensation de froid ; — cheveux ternes ; — anxiété ; — pleurs, surtout pendant la solitude de la nuit ; — céphalalgie, surtout au front, où le froid l'adoucit ;— borborigmes dans le ventre, au-dessous du sternum, qui s'apaisent quant le malade boit ; — soif constante qui lui fait avaler plusieurs bouteilles d'eau par jour.

Le malade se rapelle que durant plusieurs printemps il a eu une éruption qui a passé pendant l'été, à l'état de furoncles, lesquels occupaient surtout les extrémités inférieures, et qu'il a traités uniquement avec l'emplâtre de styrax. D'ailleurs, il avait dans sa

jeunesse joui d'une bonne santé ; il regardait une fracture de la jambe comme la première cause de ces éruptions de printemps.

Depuis quatre jours, il n'avait pris aucun remède; le 31 décembre, à 3 heures, je lui donnai *silic.* 2/30, préparé par le Dr Gross ; à 6 heures du soir il avait plus sommeil qu'à l'ordinaire, mais il était encore agité et en état de fièvre.

Le 1er janvier 1832, à ma visite, le malade me dit qu'il se sentait intérieurement mieux que cela n'avait eu lieu depuis plusieurs semaines ; la couleur jaune des yeux s'était évanouie ; les sacs purulens étaient moins remplis qu'à l'ordinaire ; le pus en était plus épais ; enfin le malade racontait qu'une demi-heure après avoir pris le remède il avait éprouvé une douleur redoublée dans l'un et l'autre sac jusqu'à ce qu'il se fût endormi; puis, que le matin à 3 heures, il s'était senti beaucoup mieux.

Le médecin de l'hôpital reconnut lui-même cette amélioration, et pouvait à peine retenir les exclamations de sa surprise.

Le 2 janvier, amélioration ; seulement prurit et élancement dans les plaies des sétons qui avaient été retirés dès l'avant-veille ; le malade avait dormi jusqu'à 6 heures du matin ; fatigue, mais sans douleur ; retour de l'appétit. — Ainsi s'améliora journellement l'état du malade qui put retourner guéri à son domicile, le 12 janvier. Depuis il s'est marié ; — il a succombé, deux ans après, à une affection inflammatoire qu'il n'a pas fait traiter.

(Cette observation intéressante offre le plus grand rapport avec celle de la petite Lugeon, que nous avons consignée, *Bibl. hom.*, t. VII, p. 194. *Réd.*)

Une femme atteinte de vomisssemens de pus (*sic*) (la matière fut analysée chimiquement, et les globules purulens examinés au microscope) fut rétablie une fois au moyen de *silicea;* mais quelques mois après elle recommença à vomir du pus, et elle est demeurée dans un état d'hecticie.

II. L'observation qui va suivre est destinée à démontrer qu'il arrive quelquefois aux allopathes de traiter et guérir par l'emploi de remèdes simples dont l'action est signalée dans les ouvrages didactiques d'homœopathie, et pourrait être prévue et indiquée à l'avance par l'homœopathe qui les verrait employer.

Un garçon tailleur, atteint de pleurésie pulmonaire, entra à l'hôpital et y fut traité pour une fracture du radius; cette fracture ne guérissait point; les fragmens étaient soit très-sensibles à la moindre pression du bandage, soit entourés d'un pus qui se laissait apercevoir à la partie déclive du membre, suivant les diverses attitudes. Les sueurs nocturnes et la diarrhée enlevèrent les forces du malade; il n'y avait chez lui de soulagement que du côté de la toux. Sa constitution était encore pire que celle du sujet de la première observation. Le médecin de l'hôpital me demanda si je voulais aussi traiter celui-ci homœopathiquement; mais j'avoue que je ne crus pouvoir me confier à aucun traitement capable de le sauver. Mon étonnement en fut d'autant plus grand lorsque, après

quelques doses de *poudre gommeuse d'antimoine*, je vis se montrer en quelques jours une éruption cutanée qui suspendit tous les autres maux du malade, et dont enfin celui-ci fut délivré par l'emploi des bains chauds et de grandes doses de *magnésie* unie au *soufre*.

III. Tandis que j'étudiais la littérature homœopathique, rien ne me parut plus surprenant que l'action de l'*aconit*, et j'étais si désireux de l'expérimenter par moi-même que je n'attendis pas de posséder ce médicament préparé homœopathiquement.—En particulier, dans les pleurésies et les pneumonies avec point de côté, ou dans les fièvres avec caractère inflammatoire, je donnai des doses de *poudre* de *feuille d'aconit* prescrites chez le pharmacien aussi petites que celui-ci pouvait les diviser, par exemple, d'un tiers de grain. Lorsque l'indication du remède était bonne, l'effet du remède était excellent ; le point de côté fut apaisé chaque fois, et il en résulta sur-le-champ l'amélioration du malade. Je ne vous donne ici qu'un seul des nombreux cas que j'en pourrais citer ; plusieurs personnes d'ici pourraient en affirmer l'exactitude.

Sundberg, 18 ans, domestique du pharmacien Wahlberg, tomba malade dans l'hiver ; dès le début, les symptômes furent ceux d'une fausse pleurésie. Le pharmacien lui donna d'abord un vomitif, puis un laxatif ; mais comme ces remèdes ne guérissaient point, on me consulta. J'ordonnai des *sangsues*, du *calomel* et de l'*opium* ; les douleurs en éprouvè-

rent une diminution ; je pus prescrire le lendemain du *sel ammoniaque* avec du *tartre émétique*. Au 3e jour de la maladie, l'état était pire qu'auparavant, les points de côté et la fièvre augmentaient d'heure en heure et à vue d'œil, ainsi que la toux et la dyspnée. Là-dessus je donnai, le soir, 1/3 grain de poudre d'*aconit* avec du sucre de lait, — et voilà que déjà le lendemain matin, le malade était guéri et put se rendre à ses travaux accoutumés ; dès ce moment, il a joui toute l'année de la meilleure santé.

Le même malade, au printemps de 1831, eut une nouvelle attaque de points de côté qui en très-peu d'heures devint très-forte ; le Dr Soderberg lui administra une seule dose de 1/3 grain d'*aconit* qui en 12 heures le guérit complètement.

IV. Une dame de 26 ans, blonde, de constitution convenable, avait été dans sa jeunesse fréquemment atteinte de dartres, qui se montraient tantôt sur une partie du corps, tantôt sur une autre ; elles disparurent pendant la grossesse. Elle avait aussi dans son enfance eu la rougeole, et s'était exposée au froid, d'où résulta un malaise avec toux sanguinolente. Outre cela elle avait des coliques et une faiblesse nerveuse qui revenaient périodiquement. A 22 ans elle prit la scarlatine, puis se maria, et devint en couche au bout d'un an ; son enfant mourut âgé d'un mois, ce qui fut pour la mère la cause d'un mal de sein avec suppuration. Elle devint enceinte une seconde fois ; les couches se passèrent très-bien. Après sa santé s'altéra ; elle

éprouva des tranchées abdominales, de la fatigue, etc.; l'enfant recevait le sein d'une nourrice. En 1832, elle fut encore plus malade, ayant des douleurs dans les membres et de la fièvre, et garda le lit 15 jours. Depuis ce moment elle ne récupéra pas sa santé, et garda de la lassitude, des douleurs vagues, à la tête, aux aisselles, dans la poitrine, avec fièvre lente quotidienne.

Pendant deux mois elle fit usage de remèdes allopathiques, *kina*, *liqueur nervine*, etc. Elle fit, pour sa santé, un voyage à Dalarna, où elle fut obligée de s'aliter à cause d'une angine catarrhale, avec raucité de la voix et toux continuelle. Voici, au 28 juillet 1832, le tableau de ses symptômes : Céphalalgie, qui augmente en se baissant en avant et en mouvant le corps; elle occupe les régions frontale et occipitale, avec coriza humide; — le matin surtout, crachats muqueux jaunâtres, toux et chatouillemens avec sensation de blessure dans la poitrine, comme si deux surfaces blessées entraient en contact; — poids à la poitrine avec asthme; ce dernier pendant les mouvemens seulement; — douleurs à la nuque; — yeux (surtout le gauche) ternes, douloureux, surtout lorsque la malade les fixe sur un objet; il lui semble y avoir du sable; les paupières sont raides; les yeux sensibles à la lumière; en lisant, étincelles devant eux; myopie; — tintement d'oreilles, augmentation de la sécrétion du cerumen; dysœcie récente; — sensation d'un lien sur le nez, avec ulcération superficielle et prurit, picotemens et saignotemens; —

odontalgie; les dents s'exfolient; — le gosier est encore sensible en mangeant; — élancement dans l'aisselle droite et sensibilité au toucher; appétit inégal; faim canine, etc., etc.; soif en mangeant seulement; gastralgie, qui s'étend en haut dans la poitrine avec sensation de vide, agitation et étranglement, surtout après les mouvemens de l'ame, que diminuent des renvois d'air; soda dans l'œsophage; hoquets, surtout après avoir mangé; vomissemens et diarrhée; pincemens dans le côté droit, à l'aine, comme si une hernie voulait s'y former, qui augmentent en marchant, en montant et par tous les mouvemens du corps; borborigmes, flatuosités et douleurs, ici et là, quelquefois jusqu'aux aisselles; impossibilité de reposer sur le côté gauche, à cause d'un poids à la région du cœur; constipation de plusieurs jours; une selle dure est accompagnée de douleurs sécantes à l'anus, avec saignement; hémorrhoïdes borgnes; — varices douloureuses (au rectum?); — urine épaisse, brun-foncé et fétide; — menstrues exiguës mais régulières; — fatigue, pesanteur des membres; si elle soulève quelque chose de lourd, tremblement des mains, puis de tout le corps; si elle monte une pente, les jambes ne portent plus le corps, et les genoux sont lourds et las; froid intérieur des pieds; les extrémités inférieures sont atteintes d'un froid extérieur douloureux; — attaques de défaillance qui commencent par des pleurs et s'accompagnent de sensations indescriptibles; — sueurs nocturnes d'odeur aigre.

Comme antidote de la kinose (maladie résultant de l'abus du kina) qui était si évidente, l'*ipécacuanha* parut être le remède le plus convenable. Après trois doses *ipec.* 2/IV, en 15 jours, la malade se déclara guérie, et prit le meilleur aspect. Pour achever cette action antidotique contre une kinose de longue date, on pensa devoir recourir à de plus fortes doses de *fer*, qu'on administra en conséquence. (Il ne nous paraît point nécessaire de faire intervenir *l'action antidotique* du *fer*, comme déterminant cette substance ; le *fer* était indiqué sans doute ; seulement le Dr Liedbeck a négligé de dire par quels symptômes reliquats. *Réd.)*

V. Pendant l'épidémie du choléra, Anna N., jeune domestique, avait pris de huit en huit jours un préservatif, mais ne s'était jamais privée de son café. Le 2 octobre 1834, entre 5 et 6 heures du soir, elle fut subitement atteinte de diarrhée et de vomissement, avec forts frissons, en revenant à la maison, face bleuâtre, froid de la surface du corps et horripilation ; on la mit sur un lit, elle prit environ toutes les cinq minutes de 4 à 5 gouttes de solution spiritueuse de *camphre* qui lui rendit un peu de chaleur ; on la déshabilla peu à peu et on prépara son lit. Elle éprouva de nouveau un froid plus intense qu'auparavant, et se plaignit d'une constriction dans le cou. Des contractions fortes du muscle frontal manifestèrent une anxiété douloureuse. La langue, qui jusque-là était restée chaude au toucher, était devenue froide et la respiration gémissante ; il se

manifesta des crampes; le pouls devint insensible, et les extrémités furent toutes froides. — Dans cet état, on donna deux vomitifs *ipecac.* 30 gr.) environ les 6 ½ heures du soir; ils n'agirent point comme on l'aurait désiré; au contraire, les serremens de poitrine augmentèrent ainsi que les convulsions générales qui vinrent au point de renverser le corps avec la plus grande violence d'un côté et de l'autre, et de lui donner un mouvement giratoire. La malade poussait des cris sourds; les douleurs, disait-elle, étaient intolérables; il survint opisthotonos. Alors, vers les 7 h., la malade reçut une dose *cupr. acetic.* 5/12; deux minutes après, elle fut délivrée des douleurs et des convulsions; mais celles-ci reparurent au bout de dix minutes, avec opisthotonos et gémissemens, comme si elle allait suffoquer; le visage était bleuâtre et gonflé, le pouls petit.

Tel était son état lorsque j'arrivai; je fis répéter après deux minutes *cupr. acet.* 3/12; il fut suivi d'un nouveau soulagement, avec calme et légère moiteur du corps qui se changea bientôt en sueur abondante. Au bout d'environ quatre heures il survint de la diarrhée et du vomissement, et la malade se débarrassa d'alimens non digérés. — Huit jours après elle était complètement rétablie.

En 1833, j'ai vu un étudiant en médecine qui, après avoir fait plusieurs préparations chimiques de mercure, fut atteint d'une hydrargyrose; salivation, angine, fétidité de la bouche, langue couverte, fièvre du soir. En peu d'heures, il fut délivré par *bell.* 3/30

qui était indiqué. En 1831, j'ai employé en pareil cas des bains soufrés qui ont amené la guérison, mais au bout d'un temps beaucoup plus long.

PATHOGÉNÉSIE.

Berberis vulgaris. (Suite de T. VIII, p. 182.)

Sensation de fatigue et d'engourdissement dans les bras, que des efforts musculaires changent en douleur.

Sensation tractive et tensive des bras, quelquefois avec léger déchirement, souvent avec pesanteur et absence de force.

Douleur pressive des muscles des bras.

Douleur dans l'une ou l'autre épaule, comme si la partie était gonflée, en dehors et en arrière; ou comme si elle était atteinte de suppuration.

Déchiremens tensifs et superficiels dans les épaules.

Douleur tensive et pressive dans l'omoplate droite gagnant la clavicule et les muscles pectoraux; le mouvement du bras en est rendu douloureux.

Sensation de glocitation dans l'aisselle droite, comme s'il y avait quelque chose de vivant (7e et 15e jours).

Prurit dans la région de l'épaule, en particulier

l'aisselle, qui oblige à se gratter, — quelquefois brûlant, cuisant, fourmillant ou picotant.

Sensation rongeante à l'épaule gauche.

Elancement brûlant à l'acromion droit (107e jour).

A l'épaule droite, deux taches rouges, marbrées, semblables à une ecchymose (44e jour).

Au-devant de l'aisselle gauche, trois petites taches rougeâtres, ponctuées, marbrées, quelquefois légèrement rongeantes (74e j.).

Boutons séparés sur les épaules.

Au bras gauche, derrière l'épaule, pétéchie rouge de 8 lignes de diamètre, pruriante, et se terminant par desquammation.

Elancemens au bras droit, avec cuisson.

Elancemens très-aigus à la face interne du bras gauche, comme si on y enfonçait une esquille jusqu'à l'os.

Déchiremens au bras près de l'épaule, fouillans jusqu'à l'os, dans l'espace de 1 1/2 pouce (91e j.).

Déchiremens avec tiraillement aux attaches brachiales des muscles pectoraux.

Douleur pressive violente, au milieu de l'humérus gauche, avec pesanteur, qui fait tomber le bras, durant une minute et plus.

Déchirement à la face externe du bras, jusqu'au coude (35 j.).

Douleur déchirante, profonde, sur l'os, depuis le milieu du bras gauche, passant sur l'articulation et le long du radius, jusqu'au poignet et le milieu du

dos de la main, qui au milieu du travail oblige à laisser tomber le bras (44e j.).

Douleur lancinante dans les muscles du bras gauche.

Glocitation dans les muscles du bras droit, comme s'ils étaient vivans, se répétant trois fois (105e j.).

Douleur brûlante à la face interne du bras gauche, sous la peau, se répétant à divers intervalles (26e jour).

Prurit au bras droit passant par-dessus le coude.

Picotement à la peau de la partie postérieure et supérieure du bras gauche (104e j.).

Elancement brûlant au milieu de la face externe du bras droit.

Douleur de cuisson dans la peau de la partie antérieure et supérieure du bras droit (103e j.).

Douleur prurianteet rongeante à la peau du bras droit, qui augmente par le frottement.

Près du condyle externe du bras gauche, tache rouge-sale, marbrée, de la grandeur d'un sou, quelquefois cuisante et prurianteet, comme une sugillation, avec une élévation centrale semblable à une ampoule ortiaire.

Douleur tractive et tensive dans l'articulation du coude gauche.

Sensation tensive au pli du bras gauche jusqu'au milieu de l'avant-bras, surtout en étendant le bras.

Douleur tractive et déchirante depuis le coude droit jusqu'à la partie inférieure de l'avant-bras.

Dans le tendon du biceps, au pli du bras, douleur

violente subite en mouvant le bras, surtout en l'étendant fortement.

Douleur déchirante et lancinante à l'articulation huméro-cubitale, surtout dans les tendons, que le mouvement réveille et augmente, durant 8 minutes (27e jour).

Douleur lancinante et fourmillante dans le coude.

Douleur brûlante, comme par des orties, au coude droit, entre l'olécrane et le condyle interne de l'humérus.

Cuisson à la partie antérieure externe du coude gauche, non-seulement dans la peau, mais profondément dans les chairs, durant une minute.

Prurit tantôt simple, tantôt brûlant; quelquefois lancinant à l'articulation huméro-cubitale, du côté externe.

Prurit cuisant que diminue le gratter qui produit une légère rougeur à la peau du coude.

Douleur rongeante au coude.

Bouton à la pointe de chaque coude, qu'enflamme la friction.

Douleur pressive du côté extérieur de l'avant-bras droit.

Pression au côté fléchisseur de l'avant-bras droit à environ 2-3 pouces du poignet, comme pénétrant dans les os.

Douleur pressive et constrictive, comme une crampe, répétée, au côté fléchisseur de l'avant-bras droit.

Pression, tension, déchirement très-douloureux

à l'avant-bras gauche, depuis le coude, le long du cubitus, jusqu'aux os du dos de la main et aux articulations des doigts, avec pesanteur et perte de force du bras, comme s'il était enflé, reparaissant plusieurs fois, se manifestant le soir et le lendemain matin.

Déchirement dans les muscles fléchisseurs, du coude au poignet, comme si on râclait les os, avec sensation de faiblesse et de pesanteur, plusieurs fois par jour.

Douleur d'engourdissement et de paralysie au côté externe de l'avant-bras gauche, jusque dans le poignet, qui gagne le coude par le mouvement; elle oblige à reposer de suite le bras; — si la main pend, la douleur en devient plus violente (22e j.).

Douleur de tiraillement au côté externe de l'avant-bras gauche.

Elancemens qui se suivent promptement dans les muscles et les tendons de la face interne de l'avant-bras droit.

Elancement violent, pressif, perçant, à la face interne de l'avant-bras droit, comme si une aiguille était enfoncée dans les os.

Douleur brûlante aux muscles externes de l'avant-bras gauche.

Douleur brûlante et cuisante au milieu de la face externe de l'avant-bras gauche, durant cinq minutes, passant à la sensation d'engourdissement pressif.

Brûlure à la tête, palmaire du radius droit; il se manifesta une tache rouge que la friction agrandit.

Elancement brûlant au radius droit, à deux pouces du poignet, de dehors en dedans.

Piqûre brûlante à la face dorsale de l'avant-bras, à deux pouces du poignet.

Sensation de froid, comme déchirement, à l'avant-bras droit.

Douleur cuisante, brûlante, déchirante au côté cubital de l'avant-bras droit.

Douleur de gerçure derrière le poignet gauche sur le dos de l'avant-bras, que la friction augmente.

Douleur de gerçure brûlante à diverses places de l'avant-bras, plusieurs fois, surtout à la face interne, que le frottement augmente; il en résulte quelquefois une tache rouge.

Prurit au côté fléchisseur de l'un ou l'autre bras, quelquefois avec cuisson, et picotement.

Petites taches, rouge-sale, semblables à des pétéchies, quelquefois pruriantes ou brûlantes, gagnant le dos de la main, près le poignet.

Gonflement lymphatique aux tendons fléchisseurs de l'avant-bras gauche, près du cubitus, modérément dur, que le palper ne rend pas très-douloureux, non plus que le mouvement, sans rougeur, recouvert de deux pétéchies, pas trop élevé, avec douleur brûlante à la peau, durant plusieurs jours (à la 10^{e} semaine).

Douleur pressive au poignet droit, à la face externe, comme après une foulure, qui gagne la main.

Déchirement à la face interne du poignet gauche du côté fléchisseur du doigt annulaire, pénétrant dans l'articulation de la main, et devenant lancinant par secousses.

Déchirement au poignet, alternant à la main et aux doigts.

Déchirement rongeant sur le dos du poignet droit, gagnant, le long de l'os métacarpien de l'index, la dernière phalange de ce doigt.

Elancement violent dans le poignet droit, commençant à l'avant-bras, et gagnant profondément le milieu de la main, cessant une heure puis reparaissant.

Douleur brûlante, comme par des orties, sur le dos du poignet gauche, qu'augmente le frottement, plusieurs fois.

Douleur rongeante au poignet droit, durant tantôt quelques minutes, tantôt 2 heures (103e jour); — à la peau, augmentée par le frottement.

Prurit simple ou cuisant aux poignets.

Piqûres pruriantes, brûlantes ou cuisantes aux poignets.

Prurit avec picotemens à la face externe du condyle de la main.

Piqûre brûlante au condyle externe de la main gauche, avec cuisson consécutive.

Déchirement à l'intérieur de la main gauche vers l'hypoténar.

Douleur déchirante, tensive, lancinante à l'intérieur de la main droite, près de l'os métacarpien du petit doigt.

Déchirement dans l'éminence ténar.

Douleur déchirante, pulsative, dans la paume de la main gauche, le long de l'os métacarpien du médius, durant quelques minutes (102e j.).

Déchirement à la partie externe du dos de la main gauche près des 4e et 5e os métacarpiens, passant à l'état de douleur corrosive.

Déchirement au 3e métacarpien de la main droite, avec pulsations répétées.

Forte piqûre dans la main gauche (44e j.).

Piqûre dans l'éminence ténar droite.

Elancement dans la main gauche, sécant, vague, survenant tout d'un coup.

Douleur violente, pressive, fouillante, bourdonnante sur tout le dos de la main droite, avec pesanteur, qui oblige à laisser tomber la main, le soir à 9 h., encore sensible le lendemain matin (45e jour).

Prurit au dos ou à la paume des mains, simple, brûlant, cuisant, lancinant, fouillant, passant par le frottement, et revenant soit à la même place, soit à une autre.

Douleur brûlante au dos de la main droite; — ou dans l'espace qui sépare le pouce de l'indicateur; la friction y fait naître une tache rouge.

Douleur brûlante avec légères piqûres, comme de cousins, le long de l'os métacarpien du médius droit; le frottement étend la douleur (97e j.).

Douleur brûlante violente à la peau sur l'os métacarpien du médius gauche, durant deux minutes (71e jour).

Piqûre brûlante sur le dos de la main gauche, de dehors en dedans, qui brûle encore après.

Douleur brûlante de gerçure entre le 4e et le 5e métacarpiens droits, qu'augmente le moindre attouchement (73e j.).

Tache rouge, ortiée, pruriante sur le dos de la main gauche.

A l'éminence ténar de la main droite, trois petites tumeurs (verrues), plates, demi-transparentes, sensibles lorsqu'elles apparaissent, et qui passent au bout de quelque temps (101e j.).

Sensation comme s'il tombait des gouttes de pluie froide sur le dos de la main, en se promenant en plein air (71e j.).

Augmentation de la sensation de chaleur dans les paumes des mains, souvent avec prurit, ou fourmillement, comme avec les engelures.

Déchirement sur le dos des doigts, ici ou là, surtout aux articulations.

Déchirement soit au 5e métacarpien, soit à celui du pouce, et vers l'articulation de celui-ci, avec sensation de pesanteur et de paralysie, passant ensuite à la sensation de piqûres.

(La suite à un numéro prochain.)

MORT DU DOCTEUR PIERRE DUFRESNE.

C'est avec le plus vif chagrin que nous annonçons à nos lecteurs la perte irréparable que vient de faire la science, et en particulier la *Bibliothèque homœopathique* par la mort de son fondateur, le Dr Pierre Dufresne, qui a été ravi à sa famille, à ses amis et à ses nombreux cliens, dans la nuit du 18 au 19 courant, par une bronchite aiguë, entée sur une poitrine dès long-temps atteinte d'asthme chronique, qui a résulté d'un léger refroidissement qu'a aggravé l'exercice des fonctions médicales de notre collaborateur, duquel on a bien le droit de dire qu'il est mort à la peine. La maladie a été si courte, la mort est arrivée si promptement, que celui qui écrit ces lignes a tout ignoré jusque douze heures après l'instant fatal.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler qu'avant qu'aucun livre eût été imprimé en France sur l'*homœopathie*, Pierre Dufresne nous proposa de créer un journal, ce à quoi nous nous empressâmes de donner les mains, la connaissance bien qu'imparfaite que nous possédons de la langue allemande nous permettant d'être assuré de ne jamais manquer de matériaux ; c'est, en effet, dans les livres écrits en allemand que nous avons pu faire et continuer toutes nos études homœopathiques.

Bientôt Pierre Dufresne sentit la nécessité de lier tous les homœopathes des pays où la langue française est en usage par une sorte de confédération scientifique, et il fonda à Genève la *Société homœopathique gallicane* qui, en 1833, s'est constituée à Lyon, et dont lui-même a été *Président* pendant les années 1834 et 1835. La plupart de nos lecteurs connaissent l'intérêt qu'il a porté à cette grande association, et quel relief il a cherché à lui donner, soit par les discours qu'il y a prononcés, soit par les *Règlemens* qu'il a proposés et fait accepter. Dans cette fonc-

tion, il a donné et laissé un exemple qu'il sera difficile d'égaler et impossible de dépasser ; car il ne faut pas oublier que sa très-nombreuse clientelle ne l'a empêché d'assister à aucune des séances de la Société, même à Lyon et à Paris.

Mais comme la *Société homœopathique gallicane* ne se réunissait qu'une fois par année, Pierre Dufresne reconnut la convenance d'entretenir le feu sacré de la doctrine dans un point central auquel viendraient habituellement converger les divers rayons des adeptes qui en étaient le moins éloignés, et il fonda la *Société homœopathique lémanienne* qui, conformément à son *Règlement* dont notre collaborateur était aussi l'auteur, n'a pas cessé depuis sa fondation de se réunir régulièrement tous les trois mois. C'est là que Pierre Dufresne a lu ces divers morceaux de théorie et de pratique qui lui ont concilié la plus haute considération de la part de ses collègues qui pouvaient se regarder comme ses disciples, tant il était prodigue de ses conseils et de ses enseignemens envers ceux qui désiraient avancer dans la carrière de l'homœopathie.

Au moment où la mort l'a saisi, il était occupé à mettre la dernière main au morceau sur les *maladies charbonneuses* dont ce cahier-ci contient la première partie, et dont nous espérons pouvoir donner dans le cahier prochain toute la portion qui sera trouvée dans ses manuscrits.

Nous venons de parler des travaux scientifiques de Pierre Dufresne, mais nous n'essaierons pas de peindre ses qualités sociales qui l'ont rendu cher à ses cliens, au point que plusieurs d'entre eux le pleurent encore, les uns comme un père, les autres comme un frère, et tous comme un ami ; c'est à ce dernier sentiment que nous nous associons en consignant ici l'expression de notre vive douleur.

Ch.-G. Peschier, Dr.

Genève, Imprimerie de Ch. Gruaz, rue du Puits-Saint-Pierre.

N° 5. 5e ANNÉE.

BIBLIOTHÈQUE HOMOEOPATHIQUE.

OBSERVATIONS PRATIQUES,

Par le Dr BEHSMEYER.

(*Allg. hom. Zeit.* VII, 193.)

Afin de confirmer la vérité de quelques-uns des symptômes de *causticum* insérés dans le supplément du *Manuel de* JAHR, je vais donner quelques histoires de guérisons obtenues par ce remède.

Hémiplégie faciale.

M. R., jeune homme de constitution robuste et saine, habitué à prendre, tous les jours de l'été, un bain froid de rivière, se plongea dans l'eau un jour qu'il avait très-chaud, et fut atteint, quelques jours après, des symptômes suivans pour lesquels je fus appelé.

Impossibilité soit d'ouvrir, soit de fermer totalement l'œil droit, la paupière supérieure recouvrant à moitié le globe et y restant immobile.

En contractant le muscle frontal, la moitié seulement du front forme des plis, la droite reste complètement lisse.

La bouche est un peu de travers, tirée du côté gauche qui est sain; en essayant de l'ouvrir elle se contracte du côté sain, tandis que le coin droit ne change point de forme; la mâchoire inférieure ne peut être écartée qu'avec beaucoup de peine de la supérieure, et alors une douleur lancinante se manifeste à l'angle droit de la mâchoire inférieure.

Pendant l'acte, pénible d'ailleurs, de la mastication, les muscles du côté droit restent tout-à-fait inactifs, ensorte que le malade est obligé de pousser les morceaux par une pression extérieure, pour les placer entre les mâchoires.

L'aile gauche du nez est mobile, tandis que la droite ne prend aucune part au mouvement.

Mais ce qui fatigue le plus le malade, c'est l'immobilité de la paupière supérieure droite, parce que non-seulement cet œil est atteint d'un larmoiement continuel, mais encore il en devient douloureux, ne pouvant se fermer même pendant le sommeil, ensorte que continuellement les rayons lumineux y pénètrent, ce qui y constitue un état d'irritation et même d'inflammation.

D'abord je crus que *graphit.* répondait à ce cas; j'en donnai donc x ooo. Le sixième jour après ce remède les symptômes restaient les mêmes, et il s'y était ajouté une cuisson de l'œil à moitié recouvert, bien que cet organe ne parût pas notablement enflammé.

Voyant l'inutilité de *graph.*, je me vis obligé de recourir à un autre remède et je choisis *caust.* 3/30.

Dès le troisième jour, le malade put parfaitement fermer l'œil, et les jours suivans tous les membres paralysés reprirent leur contractilité, ensorte que huit jours après l'emploi de *caust.* le malade était totalement guéri.

On ne trouve point, à la vérité, l'*hémiplégie faciale* comme symptôme spécial du *causticum;* mais j'ai été conduit à recourir à ce remède par l'action remarquable dont je l'avais vu doué dans d'autres paralysies et dans les états paralysiformes d'autres organes; c'est donc d'après l'effet reconnu au lit du malade que j'ai dû me diriger pour choisir ce moyen héroïque.

Aphonie.

Un enfant de dix ans était atteint, depuis plusieurs années, de douleurs crampoïdes périodiques de la poitrine, pendant lesquelles la voix se perdait, pour ne revenir que demi-heure à une heure après la cessation de l'accès. Après le dernier, qui fut très-violent, le malade ne recouvra pas la voix, mais resta muet en dépit de tous les remèdes qu'employa un médecin rationel. Lorsque je fus appelé à traiter le jeune malade, il y avait trois mois qu'il était muet, au point de ne pouvoir, malgré les plus grands efforts, prononcer un seul mot, soit à haute voix, soit à voix tout-à-fait basse; il était, d'ailleurs, parfaitement bien, mais ne pouvait indiquer ses besoins que

mêlés d'*émétiques* et de *laxatifs*, suivis de *sudorifiques*, d'*antirhumatiques*, d'*antiphlogistiques*, d'*excitans* et de *fortifians*, auxquels on avait joint les *irritans* de la peau, comme *bains*, *frictions*, *électricité*, *conducteurs magnétiques*, *manipulations magnétiques*...., son état se trouva exactement pareil à ce qu'il était quelques mois auparavant, au commencement de cette cure. Aucun de ces moyens héroïques n'avait pu ramener une trace de rhume ou de toux qu'on aurait pu considérer comme métastatiquement supprimé, ou diminuer l'affection paralytique. *Causticum* seul guérit facilement, promptement et pour toujours.

L'observation suivante (*ibid.* p. 188) vient appuyer celle du Dr Behsmeyer sur l'efficacité de *causticum* contre l'*hémiplégie faciale;* elle est du Dr Hartmann.

Un jeune homme de 16 ans, ordinairement bien portant, fut atteint subitement, et sans autre cause qu'un rhume léger, d'une raideur des muscles droits de la face qui ne l'empêchait pourtant ni de parler, ni de manger, ni de boire. Dans cet état, il voyagea par un temps affreux en voiture découverte, sans que son incommodité en fût augmentée, et il s'y accoutuma si bien que ni lui ni les siens n'y faisaient plus attention. Quinze jours après, ayant fait une route à pied de trois lieues et demie, il fut surpris en se mirant dans une glace de voir ses traits changés. Je le vis dans l'après-midi et lui trouvai les yeux larmoyans, les paupières rougies à force d'être essuyées, la parole gênée par le défaut de contractilité des muscles de la

face; mais cet état n'inspirait d'inquiétude ni à lui, ni à ses parens.

Enfin, huit jours après, 15 novembre, il revint chez moi implorant mon secours, ayant tous les muscles du côté droit de la face paralysés. Malgré tous ses efforts il ne pouvait produire la moindre contraction dans les muscles paralysés, l'œil gauche (?) était grandement ouvert, toujours plein de larmes qui s'en écoulaient sur la joue, et ne pouvait se fermer; les alimens solides n'étaient que très-difficilement avalés, et les liquides ressortaient par le coin droit de la bouche. Il bredouillait en parlant, parce que la moitié droite de la langue était comme morte; s'il la poussait hors de la bouche, elle se retirait du côté gauche, et la bouche elle-même était tirée de ce côté lorsqu'il parlait ou qu'il riait. En un mot, la paralysie s'étendait du milieu du front, passant sur le nez, et le milieu de la langue jusqu'à la fossette du menton, atteignant ainsi un côté entier de la face.

Du 15 novembre au 5 décembre, je lui donnai *nux*, *stannum*, *zincum*, *cocculus*, sans succès visible, puis 4 doses *rhus* à quatre jours de distance qui redonnèrent un peu de vie. Mais l'amélioration qui suivit la première dose de *causticum*, 28 décembre, fut d'une promptitude surprenante; je le répétai tous les dix jours. Au moment où j'écris, on n'aperçoit pas la plus petite trace de ce mal.

— Le Dr Schrön a publié l'observation suivante (*ibid.* T. V, p. 154) qui fait connaître l'utilité de *causticum* contre la *paralysie* en général.

M. de Brandenstein, âgé de 60 ans, souffrait depuis trois ans de symptômes avant-coureurs de la *paralysie des extrémités*. Ils avaient commencé par une *névralgie sciatique*, qu'on avait traitée à l'intérieur par des nervins, et à l'extérieur par des frictions avec le phosphore, qui avaient eu du succès. Au commencement de l'année passée, ils se manifestèrent de nouveau par un engourdissement des bras, surtout du gauche, avec sensation de stupeur et douleur à l'articulation huméro-scapulaire.

Le malade était appelé à uriner fréquemment; il sentait un tiraillement vif dans le bras gauche, et il avait presque toujours les pieds glacés. — *Rhus* VI g^{tt} j, répété fréquemment, puis *silic.* X g^{tt} j, aussi répété, enlevèrent les traces de cette maladie, et durant l'hiver et le printemps derniers, M. de Brandenstein se porta mieux qu'auparavant.

Au commencement de juillet, à la suite d'un refroidissement, il fut atteint d'une paralysie complète du côté gauche; le coin de la bouche tomba, la parole devint incompréhensible, le bras et la jambe furent paralysés. Pendant les premières nuits il eut des attaques d'étourdissement et d'absence; — l'appétit était passable; les selles n'avaient lieu que par lavemens.

Au moyen de *causticum* VI g^{tt} j, plusieurs fois répété, et en y intercalant *stannum* X g^{tt} j, le malade atteignit le milieu d'août ayant la bouche redressée, la parole distincte, la marche possible sans soutien, et les selles quotidiennes, avec bon appétit. La jambe gauche était seulement un peu faible au genou; mais

le bras gauche était resté paralysé, quoiqu'il y eut de la chaleur et de la sensation.

Depuis le milieu d'août, l'électricité a été sans résultat ; j'ai recommencé l'usage de *causticum*.

GROSS ajoute en note qu'en continuant *caust.* il conviendrait d'y intercaler de temps en temps *bar. carb.;* et RUMMEL dit s'être bien trouvé de *cocc.*, répété tous les quatre jours.

Le Dr MAURO, de Naples, a communiqué au Docteur STAPF (*Arch.* XIV. 2. 110) le cas suivant, constatant l'efficacité de *causticum* dans les paralysies. Pelegrino Parigi fut infecté de la gale en 1826, et il la fit disparaître au moyen d'une pommade. En 1830, il commença d'être affecté d'une paralysie du côté droit, laquelle finit par être complète, ensorte qu'il devint tout-à-fait penché à droite, comme si sa cuisse fût devenue trop courte, et qu'il ne pût marcher qu'à l'aide d'un bâton et encore en faisant de grands efforts. Il essaya plusieurs traitemens, visita plusieurs eaux thermales, en particulier celles de *Torre della Nunziata*. Après 40 jours d'usage de ces dernières, ses doigts devinrent crochus, les mains se fermèrent et il ne put s'en servir en aucune façon. Ce fut dans ce misérable état qu'il réclama mon secours, le 23 août 1833. Voici le portrait de sa maladie à cette époque.

Il ne marche qu'avec beaucoup de peine soutenu par des béquilles, penché du côté droit, comme si le fémur était sorti de la cavité cotyloïde et que la cuisse en fût raccourcie. En marchant, il traîne le pied qui

se tourne du côté du dos, tandis que la pointe trace sur le sol, la plante du pied étant dirigée en bas et en arrière, et décrivant un arc elliptique. Le malade se plaint de vertige et de faiblesse de vue. Ses mains sont presque dénuées de sensation, et sont en conséquence sans force, au point que lorsqu'il prend un objet, il se met à trembler et le laisse tomber, sans le sentir. La vessie est aussi atteinte d'une demi-paralysie, et il ne peut lâcher son urine qu'après beaucoup d'efforts, les selles sont pénibles aussi et il est obligé d'y employer de fortes contractions des muscles abdominaux. Lorsqu'il est assis, il ne peut conserver la rectitude du corps, et le laisse tomber du côté droit; il éprouve aussi de violentes crampes au pied droit; la face est blême, cadavéreuse, et le corps en état de grande émaciation.

Les 23 et 25 août, il reçut *caust.* x oo.

Le 1er septembre, je le trouvai déjà essentiellement mieux; les mains étaient plus fortes, il pouvait mieux les mouvoir, il s'en servait pour saisir un objet, sans trembler autant, et il s'apercevait quand cet objet lui échappait. Il pouvait déjà rendre l'urine à volonté, sans attendre et sans effort; il se sentait plus fort sur les pieds et il pouvait marcher plus solidement. Les selles s'étaient régularisées et avaient lieu toutes les 24 heures.

Caust. x o fut répété les 1, 9 et 18 septembre, et l'amélioration fit de tels progrès journaliers, qu'il put non-seulement marcher, mais encore faire une promenade d'environ quatre milles italiens. Il pou-

vait aussi assez bien soulever la cuisse paralysée.

Le 30 septembre, il vint me voir et se plaignit de beaucoup de vertige qui était la suite d'un grand chagrin et qui rendait sa marche mal sûre. Je lui donnai pour cela *nux* x oo, et peu de jours après il me rapporta que le vertige avait cessé tôt après le remède, et que la sensation avait reparu complète dans sa cuisse jusque là paralysée et privée de sensation, ensorte que maintenant il pouvait la lever et s'en servir pour marcher aussi bien qu'auparavant.

(Il reçut encore une dose *caust.* et se trouva assez bien tout le mois d'octobre.)

Reprenons maintenant le travail de M. Behsmeyer.

Avant que de quitter le *causticum*, je dois encore signaler son efficacité remarquable dans certaines espèces de tumeurs enkistées. Le cas que j'ai traité était un *athérome* qui était resté indolent pendant huit ou dix ans, et qui, après deux doses de *caust.*, données à quatre jours de distance, devint très-douloureux, les alentours rougirent, et il se développa une inflammation violente dans la tumeur même. Cela ne m'empêcha point de répéter *caust.* tous les quatre jours, et sous l'influence de ce remède, la tumeur tomba en suppuration, au bout de trois semaines s'ouvrit, et il s'en évacua un pus ténu et fétide. Mais comme l'ouverture naturelle était trop petite et que l'écoulement ne pouvait s'en faire aisément, je la dilatai, et il en coula une grande quantité de pus d'une couleur désagréable, mélangé avec des portions non

dissoutes du contenu du kiste, ainsi que d'assez grands lambeaux du kiste lui-même détachés par l'inflammation suppurative. — Au moment où j'écris, la guérison n'est pas encore complète, mais le pus est devenu louable, et il est à présumer qu'une bonne granulation ne tardera pas à remplir cette grande cavité.

(Ces observations sur l'emploi de *caust.* sont suivies du récit d'un traitement avec guérison d'une *glossite,* inflammation de la langue, accompagnant une angine pharingée; le remède qui réussit fut *merc. sol. H.*, dont la 12e dynamisation parut être inefficace, et dont l'auteur employa la troisième trituration, à la dose de gr j, toutes les six heures; au troisième jour, les douleurs cessèrent, le gonflement de la langue et du pharinx disparut, ensorte que la malade put la remuer dans sa bouche, et prendre pour nourriture un peu de bouillon clair. Cependant le praticien continua à donner chaque matin une dose pareille durant quelques jours).

Il ajoute ce qui suit : Dans l'été de l'an dernier, j'eus à traiter une femme atteinte d'un mal de tête qui répondait exactement à *belladonna.* La 30e dynamisation n'amena aucun changement; je lui donnai donc, au bout de quelques jours, la 12e dont je n'obtins qu'un très-léger adoucissement, trois jours après, je fis prendre à la femme une goutte de *teinture* non dynamisée, qui amena une cessation de douleur de deux jours, suivie d'une exaspération qui passa rapidement. Mais la douleur s'étant montrée de

nouveau, je pris une goutte de *teinture de belladonna*, je la triturai, pendant environ demi-heure, avec un gros de *sucre de lait*, dont je donnai *un grain* à la malade. Cette trituration opéra une augmentation extraordinaire de mal qui dura presque deux jours, accompagné d'un gonflement considérable des parties génitales externes, ensorte que la femme ne put marcher pendant plusieurs jours. Sans recourir à aucun antidote, j'attendis la réaction de *bell.;* elle ne manqua pas de se faire après une action aussi énergique; les douleurs de tête disparurent, le gonflement de la vulve qui avait acquis le volume de la tête d'un enfant, au bout de trois jours, cessa, et en six jours la malade fut complètement guérie.

RÉFLEXIONS ET OBSERVATIONS SUR L'ANTHRAX CHARBONNEUX,

PAR FEU LE DOCTEUR DUFRESNE.

(Suite de T. VIII, p. 221).

Après avoir passé en revue, quoique d'une manière rapide, les phénomènes principaux d'une affection charbonneuse spontanée, soit qu'elle soit sporadique, ce qui est rare, soit qu'elle soit épizootique, et montré la marche la plus ordinaire de cette maladie ainsi

que la manière dont elle peut être portée d'une espèce d'animaux à une autre, à l'homme même; étudions-la maintenant lorsqu'elle est ainsi transportée et faite par contact immédiat ou par inoculation réelle.

Ce transport crée un ordre de phénomènes différens de ceux de la maladie spontanée, c'est-à-dire qu'un homme, un cheval, un chien inoculés ou contagionnés avec le sang d'un bœuf atteint ou mort de fièvre charbonneuse, ne présenteront point une maladie analogue par sa marche ni par l'ensemble de ses symptômes à celle de l'animal sur lequel le venin aura été pris; ce ne sera point une fièvre charbonneuse qui se développera, mais un charbon essentiel avec pustule ou tumeur préexistante à tout état fébrile, et prenant toujours naissance dans la partie sur laquelle aura été opérée la contagion.

C'est ce que nous avons vu sur le cheval de Q. (1), c'est ce que l'observation nous a montré sur des chiens, sur des porcs et plus fréquemment sur l'homme qui a été l'objet plus spécial de nos études et de nos soins.

Ce changement de forme, qu'on serait tenté de regarder comme une bizarrerie de la nature, surprend moins lorsqu'on y regarde de plus près; on lui trouve des analogues dans d'autres affections éruptives et on voit que c'est d'une modification de même nature que subit le *cow-pox* en passant de l'organisne de la vache à celui de l'homme qu'est née la vaccine.

(1) Voir la page 211, tome VIII, *Bibl. homœop.*

Comme le virus charbonneux, celui du *cow-pox*, dont les nombreuses pustules couvrent quelquefois tous les trayons et le bas du pis des vaches, réduit sur l'homme le développement de son action aux seuls points d'inoculation, et les symptômes généraux d'infection se montrent toujours consécutivement à ceux qui annoncent localement son introduction dans l'économie (1).

Nous nous bornerons à ces données générales sur le charbon inoculé ou porté d'une manière quelconque d'un animal à un autre d'espèce différente, nous suivrons le développement de son action sur l'homme seul :

1° Parce que ces phénomènes ont une ressemblance plus grande entre eux;

2° Parce que les ayant plus spécialement étudiés sur celui-ci, leur filiation et leur importance....

(La mort a surpris le Dr DUFRESNE *lorsqu'il en était à ce point de son travail; c'était de l'observation suivante qu'il devait tirer ses corollaires.)*

(1) L'étude des maladies contagieuses susceptibles de passer des animaux à l'homme et *vice versa* est encore dans l'enfance. Nos faiseurs de livres, même les plus savans, connaissent les grandes villes et les hôpitaux, mais ignorent ce qui se passe aux champs et plus encore dans les étables.

Il n'est pas rare de voir des bergers contracter une affection psorique, de forme dartreuse, souvent opiniâtre, en soignant des

OBSERVATIONS SUR L'ANTHRAX CHARBONNEUX.

Le jeudi 25 août 1836, Henri Vallet, de Veyrier, âgé de 37 ans, homme de taille moyenne, robuste et bien constitué, vint réclamer mes soins pour un bouton qu'il portait à la partie externe de la première phalange du pouce de la main gauche, près de l'articulation ; à son aspect, je fus surpris de trouver une pustule, soit anthrax charbonneux, qui présentait un centre gangrené noir bordé d'une auréole dure, rougeâtre, et couronné de phlyctènes remplies d'une sérosité brune ou roussâtre. Le pouce était enflé, sans rougeur ni chaleur fortes, de même que la main et une partie de l'avant-bras droit ; l'enflure sans être dure était élastique, et les ganglions lymphatiques étaient douloureux, au coude surtout que le malade ne pouvait point fléchir complètement, et à l'aisselle.

Le pouls un peu plus élevé et vibrant que dans l'état normal, donnait à peine 21 à 22 pulsations par

vaches qui en sont atteintes ; plusieurs fois nous avons été appelé à observer et à constater ce fait.

En 1834, M. L.-C. Dufresne, observateur soigneux et expérimenté, fut appelé à donner des soins à un campagnard qui portait une mauvaise gale (le prurit était intolérable) contractée avec un cheval ; un âne contagionné par ce même cheval périt ; il éprouvait des démangeaisons si atroces qu'il s'emportait des lambeaux de cuir avec les dents en se grattant ; il n'avait pas un instant de repos ; il maigrit et dépérit à vue d'œil.

quart de minute, et le malade n'accusait qu'une douleur sourde, pruriante, momentanément chaude dans le pouce, qui gagnait la main et presque tout le membre quand il était pendant le long du corps, un sentiment de lassitude générale et une grande lourdeur de la tête, à travers laquelle il lui semblait qu'il passait de temps à autre une *fumée de douleur chaude* (1); il y avait diminution d'appétit sans dérangement notable des fonctions de l'estomac et du ventre.

L'interrogatoire que subit le malade m'apprit qu'il s'était inoculé cette maladie, le mardi 16 du mois, avec une esquille d'une côte d'un mouton qui lui était mort presque subitement la veille, par une piqûre fort légère à laquelle il n'avait fait aucune attention jusqu'au jeudi 18; il découpait le mouton pour le mettre au pot.

A dater de ce jour, il raconte l'histoire comme suit: « Dès le matin j'éprouvais une démangeaison chaude, parfois de la cuisson; ce symptôme est allé en augmentant dans la journée et le soir; la piqûre, presque imperceptible la veille, était convertie en une petite dureté un peu rouge et couronnée d'une vésicule du volume d'une lentille.

» Elle se passa dans la nuit, et le lendemain, 19, je ne trouvai à la place qu'un point noir; je fus à mes travaux ordinaires de campagnard agriculteur, et tout le jour j'éprouvai des chaleurs démangeantes et

(1) Ce sont les expressions du malade.

un peu cuisantes comme la veille; une nouvelle vessie ronde se forma autour du point noir, et le pouce enfla un peu; ma nuit ne fut pas mauvaise.

» Le 20, samedi, le matin, je me sentais à peu près comme la veille, mais le point noir me paraissait un peu plus large; je fus travailler comme à mon ordinaire, mais je fus bien plus incommodé dans la journée que précédemment; le bras commença à me faire mal, surtout au coude et à l'aisselle; la main enfla et le noir s'élargit notablement, il y avait toujours des vessies autour; à mesure que l'une se perçait une autre arrivait. Ma nuit fut moins bonne que les précédentes; je me réveillai souvent; je ne trouvai pas une bonne place à mettre mon bras, et il me passait par la tête certains malaises désagréables que j'avais déjà senti dans l'après-midi de temps à autre.

» Le 21, dimanche, la place noire était large comme un demi-sou (environ 4 lignes), toujours entourée de vessies roussâtres; l'enflure était à peu près la même que la veille, mais je ne pouvais plus laisser pendre mon bras sans souffrir beaucoup; je fus occasionnellement chez un oncle qui se connaît un peu en maladies (1), et je lui fis voir mon pouce; il me dit que j'avais le charbon, qu'il fallait le couper et le brûler ou en mourir; il m'opéra de suite (2) et dans

(1) Cet oncle est un agriculteur qui fait empiriquement le guérisseur de bestiaux dans son village et les voisins.

(2) La tumeur fut coupée parallèment à sa base, et la section pansée avec un bourdonnet de coton imbibé avec de l'acide sulfurique.

peu de temps je fus soulagé; je fus l'après-midi à Boëge, distant de près de deux lieues du domicile de mon oncle, pour une foire, sans en être fatigué, et ma nuit fut bonne.

» Le 22, lundi, je tins la foire par un temps fort chaud, et je revins à Veyrier, faisant pour cela quatre lieues à pied sans en être fatigué et sans souffrir de mon bras; un peu de chaleur et quelques élancemens peu forts se faisaient sentir de temps à autre au pouce; je n'avais plus la tête fatiguée, quoique j'eusse bu un peu de vin à la foire; ma nuit ne fut pas mauvaise.

» Le 23, je n'étais point malet je passai ma journée à casser des pierres à Salève; cependant le soir je commençais à souffrir passablement, et je m'apercevais depuis midi d'élancemens assez forts au pouce à chaque coup de masse que je donnais; le soir, je dormis passablement, quoique plusieurs fois j'eusse à changer mon bras de place, espérant en trouver une meilleure; ma main avait de nouveau un peu enflé.

» Hier, 24, des vessies ont paru de nouveau autour de la place noire, et le pouce me faisait assez mal pour ne pouvoir presque plus casser les pierres; le coude et l'aisselle ont recommencé à me faire mal; l'après-midi, j'ai eu la tête lourde et un peu douloureuse quand je me baissais; j'ai moins dormi cette nuit que de coutume, et j'ai commencé à sentir de temps à autre des *fumées chaudes* par le front et les tempes. »

Le 25 (voir l'état décrit), Vallet était venu me voir, accompagné de ce même oncle qui l'avait cautérisé et qui ne se méprenait point sur le retour du mal primitif. Il m'apprit, de plus, que son frère François, qui avait donné des soins au mouton dont il s'agit, qui l'avait saigné quand il l'avait vu mourant, qui l'avait écorché, etc., portait sur la main droite un bouton tout à-fait semblable au sien, qu'il était moins gros parce qu'il avait paru plus tard, seulement le lundi 22; mais qu'il suivait la même marche. Il termina son récit en m'apprenant qu'un second mouton avait été trouvé mort le 23 au matin, mais mort déjà froid; ce qui annonçait qu'il était mort dans le commencement de la nuit, quoique tous eussent été rentrés avec l'apparence de la plus parfaite santé.

Pour plus amples informations sur les moutons, je m'adressai à l'oncle de Vallet, homme intelligent, âgé d'environ soixante ans, qui a vu et soigné beaucoup d'animaux malades, et dont les données médicales, quoique toutes empiriques, valent au moins celles du commun de nos guérisseurs de villages, que le gouvernement nomme inspecteurs du bétail dans nos communes. Voici sa réponse :

« Je n'ai point vu le premier mouton, mais j'ai examiné celui d'avant-hier; quand on l'a écorché et ouvert, il n'avait rien à la peau, ni en dehors, ni en dedans, pas même de ces plaques jaunâtres qu'on trouve quelquefois entre cuir et chair dans les maladies charbonneuses et qui ressemblent à des sortes de coups; je n'ai rien vu intérieurement excepté du

sang noir, *noir partout* (1) comme on le trouve dans les maladies charbonneuses que je connais bien et que je suis payé pour bien connaître (2), puis la rate grosse, presque double de son volume ordinaire où elle est comme une langue noire et en gangrène; c'était un véritable charbon. »

Interrogé sur la question de savoir ce qu'ils avaient fait de la viande, et si lui, connaisseur, ne l'avait pas fait enfouir immédiatement? il répond :

« Non, Monsieur, nous en avons tous mangé, et encore ce matin avant de venir chez vous; il faut la manier avec précaution, surtout si on a quelque mal par les mains; mais une fois qu'elle est dans la marmite tout est fini, il n'y a plus de danger; il n'y en a même déjà presque plus quand elle est froide et qu'elle a été essuyée à l'air; il faut être aussi maladroit que mon neveu et se piquer ou se couper pour attraper du mal; j'en ai souvent mangé et vu manger sans que jamais il en soit rien résulté. »

Il termina en me disant qu'il avait fait sortir les moutons de leur étable qui était étroite et mal aérée et qu'il les avait fait parquer sous des arbres à l'angle d'un verger.

Revenons à Henri Vallet.

Je piquai les phlyctènes qui bordaient l'escarre de

(1) Ceci indique le sang artériel comme le sang veineux.

(2) Il montrait, en parlant ainsi, deux cicatrices sur sa main gauche qu'il disait être des cicatrices de pustules prises en ouvrant et pansant des animaux.

son anthrax, et j'en recueillis la sérosité pour la dynamiser et m'en servir dans l'occasion; puis, pour tout traitement, je lui mis sur la langue trois globules d'*anthracine* (1); je lui en remis trois autres dans un peu de sucre de lait pour être dissous dans six cuillerées d'eau et pris en six fois de quatre en quatre heures une cuillerée; six autres globules furent dissous dans un verre d'eau et une cuillerée d'esprit de vin, pour en imbiber de la charpie et une compresse. Ce pansement, fait le matin, devait être renouvelé à midi et le soir; repos et nourriture légère.

Le malade se retira ainsi et revint le lendemain matin 26 avec son frère François, petit homme âgé de 39 ans, qui portait effectivement une pustule charbonneuse sur la main droite à l'extrémité antérieure du métacarpe près de l'articulation de l'index. Cette tumeur, d'un demi-pouce environ de diamètre, présentait tous les caractères et toutes les formes décrites par Henri; elle était noire, déprimée au centre et entourée d'une auréole dure et vésiculaire; la main était enflée et le bras était douloureux comme chez son frère, au coude et à l'aisselle principalement. Le pouls était normal quant à la vitesse, mais un peu plein et dur; la tête lourde, depuis le lever seulement;

(1) On a ainsi nommé le *virus* de l'anthrax charbonneux dynamisé et approprié aux usages de l'homœopathie; celui-ci est du même que celui qui a servi a traiter Fontanet en 1834 (V. *Bibl. homœop.*, t. v, p. 44); il a été apporté d'Allemagne par le Dr Rapou, à qui il a été donné comme ayant été pris sur un cheval.

du reste, le malade, dont l'intelligence n'est pas fort développée, ne se plaignait de rien.

Interrogé sur la question de savoir s'il portait quelque bouton ou égratignure sur la main quand il a saigné le mouton ou s'il ne s'est point piqué, il répond que non; qu'il ne s'est point blessé et qu'il ne se rappelle pas avoir alors aucune égratignure; que si par hasard il en existait une, elle était si vieille et si sèche qu'il l'avait totalement oubliée; il n'avait aperçu le commencement de son mal que le lundi 22, huitième jour de la mort du mouton.

Il reçut les mêmes soins et les mêmes conseils que son frère.

Celui-ci était mieux que la veille; il avait passé une meilleure nuit; il était moins abattu, et sa tête était moins lourde et moins douloureuse; le bras avait désenflé et les mouvemens en étaient moins gênés. Il m'apprit qu'un troisième mouton avait été trouvé mort le matin, et que comme les précédens il avait été écorché pour être mangé.

Je lui remis un nouveau globule sec sur la langue et je lui prescrivis la continuation du pansement indiqué et la prise, le soir, d'une cuillerée de la solution qui lui restait.

Au lieu de retourner chez eux pour se reposer et de ne prendre que peu de nourriture et légère, comme il leur était prescrit, les deux frères Vallet partirent de ma campagne pour se rendre à Genève où je les trouvai, environ midi, disposés, me dirent-ils, à regagner leur domicile, distant d'une lieue. La chaleur

était forte, et à coup sûr ils ne firent pas la course de Veyrier à ma campagne, de ma campagne à Genève, où ils passèrent plusieurs heures, et le retour chez eux après midi, sans manger et surtout sans boire des choses contraires à leur état, que la fatigue et la chaleur devaient seules aggraver.

Cet incident m'engagea à me rendre le soir à Veyrier, où je ne trouvai que Henri; François paissait son troupeau dans les rochers de Salève; ce premier, moins bien que le matin, était fort abattu et présentait tous les mêmes symptômes que la veille, le matin, à notre première entrevue.

Le traitement fut recommencé comme si rien n'eût encore été fait, et j'usai de tous les moyens d'effroi et de persuasion possibles pour obtenir au moins deux jours de repos et de régime.

Avant de sortir de la maison, j'appris qu'un quatrième mouton avait péri entre onze heures et midi, qu'à neuf heures il avait mangé la provende aussi hardiment que tous les autres, qu'à dix heures on ne l'avait point encore aperçu malade, et qu'environ les onze heures et demie un voisin, troisième frère Vallet, passant à côté du parc, l'avait vu tomber tremblant des quatre membres et roulant convulsivement ses yeux; il fut encore saigné et écorché, et je pus en observer le cadavre dépouillé de tous les viscères, ainsi que la peau dans leur cave; l'un et l'autre ne présentaient rien de notable, pas la plus petite apparence d'ecchymose ni d'infiltration particulière. La lame d'un greffoir dont je me servis pour

recueillir du sang sur la peau, brunit à peu près comme le ferait de l'argent exposé à l'action de vapeurs hydrosulfureuses, mais d'une teinte un peu plus foncée, presque noire (1).

La mortalité croissante dans le troupeau me donna l'idée d'essayer comme préservatif la sérosité prise sur Henri, portée à la 15e dynamisation, et je fis mes dispositions pour tenter cet essai dès le lendemain.

Le samedi 27, les deux frères Vallet furent chez moi à 7 heures du matin. Henri avait été assez incommodé la première moitié de la nuit, mais il avait dormi et transpiré sur le matin, et depuis il se trouvait mieux; la tête était dégagée, son bras était de nouveau plus libre, moins douloureux et l'enflure moins forte. Je lui continuai le même pánsement sans nouveau remèdes internes; repos, alimentation légère.

François me présenta exactement les mêmes symptômes qu'avant la course à Genève, cependant il se disait mieux; même prescription que la veille : trois globules sur la langue, trois en solution à prendre par cuillerée, et pansement comme il a été dit; même régime qu'à Henri.

Un cinquième mouton avait péri dans la nuit (trois dans 36 heures) sans avoir donné plus de signe de

(1) M. Favre, médecin-vétérinaire, qui le premier a observé ce phénomène, le dit constant et le regarde comme un des moyens de reconnaître la viande d'un animal mort charbonneux.

maladie que les autres. Ce nouveau fait ne fit qu'accroître mon désir d'essayer mon préservatif, et je remis à Henri un flacon contenant environ 1000 à 1200 globules imprégnés de la 15e dynamisation de la sérosité prise dans sa pustule, avec prescription d'en donner 10 à chaque animal, trois à quatre fois au plus, en commençant immédiatement, puis le lendemain, matin et soir. La chose fut exécutée sans aucun autre soin que de laisser le troupeau en plein air comme il y était depuis le 23, et il n'en mourut plus aucun; ils sont restés en quarantaine parqués au pied de la montagne de Salève pendant 25 à 30 jours, après lesquels la police en a autorisé la rentrée au village et dans la circulation ordinaire.

Le dimanche 28, les deux frères Vallet étaient bien; tous les symptômes généraux avaient disparu, les escarres étaient cernées, et les pustules réduites à cet état de simplicité qui n'exige plus que de la propreté, l'abri du contact de l'air, et le temps nécessaire pour que le travail de la nature amène la chute des parties mortes et la cicatrisation; ils ne furent pansés qu'avec de la charpie sèche, et tout s'est passé comme dans le plus simple accident.

OBSERVATION PRATIQUE,

Par le Dr Perrussel.

Douleur rhumatismale sciatique ancienne dans la cuisse et la jambe du côté droit jusqu'au pied, guérie par l'homœopathie.

M. Beaudran, âgé de 36 ans, brun et d'une constitution très-forte où le système musculaire est très-développé, ayant été militaire et affecté plusieurs fois de la gale, vint me consulter au mois d'octobre passé pour une douleur sciatique dont il souffrait horriblement. D'après son récit, la douleur semblait décrire réellement toutes les ramifications du nerf sciatique, et s'étendait ainsi de la partie postérieure de la cuisse jusqu'au creux du jarret, d'où elle se portait au pourtour du genou et continuait sa route dans le membre inférieur en dedans et en dehors, arrivait sous la plante du pied où son intensité était assez grande; les points les plus douloureux étaient surtout le genou et l'articulation tibio-tarsienne. La nuit, la chaleur du lit ajoutait aux souffrances, et le matin seulement le malade trouvait quelques heures de repos; l'humidité de l'air, le temps brumeux de la saison ajoutaient aux douleurs. Du reste, presque pas d'autres indispositions; les selles étaient un peu dures et venaient tous les trois jours; la peau était assez humide, les urines abondantes et claires; pas

de démangeaison ni de croûtes dartreuses nulle part; la maladie durait depuis sept à huit ans et reparaissait à différentes époques; le malade m'avoua que les premiers temps les douleurs occupaient le membre gauche, et que par suite de vésicatoires appliqués sur les parties malades, elles s'étaient déplacées et jetées sur le membre droit, d'où il n'avait pas pu réussir à les faire disparaître. *Sulf.* 30e ooooo, dans de l'eau alcoolisée, une cuillerée par jour, produisit de grandes exacerbations dans les douleurs. Le malade n'allait pas mieux 8-10 jours après; il me parla alors d'un coup reçu à la poitrine, et prétendit faire remonter à cette cause la réapparition de ces douleurs depuis 4 à 5 ans. *Arnica* ne produisit rien. Enfin *bryonia*, première dilution ooo, amena une réaction très-forte, une série de symptômes nouveaux, et par suite une guérison complète. Voici maintenant ce qu'il a éprouvé en parallèle avec ce qu'il ressentait avant. D'abord, les douleurs ressenties avant le remède, au genou qui était la partie la plus douloureuse, ressemblaient très-bien à des térébrations, *excoriations*, comme quelqu'un qui avec un couteau curerait une noix; il les éprouvait en même temps dans trois points d'articulation : 1° coxo-fémorale, 2° sous la rotule, et 3° à la jointure du pied.

Le remède devait être pris dans six cuillerées d'eau, une toutes les heures, le soir et le matin du premier jour; après la quatrième, les douleurs sont devenues si fortes, si incisives, qu'il fut impossible au malade de garder le lit; il se leva, se promena, puis se mit à

genou sur une chaise en se ramassant sur lui-même comme pour faire rentrer la douleur ou l'annihiler; jusqu'à cinq heures du matin, les douleurs furent toujours aussi vives; il avait une fièvre avec frisson; il sortit, désespéré, pour se promener, et marcha pendant une heure sans s'arrêter, car il avait remarqué que le mouvement le soulageait, il éprouvait un symptôme assez curieux, c'était la sensation comme d'un *sous-pied* sous le talon, sur lequel son corps entier aurait porté fortement. Ce pied était assez douloureux en marchant, mais couché il ne souffrait que du genou et de la hanche. Après sa promenade, il rentra, se remit au lit, dormit deux heures, se réveilla couvert de sueur et très-alerte. Depuis lors, la maladie n'a pas reparu et la santé a singulièrement gagné.

Il est bon de noter ici que l'expérience clinique démontre chaque jour dans nos remèdes des symptômes qui ne se trouvent pas dans nos matières médicales : on en trouve plusieurs dans cette observation.

Je dirai aussi que le membre pelvien, qui chez ce malade était dans toute son étendue le siége de douleurs aussi intenses, présenta après l'action complète de la *bryone* une courbature, une douleur de meurtrissure dans tous ses muscles; la moindre pression était très-douloureuse; il eut encore pendant quelques jours *comme aux premières heures* de l'action du remède, mal à la tête, une lourdeur étourdissante, des maux de cœur fréquens, une grande quantité d'eau à la bouche, une sensation de barrement aux

reins, à droite surtout, des selles vertes, une urine jaune safranée, et la sensation d'une goutte d'eau chaude qui tomberait du genou sur le pied.... *puis tout se dissipa.*

SUR L'ASCLÉPIAS VINCETOXICUM,

PAR LE DOCTEUR GENTZKE.

(*Allg. hom. Zeit.* VII, 216.)

Cette plante qui était jadis officinelle, et qui est maintenant tombée dans l'oubli, mérite, à mon avis, la plus sérieuse attention de la part des médecins homœopathes, comme devant jouir de la plus extraordinaire activité dans certains états morbides. En attendant des travaux complets sur elle, je vais exposer en abrégé les symptômes qu'elle est capable de développer dans l'organisme sain des animaux.

Dans une épizootie d'une sorte de diabète chez les bêtes à laine, qui a régné, il y a quelques années, dans une partie de l'Autriche, on en considéra comme cause principale l'usage de plusieurs plantes des landes parmi lesquelles se trouvait *l'asclépias* en très-grande quantité. Pour éclaircir ce fait, on fit des expériences directes à l'école vétérinaire de Vienne, qui changèrent ce soupçon en certitude.— On donna

chaque jour à des moutons plusieurs onces de suc extrait des feuilles de cette plante, et on obtint les symptômes suivans :

Vertige stupéfiant, sensibilité à la région des reins, démarche gênée, les extrémités postérieures s'écartant trop l'une de l'autre. L'évacuation de l'urine est fréquente, copieuse ; le liquide est clair comme de l'eau et sans odeur ; la soif est violente ; mais quelle que soit la quantité de la boisson, celle de l'urine la dépasse. La muqueuse buccale et la conjonctive sont pâles.

A l'inspection cadavérique, on trouvait les reins mous ; les bassinets étaient pleins de sérum rougeâtre ; la muqueuse des urétères et celle de la vessie était fort épaissie ; la vessie elle-même était très-grande et gonflée par l'urine.

Comme les médicamens offrent dans leur action beaucoup de rapports entre les hommes et les quadrupèdes, il y a lieu de croire que cette plante, après des épreuves suffisantes, manifesterait une vertu curative notable dans plusieurs maladies des organes sécréteurs de l'urine, en particulier, dans le *diabète*, où l'emploi de la *scille* ou de l'*argent* reste inefficace.

COMMUNICATIONS PRATIQUES,

Par le médecin-militaire russe Stender, à Cowno.

(*Allg. hom. Zeit.*, VII, 273.)

Durant quatre mois, j'ai remplacé le médecin en chef de la division à l'hôpital, et ai traité outre cela environ 80 malades à l'hôpital du régiment, suivant la méthode homœopathique, sans en perdre un seul; j'ai sauvé deux enfans du général O. qui étaient en danger de mourir; j'ai rétabli son épouse d'une péritonite en 18 heures; puis comme son imprudence lui avait attiré une métrorrhagie suivie d'une fièvre gastrique inflammatoire, je l'en ai délivrée en 36 heures. Ces faits ont eu pour résultat de m'engager à étudier avec une nouvelle ardeur jour et nuit. Après quoi j'ai obtenu les succès suivans :

Le comte Ronnecker, après avoir été traité par quatre médecins allopathes qui avaient pronostiqué sa mort, s'adressa enfin à mon savant collègue homœopathe, le Dr Rikleritsch, et à moi.

Nous lui trouvâmes un hydrothorax (probablement avec hydropéricarde) dont le développement avait fait beaucoup de progrès; le malade respirait avec anxiété et avait un facies hippocratique; ce qui fit que nous ne l'entreprîmes qu'avec crainte et peu

d'espérance. — Mais *pulsatilla* et *kali carb.* le rétablirent complètement en quatre semaines.

— Une cataracte déjà formée chez un jeune garçon scrophuleux de 12 ans, a été guérie en 2 mois et demi, par quelques doses *sulf.* x 000, entre lesquelles j'ai deux fois intercallé *pulsat.* — Une malade atteinte de phthisie tuberculeuse (?) hectique avec sueurs colliquatives (on était obligé de lui changer six fois de chemise chaque nuit), a été guérie en trois semaines par *samb. nigra* 2 000, répété chaque soir. — *Sulf.* seul a guéri deux cas de sycose, et *merc. sol.* seul plusieurs autres où les condylomes s'étaient montrés unis à des chancres. Ceci paraît confirmer l'opinion que la sycose n'est pas un miasme, mais qu'elle est ou une syphilis modifiée par la psore, ou une psore influencée par la syphilis. Je vais donner un exemple détaillé de l'un et de l'autre.

Un homme de 24 ans, portant une psore latente, de constitution grêle, n'avait jamais eu de maladie grave, mais bien des uréthrites fréquentes qui avaient toujours été traitées homœopathiquement. Avec la dernière qu'il avait contractée deux ans auparavant, s'était montré une excroissance de la couronne du gland de la grosseur d'un œuf de pigeon, de la forme d'une crête de coq, molle et spongieuse, souvent saignante, et sécrétant une humeur purulente, fétide et copieuse. Il y avait aussi un léger écoulement uréthral consécutif. Vainement mes prédécesseurs l'avaient traité pendant deux ans, au

moyen de *thuya* et d'*acid, nitr.* alternés, à doses diverses. Ce fut au retour d'un voyage, et après plusieurs mois passés sans prendre de remède, qu'il s'adressa à moi. Comme j'attribuais l'opiniâtreté de ce mal à une complication psorique, je résolus de commencer le traitement par les anti-psoriques et de faire suivre ceux-ci des spécifiques; et comme aucune forme de psore ne me guidait pour le choix d'un médicament, je pris note de ce qu'il était enfant de parens arthritiques, et choisis *sulf.* dont je lui donnai, le 30 juin, x ooo. Après deux jours, l'excroissance saigna de plus belle, et se partagea en une multitude de feuillets. Le 7 juillet, je donnai une seconde dose; la division continua de s'opérer, et l'excroissance diminua tellement de volume, qu'au 15 juillet, où je donnai la troisième dose, il en restait à peine un tiers en circonférence. Ce jour-là le malade tomba de cheval, et se frappa si rudement la tête sur le pavé qu'il resta deux heures sans connaissance. Je lui donnai sur-le-champ *arnica* x oo. Bientôt après, il survint un vomissement d'abord d'alimens et de bile, puis de sang, dont il sortit aussi des flots par le nez; lorsqu'il revint à lui, il se plaignit d'un mal de tête insupportable. La céphalalgie fut diminuée par de nouvelles doses *arnica* que j'employai aussi à l'extérieur; et après 36 heures, le vomissement fut arrêté, mais non sans reparaître de loin en loin. Pendant long-temps il lui resta une telle sensibilité du cerveau, que le moindre bruit de pieds dans sa chambre, et même sa propre voix résonnaient

péniblement dans sa tête. Toutefois, l'amélioration marcha ; et après trois semaines, le malade monta de nouveau à cheval. Dans cet intervalle, l'excroissance, abandonnée à elle-même, avait tellement crû, qu'elle était beaucoup plus volumineuse qu'au commencement du traitement. Je repris *sulf.* x ooo que je donnai de semaine en semaine, et qui opéra si bien qu'au bout de six doses le condylome avait complètement disparu. Après une interruption, je donnai *acid. nitr.* x g^tt^ vj diluées dans trois onces d'eau distillée, pour en prendre une cuillerée par jour ; après 15 jours, le reste de l'écoulement était entièrement tari.

Le second malade, âgé de 20 ans, de constitution robuste, avait toujours joui d'une superbe santé. Il y avait deux mois qu'il avait contracté un chancre, lequel avait été touché par la pierre infernale, puis frotté avec le précipité rouge, qui l'avait fait disparaître dans une semaine et demie; lorsqu'en juin 1834 il vint chez moi, et m'assura qu'il avait contracté un nouveau chancre, probablement par une cohabitation impure. D'après son récit et les recherches que je fis, je pus néanmoins établir que son affection actuelle n'était que la continuation de la précédente; car non-seulement je trouvai sept chancres sur le gland, le prépuce et le corps du pénis ; mais encore ces parties étaient parsemées de petits poireaux secs, coniques, à base ovale, dont plusieurs avaient la grosseur d'une lentille et se divisaient en petits tubercules à leur pointe, tandis que leur base restait indivise; les

moins volumineux ressemblaient aux verrues des doigts. Ils n'étaient point saignans; le malade avait commencé à les remarquer deux mois auparavant, mais n'y avait pas prêté grande attention, parce qu'ils ne l'incommodaient guère. La dépendance où ces symptômes étaient de la maladie primitive était évidente.

Quoique je fusse disposé à attaquer ces deux catégories de symptômes par *acid. nitr.*, je me décidai néanmoins pour *merc. sol.*, parce que les ulcères étaient les symptômes les plus actifs, ceux dont la marche rapide exigeait le plus prompt remède, et qui répondaient le plus exactement à *mercur.* qui était leur spécifique. Ayant eu l'occasion, dans mes premiers essais homœopathiques, de voir des symptômes consécutifs résulter de l'administration d'une seule dose de *mercur.* plutôt que de plusieurs successives, par exemple toutes les 48 heures, après lesquelles je n'ai jamais observé de récidive; je donnai au malade *merc. sol.* IV OOO, tous les deux jours. Déjà au troisième jour les ulcères rougirent, les plus gros poireaux saignèrent, les plus petits diminuèrent de volume, et la curation marcha si vite, qu'au bout de 18 jours ulcères et poireaux étaient guéris, et qu'on ne pouvait plus même distinguer les places qui en avaient été le siége. — J'ai eu depuis plusieurs autres occasions d'obtenir le même succès du même traitement.

Une dartre squammeuse d'environ 1 ½ ligne d'épaisseur, couvrant le corps entier d'un jeune garçon

scrophuleux, atteint aussi de teigne sèche, avait résisté à tous les moyens allopathiques, et guérit en six mois par *sulf.* I. g^r j, et *calc. carb.* I. g^r j, après que ces deux remèdes employés à x n'avaient apporté aucune amélioration.

Depuis huit jours je traite un médecin allopathe, mari de la phthisique que j'ai guéri avec *samb.*; ce malheureux, après avoir vainement suivi les conseils des allopathes, a eu recours à moi dans l'état suivant: Nez prêt à tomber, la cloison étant déjà complètement détruite; trois énormes tophus sur le front; ulcères chancreux (mercuriels?) à la voûte palatine, carie de la voûte osseuse, hydrocèle du testicule gauche, hernie commençante à l'aine droite; hémorrhoïdes; dartre humide au coude gauche.

(*Dans une lettre postérieure l'auteur dit:*) Le traitement marche à merveille; *aur.*, *silic.* et *mercur.* ont été successivement employés à des intervalles convenables; il n'existe plus qu'*un* tophus; la carie est circonscrite depuis long-temps, les hémorrhoïdes sont fort réduites, et la dartre cubitale est séchée. La hernie et l'hydrocèle n'ont encore éprouvé aucun changement.

J'ai aussi guéri en quatre semaines, avec trois doses *silic.* X OOO, une trichiase avec ectropion.

PATHOGÉNÉSIE.

Berberis vulgaris. (Suite de T. VIII, p. 251.)

Déchirement à l'un ou l'autre des doigts, soit aux phalanges, soit à leurs articulations, soit sous leurs ongles.

Sensation déchirante de contusion à la première phalange du médius droit et à son articulation, surtout en le mouvant ou le touchant (22-60e j.).

Piqûres détachées violentes, à la pointe de l'index ou de l'annulaire, quelquefois aussi des autres doigts; fréquemment.

Elancement à la pointe du pouce droit, sous l'ongle (71e j.).

Piqûres détachées au côté fléchisseur de la première phalange de l'index, passant à l'état de léger élancement.

Deux piqûres sur le dos de la première phalange de l'index, devenant un élancement d'un quart de minute.

Piqûre par secousse, sécante, transversale, de la première articulation du petit doigt de la main gauche, à sa surface.

Piqûre à la face interne du pouce droit, se manifestant par la pression.

Elancement pulsatif à la pointe de l'index droit.

A la seconde phalange du médius droit, le matin au lever, douleur avec raideur, qu'augmente la pression; même douleur à l'index.

Douleur à l'articulation du petit doigt de la main droite, en le mouvant ou le pressant, qui se propage aux tendons extenseurs voisins ; l'articulation est visiblement gonflée ; la douleur est quelquefois très-violente et quelquefois légère (du 51e au 63e j.).

Sensation particulière très-douloureuse à la pulpe de l'index gauche, comme pour un panaris, ou comme si cette partie passait à la suppuration, violente sous l'ongle où il semble que la chair va se séparer ; le sujet n'ose pas passer un doigt sur la peau, sans y produire la plus violente douleur, et il y éprouve une grande chaleur, que l'expérimentateur ne peut reconnaître ; il y a aussi de la douleur à la seconde articulation (51e jour).

Douleur bourdonnante à la face externe de la phalangette du médius droit (99e jour).

Douleur bourdonnante à la pointe de l'index gauche comme s'il passait à la suppuration (72e jour).

Cuisson, brûlure, comme par des orties, à la deuxième articulation de l'index gauche, avec raideur, surtout en le fléchissant (93e jour).

Douleur de brûlure par secousses à la face externe du médius droit jusqu'à l'ongle, comme si elle était à l'os.

Douleur brûlante à la première phalange de l'index gauche durant plusieurs jours, qu'augmente le frottement ; il s'y forme peu à peu un

bouton rouge qui ne passe pas à la suppuration (106e jour).

Elancemens, piqûres avec cuisson à l'un quelconque des doigts.

Prurit aux doigts simple, brûlant, lancinant, picotant.

Sensation de fatigue et de brisure dans les extrémités inférieures, avec pesanteur, raideur et engourdissement, comme après de longues marches, ou comme si ces parties avaient été contuses, ou que les muscles fussent trop épais; cela a lieu le plus souvent dans les parties molles, mais quelquefois aussi dans les os, avec des douleurs que le mouvement éveille légèrement, ou augmente, et qui pendant toute la durée de l'action du remède sont tantôt plus fortes, tantôt plus modérées.

Violente douleur de brisure dans toutes les extrémités inférieures, au point que le sujet ne peut quitter son siége sans se soutenir sur ses mains; les genoux sont comme roués ou paralysés; il souffre surtout de la partie postérieure des régions lombaire et sacrée; les mollets sont comme blessés par une forte pression; le palper et le mouvement augmentent les douleurs, en particulier la flexion du corps en avant, pendant seize heures; enfin les douleurs deviennent tiraillantes dans les pieds (les 3e et 4e jours.).

Dans une promenade, grande faiblesse des extrémités inférieures; le sujet les sent à peine, elles lui paraissent engourdies (50e j.).

Tension dans les cuisses et les fesses depuis les

hanches en bas, avec sensation d'engourdissement et de chaleur excessive.

Sensation comme si les extrémités inférieures se fussent amaigries ; elles paraissent même l'être devenues.

Tension de la partie antérieure et supérieure des muscles de la cuisse, qui passe souvent en douleur, en marchant.

Traction tensive des muscles de la cuisse, surtout de la partie postérieure et des mollets, et surtout en marchant.

Douleur tensive aux aines, en marchant, comme si les tendons étaient devenus trop courts.

Douleur pressive, constrictive dans la partie antérieure et supérieure de la cuisse droite.

Douleur tractive du trochanter en enbas.

Douleur tractive depuis les os inguinaux aux muscles antérieurs de la cuisse.

Douleur tractive et tension des muscles externes et postérieurs de la cuisse droite, comme s'il allait y survenir une crampe.

Sensation tractive et tensive s'étendant sur une grande surface, avec légers déchiremens superficiels et sensation de lourdeur, de raideur ou de paralysie, en se levant après avoir été long-temps assis.

Douleur tractive et tensive dans les tendons voisins du creux du jarret, en marchant, pendant quelques minutes.

Forte douleur déchirante dans l'une ou l'autre fesse, en marchant, durant une minute.

Douleur déchirante de la tubérosité de l'ischion à la portion droite de l'utérus, pendant plusieurs minutes, en s'asseyant.

Douleur déchirante dans le milieu de la masse charnue antérieure de la cuisse gauche.

Douleur déchirante à la partie inférieure externe de la cuisse droite, dépassant le genou et gagnant la portion externe de la jambe et le mollet.

Fort déchirement dans le fémur gauche depuis le trochanter au genou, qui devient plus violent, comme par secousse, pendant un quart-d'heure, étant assis.

Elancemens rapides dans les fesses.

Élancemens séparés au milieu de la cuisse gauche, qui en parcourent la face externe en remontant.

Elancemens pulsatifs dans les muscles de la cuisse droite, durant un quart-d'heure, en marchant ou assis (93e j.).

Sensation de serrement dans les muscles de la cuisse et des mollets.

Elancemens glocitans (environ 30), avec des pauses d'une ou plusieurs secondes, au milieu de la cuisse gauche, où il croit reconnaître avec le doigt des palpitations ; le mouvement et le palper y produisent une douleur constante.

Glocitations semblables aux mouvemens d'un animal vivant, quelquefois profondes, quelquefois se dirigeant en haut ou en bas.

Douleur de gerçure à la peau, à la partie postérieure et inférieure de la cuisse droite, durant quelques minutes.

Douleur rongeante à la peau, à la partie antérieure et supérieure de la cuisse droite.

Sensation rongeante à la partie inférieure externe de la cuisse droite, particulièrement en marchant, ce qui, aussi bien que le frottement, réveille et augmente la sensation (108e j.).

Brûlure à la fesse gauche; — près du grand trochanter gauche; — à la partie supérieure, antérieure et interne de la cuisse droite; — à l'inférieure interne de la cuisse gauche, augmentée par le moindre attouchement (106e jour).

Brûlure lancinante, pulsative du grand trochanter droit en bas, profondément, durant demi-minute.

Brûlure avec douleur de gerçure au pli de l'aine droite, et tension par le mouvement.

Brûlure avec piqûre à la peau, au milieu de la cuisse, en dehors et en arrière.

Piqûres brûlantes au côté supérieur externe.

Cuisson rongeante à la partie inférieure jusqu'au-delà du genou gauche (88e j.).

Cuisson piquante au dedans et au bas de la cuisse gauche.

Cuisson douloureuse de la peau à une petite place.

Douleur de blessure au pli de la cuisse (91e j.).

Prurit à diverses places de la cuisse, simple ou brûlant, avec légères piqûres, mordicant, lancinant, obligeant à se gratter, puis cessant, puis reparaissant aisément.

A cinq pouces environ de l'articulation coxale, le matin en se levant, sensation de l'application d'un

corps froid, ou du contact d'un animal froid sur la partie postérieure, qui effraie le sujet, et reparaît le lendemain (43e jour) ; — la personne secoue ses vêtemens, croyant se débarrasser d'une bête froide (69e jour).

Sensation du passage d'une eau froide ou d'un courant de mercure sur la peau de la cuisse, quelquefois avec tension ou élancement des muscles, mais sans douleur, surtout en restant debout.

Sensation de chaleur à la partie postérieure, qui passe rapidement.

Quelques boutons épars sur les cuisses.

Tache très-rouge, d'un et demi-pouce de longueur, avec sensation violente de gerçure durant une demi-heure, à cinq pouces environ du genou ; le frottement augmente la douleur ; la tache disparaît le lendemain.

Fatigue, brisure, engourdissement des genoux, en se levant après être resté long-temps assis, très-souvent.

Tension dans le genou, surtout dans les tendons, comme s'ils étaient raccourcis, avec lourdeur et engourdissement, excités par le mouvement.

Douleur de traction dans le genou et la partie supérieure de la jambe, soit en marchant, soit en repos.

Douleur tractive, brûlante, lancinante dans l'un ou l'autre jarret, descendant jusqu'à la jambe, pendant 1 ½ minute, et s'étendant superficiellement sur le genou.

Douleur pressive, au milieu, avec sensation de rai-

deur et de gonflement du genou, laquelle est augmentée par la flexion et surtout par l'extension ; les tendons paraissent trop courts (91e j.).

Déchiremens dans les tendons du genou, soit en marchant, soit en se tenant debout; cette sensation s'étend aux parties latérales et même au-delà.

Déchiremens séparés plus ou moins forts au genou.

Douleur lancinante traversant le genou, en marchant (45e j.) ; — et dans les tendons de cette articulation.

Le matin au lever, violente douleur lancinante en pliant le genou, comme s'il s'y implantait un clou, qui dure plusieurs heures, et force le sujet à boiter (52e j.) ; — cette douleur se calme par le repos, se réveille par le mouvement, et dure trois heures, avec pesanteur dans les mollets.

Piqûre sous le genou droit, de bas en haut en marchant.

Elancemens dans l'articulation, ici et là, surtout au côté interne.

Glocitations avec élancemens tranchans au travers du genou gauche (93e j.).

Glocitations et élancemens tensifs dans les tendons externes, durant demi-heure (71e j.).

Douleur de brûlure et de blessure à la peau du jarret droit, pendant deux minutes.

Piqûre brûlante au travers du genou gauche.

Prurit au genou, tantôt en avant, tantôt en arrière, tantôt sur les côtés, simple ou avec cuisson, ou légers picotemens.

Douleur rongeante au côté externe du genou gauche (103e j.).

Douleur de blessure rongeante, brûlante, à la peau du jarret droit, durant deux minutes (97e j.).

Sensation de cuisson brûlante au côté interne du genou droit, pendant quelques secondes, revenant aisément.

Douleur de gerçure au-devant du genou gauche, par deux fois.

Violente douleur de serrement au jarret et au mollet droits, en s'asseyant et en se couchant, le soir.

Violent serrement depuis le milieu de la cuisse, au travers du jarret, jusqu'au mollet, en s'appuyant fortement sur le pied fléchi; avec pesanteur des parties douloureuses, comme si elles avaient acquis du volume; deux jours de suite (59e et 60e jours).

Tout au travers du genou, violente douleur d'inflammation et de gonflement, en ployant l'articulation, de 4 à 11 heures du matin; la douleur passe en faisant l'extention, en repos.

Gonflement des veines près du genou, au-dessus du mollet.

(La fin à un numéro prochain.)

MISCELLANÉES PRATIQUES.

(*Allg. hom. Zeit.* VII, 73.)

— Dans un cas, *coloc.* a calmé les douleurs d'une hernie épiploïque.

— Chez une jeune fille de 11 ans, atteinte d'une toux sèche, dont chaque accès se terminait par un vomissement, et qui emportait les forces du malade, une seule dose *conium* 5/x prise le matin à jeun suffit à la guérison; par pure précaution on en donna une seconde dose le lendemain.

— Le *boletus edulis* pris comme aliment peut réveiller les douleurs d'estomac chez ceux qui y sont sujets; — selon ce qu'a affirmé un malade qui était dans ce cas.

— Dans les deux sexes, *carb. anim.* est éminemment utile contre les crampes d'estomac. De douze malades qui étaient atteints de cette affection, avec pression et brûlure à l'estomac, régurgitations acides et constipation, revenant par intervalles; pas un seul après l'usage de ce remède n'a conservé trace de son incommodité.

— Un gonflement sous-axillaire gauche, indolent, de la grosseur d'une noisette, chez un garçon de 13 ans, a disparu après une seule dose *bar. carb.* 10/x;

comme simple préservatif, on en donna une seconde dose au bout de 15 jours.

— Chez un jeune garçon, *sulf.* a détruit un polype nasal.

— Une névralgie faciale déjà ancienne a été guérie par quatre doses *phosph.*, données à cinq jours d'intervalle.

— Une autre prosopalgie a été apaisée par trois doses *bellad.*, données de trois en trois jours.

— Une céphalalgie chronique compliquée de maux d'yeux, de douleurs au cou, au dos, au sacrum, aux aines, qui avait résisté à *bellad.*, a cédé à plusieurs doses *calc.* administrées à huit jours d'intervalle.

— Une dame était atteinte de névralgie faciale rhumatique; elle reçut quatre doses *bell.* x, à prendre chacune tous les cinq jours. A chaque dose, les douleurs augmentèrent, et à la troisième devinrent si pénibles que la malade croyait en perdre l'esprit. Mais peu à peu elles diminuèrent et le mal ne reparut plus.

— Une teigne guérit après quelques doses *graph.* x, données à huit jours d'intervalle; ce traitement fut suivi d'un violent érysipèle de la face.

— Une céphalalgie intermittente violente fut dissipée pour quelque temps par une dose *coloc.*; la seconde dose agit pour plus long-temps, et quatre autres doses arrêtèrent le retour de tout paroxisme.

Genève, Imprimerie de Ch. Gruaz, rue du Puits-Saint-Pierre.

N° 6. 5e ANNÉE.

BIBLIOTHÈQUE HOMOEOPATHIQUE.

SOCIÉTÉ HOMOEOPATHIQUE LÉMANIENNE.

Séance du 16 *février* 1837.

Lecture est faite du procès-verbal de la dernière séance.

Le Secrétaire, en rappelant à la Société la perte immense et irréparable qu'elle a faite dans la personne de feu son savant Président, Pierre DUFRESNE, et après avoir rapidement énuméré les éminents services que le zèle, les lumières et la profonde logique de ce collègue à jamais regrettable ont rendus à la médecine en général, et à la doctrine homœopathique en particulier, annonce que le premier objet dont doive s'occuper la Société est de procéder à l'élection d'un Président.

Après un tour de préconsultation, le scrutin secret est ouvert, et M. CHUIT est élu Président pour une année; il entre immédiatement en fonction.

Le Secrétaire donne lecture d'une lettre du Docteur

CLAYVAZ de Martigny, dans laquelle ce zélé confrère déplore avec une affliction profonde la perte du Docteur DUFRESNE, dont il a obtenu maintes preuves d'obligeance, d'intérêt et d'affection, tant à l'occasion de personnes qui lui sont chères et dont il avait confié au savant collègue la santé délabrée, qu'au sujet des communications scientifiques réitérées qu'il a obtenues de lui. Passant à un autre sujet, il exprime tout son chagrin de ce qu'il est fixé dans un pays où les idées excessivement rétrécies des habitants ne lui permettent pas de donner à l'application de ses études toute l'extension qu'il désirerait pour l'avantage commun et de l'art et de lui-même. Malgré cette sorte de délaissement, il a rencontré dans sa pratique quelques cas qui lui ont paru mériter attention et qu'il a rédigés sous la forme suivante, comme parallèle de la méthode dite rationnelle et de celle qu'il a adoptée.

Première observation. Françoise Mo..., âgée de 14 ans, non vaccinée, forte, d'un tempérament sanguin, après deux jours de malaise, fut prise le 10 septembre de brisure générale, de grands maux de tête suivis d'une éruption rouge sur le front. Vu l'intensité de la fièvre et la congestion cérébrale, le médecin pratiqua le 11 une large saignée au bras et ordonna des sinapismes aux pieds. Le 12, une petite vérole confluente couvrit la face, s'étendit sur le tronc et les membres. Les symptômes cérébraux n'ayant point diminué, fournirent au médecin l'indication d'une nouvelle saignée. Les 13, 14 et 15, la malade fut dans un état continuel de révasserie, de

délire; les boutons laissèrent écouler un pus de mauvaise nature; plusieurs même devinrent noirs, tandis que l'état général de la malade s'empira de plus en plus. Ce fut dans ce moment critique et à cause de l'éloignement du médecin ordinaire, que je fus appelé à donner mes soins dont on n'attendait plus rien. Cet ensemble de symptômes cérébraux et nerveux se trouvait assez bien couvert par la *belladone* dont j'administrai deux globules, le 17 au matin. Je n'observai point d'exacerbation pendant la journée, point de changement; mais la nuit suivante fut meilleure, la malade dormit pendant plus d'une heure, et la journée du 18 vit les symptômes cérébraux s'amender. Le 19, les yeux qui avaient été fermés s'ouvrirent; ils étaient rouges avec quelques taches sur la cornée. Cette amélioration, quoique prompte et sensible, était loin de me rassurer, car la langue était encore brune et sèche, la parole difficile, la soif grande; douleur brûlante à l'estomac, toux sèche, grande inquiétude, beaucoup de pustules noires. Je recourus à l'*arsenic* dont je donnai deux globules dissous dans un peu d'eau. La nuit suivante fut bonne, un sommeil réparateur soulagea singulièrement la malade, bientôt les boutons se desséchèrent, et le 25 la convalescence fut prononcée.

2e *obs.* Joseph L..., âgé de 10 ans, non vacciné se plaint le 6 octobre de malaise, de céphalalgie, d'envie de vomir. Appelé le 7, je le trouve dans une fièvre intense, le visage rouge avec quelques boutons qui se multiplient d'un instant à l'autre; yeux brillants,

langue rouge, peau sèche et chaude. J'administrai de suite *aconit* 2 glob., dont je laissai une seconde dose à prendre six heures après. La nuit du 7 fut très-pénible, l'exacerbation manifeste. Le 8, je vis l'enfant tranquille avec une éruption confluente au visage, moins forte dans le reste du corps; cependant la gorge était prise, la déglutition difficile, les yeux ne pouvaient supporter la lumière. Ces nouveaux symptômes me décidèrent à lui donner *belladone*, qui dans les vingt-quatre heures procura le plus grand soulagement. Ce fut le dernier moyen que je mis en usage contre cette maladie, qui parcourut paisiblement ses périodes sans qu'aucun accident vînt entraver la convalescence qui fut complète le dixième jour.

Ces deux observations peuvent ne pas satisfaire le praticien qui y cherchera une indication positive de substance. Mais la première nous montre que la médecine dite rationelle n'a pu éviter, si elle n'a pas provoqué, les symptômes formidables auxquels la malade aurait probablement succombé, et qui ont disparu sans effort sous l'influence des globules homœopathiques. La seconde nous fait voir la même affection s'annonçant avec la même cohorte de symptômes qui furent comprimés dans leur développement, et la maladie marcher ainsi paisiblement et sans secousses à une heureuse et prompte terminaison.

3e *obs*. Le 4 janvier, je fus appelé à soigner le nommé Xavier Vincent, que je trouvai dans l'état

suivant : tuméfaction de tout le visage, avec rougeur vive qui disparaît sous la pression et revient ensuite ; le nez est gonflé et luisant, le cuir chevelu est tuméfié, douleur brûlante de ces parties, fièvre forte et anxiété précordiale ; quatre glob. *belladone* furent immédiatement donnés dans un peu d'eau. Le 5, tous les symptômes énumérés avaient diminué, et une dose de *rhus*, donnée le 6, acheva la guérison, de manière que le quatrième jour après l'invasion il restait à peine quelque trace de la maladie.

4e *obs.* A peine Xavier fut-il guéri que Josette Rouille fut atteinte d'un érysipèle semblable dont je ne ferai pas une seconde fois le tableau. Ici je profitai de ce cas, si pareil au premier, pour établir un parallèle entre les deux méthodes ; je voulus agir *rationellement.* Pour cela, je fis appliquer douze sangsues derrière les oreilles, saupoudrer la figure de farine de froment sèche ; tisane de chiendent pour boisson. La saignée locale soulagea réellement la malade ; mais la rougeur et la tuméfaction de la face n'allèrent pas moins en augmentant jusqu'au troisième jour. L'état saburral de la langue, un goût amer, l'anxiété précordiale indiquaient un vomitif qui fut donné le troisième jour. Le sixième, des pustules séreuses se développèrent et furent suivies de quelques croûtes légères qui se détachèrent du neuvième au douzième jour.

Je ne doute pas que les deux malades dont je viens de parler ne se fussent guéris indépendamment de toute action thérapeutique et par les seules forces de la

nature ; cependant nous ne pouvons pas méconnaître la différence des deux traitements, dont le premier a évidemment comprimé le mal et rendu la santé en trois jours, tandis que l'autre a laissé parcourir à la maladie ses périodes ordinaires sans y rien changer.

M. le Dr Bégoz lit les réflexions suivantes, piquantes d'originalité :

La médecine jusqu'à aujourd'hui est une science qui ne s'appuie que sur l'autorité, elle repose en entier *in verba magistrorum;* ses préceptes ne sont que des opinions relevées par le crédit de telle ou telle renommée médicale. Ces caractères distinguent la médecine des sciences, car on ne peut appeler *sciences* que les branches de nos connaissances qui, partant de l'expérience, poursuivent et procèdent par déduction, pour découvrir les lois qui forment la science.

Une doctrine est un enseignement, et sous quelques différentes dénominations que ces doctrines aient voulu se qualifier, quelque aient été les controverses qui ont pu agiter les partis entraînés par un enseignement séduisant, je ne puis voir dans tous ces soi-disant systèmes que des variations sur le même thême, et rien de neuf au fond ; je suis même encore à m'étonner que l'on ait pu faire de la controverse en médecine, s'intenter des procès sur la cause au fond, quand on ne diffère que sur la forme.

La médecine allopathique n'est que la médecine hippocratique, médecine de pratique, médecine toute dérivée *a juvantibus et lædentibus*, qui n'a ni corps

ni lois, sur laquelle on n'a encore rien établi et rien conclu ; enfin qui est telle que je n'ai trouvé personne qui pût me dire en quoi diffèrent un bon et un mauvais médecin, et où était le catéchisme médical.

J'excepterai Brown, qui seul a tenté une voie nouvelle et posé un système conséquent et bien déduit ; mais faute d'avoir fondé son principe sur l'expérience bien faite, il a failli à sa base.

Il appartient à HAHNEMANN seul d'être original, d'avoir indiqué une bonne marche ; il est le seul dans ses préceptes et dans ses investigations qui ait suivi la marche scientifique. Que sa doctrine soit vraie ou fausse (ne me prononçant que sur ce qui est déduction), je n'en jugerai pas ; mais je reconnais qu'il a osé franchir hardiment le cercle étroit dans lequel tournaient sans en sortir ses devanciers, soumis à l'influence de l'autorité et des préceptes. Il a ouvert une carrière nouvelle, montré qu'il y avait d'autres vues, d'autres considérations que celles qui se reproduisaient continuellement sur le même fond. Quand l'homœopathie ne serait qu'une fable, elle ne mériterait pas le dédain dont certains veulent l'accabler ; comme méthode et marche à suivre, elle marquera ; elle soulève des questions auxquelles on n'avait jamais pensé avant elle, et elle a élevé des objections auxquelles on n'a pas répondu.

Hahnemann a osé attaquer l'ancienne médecine, médecine futile et prétentieuse, fière de son antiquité et de ses autorités plus que de ses découvertes, et qui toutefois est obligée de prêter le flanc de bonne grâce

aux quolibets qu'on veut bien lui lancer, sentant bien qu'il faut, en pratique, du savoir-faire plus encore que du savoir.

Elle sait qu'elle n'a ni principes, ni faits de fonds en expériences pour la guérison des maladies; elle n'en a que pour ceux qui se portent bien, savoir l'anatomie et la physiologie, car l'anatomie pathologique n'a donné aucune indication pour guérir; elle n'a dit que ce qu'il y avait d'anormal dans le cadavre; elle n'indique pas plus la maladie que celui qui va regarder dans un canon pour savoir ce qui a occasionné l'explosion.

Que dire de la matière médicale et de la thérapeutique? tout ce qu'on veut; c'est une macédoine où l'on trouve de tout, on n'est embarrassé que pour le choix.

La médecine courante peut-elle motiver ses opinions et rendre compte de ses moyens d'une manière logique? c'est un compendium de toutes les opinions possibles sur lesquelles chacun peut se choisir un code.

Personne avant Hahnemann n'avait osé secouer le joug de l'autorité et marcher seul à part; si aux yeux de certains médecins il paraît avoir créé une médecine plus bizarre qu'originale, il a son excuse dans le peu de fruit qu'il avait retiré de ses laborieuses études, la nullité des principes et des doctrines, l'incertitude des moyens qui lui avaient été enseignés; il sentait qu'il avait marché sans avancer; il crut pouvoir renoncer aux faux dieux, ne dût-il encenser qu'une idole. Les médecins, loin d'avoir cet esprit de

tolérance que méritent les opinions de ceux qui recherchent la vérité, loin d'avoir un sage et philosophique doute sur les leurs, l'ont poursuivi par tout ce que l'intolérance a pu suggérer aux opinions religieuses ou non, et par le droit des autorités et nullement de la raison ; ils ont mis en avant pour l'arrêter le pouvoir aidé du préjugé, qui attaque, condamne tout ce qui est nouveau ; on a critiqué le livre par ouï dire sans l'avoir lu ; on a voulu détruire par l'arme du ridicule une doctrine qui méritait un examen sérieux.

A cette occasion, plus pour éclairer que pour réfuter les détracteurs, je tenterai d'expliquer le principe fondamental de l'homœopathie, ce fameux *similia similibus*, qui heureusement se rencontre aussi dans l'allopathie, où l'on trouve de tout ; c'est ce qui lui fait un peu trouver grâce auprès des allopathes, chacun pouvant dire : cela était écrit avant lui ; mais ce qu'il y a de curieux, c'est que ni les uns ni les autres ne l'entendent et ne l'appliquent dans le même sens ni avec les mêmes vues ; les uns l'appliquent aux causes et les autres aux moyens.

Pour en venir au fait, Hahnemann, se sentant trop âgé pour créer une doctrine théorique, est allé droit au but et a recherché les moyens de guérir les maladies, et non de discourir sur leurs causes et leurs effets ; en cela seul il y a plus de raison que dans toute l'anatomie pathologique.

Il a donc eu pour but de donner des préceptes réguliers et logiques pour la thérapeutique ; se guidant

sur la marche des autres créateurs des sciences, il a cherché des lois, et l'expérience lui ayant offert un principe fondamental de la thérapie, il crut pouvoir établir que les maladies guérissent par les moyens qui sur les corps sains produisent des symptômes semblables à ceux de la maladie qu'on a envie de guérir; si c'est l'expérience qui l'a démontré, il ne faut pas aller contre, et je l'admets d'autant plus que depuis que j'étudie la médecine, je vois que la plupart du temps les expériences ne réussissent qu'entre les mains des inventeurs.

Or, les symptômes dans la maladie, c'est-à-dire ceux à nous perceptibles, ne sont que l'expression d'une réaction contre un agent tendant à détruire l'économie; et réaction suppose une action cachée, intime, qui est un état opposé; partout la maladie dans le fond est un état intime, justement le contraire des symptômes.

D'autre part, un médicament est un agent produisant des symptômes, et pour l'homœopathie produisant des symptômes sur un corps sain, et qualifié d'après les effets symptomatiques sur un corps sain, c'est-à-dire ayant une action directe sur l'organisme qui obéit passivement au médicament; ce n'est que par les symptômes consécutifs que la réaction a lieu; et dans ce dernier cas le médicament n'est pas curatif et ses propriétés ne sont point évaluées d'après ces derniers effets, qui sont opposés à ceux que la matière médicale homœopathique énumère.

Or, accordant ces deux prémisses que je tire de

Hahnemann lui-même, il s'ensuit qu'en réalité par une médication homœopathique, on a opposé à la maladie non un moyen semblable, mais un moyen réellement opposé et antagoniste à l'action intérieure de la maladie, par l'action du médicament qui est telle que ses propriétés l'indiquent, agissant contre l'action de la maladie qui est l'opposé des symptômes extérieurs, action qu'il ne nous est permis de voir que par déduction, et c'est par les déductions que se constitue une science.

Pour moi, il est évident que l'homœopathie est la vraie antipathie, et que les allopathes se guidant d'après ce qu'il y a de plus objectif dans leurs considérations sont les vrais homœopathes. L'expérience, de leur propre aveu, le leur a montré assez souvent; que de fois ne l'ont-ils pas dit sans le vouloir et sans s'en rendre compte!

En effet, lorsqu'ils attaquent l'être de raison dit *inflammation* par tout l'attirail antiphlogistique, c'est l'individu qu'ils déphlogistiquent et non la maladie; la preuve, c'est que tout ce qu'ils ont appelé *inflammation* ou *phlegmasie*, quel qu'ait été l'organe affecté et les symptômes variés qui dérivent de la diversité des fonctions des organes, les moyens sont toujours les mêmes, savoir les saignées, les boissons adoucissantes, les dérivatifs, ce qui n'est ni logique ni naturel... et... et voilà pourquoi votre fille est muette. Et je pense, comme l'estimable auteur de la *Physiologie du goût*, que la découverte d'un mets nouveau a été plus utile à l'humanité que la décou-

verte d'une étoile, et qu'une petite boîte de bon onguent pour la brûlure ou une petite bouteille contre l'odontalgie vaut mieux qu'une dissertation médicale.

M. le Dr Charrière lit quelques observations.

Mme. ***, âgée de 24 à 25 ans, d'une constitution délicate, mariée depuis trois ans et demi, avait eu un enfant la première année de son mariage; cet enfant étant mort, Mme. *** ne fut jamais réglée bien régulièrement; la menstruation devint d'abord très-fréquente, tous les douze à quinze jours, mais en petite quantité; le sang était extrêmement aqueux; il survenait ensuite un écoulement blanchâtre, filamenteux, qui durait presque jusqu'à une nouvelle menstruation; malgré les plus grands soins de propreté, le vagin était continuellement le siége de sensations très-douloureuses; peu à peu les règles devinrent plus éloignées, se rapprochèrent presque du terme ordinaire, mais toujours en petite quantité et suivies pendant dix à douze jours de l'écoulement blanchâtre. Au commencement de 1835, Mme. *** resta trois mois sans être réglée, elle se croyait enceinte, lorsqu'elle fut atteinte d'une métrorrhagie énorme; elle crut être accouchée d'un fœtus mort; mais, malgré les plus grandes recherches, soit du médecin qui la soignait alors, soit de l'accoucheuse, on n'en trouva aucune trace. Trois mois après elle fut atteinte d'une nouvelle métrorrhagie, et de même au mois d'août suivant. Ennuyée de son état, devenant toujours plus faible, et dégoûtée du grand nombre de remèdes qu'on

lui avait fait prendre, elle me fit demander le 3 septembre 1835, vingt jours après son dernier accident. Après m'être assuré qu'il n'existait aucune tumeur soit au vagin, soit au col de l'utérus, et qu'il n'y avait pas trace chez elle de principe syphilitique, soupçonnant peu la psore, parce que je connais ses parents qui se portent très-bien, je lui administrai de suite *ferrum* dont je lui donnai deux doses de trois globules, une pour le lendemain et l'autre pour le 14 ou le 15 du même mois; trois semaines après l'administration de la première dose et par conséquent six semaines après la dernière métrorrhagie, les règles reparurent plus abondantes, il est vrai, qu'elle ne les avait ordinairement dans l'état de santé, mais beaucoup moins que les trois dernières fois; je répétai les deux doses du même remède, dont elle prit une le 2 et la seconde le 12 octebre; le 23, les règles revinrent tout-à-fait normales et continuèrent ainsi jusqu'au mois de mars 1836, époque à laquelle elle devint enceinte. Sa grossesse a été bonne, et Mme. *** est accouchée heureusement et à terme d'un enfant bien portant qu'elle nourrit elle-même.

M. N., d'un tempérament éminemment sanguin, fut atteint, pendant l'été 1836, d'une blénorrhagie très-forte, qu'il négligea pendant long-temps, continuant de vivre et de travailler comme à l'ordinaire. Au bout de six semaines, après un travail un peu long, il survint au testicule gauche un engorgement considérable, accompagné de douleurs très-vives; un voyage de plus de vingt lieues augmenta encore le mal.

Je fus demandé à huit heures du matin et lui administrai deux doses d'*aconit* à prendre à quatre heures de distance; deux heures après la seconde, il survint une transpiration abondante, la douleur s'apaisa; le soir vers six heures, la tumeur avait diminué de moitié et le malade passa une très-bonne nuit. Je le laissai ainsi deux jours sans autre remède; mais voyant que la maladie restait stationnaire, et, eu égard à l'augmentation du mal occasionné par la voiture, je lui donnai deux doses de trois globules d'*arnica* à prendre de trois jours en trois jours. J'obtins un succès si complet, que cinq jours après la seconde dose, huit jours après l'administration de l'*aconit*, M. N. se leva pour vaquer à ses affaires, sans autre précaution que celle de porter un suspensoir. La gonorrhée, qui n'avait pas cessé malgré l'inflammation du testicule, a duré encore pendant quinze à vingt jours et a disparu d'elle-même. J'attribue la disparition de cet écoulement plutôt au régime qu'aux remèdes; mais certainement je pense que ni la saignée, ni les sangsues et tout le traitement antiphlogistique, n'auraient pu emporter dans si peu de temps une inflammation aussi intense d'un organe délicat, qui avait été négligée et aggravée par un long voyage.

Le nommé C., cultivateur, était atteint depuis une année d'une fièvre intermittente, qui d'abord tierce, avait ensuite pris le type quarte. Combattue par le *sulfate de quinine*, le *quinquina* en substance et plusieurs autres amers, elle cédait pour douze à quinze jours, mais revenait sans cesse. Son état ma-

ladif ne lui permettait de se livrer à aucun travail pénible; le moindre écart dans le régime ramenait ou augmentait les accès. Le foie, la rate étaient considérablement engorgés. Le malade, d'un tempérament très-fort, était devenu d'une maigreur extraordinaire, la face était jaune. Deux doses de trois globules de *nux*, prises de douze jours en douze jours dans le courant du mois de novembre 1836, ont complètement enlevé les accès, le malade a repris de la force; la couleur jaune du visage a disparu, et il se trouve tout-à-fait bien.

J'ai eu dans le courant de l'automne dernier quatre autres cas semblables, où *nux* a parfaitement réussi.

M. Saladin lit une observation qui sera rédigée.

M. Chuit cite, à cette occasion, un cas où une douleur qui persistait après une contusion déjà un peu ancienne, prit un fort degré d'exacerbation par l'emploi long-temps continué de l'*arnica*; il administra *rhus* qui enleva la douleur sur-le-champ.

M. Dufresne cite un cas où l'*arnica* a produit un ictère (?) qui a promptement été enlevé par *nux*.

TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE DE LA GRIPPE,

Par le Dr comte Des Guidi.

(L'article suivant, extrait d'une brochure qu'a publiée son auteur pendant l'hiver dernier, avait été destiné au cahier de *février*, où il aurait eu encore le mérite de l'à-propos).

La grippe se manifeste par des symptômes catarrheux; elle affecte les diverses membranes muqueuses de l'appareil respiratoire et le système nerveux.

Le symptôme le plus ordinaire de l'invasion de la maladie est une douleur compressive au front, accompagnée d'une toux qui augmente cette douleur.

Si l'invasion de la maladie se manifeste par le coriza et la céphalalgie compressive, le *camphre* $\frac{q}{x}$. répété de deux heures en deux heures pendant 24 heures, est spécifique contre l'action de cette période.

L'olfaction répétée de l'esprit de *camphre* préparé suivant les proportions indiquées dans notre instruction sur le choléra, peut, d'après quelques observations, préserver de la grippe.

Si la maladie présente des symptômes inflammatoires, ce qui arrive lorsqu'on a négligé la première période de l'invasion, l'*aconit* est le médicament convenable. On en prendra deux ou trois doses $\frac{\text{oo ou ooo}}{\text{VIII}}$ toutes les 8, 10 ou 12 heures. Il dissipera les symptômes inflammatoires.

Si la maladie n'est pas complètement dissipée sous l'action de l'*aconit*, c'est la *nux vomica* $\frac{000}{x}$ qui ferait disparaître les nausées et les symptômes gastriques.

S'il reste encore le coriza sec ou fluent avec écoulement d'humeur âcre par le nez, enrouement catarrhal avec mucosités visqueuses dans le larynx, grattement dans la trachée, constriction périodique et suffocante du larynx, accès de suffocation, serrement ou constriction de la poitrine surtout en montant un escalier ou en marchant, on doit répéter la *nux* une ou deux fois, à deux ou trois jours de distance. On administrera ce remède le soir préférablement à toute autre époque du jour.

La *nux* paraît être le spécifique contre la grippe; souvent elle a opéré des guérisons en 24 heures seulement.

Souvent la suite de cette maladie est une lassitude accompagnée de chaleur sans soif et d'inappétence. Le *china* $\frac{000}{x}$ ou $\frac{000}{IV}$ peut la faire disparaître, surtout s'il existe une espèce de douleur d'excoriation à la poitrine et respiration sifflante dans la trachée avec râlement.

S'il y a toux violente avec des crachats abondants et douleur continue de poitrine, le jour et la nuit, la *pulsatille* $\frac{000}{IV}$ ou $\frac{000}{x}$ administrée deux fois en 6 jours, ou bien étendue dans l'eau et prise par cuillerées selon la méthode d'Egidj, la fera cesser.

La *belladonne* $\frac{000}{x}$ convient s'il y a toux sèche avec douleur à l'estomac, ou toux sèche et convulsive avec violent mal de tête.

Le *conium maculatum* $\frac{00}{x}$, administré dans six cuillerées d'eau, suivant la méthode d'Egidj, dont on prendra une le matin et une le soir, fait cesser la toux convulsive dont les accès fréquents ne sont suspendus que lorsque le malade rejette une masse de glaires. La *jusquiame* (*hyosc. nig.*) parvient au même but, si l'on observe sur le malade quelques-uns des symptômes propres à ce médicament, tels que : aggravation pendant la nuit, durée des accès pendant des heures entières, etc.

La *bryonne* $\frac{000}{x}$, répétée pendant deux jours, arrêtera la toux grasse, avec crachats faciles et grattement pénible au gosier.

Quand la grippe a pris un caractère opiniâtre et chronique, l'*arsenicum*, administré selon la méthode d'Egidj, doit être employé.

Quelquefois le *mercure soluble* $\frac{000}{IV}$ remplace avec avantage la *nux*, quand aux symptômes de ce dernier remède se joint un excessif abattement de force.

Enfin, si la maladie présente les symptômes semblables à ceux du choléra sporadique, ce sera le *veratrum* seul qui pourra en triompher.

HYPERICUM PERFORATUM (1),

ESSAIS POUR DÉTERMINER SON ACTION SUR L'HOMME SAIN,

Par le Docteur MULLER, à Tubingue.

La plante de l'*hypericum* a été cueillie au moment de la floraison, incisée fraîche, broyée, arrosée d'alcohol pur, conservée dans une bouteille, puis, au bout de quelques jours, passée au travers d'un

(1) L'*hypericum perforatum*, *millepertuis*, est vulgairement employé et avec beaucoup de succès, sous la forme et la dénomination d'*huile rouge;* on en laisse infuser les fleurs dans de l'huile qu'on expose aux rayons du soleil d'été; cette huile devient réellement très-rouge; le peuple, surtout celui des campagnes, considère cette préparation comme un excellent vulnéraire, et l'applique, en conséquence, dans tous les cas de contusions, coups, foulures, plaies contuses; l'usage en varie suivant les pays, et devient dans certains lieux très-fréquent et multiple. Evidemment cette plante a des propriétés médicales qui semblent la rapprocher de l'*arnica;* cependant elles ne lui ont pas mérité l'honneur d'être l'objet des travaux des auteurs français de *matière médicale;* ils ne la mentionnent même pas; on la cherche en vain dans *Alibert*, dans le grand *Dictionnaire des sciences médicales*, dans les pharmacologistes. C'est aux ouvrages des médecins étrangers qu'il faut recourir pour en avoir une notice.

Le *millepertuis* jouissait jadis d'une réputation de magie qui le faisait considérer comme un excellent ingrédient d'exorcisme; aussi était-il surnommé *démonofuge*, *fuga dœmonum*. De là, on

linge, de manière à ce que le liquide fût à peu près composé de partie égales de suc et d'alcohol. Après quatre jours, on a décanté le liquide qui est resté limpide et d'une belle couleur rouge.

Les expériences ont été faites sur les trois sœurs du Dr Muller, demeurant avec lui, et constamment sous ses yeux. On a écarté du régime le café, les acides et les épices.

(A). Caroline, 23 ans, non mariée, tempérament phlegmatique, moral calme, bonne constitution, prit *quatre gouttes* de teinture d'*hypericum*, à 7 heures du matin.

l'a employé dans les affections mentales, en particulier contre la soi-disant *possession*. On l'a encore recommandé contre un nombre d'autres maladies, en raison de l'abondance du principe résineux et de l'huile volatile qu'il contient. *Thomas Bartholin*, *Tagus*, *Camerarius*, lui ont attribué des propriétés antifébriles; d'autres l'ont recommandé dans l'hystérie; on l'a préconisé contre les hémorrhagies, la dyssenterie, les vers, la gravelle et la pierre, la phtisie, la goutte, l'ictère, la pleurésie chronique, etc. Mais c'est surtout comme balsamique qu'on l'emploie dans les blessures. Voyez Eysel, *de fuga dœmonum*. Erford 1714, in-4°. — Wedel, *de hyperico*, *alias fuga dœmonum*. Iena, 1716, in-4°. — C. Linné, *de hyperico; resp. Hellenius*. Upsal 1776, in-4°. (*Réal Lex.*).

Une plante douée de propriétés aussi énergiques que celles qui lui ont valu tant de renommée, mérite certes bien d'être soigneusement étudiée par les homœopathes appelés à composer leur *Matière médicale* de remèdes populaires, plutôt que de ceux qui n'ont en leur faveur que l'autorité du nom d'un ou plusieurs médecins. (*Réd.*)

Premier jour. A 8 h. du matin, soif vive, bouche sèche, piqûres à la tempe droite. — A 8 1/2 h., gonflement du cou pendant environ 1/4 d'heure; sensation de lassitude; tussiculation sèche, pression dans le sacrum; tension dans les deux bras. — De 9 à 10 heures, nausées; après avoir bu de l'eau, hauts-de-corps et renvois, sans goût particulier. — A 10 h., la soif diminue. — A 11 h., la langue devient blanche, les lèvres se dessèchent, l'épithélium semble être sec. — A 2 h. après midi, soif, sensation de chaleur dans la bouche. — A 3 h., gonflement du cou. — A 5 h., pression et brûlement sur la poitrine, angoisse, chaleur sèche, brûlante à la bouche; mauvaise humeur, envie de pleurer; renvois fréquents, vides, insipides, sans avoir pris de nourriture; inappétence, sensation de faiblesse à la tête. — A 6 h. du soir, sur le vertex, sensation de cahots, d'embrouillement; bourdonnements; somnolence, les paupières se ferment toujours; pupilles dilatées, pouls précipité. — A 6 1/2 heures, déchirement depuis le mollet droit dans tout le pied. — A 8 h., piqûres dans le sein gauche. — Sommeil très-agité; rêves effrayants, tressaillements; angoisses.

Second jour. Elle se réveille très-fatiguée et avec une grande soif; de hier au matin, une seule selle dure aujourd'hui à 3 h. p. m. — Le soir, à 5 heures, grande somnolence; sur le dos des mains, violent prurit; serrement de poitrine; élancements au sein gauche; il lui semble que son cœur veut tomber. — A 8 h., fort élancement dans le sein gauche; quelques

piqûres au-dessous du sein droit; respiration très-courte; gonflement du cou; frisson et tremblement dans tout le corps; pression à l'estomac après avoir mangé du riz; la face semble être enflée.

Troisième jour. Pendant la nuit, vers les 4 h., elle a babillé, en dormant, d'une façon déraisonnable; ses traits étaient renversés et son regard très-hagard; tête chaude; forts battements des carotides; face très-rouge, gonflée; yeux fixes, pupilles dilatées; pouls très-fréquent; cheveux humides; sur le reste du corps, chaleur sèche, brûlante; grande anxiété; tout d'un coup elle a cessé de babiller et s'est mise à chanter; bientôt elle a pleuré, crié horriblement, et respiré péniblement.

Deux passes magnétiques lui ont fait reprendre connaissance, et elle a dit qu'en lui mettant les mains sur la tête, on lui avait fait éprouver une sensation agréable et calmante; l'accès a duré environ une heure. Elle s'est plainte ensuite d'un violent mal de tête, sur le vertex, outre des élancements déchirants à l'intérieur de la tête; fourmillement dans les mains et les pieds qui lui paraissent être cotonneux; en même temps, violente soif et langue blanche. Tout le jour, elle s'est sentie très-fatiguée; tension dans tout le corps; élancements constants de dedans au dehors au travers du sein gauche et du sternum, qu'augmente le mouvement.

Quatrième jour. La nuit dernière, douleur tractive des dents dans toute la mâchoire inférieure (après minuit) pendant un court espace de temps. Il

lui a semblé, tout le jour, qu'elle devait rendre des flatuosités; elle est mal disposée pour tout ouvrage de l'esprit et du corps.

Cinquième jour. Avant midi, langue blanche, pouls vite et dur, nez péniblement sec, pupilles dilatées. Après midi, palpitation sur le vertex et chaleur dans la tête; inquiétudes, tension dans les deux yeux, poids sur le sacrum, palpitations de cœur. Le soir, à 4 h., sensation de frisson dans tout le corps; besoin d'uriner; fort prurit dans les deux mains; éruption rouge, pourprée, sur le dos des mains et entre les doigts; soif et angoisses.

Sixième jour. Violentes douleurs pinçantes dans le ventre, comme par des flatuosités, puis selles molles.

Dans les quinze jours suivants, il ne se manifesta aucun symptôme particulier; ce qu'elle éprouva surtout fut une grande fatigue, une sensation de faiblesse dans la tête, une diminution de la mémoire, qui disparurent totalement après cet espace de temps.

(B). Catherine, 31 ans, mère de deux enfants, tempérament sanguin, bonne constitution, prit, le matin à 8 h., *quatre gouttes* de la teinture.

Premier jour. L'odorat devient très-fin, tout le jour. Depuis 10 h. a. m., tension constante dans les mâchoires durant plusieurs heures. — Le soir, à 4 heures, à la région temporale droite, fort déchirement passager, avec frissons dans tout le corps; sorte d'élancement, tantôt à l'estomac, tantôt à l'hypochondre droit. La nuit, au lit, sensation de quelque

Les jours suivants, durant trois semaines, elle se sentit lasse, eut plusieurs jours de la leucorrhée, ses cheveux tombèrent, sa mémoire s'affaiblit étonnamment, elle devint très-susceptible de frayeur, resta volontiers assise, et devint très-sensible au froid.

(C). Madelaine, 21 ans, non mariée, tempérament sanguin, blonde, complexion délicate, santé bonne, reçut, le matin à 8 h., *quatre gouttes* de la teinture.

Premier jour. Pesanteur à la tête, tension aux tempes, sommeil agité, elle se trouve fort mal couchée.

Second jour. Piqûres aux bras comme par des aiguilles, tension dans les mains, frémissement au vertex. — A 11 h., fort ténesme avec issue d'un crottin très-dur. — A 3 h. p. m., embarras de la tête; élancements aux dents; douleurs dans les yeux; anxiété; épouvante fréquente; chaleur aux lèvres. — Le soir, piqûres à la région temporale, tantôt droite, tantôt gauche; battements à la tempe gauche.

Troisième jour. Le matin, à 4 h., elle se réveille avec la sensation qu'elle n'est pas dans son lit, et plus tard, qu'elle y est fort mal à l'aise; rêves fréquents; la nuit, déchirements dans les bras. — Avant midi, pression sur la poitrine et battements à la région temporale droite. — A midi, mal de cœur avec disposition à vomir et grande lassitude. — A 2 h., piqûres à l'aisselle gauche, à chaque inspiration; gonflement du ventre; douleurs au sacrum, pressives, de paralysie; tranchées et pincements, comme par des flatuosités retenues. — Le soir, à 7 h., piqûres

violentes sur le vertex; fort ténesme, avec sortie d'un crottin.

Quatrième jour. A 3 h. du matin, elle se réveille avec un mal de dents déchirant à la mâchoire supérieure et à l'inférieure; les pieds lui semblent garnis de velours, et elle y sent des piqûres comme d'aiguilles. — A midi, quelques élancements au sacrum. — A 4 h., selle avec le plus violent ténesme.

Cinquième jour. Elle s'effraie beaucoup; à chaque frayeur il lui vient une grande chaleur au cou. — Le soir, déchirement au pouce droit.

Sixième jour. Le matin embarras de la tête, douleur aux tempes; faiblesse et tremblement de tous les membres; malaise. — A 10 h., selle ordinaire sans épreinte. — Le soir, à 5 h., violents élancements au travers de la poitrine, qui l'obligent à retenir sa respiration.

Septième jour. Le soir, à 9 h., selle dure, avec violente épreinte, qui la fait se trouver mal; déchirement dans l'œil droit et sur le vertex; le cerveau lui paraît serré de toutes parts.

Huitième jour. Elle se réveille avec grande fatigue et tremblements; le cou se gonfle un peu; tension aux hypochondres, soif violente; langue blanche, douleur pressive au sacrum; douleur tractive de l'oreille gauche à l'os jugal; celui-ci lui donne au toucher la sensation d'être gonflé; sa tête lui paraît être devenue tout d'un coup plus grosse; la langue se recouvre d'un enduit jaune-sale; selle dure; déchirement à la cuisse et au genou droits.

Neuvième jour. Au cou, sensation d'un ver qui s'y mouvrait; élancements alternativement des deux côtés de la poitrine. — Le soir, à 3 h., après avoir fait une selle, sensation de luxation au pied.

Dixième jour. Grande lassitude; déchirement au genou droit; élancements à l'omoplate; piqûres au travers de l'œil droit.

Dans les quinze jours suivants, elle se plaignit beaucoup de la chute de ses cheveux. Les menstrues, auparavant très-régulières, se retardèrent de quinze jours. La faiblesse dans la tête, ainsi que la lassitude qui avait duré tout le temps de l'expérience, disparurent peu à peu.

Ici M. Muller regrette de ne pouvoir grouper les symptômes caractéristiques de l'*hypericum*, mais il reconnaît qu'il lui faudrait pour cela avoir procédé à un beaucoup plus grand nombre d'essais; — ce en quoi nous espérons que nos honorables collègues voudront bien lui aider, la substance en valant bien la peine. Quant aux recherches sur les malades, il éprouve aussi, et à plus forte raison, le même besoin; toutefois, il publie les observations suivantes.

Première observation. Rosine M., 19 ans, forte, tempérament phlegmatique, était, depuis trois mois, occupée à coudre. Il lui survint un mal de tête sourd uniquement sur le vertex, qui alla peu à peu en augmentant, au point qu'il lui sembla que le cerveau allait être chassé du crâne; elle devint incapable d'aucun travail, et se plaignit de mal de cœur; le pouls était normal, ainsi que les autres fonctions.

Elle reçut *hyper. perf.* VI gtt j, et au bout d'une heure elle fut complètement délivrée de toute douleur; depuis cinq semaines, il n'en a reparu aucune, quoiqu'elle se soit encore quelque temps occupée à coudre.

2e *obs.* Mme. Gottliebin E., 36 ans, tempérament phlegmatique, mère de plusieurs enfants, souffre depuis huit ans, ensuite d'une fièvre puerpérale pourprée, des plus violentes douleurs de tête, surtout de battements au vertex; le cerveau lui semble souvent tellement serré de toute part, qu'elle en est totalement hébétée. Après quelques heures, le battement descend du vertex à la mâchoire et au menton, et y occasionne des douleurs fourmillantes tractives, surtout à l'os jugal, et des crampes au menton. Les menstrues sont anormales, tantôt s'avançant, tantôt se reculant, s'accompagnant toujours d'une sensation de faiblesse, de battements de cœur, de pression sur le sacrum, de pesanteur aux hypochondres; les selles sont le plus souvent dures, le ventre volumineux, la soif médiocre; elle n'a aucune envie de manger, se plaint de rongement aux extrémités, de cuisson à l'anus; elle a des frissons le soir, puis une chaleur passagère; le corps est boursoufflé, d'aspect cachectique; les yeux sont jaunâtres, le goût fade, le pouls ordinairement petit, un peu fréquent; les règles sont suivies de leucorrhée.

La malade avait été inutilement traitée pendant une année par la médecine allopathique, tourmentée par des exutoires, et avait pris une quantité de remè-

des, comme *rheum*, *assa-fœtida*, *calomel*, jusqu'à la salivation. Puis un ami de la maison lui avait donné à chaque attaque deux passes magnétiques, au moyen desquelles elle avait été chaque fois délivrée de ses douleurs effroyables pour un temps assez long. Lorsque cette femme fut entre mes mains, je n'hésitai pas à lui donner *hypericum perforatum*, tous les deux jours une goutte de la 12e dilution. Au bout de peu de jours, la céphalalgie syncipitale diminua au point que, sans être totalement délivrée, la malade se trouva en état de faire toutes les affaires de sa maison; les tiraillements de la pommette cédèrent, les selles devinrent régulières et la pesanteur dans les hypochondres diminua. La malade est encore en traitement.

OBSERVATION LUE PAR M. SALADIN A LA SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE LÉMANIENNE, LE 15 FÉVRIER.

Messieurs! l'observation que je me propose de vous lire ne sera pour vous qu'un lieu commun, une de ces guérisons qui se voient tous les jours; cependant il est des choses qu'on ne saurait trop répéter. Basile a dit: «Calomniez toujours, il en restera bien quelque chose.» Espérons que la vérité aura le même privilége, et qu'à force de la répéter il en restera quelque chose aussi.

Messieurs ! le malade dont j'ai à vous parler est un paysan de Chambéry, naturellement assez mou, âgé d'environ 75 ans ; sa santé est généralement bonne ; dès le 18 septembre dernier, il eut quelques malaises précurseurs d'un rhume, à ce qu'il croyait ; le 20 au soir, il fut saisi d'un frisson intense, les dents claquaient, il ne pouvait se réchauffer ; au lieu de se mettre au lit, il alla dans une maison voisine passer la nuit à couler une lessive. Bientôt un malaise général s'empara de lui, et un point très-douloureux se déclara dans le côté droit du thorax, un peu en arrière ; les mouvements devinrent de plus en plus douloureux ; on le ramena chez lui à 4 heures du matin, on le mit au lit, et à 6 h. je pus le voir ; je le trouvai dans l'état suivant :

Mal de tête sus-orbitaire peu intense, yeux injectés et brillants, conjonctive un peu jaunâtre, face colorée, vultueuse et un peu bouffie ; parole brève et comme quelqu'un qu'on dépite en lui demandant quelque chose ; à chaque mouvement qu'on lui fait faire, il laisse échapper un cri provoqué par la douleur intense qu'il ressent au côté droit ; je vins à bout de le percuter, et je trouvai une place d'environ 5 à 6 pouces de diamètre complètement mate au son ; j'appliquai l'oreille et ne pus distinguer aucun bruit de respiration, quoiqu'elle s'entendît bien dans le reste du poumon malgré son irrégularité ; en effet, la respiration était saccadée, comme suspirieuse, et fort douloureuse ; il y avait oppression prononcée ; j'ai oublié de dire que la percussion était douloureuse ;

le malade était très-inquiet, il avait froid extérieurement et sentait de la chaleur en dedans; le pouls était à 84, dur et plein, la toux pénible. Le malade n'était pas allé du ventre et n'avait point uriné.

Je donnai *aconitum* 15-20 globules, à prendre dans l'eau en quatre doses pour les 24 heures.

Le 22, je vis le malade à 8 h. du matin; il s'était endormi pendant trois heures; après deux doses, l'agitation avait cessé; il est tranquille, la voix est naturelle, la respiration beaucoup meilleure, le pouls à 78, détendu et presque naturel; le malade a uriné, l'urine est foncée; pendant la journée d'hier la toux a amené du sang à plusieurs reprises; ce matin il n'y en a plus; le point est encore très-douloureux quoique moins aigu; la toux est moins pénible; *bryonia*.

Le 23, le malade a été bien pendant la journée, sur le soir il a été agité, et l'agitation a continué pendant la nuit (effet constant de *bryonia*), le pouls est au même point, la douleur de côté a considérablement diminué; le malade est parfaitement calme, la peau est moins rigide et semble vouloir se disposer à transpirer, urines moins foncées, point encore de selles, la toux plus facile, l'expectoration se colore en jaune rouillé : *bryonia*.

Le 24, pendant la journée d'hier, le malade a bien été, mais la nuit l'agitation a recommencé; ce matin tous les symptômes sont encore amendés, mais principalement le point qui n'est presque plus sensible; le malade fait tous les mouvements et respire comme un autre; la matité a diminué, je ne distingue aucun

son de respiration, l'urine dépose, mais n'est plus aussi rouge; point encore de selles; pouls à 72, très-souple et bon; toux facile, expectoration muqueuse couleur de brique très-rouge, — *bryonia* et un lavement d'eau tiède et de beurre frais.

Le 25, le malade n'a pas fait de progrès, il a été agité dans la soirée, le point est un peu plus sensible que hier; la toux, l'expectoration diminuent; le malade est altéré, la langue est bonne; après le lavement il y a eu une forte évacuation; il a eu en même temps des nausées; l'urine est abondante et de bonne nature, la peau moite, le pouls à 76; il n'y avait que quelques moments que l'évacuation avait eu lieu quand je vis le malade, il en était même fatigué; cependant, voyant le pouls un peu relevé, je donnai *aconitum*. Je retournai auprès du malade à 1 h.; je le trouvai assis sur son lit, désirant se lever; le pouls était normal, mais la toux lui fatiguait le bas-ventre; expectoration encore colorée, point presque entièrement apaisé, son encore mat, mieux sur une plus grande étendue : *squilla*.

Dès ce moment, le malade a été en pleine convalescence, il s'est levé le sixième jour a et promptement repris l'appétit; la maladie n'a laissé d'autre trace de son passage qu'un peu de faiblesse pendant quelques jours, entièrement dissipée ensuite; puis, au bout de huit jours, un peu de constipation qui a cédé à quelques globules *nux*.

J'attribue à *bryonia* l'apparence rétrograde de la maladie pendant la journée du 24 au 25.

Note du Rédacteur. Il ne faut pas oublier que M. Saladin n'est pas médecin, qu'il n'a embrassé et qu'il ne pratique l'homœopathie que par philantropie, et qu'il n'y a pas un long temps qu'il voit des malades; lorsqu'un plus grand nombre auront passé sous ses yeux, il saura que souvent dans les maladies aiguës, il y a des recrudescences dont il est impossible au médecin de reconnaître et d'assigner la cause, et qu'on ne saurait attribuer à tel ou tel remède; c'est une marche de la nature qui fait ressembler la maladie à la mer agitée; les flots se soulèvent et s'abaissent, lors même que l'orage a cessé, long-temps avant que le niveau (la santé) soit rétabli.

PATHOGÉNÉSIE.

Berberis vulgaris. (Suite de T. VIII, p. 304, et fin.)

Gonflement des veines près du jarret, à la partie supérieure, postérieure externe du mollet.

Meurtrissure sourde et douloureuse des mollets.

Douleur tensive dans les mollets, en marchant, et surtout en se tenant debout après avoir été long-temps assis.

Tiraillements douloureux dans les mollets, ci et là, avec sensation d'engourdissement, de pesanteur ou de raideur.

Douleur déchirante à diverses places des mollets, surtout au milieu, s'étendant quelquefois jusqu'au tendon d'Achille ou au jarret.

Douleur lancinante dans les mollets, tantôt légère, tantôt violente, pendant ou après le mouvement, persistant durant le repos, se manifestant même sans mouvement, devenant quelquefois très-profonde.

Picotements dans les mollets.

Elancement à la partie supérieure interne du mollet gauche, qui se change en glocitation, comme si un vaisseau sanguin battait sous la peau.

Serrement douloureux au mollet gauche, le soir, en se couchant, durant un quart d'heure.

Serrement au mollet gauche, durant deux minutes, comme si les muscles avaient été contus (91e jour).

La nuit, pendant le sommeil, léger fourmillement ou tiraillement, depuis le côté externe de la cuisse gauche au-delà du genou, qui se change en serrement dans le mollet en étendant le pied (47e j.).

Douleur rongeante à la peau des mollets qui se produit ou s'exaspère pendant la marche.

Elancements brûlants au milieu du mollet gauche.

Douleur brûlante, comme de gerçure, depuis le jarret jusqu'au-dessous du mollet droit, avec sensation de meurtrissure.

Sensation de froid ou de versement d'eau froide sur la peau du mollet gauche, durant deux minutes.

Douleur tensive, pressive, avec brûlure ou bourdonnements chauds, ou bien sensation de stupeur au tibia, comme si l'os était distendu, gonflé, avec bri-

sure ou pesanteur de la jambe, d'une durée très-variable, alternant avec déchirement ou élancement, ou se liant avec cette sensation, en marchant ou dans la station, ou spontanément, quelquefois le matin au lit, en se réveillant; le gratter y produit une cuisson brûlante.

Déchirement lancinant à la face externe de la jambe gauche, deux pouces au-dessus de la malléole externe, entre le tibia et le péroné, avec des rémissions d'une demi-heure.

Déchirements passagers au tibia.

Déchirement sourd et très-douloureux au tibia droit, que la pression augmente beaucoup.

Déchirement lancinant au milieu du tibia, sur l'os, avec secousses et constriction, durant plus d'une minute, comme si le périoste se détachait.

Douleur violente de râclement à la face interne du tibia droit de la malléole en haut.

Douleur aiguë lancinante, déchirante à la jambe gauche, dans les muscles extenseurs et surtout leurs tendons, jusqu'à la malléole externe et la face externe du coude-pied, pendant plus d'une demi-heure.

Elancements au tibia.

Douleur brûlante, rongeante, à la face interne du tibia droit, au-dessous du genou, en marchant, que le frottement augmente.

Elancement brûlant très-violent à la peau de la partie inférieure du tibia gauche, sur son arête, comme si on pressait sur l'os, au point que le sujet en est effrayé.

Douleur cuisante, rongeante, au milieu du tibia droit, que le frottement et le mouvement augmentent et qui se change en douleur de blessure.

Prurit mordicant au milieu de l'arête du tibia droit que la marche augmente ou réveille.

Sensation passagère de froid sur la face externe de la jambe gauche, près du genou, comme si on y versait de l'eau froide (74^e j.).

Douleur pressive et tensive aux tendons d'Achille, soit en marchant, soit en restant debout, rarement en repos.

Tiraillements et déchirements aux tendons d'Achille, gagnant quelquefois le mollet, de longue durée, presque tous les jours.

Elancements dans les tendons d'Achille.

Douleur tantôt forte, tantôt faible, dans les tendons d'Achille, comme s'ils avaient été démesurément tendus.

Gonflement lympathique sur le tendon d'Achille gauche, qui occupe surtout les cavités voisines, lesquelles paraissent d'abord d'un rouge pâle, sale, puis offrent des taches rouges le long du tendon; au commencement, douleur violente en levant le pied, un peu moindre en marchant, qui bientôt s'apaise et revient d'une façon périodique, avec la sensation d'un poids attaché au pied; elle passe dans la position horizontale, mais dans l'extension de cette partie elle gagne le mollet et le creux du jarret, et y fait éprouver une douleur de contusion. — Quelquefois douleur pressive; serrement à la plante du pied lors-

qu'il pend; la violence de la souffrance rend dans les premiers temps la flexion impossible; quelquefois glocitation gravative ou déchirement, ou bien prurit effroyable que le frottement aggrave, ou bien encore cuisson dans les parties affectées; — une fois desquammation de la peau; frisson le soir du quatrième jour; gonflement de la partie atteinte du pied, après le mouvement, ainsi que du talon, qui rend la chaussure trop étroite, avec chaleur brûlante et serrement dans le pied (du 3e au 70e j.; des traces évidentes du gonflement, sensibles à la pression, durèrent jusqu'au 259e j.).

Douleur pressive violente à la malléole droite interne, durant demi-minute.

Violente douleur déchirante et fouillante dans la malléole gauche interne jusque dans les petits orteils, qui empêche de mouvoir le pied, le soir en s'endormant, durant quelques minutes, reparaissant ensuite par accès plus faibles.

Déchirement dans l'articulation des pieds, qui s'étend tantôt en haut, tantôt en bas.

Violent déchirement dans la partie antérieure de l'articulation du pied gauche, dépassant la malléole interne d'un côté, et de l'autre la plante du pied.

Elancement pulsatif dans la malléole gauche externe, de dehors en dedans, durant six minutes, le matin en se levant, reparaissant au bout d'un quart d'heure sous forme d'élancements séparés.

Douleur lancinante glocitante à la malléole gauche interne, durant cinq minutes, passant à l'état de

meurtrissure sourde et de stupeur, avec sensation de chaleur à la face interne de la jambe.

Piqûres violentes à la malléole droite interne, d'avant en arrière (40e jour).

Secousses glocitantes au travers de l'articulation du pied, comme si quelque chose de vivant s'y mouvait.

Autour des deux malléoles externes, surtout au pied gauche, violente douleur dans les tendons et les parties osseuses voisines, par l'attouchement et non par le mouvement (du 59e au 66e j.).

En marchant, au-dessous de la malléole gauche interne, violente douleur avec gonflement des ligaments et des tendons, qui s'étend jusqu'à la partie interne du pied et au gros orteil (91e j.).

Démangeaison aux articulations du pied et aux malléoles, brûlante ou légèrement lancinante, ou cuisante, s'étendant quelquefois jusqu'au dos du pied ou à son bord.

Piqûre brûlante au-dessous et au-devant de la malléole interne du pied gauche, passant à l'état d'élancement brûlant.

Piqûre brûlante à la partie antérieure externe du pied droit, suivie de prurit.

Douleur brûlante à la malléole gauche externe.

Sensation de froid à la malléole gauche interne, sur la peau.

Douleur de gerçure à l'articulation des pieds.

Elancement rongeant au-dessus et en arrière de la malléole gauche externe (98e j.).

Douleur déchirante dans les talons, surtout en

marchant; quelquefois déchirements séparés, très-fréquents; rarement pendant le repos.

Elancements dans les talons, surtout à la face inférieure, pénétrant dans le calcaneum, le plus souvent pendant la marche.

Trois élancements au travers du tibia droit, de dehors en dedans, pendant la station (33e j.).

Elancements violents au talon gauche, pendant cinq minutes, comme si une épine aiguë était profondément implantée au travers de la peau; après avoir marché, leur violence est telle que le sujet tombe (93e j.).

Sensation de suppuration interne dans les talons, surtout après être resté long-temps debout.

Prurit, picotements brûlants, à la peau des talons.

Déchirement tiraillant, ou tensif, ou lancinant sur le dos du pied, d'un côté à l'autre, tantôt léger, tantôt fort, se terminant souvent en élancements à la pointe des pieds.

Déchirement répété au bord externe du pied droit, qui occupe toute l'étendue de l'os métatarsien du petit orteil, durant quelques minutes.

Douleur lancinante sur le dos du pied droit, au travers de l'articulation phalangienne des quatre orteils externes, en marchant.

Trois horribles piqûres au travers des os métatarsiens des quatrième et cinquième orteils du pied gauche, comme si on enfonçait un clou du haut en bas, au travers du pied, en restant debout (44e j.).

Douleur brûlante, comme celle de l'ortie, au bord externe du pied gauche.

Douleur rongeante au bord externe du pied gauche.

Prurit violent, brûlant, sur le dos du pied gauche, dans le lit, avant de dormir, qui oblige à changer sans cesse la position du pied et à chercher des places froides (du 60e au 62e j.).

Douleur de foulure dans les articulations métatarsiennes des orteils du pied droit, et le métatarse, avec sensation de gonflement de ces parties, pendant deux jours, augmentant par la compression (9e j.).

Déchirements à la plante du pied gauche, et aux articulations métatarsiennes des orteils.

Déchirement au quatrième orteil du pied droit.

Dix ou quinze élancements très-sensibles aux premières articulations de l'orteil moyen, en station.

Elancements pulsatifs près de la première articulation du troisième orteil du pied gauche, de bas en haut, étant assis, pendant demi-minute.

Fort élancement pulsatif, profondément dans la plante du pied gauche, durant quelques minutes (26e j.).

Chaleur brûlante à la plante des pieds, surtout le soir.

Douleur brûlante de blessure à la partie interne de la plante du pied gauche.

Prurit à la plante des pieds, tantôt simple, tantôt cuisant, tantôt brûlant ou lancinant.

Au creux du pied gauche, sensation de raccourcissement des tendons et de resserrement, en marchant et en restant assis.

Sensation sourde ou fourmillante de chaleur à la plante des pieds, souvent même aux orteils et au coude-pied, comme après la congélation.

Déchirements à la pulpe du gros orteil, de demi-minute à une heure de durée, pendant la marche ou après, aussi bien qu'assis, très-souvent.

Déchirements aux orteils, tantôt tractifs, tantôt lancinants ou brûlants, dans les articulations, au plat ou à la pointe, parfois légers, parfois violents.

Douleur déchirante de luxation aux orteils du pied droit, avec quelques élancements, pendant presque tout le jour.

A la pointe du gros orteil, sensation pareille à celle d'un coup violent, par la simple pression.

Douleur fouillante dans le gros orteil droit, comme s'il y survenait de l'inflammation.

Au second orteil gauche, violente douleur de suppuration, pendant dix minutes.

Au second et troisième orteils droits, douleur de suppuration et de contusion, durant deux jours, avec rémission (les 6e et 7e jours).

Douleur de bourdonnement dans tout le gros orteil, comme s'il voulait se gonfler (103e j.).

A la pulpe du gros orteil droit, terribles élancements de dehors en dedans, comme si on y enfonçait un clou pointu (101e j.).

Elancements, piqûres dans les orteils et leurs articulations.

Violents élancements de dehors en dedans et en arrière au gros orteil, durant tantôt quelques minu-

tes, tantôt des heures entières; ils se manifestent en marchant, mais persistent en repos; à chaque pas une piqûre (les 60e, 73e, 85e jours et d'autres fois).

Douleur brûlante à la pointe du gros orteil.

Brûlure passagère sur la première articulation du gros orteil, étant assis.

Douleur de blessure brûlante, rongeante, aux orteils, surtout aux deux derniers et au gros, avec rougeur pâle, comme après une congélation superficielle, rendant insupportables les bottes justes; la douleur s'étend aussi au bord externe du pied; la peau entre les orteils est douloureuse au toucher; il y a quelquefois prurit et déchirement.

Fourmillement et élancements à la plante et au dos du pied, vers la première articulation de l'orteil gauche moyen.

Fourmillement et cuisson aux orteils.

Sensation sourde de chaleur aux pieds.

Douleurs aux pieds et aux orteils, comme par des engelures.

Sensation sourde de chaleur aux jambes, comme si elles avaient été frottées avec une étoffe de laine.

Violente démangeaison aux jambes, qui change souvent de place, s'étend au loin, et s'accompagne de cuisson, d'élancements ou de la sensation d'une forte chaleur.

Eruption de boutons à la peau, tantôt discrets, tantôt réunis en groupes, rouges, pruriants, cuisants, lancinants, rongeants, sensibles à la pression, avec

une auréole très-rouge, et une pointe contenant du pus, puis laissant une tache brune, semblable à une tache hépatique.

Chaleur à la face avec sensation de froid aux autres parties; au bout de deux heures la chaleur s'étend sur le reste du corps, les mains et les pieds, sans soif.

Frissons passagers; horror à quelques parties, commençant à la face et aux bras, passant au dos et au thorax; puis chaleur avec angoisse et serrement de poitrine, avant midi et le soir; la chaleur est si violente que le sujet court se jeter dans l'eau (le 3e j.).

Frisson de froid, dans la matinée ainsi que dans l'après-dîner, avec pieds froids, sécheresse et viscosité de la bouche, sans soif; douleur à l'amygdale gauche.

Frisson par tout le corps, avec tremblement, suivi de chaleur, durant un demi-quart d'heure (2e jour).

Sensation de frissonnement, le matin depuis onze heures, pendant deux heures (3e j.).

Froid dans les mains, les pieds et tout le corps, avec chaleur à la face depuis onze heures; ensuite les mains deviennent chaudes; — le soir et dans la nuit la chaleur augmente avec disposition à la sueur (les 10e et 11e j.).

Le matin, fréquemment, sensation de frissonnement avec pieds froids, tête prise, céphalalgie pressive, comme au commencement d'un coriza; la tête est quelquefois chaude; les mains sont plutôt froides que chaudes. L'après-midi, la chaleur se répand sur tout le corps, avec disposition à la sueur.

Frisson de froid dans tout le corps, le soir, puis chaleur avec soif.

Sensation de froid au dos jusqu'aux hanches, le soir un peu avant d'aller se coucher, plusieurs fois, comme si on lui avait appliqué un linge trempé dans de l'eau froide, durant 20 minutes, puis chaleur; — après le second accès, il s'est manifesté un gonflement au tendon d'Achille gauche (du 22e au 31e j.).

Avant midi, frisson répété au dos et à la face externe des bras et des cuisses; après midi, picotements brûlants, qui vont croissant la nuit, sans soif, ni bouche sèche; étourdissement et violentes douleurs lancinantes à la tête, avec douleur à la gorge; le troisième jour et les suivants, il est survenu une sueur d'une odeur fortement urineuse.

Sensation de chaleur plus qu'ordinaire par tout le corps, à 6 h. du soir, durant un quart d'heure, suivie de froid (4e j.).

Chaleur aux mains et à la tête, l'après-midi, pendant plusieurs jours.

Disposition à suer pour le moindre effort, surtout l'après-midi, avec sensation d'angoisse (du 8e au 18e jour).

Sensation de chaleur avec légère sueur, en mouvement et en station; le soir, vers les 6 h., légers frissons.

Soif avec bouche sèche, surtout l'après-midi, plus rarement le matin, chez plusieurs personnes.

Pouls lent et mou chez plusieurs.

Grande fatigue dans les membres et dans tout le

corps, qu'augmente la marche ou une station prolongée ; de légers efforts abattent le sujet.

Sensation générale de brisure, surtout aux extrémités inférieures, comme après une fatigue extrême.

Détente générale jusqu'à trembler, au point de faire craindre que les genoux ne se brisent l'un contre l'autre ; vertige en se relevant après s'être baissé (13e j.).

Après être restée long-temps courbée, elle se sent meurtrie et incapable d'aucun travail (12e j.).

Une occupation d'une certaine durée, sans être pénible l'abat ; il lui survient de la sueur.

Relâchement général ; il n'est en train de rien faire (de 6 à 10 h.).

Faiblesse approchant de la défaillance en marchant, restant debout ou en se levant, avec vertige (les 12e et 13e j.).

Après une promenade, défaillance avec raptus subit du sang, sueur et chaleur de la partie supérieure du corps, froid, pâleur et affaissement de la face, serrement de poitrine, un peu avant le coucher ; dans le lit, frisson et tremblement ; le sommeil vient difficilement ; le sujet se tourne par agitation et a des rêves pénibles (51e j.).

Le soir, grande fatigue à ne pouvoir se tenir éveillé ; le sujet se couche deux heures plus tôt et s'endort sur-le-champ (1er jour).

Somnolence répétée dans le jour, surtout le matin, ou après dîner, qui oblige à se coucher.

Sommeil de la nuit inquiet, dérangé par prurit, cuisson ou rêves angoissants.

Il se réveille plusieurs fois de grand matin, vers les 2 ou 3 h., et ne peut plus se rendormir, quoiqu'il soit bien fatigué; ou bien il se rendort, mais se réveille itérativement; tension dans la tête, raptus du sang, irritation.

Sommeil trop prolongé, avec sensation de relâchement et d'abattement, douleur pressive de la tête, des lombes et du sacrum (46e j.).

Le matin, au réveil, il ne se sent point reposé, mais relâché de corps et d'esprit.

Réveil pénible; elle ne peut bien recueillir ni ses souvenirs, ni ses pensées, et a besoin de toutes ses forces pour se maintenir éveillée (7e j.).

La nuit, étant entre le sommeil et la veille, illusions mentales auxquelles elle cherche vainement à échapper, ainsi qu'à ouvrir les yeux, ce qui lui cause beaucoup de chagrin (du 5e au 10e j.).

Disposition à l'indifférence, à l'apathie.

Il n'a de goût à rien.

Disposition chagrine, anxieuse, passant au dégoût de la vie.

Etonnante mélancolie, dégoût du parler, qu'elle ne peut en aucune façon surmonter, quoiqu'elle en ait le désir (2e et 3e jours).

Abattement d'esprit avec difficulté de penser et faiblesse de mémoire.

Les travaux de l'esprit lui causent des peines singulières; il ne saurait combiner, lier ses idées, il en

conçoit du dépit et est obligé de les interrompre.

Disposition anxieuse avec épouvante depuis 4 h. de l'après-midi jusqu'au coucher.

SOCIÉTÉ HOMŒOPATHIQUE LÉMANIENNE.

Séance du 15 *juin* 1837.

Présents : MM. Chuit, *Président*, L. Dufresne, Bégoz d'Aubonne, Ch. Saladin, Peschier, *Secrétaire*, Flores, D. M. de Nice. . . .

La séance est ouverte. Le Secrétaire communique une lettre du Dr Longchamp de Fribourg, lequel s'était proposé d'assister à la séance et d'y faire d'intéressantes communication verbales, et qui en a été empêché par des circonstances graves tenant à la crise financière de l'Europe, lesquelles ont porté leur atteinte sur la ville où il pratique, et y ont répandu une épouvante qui peut avoir des conséquences sur la santé de ses clients journaliers.

M. Chuit ajoute qu'il sait de bonne part que le système homœopathique continue à faire de grands progrès dans la ville et le canton de Fribourg.

Sur ce sujet, le Dr Peschier dit que la marche progressive de l'homœopathie résulte pour lui de diverses demandes de médicaments qui lui sont faites d'Italie et de Piémont.

Il communique une lettre du Dr Harris Dunsford, de Londres, où on lit que M. Langston, reconnaissant de la guérison opérée par ce docteur sur sa femme par l'application de la médecine homœopathique, vient d'établir à ses frais un petit hôpital dans son village à 18 milles d'Oxford; — que M. Leat va établir un dispensaire homœopathique, dans la Cité de Londres, et qu'on cherche à en établir un dans le West-End de cette même ville; — enfin, qu'on s'occupe à fonder un journal de médecine homœopathique à Londres; le Dr Lehmann, gendre de Hahnemann, a envoyé dans cette capitale une abondante provision de médicaments déposés *Alfred Street*, 35, *Bedford-Square*.

Le Secrétaire communique une lettre du Dr Liuzzi de Rome, et une observation qui sera traduite et insérée en totalité dans la *Bibl. hom.* La lettre contient entre autres les phrases suivantes :

« Vous aurez pu vous convaincre, par ma correspondance, qu'en Italie aussi il y a des médecins qui vouent leurs peines à l'homœopathie, se livrent exclusivement à la pratique du système de Hahnemann et en retirent presque toujours des effets bienfaisants; le nombre de ces sectateurs va croissant tous les jours.

» A Rome, en particulier, l'homœopathie à fait de grands pas dans l'opinion publique, peut-être un peu en raison de la peine que je me suis donnée, et malgré les plaisanteries et les efforts des médecins, des non-médecins et surtout des marchands de dro-

gues. En ce moment, je traite un bon nombre de personnes de distinction, notamment le cardinal Lambruschini, ministre-secrétaire d'Etat, personnage du plus grand mérite, chez lesquelles le succès de l'homœopathie ne pourra que produire dans le public le plus grand et le plus heureux effet.....»

Il communique encore une lettre du Dr Duplat de Marseille, qui lui nomme les Drs Solier, Violet, Rampal, Ravel, Chargé, de cette ville, Taxil, médecin en chef des hôpitaux civils de Toulon, Daniel *ibidem*, et Mège à la Vallette, comme acquis à l'homœopathie.

Il communique une note autographe du célèbre Gross qu'il tient de l'obligeance du Dr Croserio, ainsi que la traduction d'une portion de lettre du même.

M. Chuit dit qu'il croit avoir procuré la guérison radicale de la hernie par l'administration de *nux*, *cocculus* et *sulfur;* ce dernier remède lui paraît avoir exercé une grande influence curative.

M. Peschier cite un cas très-récent, dont M. Flores a été témoin, où une hernie épiploïque de l'aine gauche étranglée, chez une femme âgée qui était depuis deux jours atteinte de vomissements devenus stercoraux, et sur laquelle il avait déjà vainement essayé le taxis, a cédé à un taxis très-peu prolongé, après une forte dose de *nux* qui a paru singulièrement diminuer les douleurs de la malade.

Il ajoute que chez deux personnes du sexe où il s'est cru obligé de pratiquer l'opération, il s'est assuré de l'action bienfaisante de *nux*, par les demandes

réitérées que lui ont faites l'une et l'autre du remède qui les avait si notablement soulagées.

M. Chuit affirme que *nux* est un remède certain contre la hernie des enfants.

M. Dufresne dit que dans la contrée qu'il habite, les paysans traitent les enfants herniaires au moyen de purgations réitérées par le suc de racine de *bryone*, ou la poudre macérée dans l'alcool ou le vin, auxquelles ils ajoutent un bandage fort imparfait dont une tranche fraîche de *bryone* remplace la pelote des brayers.

M. Chuit dit qu'il se pénètre tous les jours plus de ce fait : que nombre d'affections qualifiées de locales, ou considérées comme telles, les hernies, les affections du cœur et plusieurs autres, cèdent à un traitement antipsorique approprié.

Il raconte le fait suivant : Un médecin d'un pays voisin, qui avait beaucoup voyagé, est rentré chez lui atteint d'une épilepsie très-violente, qui lui ôtait le moyen de se livrer à aucune occupation, tant les accès en étaient forts et fréquents. Instruit de son état et prié d'y remédier, si possible, M. Saladin lui envoya quelques globules de *soufre* à mettre dans quinze cuillerées d'eau, pour en prendre une chaque jour. Le premier accès qui a suivi la première cuillerée a été des plus violents, mais depuis cinq semaines il n'en est survenu aucun ; le malade a été en état de vaquer à ses affaires, de manger avec appétit et même de venir à pied à Genève, distant de plusieurs lieues de son domicile, sans inconvénient.

M. CHUIT ajoute le fait suivant : Une demoiselle habitant une ville éloignée, était atteinte d'accès fréquents d'épilepsie, pour laquelle il lui envoya, en août 1836, quelques globules de *sulfur* à laisser dissoudre dans l'eau pour en prendre une cuillerée à café chaque matin, et y substituer, au bout de quinze jours, une préparation semblable de *merc.*; un accès très-fort a eu lieu, le 12 septembre 1836, et n'a été suivi d'aucun autre. M. CHUIT fait remarquer que six fois de suite elle a pris et alterné de trois en trois semaines six globules de *soufre* et six de *mercure;* la continuation du traitement avec le *soufre* est un fait nouveau pour lui; sous son influence, la santé de la demoiselle s'est améliorée de tous points.

La séance se prolonge encore deux heures en discussions amicales sur divers points d'homœopathie.

SUR LA GRIPPE,

NOTE ORIGINALE DU DOCTEUR GROSS.

La *grippe* a régné ici (Iüterbock) sur l'universalité des habitants, comme partout ailleurs, avec une force que n'avait encore développé aucune épidémie, depuis que je suis médecin; il n'est guère d'individu qui en ait été épargné. Elle s'est manifestée sous la forme d'une fièvre catarrhale, accompagnée ordinairement de complications; il s'y ajoutait une fièvre

rhumatique, avec déchirement dans les extrémités et dans d'autres parties; quelquefois elle affectait uniquement la forme d'une inflammation rhumatique, soit dans les parties musculaires, soit dans les organes internes; ainsi il s'est présenté plusieurs cas de pleuritis; on a aussi observé des cas d'inflammation du foie chez les adultes et chez les enfants; ces derniers, quant à ce qui concernait particulièrement la grippe, guérissaient assez vite, mais ils souffraient long-temps de maladies consécutives, en particulier d'une affection morbide de tout le canal intestinal, — souvent des bronches; et plusieurs sont morts, pendant le traitement ordinaire, de catarrhe suffocant et de paralysie des poumons (??). Au total, la grippe n'a pas été maligne; les vieillards seuls n'ont pas pu résister à ses atteintes, et plusieurs aussi ont succombé à la paralysie des poumons.

Plusieurs cas de grippe ont été guéris par *merc. sol.* et *vivus;* de ce dernier, j'ai donné tantôt les 2e, 3e et même 30e dynamisation, tantôt le *spir. vini mercurialis;* toujours un petit nombre de globules. J'en ai guéri un plus grand nombre au moyen de quelques doses d'*acon.*, auxquelles je faisais succéder, d'après les ymptômes prédominants, *nux* ou *bryon.;* toutefois *bryonia* convenait plus souvent, mais il fallait le répéter chaque jour; dans les inflammations du foie l'un et l'autre se sont montrés utiles; en conséquence, je les ai alternés. Je dois surtout, d'après les plus récentes expériences, vanter l'alternation de deux remèdes qui se correspondent bien, comme

bell. et *puls.*, ou *merc.* et *hepar.*, *bryon.* et *rhus*, etc., etc. On obtient ainsi de plus prompts résultats que lorsqu'on donne un médicament qui ne couvre pas bien tous les symptômes à lui seul; et qu'ensuite on lui fait succéder celui qui leur correspond le mieux, quand le premier a épuisé son action. Autant que possible, les remèdes les plus propres à cette alternation sont les deux qui jouissent respectivement de l'action antidotique la plus prononcée.

Plusieurs fois j'ai eu à traiter, comme modifications de la grippe, les plus violentes angines, où *merc.* et *hepar.*, ou bien *merc.* et *bell.* ont très-bien fait. En particulier, dans un mauvais cas, où l'œsophage participait à l'inflammation, *petrol.* s'est montré très-efficace. — Le catarrhe suffocant des enfants a été guéri par *ipecac.* et *tart. stib.* en solution, fréquemment répété.

Iüterbock, 13 avril 1837.

Dr Gross.

La note du Dr Gross, que l'on vient de lire, était contenue dans une lettre que le Dr Croserio nous communique; nous en extrayons les passages qui ont rapport à quelques sujets en discussion parmi les homœopathes, et sur lesquels l'opinion d'un auteur aussi éclairé et d'une expérience si étendue est d'un grand intérêt pour les amis de la vérité.

« En ce qui touche la nécessité des connaissances

de la pathologie pour les homœopathes, depuis que j'ai connu notre immortel maître et sa grande découverte, je n'ai pas été un instant dans le doute qu'il ait toujours exigé de ses disciples la connaissance préliminaire de cette branche de la médecine. Quoiqu'il ne l'ait pas exprimé en termes précis dans ses écrits, toutes les fois que je l'ai entendu parler sur ce sujet, il s'est toujours prononcé ouvertement pour cette nécessité. Ce serait une bien grande inconséquence de vouloir attribuer à un vieillard aussi savant que Hahnemann l'opinion d'éliminer de sa doctrine des connaissances qu'il possède lui-même à un si haut degré, comme ses immortels ouvrages le démontrent clairement et incontestablement à tout homme de bonne foi. Pour en citer un exemple : comment aurait-il pu trouver l'efficatité de *conium maculatum* dans certaines hypochondries des personnes timides, et du *solanum nigrum* dans le *raphania* (on pourrait ajouter de la *belladona* dans la méningite, du *rhus* et de *brionia* dans le typhus, la *bryonia* dans la péripneumonie, etc., etc. *Cros.*) s'il n'avait pas possédé les connaissances pathologiques sur ces maladies? Il aurait fallu que j'eusse été bien borné (*ein grosser Thier*) et que je n'eusse pas été un des élèves les plus assidus, pour avoir non pas seulement rejeté toute connaissance pathologique comme quelques ennemis cherchent à l'infirmer, mais n'avoir pas en même temps reconnu l'importance de la sémiologie, comme nous l'a appris Hahnemann lui-même ; sans l'appréciation des symptômes par toutes les lu-

mières de la pathologie, nous obtiendrons rarement de bons résultats.

» Que dans bien des cas les grosses doses procurent des résultats qu'on n'avait pas pu obtenir par des petites, c'est une chose généralement démontrée actuellement; mais aussi on rencontre autant et plus souvent des cas contraires, et je voudrais plutôt me laisser enlever la tête que les petites et les plus petites doses que l'on voudrait actuellement rejeter entièrement, et que ses envieux et ses ennemis reprochent à Hahnemann; car avant d'avoir découvert les petites doses, n'avait-il déjà pas fait de très-belles cures avec des doses compactes telles que celles employées par l'ancienne médecine, et avec lesquelles elle a aussi fait des guérisons homœopathiques?

» *Secale cornutum* et *solanum nigrum* alternés, m'ont très-bien réussi dans une inflammation grave de l'articulation coxo-fémorale, etc. » GROSS.

OBSERVATION TRANSMISE A LA SOCIÉTÉ LÉMANIENNE,

Par le Dr LIUZZI de Rome.

Un noble romain, âgé de 33 ans, tempérament bilieux, sensible, complexion normale, vint au monde avec une affection morbide, consistant dans une coloration ictérique répandue sur toute la surface du corps, et un gonflement du talon gauche, dont furent

aussi atteints ses frères qui ne vécurent que peu de temps.

A dix ans seulement, il éprouva à cette partie une douleur qui gênait l'articulation du pied ; on la jugea de nature rhumatismale et la traita par diverses applications qui eurent peu de succès, les intempéries la renouvelant sans cesse.

A dix-sept ans il essuya une affection mentale qui porta le trouble dans sa constitution, et attaqua si fortement la poitrine qu'on craignit pour sa vie ; un voyage agréable, le mouvement, le changement de climat, opérèrent si fortement sur lui qu'il cessa de prendre aucune précaution contre les effets de l'atmosphère et tout ce qui était capable de lui nuire ; il ne tarda pas à en résulter une douleur des plus vives, non au talon, mais à la malléole interne du même pied ; au bout de deux mois elle se dissipa sous l'action de douches d'eau simple.

A trente ans il fut atteint d'une douleur spasmodique (?) au tarse du même pied, et prit un grand nombre de remèdes, entre autres le *sirop du capucin (quid?)*, qu'on fut bientôt obligé de suspendre à cause d'une ophthalmie qui s'empara de l'œil droit, et fut suivie d'un gonflement du genou gauche qui produisit les douleurs les plus aiguës ; il en fut délivré au moyen de frictions mercurielles et de bains ; mais bientôt tout le côté droit de la tête se couvrit d'une éruption squammeuse sèche, blanchâtre, brûlante, qui céda à des onctions de beurre frais, laissant pour quelque temps des taches sur la peau.

En février 1835, après une transpiration arrêtée par refroidissement, il se plaignit d'une douleur à la partie supérieure de l'humérus droit, qui finit par empêcher le mouvement du bras dans son articulation scapulaire ; des frictions avec l'opodeldoch augmentèrent la douleur au lieu de l'adoucir ; on les suspendit et y substitua un vésicatoire au même bras, qu'on fit long-temps suppurer ; sous son influence, les souffrances devinrent un peu moins fortes, mais l'extrémité s'atrophia, et il se montra une grosse tumeur à la partie postérieure et supérieure du même humérus, pour laquelle fut requis le secours de la chirurgie, circonstance qui augmenta beaucoup l'atrophie du bras. Lorsque la suppuration eut cessé, tant de dérangements survinrent dans l'organisme du malade qu'il en perdit toute espérance de guérison, bien que les médecins n'interrompissent le traitement ni externe ni interne, et eussent de nouveau recours au mercure.

Ce fut dans cet état de désolation qu'il résolut de recourir à l'homœopathie ; il m'invita à le visiter, et le 12 juillet 1835 je le trouvai dans l'état suivant :

Atrophie de tout le bras droit, surtout des muscles extenseurs, gonflement de l'articulation supérieure, flaccidité de toutes les parties molles du membre, obstacle à la rotation, douleur extrême en le levant ou le portant de côté, surtout dans l'article ; sensation douloureuse continuelle dans toutes les articulations de l'extrémité dans le repos, comme si elle avait beaucoup fatigué, et même pendant le séjour au lit ; dimi-

nution notable des forces de tout le bras; le malade ne pouvait que difficilement rapprocher les doigts de la main, et lorsqu'il le tentait il éprouvait une douleur aiguë dans le pouce, ce qui l'empêchait totalement d'écrire ou de faire tout autre exercice de la main. Il avait fréquemment une lombalgie qu'exaspérait le mouvement et l'acte de se lever lorsqu'il était assis; toute la cuisse droite était douloureuse, surtout en contractant certains muscles; le gros orteil et toutes les articulations du pied gauche douloureux au mouvement; émaciation générale; grande irritabilité du système nerveux, peu d'appétit; fonctions du corps plus ou moins irrégulières.

Les circonstances antécédentes et en particulier l'usage du mercure déterminèrent mon choix pour trois remèdes : *hep. sulf.*, *aurum* et *china*. Le premier fut donné à $\frac{0}{x}$. Au bout de quelques jours, les douleurs redoublèrent, il y eut une vraie exacerbation, avec augmentation notable des urines pendant la nuit, qui vinrent foncées, presque noires et sédimenteuses, au point d'effrayer le malade. Au cinquième jour, survint une douleur forte à la jambe gauche ainsi qu'au pied; les urines s'éclaircirent et coulèrent en moindre quantité, et un prurit général se fit sentir sur tout le corps; ce dernier symptôme me porta à donner, ce jour même, une nouvelle dose d'*hep. sulf.*, dont le seul effet fut une augmentation du prurit.

Le cinquième jour après ce remède (15e du traitement), je donnai *aur.* IV g^{tt} 1/2, qui fut suivi d'évacuations demi-liquides qui améliorèrent l'état du

malade, car les douleurs diminuèrent, le bras droit fut moins engourdi, et le patient sentit clairement les bons effets du traitement. Plus tard, *china*, administré à dose homœopathique, n'amena aucun changement.

Cependant, réfléchissant que la cause de la maladie était évidemment un agent psorique congénial, je crus que la base du traitement devait nécessairement être antipsorique, suivant la méthode indiquée par Hahnemann lui-même. En conséquence, au 20e jour je donnai au malade *tinct. spir. sulf.* II gtt j., qui fut suivi, au second jour, d'une légère augmentation de tout l'état morbide, et surtout des douleurs du bras droit, suivie du retour de l'amélioration. — Cinq jours après, je répétai la même dose, et le même jour se montrèrent des boutons rouge-foncé sur la main droite, causant un fort prurit. Le lendemain, on en vit poindre sur la main droite et sur les deux jambes, qui rendirent le prurit presque insupportable; la douleur du bras persistait, et celle des pieds, surtout du gauche, augmentait. Néanmoins, le malade sentait dans tout son organisme une amélioration à laquelle se joignait une augmentation d'appétit.

Au même intervalle de temps, je répétai *sulf.*, qui fut, au bout de quelques jours, suivi d'une remarquable diminution des douleurs des pieds; les boutons disparurent entièrement aussi bien que le prurit; la douleur seule de l'épaule droite persista plus ou moins. Pour cela, je donnai deux fois *ignat.* IV gtt 1/2, qui procura un léger avantage.

On remarqua que toutes les douleurs devenaient très-sensibles le matin, se calmaient durant le jour et s'exaspéraient le soir.

Je ne me laissai point décourager par l'opiniâtreté des douleurs, mais je poursuivis le cours du traitement par l'administration des remèdes suivants : *caustic.*, *dulcam.*, *ambra*, *carb. veg.*, *led.*, *bry.*, *puls.*, *sulf.*, *lycopod.*, que j'employai et répétai en suivant toujours les symptômes qui se présentaient; mais ce furent *caustic.*, *dulcam.* et *sulf.* dont j'obtins réellement un effet prodigieux, et dont je ne me fis pas faute de répéter les doses.

Cependant le malade éprouvait à chaque nouveau remède une exacerbation momentanée de ses maux suivie d'un long calme; mais il sentait la santé revenir graduellement, par la cessation de la douleur de l'épaule, le renouvellement des fonctions des articulations du bras, la nutrition devenue normale de ce membre, et peu à peu celle de tous le corps. En un mot, tous les symptômes disparurent, le teint se colora, les fonctions s'opérèrent, et malgré les intempéries d'une saison des plus rigoureuses, l'expatient n'a pas cessé de vaquer à ses affaires avec la plus grande activité; — en avril 1836, il put se vanter de jouir du bien-être le plus parfait, à cela près de quelques légères sensations pénibles survenant de loin en loin dans le mouvement du pied gauche, et ayant une tendance constante à diminuer sous l'impression de quelque remède.

MÉDECINE VÉTÉRINAIRE.

Dans le traitement des animaux, j'ai employé la 30e atténuation et n'en ai donné qu'une goutte et même moins ; j'ai laissé agir complètement cette dose avant de la répéter ou de recourir à un autre remède.

Observations.

1re. Un cheval de 10 ans portait au jarret gauche deux tumeurs, à l'attouchement desquelles l'animal manifestait de la douleur ; il boitait tout bas au commencement de tout mouvement ; les glandes de la ganache étaient gonflées, et de chaque narine découlait une mucosité épaisse et jaunâtre.

Je combattis ces symptômes par trois doses *pulsat.*, et au bout de trois semaines les tumeurs (vésigons?) avaient disparu, le gonflement de la ganache avait cessé, et le cheval n'offrait plus aucune trace de mal.

2e. Un cheval de 7 ans souffrait d'une inflammation interne de l'œil droit pour laquelle un vétérinaire avait pratiqué une saignée à la jugulaire et ouvert un fonticule à la mâchoire droite, faisant laver plusieurs fois par jour l'œil avec de l'eau fraîche.

Ce fut au bout de plusieurs semaines que ce cheval me fut confié ; je trouvai la pupille très-rétrécie, et vis un obscurcissement sur le cristallin. J'ordonnai quatre doses *pulsat.*, et au bout de seize jours j'abandonnai le cheval guéri.

3e. Un cheval de trait, de 10 ans, fut atteint d'un gonflement articulaire de la jambe antérieure droite, depuis l'avant-bras droit jusqu'au paturon, lequel, au dire du garçon d'écurie, s'était manifesté dans une nuit. L'animal ne pouvait se servir de cette extrémité et manifestait les plus cruelles douleurs. D'après les informations que je reçus, le cheval, quelques jours auparavant, avait été fortement échauffé, puis exposé pendant une demi-heure à un courant d'air frais. — Une seule dose *pulsat.* enleva complètement la maladie, et au bout de six jours le cheval put reprendre son service.

4e. Chez un poulain d'un an et demi on voyait une opacité de la cornée gauche, près de l'angle interne, qui se terminait par une rougeur; la sclérotique était extrêmement rouge, et des larmes inondaient continuellement la paupière. La pupille était rétrécie, la paupière supérieure très-gonflée, et le poulain ne pouvait pas ouvrir l'œil; les ganglions cervicaux étaient fort engorgés.

L'animal me paraissant atteint d'ophthalmie catarrhale, je prescrivis une dose de *pulsat.* — Deux jours après, le poulain ouvrit l'œil plusieurs fois, la paupière supérieure n'était plus si gonflée et la pupille se dilatait; le larmoiement avait un peu cessé, mais il était encore considérable; la cornée avait un aspect blanc-grisâtre.

J'employai alors une dose *arnica*, après lequel, au bout de 36 heures, le larmoiement diminua notablement, et l'obscurcissement de la cornée était devenu

inappréciable. — En 10 jours le poulain fut complètement rétabli.

5e. Un poulain de 3 ans, qui souffrait d'une colique rhumatismale, avait été traité pendant trois jours par ses propriétaires sans succès; on m'appela, et deux doses *chamomilla* suffirent pour faire disparaître le mal sans retour.

6e. Un bœuf de 6 ans avait depuis quelque temps peu d'appétit, il était amaigri et constipé. Je prescrivis deux doses *nux*. Dès le troisième jour, après la première dose, l'appétit revint, et les selles reparurent régulières. — Chez deux autres bœufs présentant des symptômes semblables, le remède fut suivi d'un succès pareil.

7e. Une vache bien nourrie avait des accès de suffocation qui cédèrent à trois doses *ipecac*.

8e. Un bœuf de cinq ans avait été frappé dans l'œil gauche avec un fouet. On lava l'œil sans succès pendant plusieurs jours avec de l'eau fraîche. Appelé, je trouvai à la cornée, vis-à-vis de la pupille, une notable sugillation; je prescrivis des lavages avec la teinture d'*arnica* étendue d'eau et deux doses *arnica* à l'intérieur; en douze jours le mal fut enlevé.

9e. Un bœuf qui souffrait de strangurie, et dont les mugissements manifestaient les violentes douleurs, fut radicalement guéri au moyen de quatre doses *opium*.

10e. Une claudication rhumatique très-douloureuse au jarret gauche, chez un bœuf de quatre ans, fut totalement guérie avec deux doses *rhus*.

11e. Une vache de six ans, bonne laitière, cessa subitement de manger, ne se coucha plus, écarta ses jambes de devant, et manifesta les plus vives douleurs lorsqu'on lui touchait les parois thoraciques, les omoplates et l'épine du dos; le mouvement des ailes des narines était très-fréquent et l'animal respirait très-fortement. — Quatre doses *acon.*, prises de deux en deux heures, rétablirent l'animal, à la grande joie et surprise des propriétaires.

12e. Une colique avec constipation, chez un bœuf, a été guérie sans reliquats par deux doses *nux*.

13e. Les symptômes de la *maladie des chiens* ont été dissipés chez un chien d'un an par deux doses *nux*.

Edouard AMBRONN.

(*Arch. f. d. hom. Heil.* xv. iij, 149.)

ANNIVERSAIRE HAHNEMANNIEN.

La réunion générale (centrale) des médecins homœopathes aura lieu le 10 août 1837, à Francfort-sur-le-Mein, à l'hôtel d'Angleterre, où les étrangers recevront le traitement le plus honorable.

La séance s'ouvrira à 10 heures du matin.

Tous les médecins qui s'intéressent à la doctrine homœopathique sont cordialement invités à s'y ren-

contrer; le soussigné formè le désir de s'y voir entouré d'une assemblée nombreuse qui lui aide à s'occuper avec activité et zèle de l'un des plus grands intérêts de l'humanité.

Giessen, 26 juin 1837.

G.-L. RAU, Dr-Ma,
Directeur.

RECTIFICATION.

Les *Archives*, dans leur cahier de février, contiennent un article du Dr CLÉMENT ayant pour titre : *Etat de l'homœopathie en Piémont, la Provence et à Nice maritime en particulier*, sur lequel nous avons quelques observations à présenter.

Avant d'aller plus loin, nous avons le chagrin d'annoncer que cet honorable confrère, qui nous avait accordé son entière amitié, et qui nous avait destiné cet article que la suspension de nos publications lui a fait adresser à un autre journal, que le docteur CLÉMENT, disons-nous, est mort. C'était pour chercher à prolonger ses jours utiles à l'humanité, mais menacés depuis long-temps, qu'il avait quitté la France sa patrie, pour le climat de Nice. Les hivers privilégiés de cette contrée, et le traitement homœopathique qu'il s'administrait avaient amélioré sa condition; mais les tracasseries que lui suscitaient de la part des médecins indigènes le double défaut d'être étranger et homœopathe, l'empêchaient de profiter de son bien-être et de jouir des heureux qu'il faisait. Il s'en exprimait avec amertume dans les lettres confidentielles qu'il nous adressait; et nous n'hésitons pas à croire que des chagrins sans cesse répétés n'aient contribués à abréger ses jours. Si nous sommes bien informé, ce serait à une gastrite chronique avec vomissement continuel qu'il aurait succombé; qui ne sait

que cette maladie est presque toujours causée par les chagrins? — Notre ami donc a quitté la terre d'épreuves; puisse-t-il jouir dans le monde des esprits de la connaissance et de la vue de la vérité qu'il recherchait.

Après ce qui précède, nul lecteur ne pourra, nous l'espérons, entrevoir une personnalité dans la brève critique que nous allons faire.

Animé du désir de faire connaître les progrès de l'homœopathie dans le Midi, CLÉMENT n'a négligé qu'une chose préalable, c'est d'étendre sa correspondance et de demander des renseignements aux lieux mêmes ou aux personnes dont il voulait parler; il aurait acquis l'occasion d'embellir et d'étendre son tableau, et son chant du cygne en serait devenu plus digne d'un homœopathe instruit, d'un chroniqueur éclairé. A page 95, CLÉMENT fait partir pour l'*Amérique* M. Joly dont nous avons fait connaître à nos lecteurs la lettre originale par laquelle il proclame les heureux effets du virus de la peste dynamisé, — substance soit-disant isopathique, à laquelle nous proposons de donner le nom de *Limosine* (*limos* la peste).

M. Joly, suivant CLÉMENT, serait « poussé par sa rare philanthropie vers l'Amérique pour aller y exciter le flambeau des nouvelles doctrines médicales. »

D'après les informations que nous avons très-récemment reçues d'une personne que M. Joly nous adressait, ce serait vers l'Asie qu'il porterait ses pas, prenant sa route par St.-Pétersbourg. — Quant à l'Amérique du Nord (ce n'est pas dans celle du Sud qu'il faut porter des idées scientifiques; l'ardeur du soleil semble les y faire évaporer), elle est déjà un lieu de triomphe pour l'homœopathie, ainsi que le savent nos lecteurs et que ne l'ignorait pas CLÉMENT. Il n'est pas jusqu'à un sieur Granger qui exploite New-York, s'y faisant passer pour homœopathe et pour notre élève particulier, quoique jamais nous n'ayons parlé de ce sujet ensemble. Dans ce pays donc, M. Joly prêcherait des convertis; il y aura plus de gloire pour lui à implanter l'homœopathie là où elle est encore inconnue.

A la page 104, Clément ne compte dans les Bouches-du-Rhône que MM. Duplat et Solier; on a vu plus haut qu'à ces noms il en faut ajouter sept autres (M. Duplat nous annonce que dans peu de temps il se verra entouré de vingt homœopathes au moins), et le Dr Yvan de Digne forme le beau chaînon qui joint la Provence au Dauphiné, où brillent à Valence le Dr Dufré-Deloire, et à Grenoble le Dr Crépu.

A Naples, Clément ne compte que le Dr de Horatiis; l'erreur est un peu grossière, puisque indépendamment de Mauro et de Romani, dans la capitale, et de Sannicola à Venafro, on compte près d'une vingtaine d'homœopathes dans le royaume de Naples, sans parler de ceux de la Sicile qui viennent de fonder à Palerme une Société et un journal.

A Rome, Clément ne compte que deux homœopathes qu'il ne nomme pas; il oublie dans les Etats du Pape les Drs Palmieri à Fabriano et Talianini à Ascoli.

A Luques, Clément oublie le célèbre Necher, dont la pratique est si heureuse.

En Piémont, il ne compte ni le Dr Chio de Crescentino, ni le Dr Cordero à Tonco.

Quant à Nice même, Clément va y être avantageusement remplacé par le Dr Flores, qui niçard de naissance, n'aura pas contre lui la qualité d'étranger, et n'aura à lutter que de talent, ce dont il se tirera sans doute le plus heureusement du monde, au grand dépit de ses adversaires.

Clément ne dit pas un mot de la Lombardie; cependant l'homœopathie est à Milan représentée et pratiquée par le Dr Hartung, médecin militaire; et nous devons croire que le nombre des homœopathes s'y multiplie, car nous avons encore plusieurs demandes de médicaments pour ce pays-là.

Lorsqu'on prend la plume pour fournir publiquement des données statistiques, il est du devoir le plus strict de l'écrivain de ne partir que de bases certaines et avérées; les notices d'un homme qui vit presque sur les lieux acquièrent par-là même une sorte d'authenticité; il y a péril réel pour la vérité à présen-

ter comme faits certains et positifs ce qui n'est que le produit d'une information imparfaite et peu sérieuse; nous nous gardons bien, nous-même, de certifier que le nombre des homœopathes n'est que celui que nous donnons; il est plus probable que nous en ignorons plusieurs; la renommée médicale ne s'acquérant guère que par la publication d'ouvrages ou de mémoires. P.

ANNONCES.

N'ayant reçu depuis fort long-temps aucun ouvrage, et aucune portion d'ouvrage relatif à l'homœopathie, écrit en français, nous sommes forcés de croire qu'absorbés dans leur pratique tous nos collègues gardent auprès du public le plus sévère et obstiné silence; qu'ils y prennent garde! la meilleure manière de laisser croire ou même de faire croire au public que l'homœopathie est morte en France, c'est de ne pas s'entretenir fréquemment d'elle. Et cependant il résulte de notre correspondance particulière qu'il s'en faut bien qu'elle soit morte; nous ne pouvons pas dire qu'elle prenne une nouvelle vie, parce que ses prosélytes—et il y en a—ne se sont pas encore adressés à nous; mais les expressions nombreuses et réitérées de regrets que nous recevons de nos collègues, à diverses distances, concernant notre projet d'interrompre la publication de la *Bibliothèque homœopathique*, publication sans gloire et tout-à-fait désintéressée, ces regrets, disons-nous, nous font surabondamment connaître le zèle dont continuent d'être animés les hommes qui ont vu dans la doctrine des *semblables* l'expression de la vérité.

A défaut donc de livres français nous allons parler de quelques livres étrangers.

Annali di medicina omœopatica, etc. Annales de médecine homœopathique pour la Sicile, par une Société de médecins

nationaux et étrangers, publiées par le Dr A. Blazi, — Palerme 1837, — paraissant par cahiers mensuels. Cahier de janvier. Prix : 10 fr. par an. On s'abonne chez les Drs Blazi à Palerme, Mauro à Naples, rue de Tolède 12, Croserio à Paris, rue Bleu 6, et Curie à Londres, Finsburg-Circus 21.

La publication de l'ouvrage que nous annonçons est une preuve de ce que peut un homme lorsqu'il est animé d'une volonté ferme. M. Jules Mure, convaincu, par sa propre guérison d'un état désespéré de consomption pulmonaire, de l'importance de l'homœopathie, et du bien qu'elle pourrait faire au genre humain si elle était généralement adoptée, parvint, par son exemple, à déterminer quelques médecins de Palerme (où ses affaires et le soin de sa santé l'avaient appelé) à expérimenter la nouvelle doctrine médicale, en leur fournissant les livres et les médicaments nécessaires : les succès qu'ils obtinrent les déterminèrent bientôt à former autour de lui le noyau d'une Société homœopathique. Encouragé par ce résultat, M. Mure se détermina à venir étudier en France la médecine pour pouvoir travailler plus activement à la propagation de l'homœopathie. Dans un nouveau voyage en Italie, il passa deux mois à Malte où il propagea les germes de la doctrine nouvelle en faisant une clinique publique. Voici ce qu'il écrit à ce sujet au Dr Hahnemann en lui envoyant un exemplaire du journal :

« Les prochains numéros vous en donneront les détails ainsi que le discours italien et l'analyse de deux discours français que j'ai prononcés à Cité-Valette dans la grande salle des Chevaliers de Provence, devant l'élite de la population de l'île.... J'y ai laissé les esprits tous bien disposés ; les malades que j'avais guéris recevaient tous les jours des visites nombreuses. Un jeune médecin continue les traitements que j'avais commencés, et plusieurs étudient avec ardeur, etc. »

A son retour de Palerme, M. Mure y trouva l'homœopathie si bien établie, qu'il put fonder ce nouveau recueil et avec un tel succès, qu'il écrit dans la lettre précitée : « Je nourris l'espoir

de voir dans peu Palerme devenir le foyer d'un nouveau mouvement propagateur de l'homœopathie. »

Le numéro que nous avons sous les yeux contient une introduction offrant un résumé succinct très-bien fait de l'histoire de l'homœopathie jusqu'à ce jour et de son état actuel; ensuite la traduction italienne de l'*Exposition de l'homœopathie* par feu notre collègue, le Dr Gueyrard, et celle du commencement de l'article de la *Pneumonie* par le Dr Croserio, publié dans les *Archives* de Paris.

Les auteurs promettent pour les cahiers suivants des articles originaux; ce sera le moyen de rendre leur ouvrage intéressant à tous les lecteurs.

Nous sommes heureux de cette nouvelle publication comme preuve du progrès de l'homœopathie, et comme contribuant à sa propagation dans le plateau de la Méditerranée et dans le Levant, où il paraît que ce journal a déjà beaucoup de correspondants; cette circonstance surtout sera d'un grand intérêt pour les partisans de l'homœopathie; nous leur recommandons donc de se procurer cet ouvrage, ils y puiseront de l'instruction et du plaisir par l'intérêt attaché aux nouvelles des succès de l'homœopathie dans les pays qui ont été le berceau des sciences dans l'antiquité.

CROSERIO.

Preservativi contro il cholera, e cenni sul methodo curativo.
Fabriano 1836.

Il y a fort long-temps que nous avons reçu de notre honorable confrère, le Dr PALMIERI, cet opuscule par lequel il a cherché à populariser dans les Etats romains, où il pratique avec éclat, l'application salutaire de la méthode hahnemanienne au choléra, conduit qu'il y a été par l'insuccès de toutes les autres méthodes appliquées à ce fléau, dans quelque contrée qu'on l'ait vu exercer ses ravages. Il n'y a pas lieu à répéter ici, sur le choléra, ce que nous en avons dit en mainte page de notre journal, et qui se retrouve dans l'opuscule du savant PALMIERI; mais la disette où